

1
Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010018122

TA 2635

LES ALPES SUISSES

DANS LA LITTÉRATURE

ET DANS L'ART



5428

DE EDOUARD GUILLON

DOCTEUR ÈS-LETTRES, A PARIS

CHEZ PLON-NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS, PARIS

- Complots militaires sous le Consulat et l'Empire.** 1 vol.
Complots militaires sous la Restauration. 1 vol.
Nos écrivains militaires (couronné par l'Acad. française.) 2 vol.
Les guerres d'Espagne sous Napoléon (couronné par l'Académie des sciences morales.) 1 vol.
Du Caire à Moscou. 1 vol.
Sur les routes. 1 vol.
Napoléon écrivain. 1 vol.
Napoléon et la Suisse. (Plon et Payot). 1 vol.
Le Léman dans la littérature et dans l'art (en collaboration avec G. Bettex), F. MATTY, Montreux, et Plon-Nourrit, Paris.
-
-

DE GUSTAVE BETTEX

JOURNALISTE A MONTREUX

- Fer et feu au Soudan**, tr. d'après l'ouvrage de Slatin Pacha ; Diemer, au Caire, et Flammarion, à Paris. (Illustré). 2 vol.
Echarpes blanches, idylle-revue en un acte. Épuisé.
Une sœur, nouvelle ; Société de l'Imprimerie, Montreux. Épuisé.
L'allemand pratique, 2^{me} édit. ; Heuberger, Berne.
Les alpages de la Commune du Châtelard-Montreux. Illustré ; ne se vend pas.
Le Léman dans la littérature et dans l'art (en collaboration avec E. Guillon), F. MATTY, Montreux, et Plon-Nourrit, Paris. — (Illustré).
Montreux, F. MATTY, Montreux, 340 pages ; nombreuses illustrations hors-texte et inédites.

— 3/20 —
GUSTAVE BETTEX ET EDOUARD GUILLON

LES
ALPES SUISSES

DANS LA LITTÉRATURE
ET DANS L'ART

*Nombreuses illustrations et reproductions de tableaux
des maîtres de la peinture alpestre*



MONTREUX
FERNAND MATTY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1913

TA 2636

AU CLUB ALPIN SUISSE,

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ,

G. B. et E. G.

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Reproduction des illustrations rigoureusement interdite.



Sur le col du Grimsel.

(Phot. Boissonnets)

PRÉFACE

Dans la faveur de notre temps pour les montagnes, les Alpes suisses tiennent le premier rang. Ce goût toutefois ne date que de la fin du XVIII^e siècle. Rousseau avait mis la nature à la mode. Les Alpes chantées par Haller, explorées par Saussure, partagèrent cette bonne fortune. On ne se piqua pas seulement d'aimer la nature gracieuse, telle que l'avait dépeinte Rousseau dans la Nouvelle Héloïse; on l'admira encore dans ses « magnifiques horreurs », comme on disait alors, telles que les présentaient les Alpes de la Suisse. C'est ainsi qu'avant la Révolution, dessins et gravures abondent sur la Suisse, tandis que les voyageurs nous en rapportent des impressions plus ou moins littéraires.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire arrêtaient pendant vingt ans les voyages. Ils reprirent au lendemain même de 1815. Byron et l'école romantique donnèrent aux Alpes une vogue renaissante, à laquelle nous devons de fort belles pages. Désormais, les Alpes sont consacrées par le culte universel. Aux ouvrages littéraires s'ajoutent les études scientifiques; puis viennent les œuvres d'art sorties d'une école de peinture nouvelle, dite école alpestre, qui prend place auprès de l'ancien paysage dit historique, des Lorrain et des Vernet.

En même temps qu'elles agissaient sur la pensée étrangère, les Alpes exerçaient sur la pensée helvétique la plus heureuse influence. A la Suisse nouvelle sortie de l'ancienne Confédération, elles ouvraient une source féconde d'inspiration à la fois morale et littéraire, autour de laquelle se resserrait l'union commune et de laquelle sortait une littérature véritablement nationale. Ecrivains de langue allemande et de langue française, qu'il s'agisse de poésie, d'histoire, de roman, tous se rencontrent dans un même sentiment d'attachement pour les Alpes de leur pays, pour les souvenirs qu'elles conservent, pour les émotions qu'elles éveillent dans l'âme helvétique.

Les artistes ont obéi au même entraînement. Et c'est ainsi qu'avec la littérature alpestre qui a produit tant d'œuvres remarquables, la peinture alpestre, après Diday et Calame, a fourni toute une école nationale qui s'honore des travaux de Baud-Bovy, de Burnand, de Giron, de Hodler, de Segantini, pour ne citer que les noms les plus estimés.

En résumé, comment, après de longs siècles de défiance et de frayeur, en est-on venu à aborder et à pratiquer les Alpes ? Comment en ont parlé et de Haller et Saussure et après eux l'école romantique, et après l'école romantique les écrivains étrangers et enfin ceux de la Suisse contemporaine ? Comment les Alpes ont-elles contribué à l'unité morale de la Suisse ? Tel est exactement l'objet de ce livre. Ce n'est ni une histoire des voyages en Suisse, ni un guide littéraire à l'usage des touristes ; c'est une histoire littéraire des Alpes, faite des meilleures pages qui leur aient été consacrées ; histoire littéraire que devait naturellement suivre une histoire rapide et claire de la peinture alpestre.

Montreux, juillet 1913.

CHAPITRE PREMIER

La révélation et la conquête des Alpes

Gessner. — Haller. — Saussure.

Les Alpes sont aujourd'hui l'objet d'une faveur singulière, mais de date assez récente.

En effet, et durant de longs siècles, les montagnes n'ont inspiré que de la défiance et de l'effroi. Les cartes les laissaient en blanc comme elles faisaient pour les déserts. Les livres n'en parlaient qu'avec ignorance ou naïve crédulité. On ne se bornait pas à les semer de précipices et de dangers véritables, on les enveloppait de légendes effrayantes ; on les peuplait d'êtres fantastiques, comme ces dragons qui auraient habité plusieurs cantons de la Suisse, et dont le savant Scheuchzer, même au XVIII^e siècle, entretient gravement ses lecteurs.

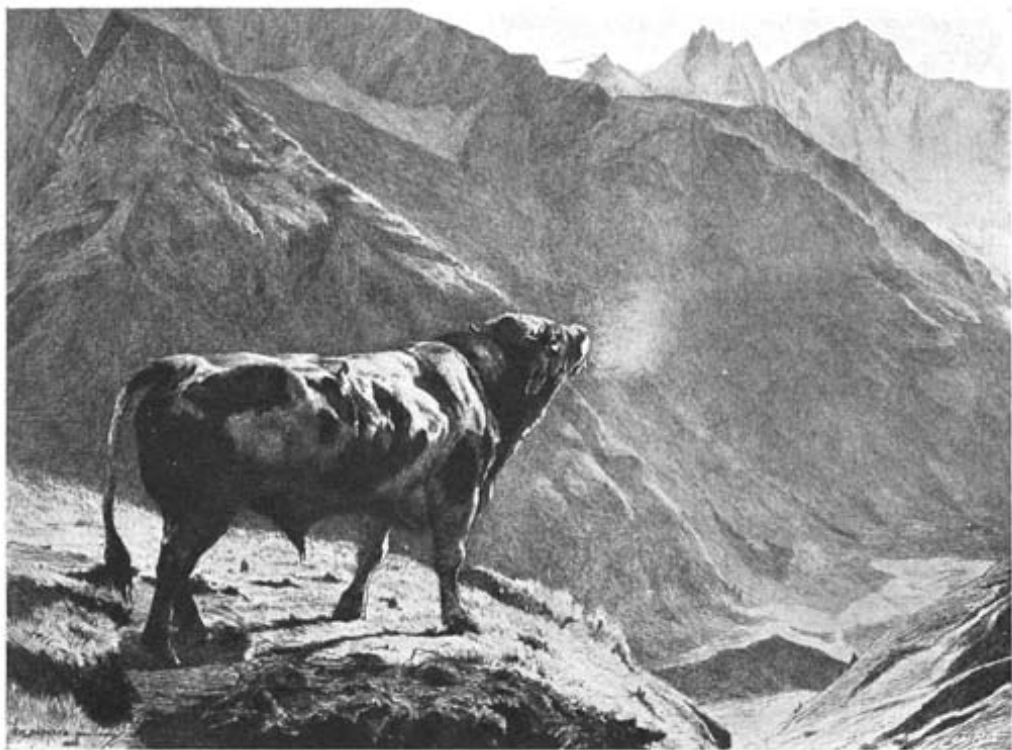
En dépit de ces craintes, la Suisse n'en restait pas moins le pays qu'il fallait traverser quand on venait de l'Occident pour se rendre en Italie. Or, pendant tout le moyen âge, les voyageurs étaient bien plus nombreux qu'on ne le croit communément. Césars germaniques qui allaient chercher la couronne à Rome ; chevaliers en quête d'aventures ; marchands poussés par l'esprit de négoce, moines ou pèlerins conduits par l'esprit religieux ; tout ce monde, à pied, à cheval, à dos de mulet, franchissait les Alpes par d'étroits sentiers, toujours

les mêmes, et foulés durant des siècles par le pas des hommes. Et ce n'était pas sans de fréquentes prières qu'on traversait les passages dangereux ou que l'on côtoyait les précipices, semés de crevasses, repaires des serpents monstrueux et des animaux redoutables.

De pareils voyages étaient peu faits pour intéresser à la nature alpestre. Il y fallut un sentiment nouveau qui n'apparut qu'assez tard et qui est sorti du grand mouvement d'idées produit par la Renaissance. C'est seulement au *xvi^e* siècle, dans le savant naturaliste Conrad Gessner, de Zurich (1516-1565) qu'il faut saluer l'ancêtre vénérable de ce que nous appelons aujourd'hui l'alpinisme.

GESSNER, le Pline de la Suisse, fut, suivant Cuvier, un « prodige d'application, de savoir et de sagacité ». Il entendait à la fois les lettres, le droit et les sciences naturelles. En 1537, lors de la fondation de l'Académie de Lausanne, il y fut chargé d'une chaire de grec, qu'il occupa plusieurs années. En 1541, il laissa l'enseignement pour redevenir écolier, alla étudier la médecine à Montpellier, reçut le bonnet de docteur à Bâle, et revint à Zurich, où il enseigna la médecine jusqu'à sa mort.

Ses travaux en botanique sont remarquables, et il excellait dans la connaissance des plantes utiles à la thérapeutique. La montagne servait à ses recherches, et voilà pourquoi il y multipliait les excursions. Il les poussa dans les Alpes glaronnaises et se risqua même jusque dans les Grisons. C'est dans le récit d'une course moins lointaine, dans celui d'une promenade au Mont Pilate, qu'il parlait un langage absolument nouveau pour le temps.



Taureau dans les Alpes.

(D'après le tableau d'Eugène Burnand ; Musée des Beaux-Arts, Lausanne.)

Après avoir décrit Lucerne, le chemin du Pilate et les péripéties du voyage, il se laissait aller à une digression, où il vantait les plaisirs de l'ascension. Suivant lui tous les sens y trouvent leur profit, et particulièrement les yeux.

La vue se délecte par le spectacle inaccoutumé des montagnes; des pics, des forêts, des vallées, des ruisseaux, des sources et des pâturages, soit qu'on fasse attention à la fraîcheur de la verdure et à la couleur des fleurs; soit qu'on s'occupe des formes de ces rochers, si remarquables par leur masse, leur hauteur, leurs anfractuosités, leurs cavernes et leurs diverses apparences. Si vous voulez promener vos yeux et étendre de tous côtés vos regards, vous trouverez des points et des sommets au haut desquels la tête se perd dans les nuages. Si vous préférez concentrer votre vue sur un champ moins vaste, vous n'avez qu'à considérer ou à parcourir ces prairies et ces forêts verdoyantes; ou bien; pour vous circonscrire davantage, fixez vos regards sur ce vallon obscur, sur cette roche ombreuse, sur cette grotte obscure. Rien ne nous plaît autant que la variété et le changement des objets; surtout de ceux qui tombent sous les sens, et cette diversité n'est nulle part plus frappante que dans les montagnes.

Concluons donc de tout ceci que les courses dans les Alpes; faites avec des amis, procurent des plaisirs et des jouissances de tous genres à chacun de nos sens, si du moins il n'y a dérangement ni dans la température de l'air, ni dans l'état du corps et de l'esprit; car de pareilles promenades ne sont pas faites pour un homme malade ou de constitution débile. D'autre part, si l'âme est affectée, si elle n'a pas déposé toute inquiétude et toute passion, le corps n'est susceptible d'aucun plaisir. Mais donnez-moi un homme sain d'esprit et de corps, qui ait reçu une bonne éducation, qui ne soit pas trop accoutumé au repos, aux voluptés et aux raffinements du luxe, surtout qui ait du goût pour étudier et admirer la nature, afin que par la contemplation de tant de merveilleux ouvrages de l'Éternel ouvrier qui sont comme entassés dans les montagnes, les jouissances de l'esprit soient d'accord avec celles des sens; je lui demanderai quel genre de plaisir plus honnête, plus grand, plus parfait, il trouvera dans le reste de la nature.

Après cette longue digression; il est temps de continuer à décrire la région que je parcours ¹.

La vie de Gessner, enlevé prématurément par la peste, nous est contée par son ami, Josias Simler, qui peut prendre place auprès de lui parmi les précurseurs de l'alpinisme.

JOSIAS SIMLER, né à Cappel (1536-1576), fut à la fois versé dans la théologie, la littérature et l'histoire. Il ne s'est pas contenté d'écrire un ouvrage très estimé *De Helvetiorum Republica* qu'on peut regarder, avec celui de Tschudi, comme un des plus anciens et des meilleurs qui aient été consacrés aux débuts de la Confédération. Il a laissé encore une savante étude sur les Alpes et en particulier sur celles du Valais, où se font jour d'originales réflexions sur l'intérêt que doivent nous inspirer les montagnes ².

Aussi bien la géographie alpestre de la Suisse faisait-elle de sensibles progrès, dans le siècle suivant, avec la *Topographia Helvetiæ, Rhetiæ et Valesiæ*, de Mathias Merian, de Bâle, accompagnée d'un savant commentaire de Martin Zeiler (1642, Francfort, in-folio) ; et avec le *Mercurius Helveticus*, de Wagner (1688),

¹ Lettre au médecin Jean-Chrysostome Huber, de Zurich, premier médecin de la ville de Lucerne (25 août 1555). Ce petit voyage, écrit en latin, parut d'abord dans les œuvres de Gessner, et fut reproduit plus tard dans l'Histoire naturelle de la Suisse de Scheuchzer. Voir Bridel *Conservateur suisse*, tome IV. Bridel donne le texte entier de la lettre de Gessner.

² Voir sur lui l'ouvrage de Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*. Coolidge, que nous retrouverons plus loin, fait commencer l'alpinisme avec l'ascension du Mont-Hemus, par le roi Philippe de Macédoine, en 181 avant J.-C. et en poursuit l'histoire jusqu'à l'ascension de la Roche-Melon en 1588, par le seigneur de Villamont.

sorte de Baedeker anticipé, guide des voyageurs dans lequel il n'est pas encore question d'Interlaken et encore moins de Zermatt. Enfin, c'est au début du XVIII^e siècle que paraissent deux livres d'une inspiration à peu près semblable ; l'un, mal ordonné et souvent mal informé, mais cependant d'une lecture agréable ; l'autre, touffu, compact et bourré de renseignements de tout genre ; l'un en français ; l'autre en latin ; l'un et l'autre semés à profusion de gravures qui sont pour nous d'un véritable intérêt. Le premier est celui de Ruchat ; le second, celui de Scheuchzer.

Abraham RUCHAT, qui était né dans le pays de Vaud, vers 1680, voyagea en Allemagne et en Hollande, fut pasteur à Aubonne et enseigna la théologie et les belles-lettres à Lausanne, où il mourut en 1750 ¹.

Il s'était beaucoup occupé d'histoire. Il avait formé le dessein d'une longue histoire de la Suisse, depuis les origines jusqu'au XVIII^e siècle. En attendant, il donna, en 1714, sous un pseudonyme, et sous un titre assez long, *Les délices de la Suisse* « où l'on peut voir tout ce qu'il y a de plus remarquable dans son pays, dans celui de ses alliez, qui composent avec elle le louable Corps helvétique, comme la Description des Villes, Bourgs, châteaux, les Antiquitez du Pays et les Raretez de la nature, la qualité de l'air et du terroir, etc., le tout enrichi de figures en taille douce, dessinées sur les lieux mêmes, par le sieur Gottlieb Kypseler, de Munster. » (Leyde, 4 vol. in-12.)

¹ Il avait écrit une *Histoire de la Réformation en Suisse*, que le gouvernement de Berne l'empêcha de publier ; et qui, remaniée et développée, fut publiée par l'historien Louis Vulliemin : sept volumes in-8, Paris et Lausanne, de 1835 à 1838.

Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé depuis, n'est pas un simple traité de géographie à l'usage des gens du monde. Il promène le lecteur dans chacun des treize cantons et des pays alliés ou sujets, en décrit les villes, en étudie le gouvernement, les mœurs, l'instruction, etc. Les Alpes n'y tiennent qu'une place modeste, mais l'auteur n'omet pas de signaler l'intérêt qu'elles peuvent offrir aux voyageurs.

« A la vérité, si l'on considère les Alpes du côté de leur hauteur prodigieuse, de leurs neiges éternelles, et de l'incommodité et de la rudesse des chemins qu'on y trouve, il n'y a pas beaucoup de délices à en espérer. Mais si l'on considère d'autre côté qu'elles font un puissant rempart à la Suisse contre les insultes de ses voisins ; si l'on fait attention encore à ce grand nombre de lacs, de rivières grandes et petites et de fontaines qui en découlent, à la grande quantité d'excellentes herbes médicinales qu'on y trouve, aux excellents pâturages qu'elles fournissent pour le bétail ; enfin, à mille et mille raretés et curiosités de la nature qu'on y trouve, il est certain qu'elles le disputeront pour l'agrément avec bien des pays unis qu'il y a dans le monde. »

Ruchat signale bien les rivières, les lacs et tout ce qui a trait à la géographie physique du pays. Toutefois, en sa qualité de pasteur et d'historien, il s'attarde de préférence, et dans un style prolix et incolore, aux institutions, aux mœurs, à l'histoire. Son ouvrage est terminé par un très long chapitre sur la guerre civile de 1712. En réalité, pour tout ce qui concerne les Alpes, leurs sommets, les rivières, les lacs, le sol, les plantes, etc., Scheuchzer l'emporte de beaucoup. Il est vrai que ces questions scientifiques formaient son domaine particulier.

SCHEUCHZER (Jean-Jacob) était né à Zurich en 1672 et y mourut en 1733.

Après avoir étudié la médecine à Utrecht, il devint, en 1702, médecin de sa ville natale, dans laquelle il enseigna, par surcroît, la physique et les mathématiques. Il avait écrit de nombreux ouvrages, dont un seul mérite d'être feuilleté aujourd'hui. C'est celui qu'il publia, en latin, sous ce titre bizarre : *Ouresiphraithes Helveticus, sive Itinera per Helvetiæ alpinas regiones*. Leyde, 1723, 4 vol. in-4^o.

Scheuchzer a parcouru toute la Suisse, pendant ses vacances de dix années, de 1702 à 1712, et dans le récit de ses voyages il entasse tout ce que l'histoire ancienne et moderne du pays, tout ce que la minéralogie, l'hydrographie, la botanique, la physique, lui fournissent de renseignements plus ou moins intéressants ou singuliers. C'est dans son voyage de Lucerne (1705), et à propos de la *draconite* ou *drakenstein*, pierre mystérieuse attribuée aux dragons, qu'il parle de ces monstres qui, suivant lui, auraient infesté jadis plusieurs cantons du pays. « *Immanes belluæ*, dit-il, *Dracones vulgo nuncupatae, de quarum existentia multi adhuc dubitant* ». Oui, beaucoup ont l'audace d'en douter, mais lui, le savant, n'en doute pas. Et la preuve, c'est que, dans une série de gravures, il nous retrace, sérieusement, le portrait de ces êtres fabuleux. (T. III, p. 378-390.)

Il convient d'ajouter que cette histoire de dragons, avec pièces à l'appui, lui attira force railleries. Mais il ne s'en émut guère. Dans un autre de ses ouvrages, *Homo diluvii testis*, n'avait-il pas donné comme le squelette d'un homme fossile, celui d'une énorme salamandre ?

Chemin faisant, et sur les bords du lac des Quatre-Cantons, Scheuchzer nous parle de Guillaume-Tell et du « sentier creux » de Kussnacht, dont la *tacita umbrositas*, suivant son expression, servit le dessein de l'archer légendaire. Il est particulièrement intéressant dans sa description de Lucerne, de la haute vallée du Rhin, des Grisons, du Valais, des salines de Bex, et des bords du Léman, où il vante le château de Chillon, la propriété de Vevey et surtout Lausanne, *urbem antiquitate, episcopatu, et gymnasio, Academiae æmulo, celebrem.* »

Les gravures surtout, qui accompagnent le texte en très grand nombre : plans de villes, montagnes, lacs, cours d'eau, vieilles pierres, cristaux, plantes, etc., sont d'un véritable intérêt. Le livre, copieux et lourd, est écrit dans un latin de laboratoire qui ressemble terriblement à du latin de cuisine. Mais tel qu'il est avec cette érudition géographique, cette variété de détails sur tous les sujets et cette abondance de gravures, il eut beaucoup de succès dans son temps, et il méritait d'en avoir.

Dans ces ouvrages, et dans d'autres encore, on ne trouvait que de la science — ou à peu près. Pour inspirer au lecteur l'amour de la montagne, il fallait davantage ou autre chose. Il fallait la chaleur, la couleur, l'enthousiasme ; pour tout dire, il fallait la poésie qui émeut et qui persuade. Or, ce poète des Alpes, on l'attendit longtemps.

On ne l'avait pas trouvé dans l'érudit Henri LORITZ, dit Glareanus, professeur de belles-lettres à Bâle et à Paris auteur d'un poème latin qui a pour titre *Des-*



Le matin dans les Alpes.
(D'après le tableau d'Albert de Meuron.)

(Musée de Genève)

criptio de situ Helvetiæ (1514) ; poème aux vers rocailloux dans lequel on peut voir pourtant un premier appel en faveur des Alpes et de la Suisse.

On ne l'avait pas trouvé davantage dans Johann-Rudolf REBMANN (1566-1605). Ce brave homme, de son vivant pasteur à Muri, auprès de Berne, avait eu la patience d'écrire en allemand un immense poème de 14 000 vers (!) qu'on publia un an après sa mort, en 1606, sous le titre abrégé de *Banquet et dialogue de deux montagnes*, le *Niesen* et le *Stockhorn* ¹.

Le sujet est bizarre. Le *Niesen* s'ennuie. Il fait visite au *Stockhorn* et l'invite à dîner pour le jour de la Saint Cyriaque. Les deux voisins réunis commencent, *inter pocula*, un formidable dialogue dans lequel ils entassent toutes les connaissances qui pouvaient alors meubler un cerveau humain.

C'est d'abord la cosmographie avec une description des astres, des saisons et des vents ; puis, c'est l'histoire naturelle, puis la géographie, avec les mers, leurs poissons, les monstres de la terre, les continents, etc., etc. Mais ensuite vient une description des Alpes qui ne manque pas d'intérêt. Glaciers, grottes, minéralogie, botanique, tout y passe ; et il y passe aussi comme une vague lueur de la magnificence et de la beauté des montagnes. « L'homme, dit le poète, dans ses aspirations les plus nobles, ressemble à la montagne qui s'élève vers le ciel et approche sa tête plus près de Dieu. »

Enfin c'est la peinture de la vie alpestre : chasse,

¹ Le titre exact est lui-même immense, comme le poème. Le voici : *Ein neuer, lustig Ernsthaft, poetisch Gastmal und Gespräch zweher Bergen*. — Le *Niesen* (2366 m.) et le *Stockhorn* (2193 m.) sont deux sommets isolés de l'Oberland.

pêche, pâturages, etc., jusqu'à la fabrication des fromages. Mais la nuit vient ; il faut se séparer, et le Niesen prend congé de son hôte avec cette phrase bien philosophique pour une montagne. « L'empereur, s'il meurt demain, va pourrir dans sa tombe, tandis que nous resterons debout jusqu'à la fin des siècles, et la douleur ni la mort n'ont de pouvoir sur nous. »

Tel est ce poème, à la fois comique et pédantesque, informe et indigeste, dans lequel il ne faut chercher ni art, ni poésie ; original, pourtant, et qui contient comme en germe le poème de Haller ¹.

Car le poème des Alpes, on ne l'eut qu'au XVIII^e siècle. Ce fut celui de Haller, *Die Alpen*, poème à peu près contemporain de l'ouvrage de Scheuchzer. Il est de 1732.

Albert de HALLER était né à Berne, en 1708, d'une vieille famille patricienne et d'un père avocat qui aimait et cultivait les lettres.

Il se fit remarquer par une singulière précocité intellectuelle. A neuf ans, il savait le latin, le grec, l'hébreu et tournait agréablement les vers. Il commença ses études à Tubingue, en Allemagne ; les continua à Leyde où il se fit recevoir docteur en médecine et les acheva à Paris, où il étudia la botanique sous l'illustre Jussieu.

Il revint à Berne en 1730. Il se bornait alors à exercer la médecine. Son goût pour la botanique le porta aux excursions alpestres. Comment ? Il nous l'apprend lui-même dans la préface de son grand ouvrage sur la *Flore helvétique*.

¹ Voir dans l'ouvrage de Gustave Peyer, quelques fragments du poème de Rebmann. (*Les premiers poètes des Alpes*).



Paysans et Paysage.

(Musée de Lausanne)

(D'après le tableau de Charles Giron.)

« C'est à Bâle qu'au printemps de 1728, je commençai à m'occuper des plantes. Je me destinai à l'importante science de la médecine ; j'aimais les livres et la vie sédentaire ; je ne me dissimulais pas que si je me livrais à des études suivies ma santé n'en souffrît beaucoup. Je réfléchis donc aux moyens de secouer cette paresse littéraire, et je n'y trouvai pas de meilleur remède que l'étude de la botanique qui me forcerait à prendre de l'exercice. J'étais myope et sujet à de fréquentes hémorrhagies ; j'espérais à force de mouvement me délivrer de ces incommodités. Je me mis donc à parcourir les environs de Bâle..... »

Aussi depuis cette époque et chaque année jusqu'en 1736, ce furent des voyages qui le promenèrent partout en Suisse, du Jura aux Alpes, du Rhin aux rives du Léman et dont il nous a retracé la suite. Il y exprime avec beaucoup d'agrément l'attrait de ses explorations et la beauté des spectacles qu'elles lui offraient à chaque pas. Plaisir bien payé d'ailleurs si l'on songe aux difficultés que rencontrait le botaniste dans ces excursions alpestres. Écoutons-le lui-même :

« Le botaniste suisse a bien plus de travail qu'un autre. Il faut gravir les Alpes, y monter par d'affreux précipices, en descendre avec plus de danger encore, éprouver sur les hauteurs un froid qui vous glace et rentrer dans les vallées où la chaleur vous étouffe. Dans ces solitudes il n'y a pas toujours des sentiers ; le moindre brouillard expose le voyageur à s'égarer et quelquefois à périr ; aucune commodité ; ni pain, ni lit...

« Mais à tous ces désagréments, il y a une compensation. L'appareil singulier de la nature, ces glaces éternelles, ces pyramides de rochers toujours blancs de

neige, ces sombres vallées où, par cent cascades, se précipitent des torrents impétueux, ces nappes argentées des lacs, ces déserts où la solitude et le silence ne sont pas même interrompus par le chant des oiseaux ; tout cet ensemble a quelque chose de touchant, de magnifique et de majestueux ; on s'en souvient avec un charme secret et l'on est tenté d'y retourner. Tout autre voyage de même étendue est pour ainsi dire monotone auprès de celui-ci. » (1731).

De cette intimité avec les montagnes et de l'enthousiasme qu'elle inspirait au jeune savant est sorti le poème *Les Alpes*.

C'est moins un poème descriptif qu'un poème moral, comme la mode en régnait alors. Il était fait pour vanter les mœurs simples et les vertus de la campagne. C'était encore une paraphrase du vers classique,

ô fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !

Bridel ne fera pas autre chose plus tard, dans le poème consacré au Léman. Haller, cependant, ne s'interdit pas les élans de l'imagination, ni les tableaux pittoresques, ni la grâce et la couleur, surtout quand il parle des plantes et des fleurs. On va juger, par quelques citations, de ce poème à la fois célèbre et peu connu¹.

En voici le début :

Essayez, mortels, de corriger votre sort ; profitez des inventions de l'art et des bienfaits de la nature ; animez de jets d'eau vos parterres fleuris, taillez [des rochers suivant l'ordre corinthien, couvrez vos marbres de riches tapis, mangez dans de l'or des nids du Tonquin, buvez des perles dans des coupes d'éme-

¹ A. VON HALLER. *Gedichte*. Zurich 1762, in-8. Huitième édition. Le poème des Alpes ne comprend pas moins de quarante-neuf strophes de dix vers chacune.



H.-B. de Saussure,



A. de Haller,

raude, appelez le sommeil par les accords les plus doux ; réveillez-vous au bruit des trompettes ; aplanissez des montagnes ; changez en parcs des domaines entiers ; que le destin remplisse tous vos désirs ; vous serez cependant pauvres dans votre abondance et misérables au milieu de vos richesses...

Les strophes se succèdent sur ce thème moral et rebattu qui forme le fond de la poésie didactique du siècle, celle de Pope, de Voltaire, de l'abbé Delille ; puis Haller en arrive à la Suisse. †

Disciples de la nature, vous connaissez encore un âge d'or ; mais point ce siècle pompeux imaginé par les poètes. Peut-on désirer l'éclat extérieur des brillantes vanités quand la vertu fait trouver le plaisir dans le travail et le bonheur dans la pauvreté ?

Le ciel à la vérité ne vous a fait naître dans aucune Tempé ; les nuages qui vous couvrent sont chargés de foudre et de frimas ; un long hiver abrège vos printemps tardifs, et vos froids vallons sont entourés d'une glace éternelle. Mais la pureté de vos mœurs répare tout cela ; la rigueur même des éléments augmente votre bonheur...

Ici, on ne connaît pas ces distinctions inventées par un orgueil subtil, qui assujettissent la vertu pour ennoblir le vice. L'oisiveté chagrine n'y fait pas craindre la longueur des heures. La liberté dispense, d'une main impartiale et avec une mesure toujours égale, le contentement, le repos et la peine. Aucun esprit mécontent n'accuse ici la Fortune. On mange, on dort, on s'aime et l'on rend grâce à son Destin.

Il énumère ensuite les plaisirs auxquels peuvent se livrer les paysans : danse, chasse, luttes, etc., puis ce sont des tableaux de la vie pastorale, des travaux qu'amène chaque saison, et des distractions qui servent à tromper la longueur de l'hiver : veillées, lectures, musique, récits des vieillards, histoires de guerres ou de voyages et souvenirs légendaires du pays.

Enfin vient le tableau des Alpes au retour de la saison nouvelle.

Quand les premiers rayons du soleil dorent les pointes des rochers et qu'un de ses regards brillants dissipe les brouillards, on découvre du sommet d'une montagne, avec un plaisir toujours nouveau, un spectacle que la nature semble avoir paré avec un véritable amour de tous les charmes qui peuvent séduire les yeux. Le théâtre de tout un monde s'y présente dans un instant, au travers des vapeurs transparentes d'un léger nuage. Le séjour de plusieurs peuples se découvre à la fois dans toute son étendue. Un trouble agréable nous oblige à fermer les yeux trop faibles pour saisir l'ensemble d'un horizon sans bornes.

Un mélange de montagnes, de lacs, de rochers s'offre distinctement à la vue, quoique sous des couleurs qui vont s'affaiblissant par degré, suivant les distances. Dans le lointain on voit une couronne de cimes resplendissantes ; plus près, les hauteurs sont couvertes de sombres forêts. Une alpe peu éloignée offre des terrasses en pente douce où paissent des troupeaux dont le mugissement fait au loin retentir les vallées. Là, un lac étend son beau miroir sur le fond d'une vallée et fait resplendir la lumière tremblante que le soleil verse sur ses flots. Ici, des vallées tapissées de verdure s'ouvrent à la vue et forment des replis qui se rétrécissent en s'éloignant. Là une montagne chauve présente ses flancs abrupts et lisses, tandis qu'elle élève jusqu'au ciel ses glaces froides et éternelles qui, semblables au cristal, renvoient les rayons du soleil et bravent les vains efforts de la canicule.

Près d'elle, une alpe vaste et fertile se couvre de pâturages abondants ; sa pente insensible brille de l'éclat des blés qui y mûrissent et ses coteaux sont couverts de troupeaux. Des climats si opposés ne sont séparés que par un étroit vallon aux ombrages toujours frais.

D'entre les pointes élevées d'une montagne escarpée, un torrent sort rapide et se précipite de chute en chute ; ses flots écumeux s'élancent avec une force impétueuse au delà du roc ; l'eau dispersée dans sa chute forme une vapeur grise et mobile suspendue dans l'air. Un arc-en-ciel brille au travers de ces gouttes légères et la vallée éloignée s'abreuve d'une rosée continuelle. Le passant voit avec surprise des rivières couler dans le ciel, sortir des nuages et se verser dans les nuages.

Le botaniste reparaît dans le poète pour célébrer la grâce et la variété des fleurs qui s'épanouissent sur la montagne.

Toujours une montagne semble un tapis de verdure brodé d'arcs-en-ciel. *Ein grünender Tapet gestickt mit Regenbögen.*

La noble gentiane élève sa tête altière au-dessus de la foule rampante des plantes plébéiennes. Tout un peuple de fleurs se range sous son étendard. Son frère même, couvert d'un tapis bleu, s'humilie devant elle. Ses fleurs brillantes d'or et formées en rayons embrassent sa tige ; ses feuilles blanches et unies rayées d'un vert foncé brillent du feu d'un diamant humide. La nature y suit la plus juste des lois ; elle unit la vertu aux attraits ; un beau corps renferme une âme encore plus belle !

Suit le portrait d'autres plantes, dont celui de la rose « qui couvre les rochers d'un tapis de pourpre ». Enfin parmi ces richesses de la nature le savant n'oublie pas les gisements de sel qui se trouvent auprès de Bex, dans la vallée de l'Avançon :

Près du bord du rapide Avançon qui, dans les tourbillons de ses gouffres écumants, entraîne les débris des forêts, des sources souterraines apportent le sel qu'elles ont enlevé aux rochers. Le creux de la montagne enferme cette mer dans des bassins profonds ; mais ses eaux rongent le ciment du marbre, traversent les fentes des rochers et s'empressent de sortir pour notre usage. Cet assaisonnement de la nature, le plus grand trésor d'un pays, se présente de lui-même pour subvenir à nos besoins.

Ces salines appartenaient au canton de Berne et le poète ne se doutait pas alors qu'il serait chargé plus tard d'en surveiller l'exploitation.

Après quoi, il en revient à son thème principal, à savoir que la fortune, le pouvoir, l'ambition, sont incapables d'assurer le bonheur.

Croyez-moi, une étoile rayonnante ne rend pas heureux ; un collier de perles n'enrichit pas le cœur. Voyez ce peuple méprisé, content au milieu du travail et de la pauvreté, et apprenez de lui que la nature, modérée dans ses dons, suffit pour nous rendre heureux.

Enfin s'adressant aux Suisses :

Mais chez vous, peuple heureux, la noire engeance des vices ne s'empare jamais des cœurs. La nature vous offre d'elle-même, et avec abondance, des biens que l'opinion ne rend pas difficiles, ni la jouissance odieux.....

Heureux qui, comme vous, laboure son héritage avec des bœufs qu'il a élevés lui-même ; qui, couvert d'une laine pure et couronné de guirlandes, se contente d'un simple repas de lait doux ; qui goûte un sommeil tranquille sur le tendre gazon, au souffle des zéphyr et à la fraîcheur d'une cascade ; que jamais le bruit des vagues furieuses n'éveille sur des mers irritées, ni le son des trompettes fatales sous des tentes voisines de la mort. Content de son sort, il ne souhaite pas de le rendre meilleur. Certainement, le ciel ne peut rien ajouter à son bonheur.

Tel est ce poème. On a pu lui reprocher d'avoir tracé un tableau trop flatteur de la vie du paysan et du montagnard. Ces esquisses, par trop idylliques, sont loin des énergiques peintures de Schiller dans *Guillaume Tell*. Mais il ne faut pas oublier que l'auteur n'avait que vingt-quatre ans et qu'il était encore tout imbu des souvenirs classiques de Virgile et de Théocrite. L'essentiel était d'avoir attiré l'attention sur les Alpes et sur les plaisirs que la nature alpestre peut offrir aux voyageurs. Or le résultat était obtenu, car le succès fut immense ¹.

En 1736, Haller fut appelé à l'université de Gœttingue pour y enseigner l'anatomie et la botanique, et en 1753, il revint à Berne où sa qualité de patricien lui conféra une part de l'administration publique. Chargé plusieurs fois de l'inspection des salines du pays de Vaud, il en dirigea pendant quelques années l'exploit-

¹ Depuis 1732, jusqu'à la mort de Haller, le poème des Alpes n'eut pas moins de trente éditions successives et fut traduit dans plusieurs langues, même en latin.

tation (1758-1764), et résida tour à tour à Roche et à Aigle, ce qui lui permit de continuer ses travaux de botanique dans les montagnes qui l'entouraient. Toutefois, il avait renoncé aux explorations personnelles ; il avait formé une équipe de « forestiers » comme il disait, à laquelle il avait communiqué son ardeur pour la science, et de laquelle sont sortis plusieurs botanistes, tels que les Thomas, dont le souvenir s'est conservé à Bex.

C'est au milieu de ses salines qu'il reçut une année Saussure, tout jeune, et qui nous a laissé de sa visite au grand savant une page charmante. Elle vaut d'être citée. Elle fait honneur à tous les deux.

Lorsque j'allai le voir, en 1764 (il était alors directeur des salines de Roche), j'étais déjà depuis quelques années en relations avec lui ; je lui avais même fait d'autres visites, et il m'avait toujours reçu avec bonté. Mais cette dernière parut lui faire encore plus de plaisir, parce qu'il était, comme il le dit lui-même pressé du besoin de voir quelqu'un avec qui il pût s'entretenir de l'objet de ses études.

En effet, il suspendit toutes ses occupations et pendant les huit jours que je passai dans sa maison j'eus le bonheur d'être continuellement avec lui. J'avais alors vingt-quatre ans et je n'avais pas encore vu, et je n'ai même guère vu depuis d'homme de cette trempe. Il est impossible d'exprimer l'admiration, le respect, j'ai presque dit le sentiment d'adoration que m'inspirait ce grand homme. Quelle variété, quelle richesse, quelle profondeur, quelle clarté dans ses idées ! Sa conversation était animée, non de ce feu factice qui éblouit et fatigue en même temps, mais de cette chaleur douce et profonde qui vous réchauffe et semble vous élever au niveau de celui qui vous parle. S'il sentait sa supériorité (et comment l'aurait-il ignorée ?) au moins n'offensait-il jamais l'amour-propre. Il écoutait les objections avec la plus grande patience, résolvait les doutes, et n'avait jamais le ton tranchant et absolu, si ce n'est quand il était question de ce qui pouvait blesser les mœurs et la religion. Ces huit jours ont laissé dans mon âme des traces ineffaçables ; sa conversation m'embrasait d'amour pour l'étude et pour tout ce qui est bon

et honnête ; je passais les nuits à méditer et à écrire ce qu'il avait dit dans le jour. Je ne me séparai de lui qu'avec les regrets les plus vifs et notre liaison n'a fini qu'avec sa trop courte vie. (Saussure, *Voyages dans les Alpes*. T. IV.)

Albert de Haller mourut en 1777. Il comptait avec Buffon, Linné et Charles Bonnet de Genève, parmi les plus illustres savants du siècle. Sa vie avait été remplie par le travail. Anatomie, médecine, botanique, il avait entassé les mémoires sur tous les sujets ; aux sciences, il avait ajouté la littérature, la poésie et jusqu'à des romans moraux et allégoriques. Il avait publié des articles dans l'*Encyclopédie* et il avait entretenu une longue correspondance avec tous les savants de son temps. On a dit qu'il n'avait pas laissé moins de deux cents ouvrages.

De tout cela, il ne restera guère que le poème *Les Alpes* qui est une date, parce que ce poème a éveillé un sentiment nouveau pour le temps, le goût pour la nature alpestre. Le poème de Haller a préparé la prose éloquente et l'influence de Rousseau. Il a fait entrer les Alpes dans la littérature, comme Rousseau allait y faire entrer le Léman.

Toutefois, pour détruire d'antiques frayeurs et ouvrir le chemin des montagnes, il ne suffisait pas de célébrer les Alpes. Il fallait s'attaquer au plus redouté de leurs sommets et triompher du Mont-Blanc. Ce fut l'œuvre de SAUSSURE.

Le Mont-Blanc ? Il n'appartient pas aux Alpes suisses, dira le lecteur. Mais quand il s'agit des Alpes suisses, peut-on se dispenser de parler du Mont-Blanc ? N'est-il pas un voisin considérable, avec lequel, si l'on peut ainsi parler, elles entretiennent d'excellentes rela-

tions ? Ne le voit-on pas de Lausanne et de Genève ? Un voyage autour du Léman serait-il complet, sans une pointe vers Chamonix et la Mer de Glace ?

En outre, n'est-il pas vrai que le nom de Haller appelle invinciblement celui de Saussure ? Que l'exploration du Mont-Blanc, suivant Saussure, devait être d'une importance capitale pour l'étude scientifique des Alpes ? Enfin que la conquête du Mont-Blanc allait contribuer au développement de l'alpinisme dans le courant du siècle suivant ?

Parmi les étrangers qui séjournaient à Genève en 1741, se trouvait un Anglais, du nom de WYNDHAM, fort épris de voyages et d'aventures. Il avait résolu de pousser jusqu'à la vallée de Chamonix, au pied du Mont-Blanc, que l'on appelait encore, de ce temps, la montagne Maudite. Les habitants de Genève auxquels il s'ouvrit de ce projet essayèrent de l'en détourner. Une contrée sauvage, des chemins affreux, des habitants plus à craindre peut-être ; voilà ce qui l'attendait. Le moins qu'il risquait, c'était de ne trouver ni à manger ni à coucher. Il faudrait partir avec une nombreuse escorte, emporter une tente, des provisions, etc.

Wyndham s'associa un de ses compatriotes, le docteur Richard POCOCKE qui venait de voyager en Orient, durant quatre ans, et qui n'était pas homme à reculer devant une expédition aux portes de Genève. Plusieurs autres s'offrirent à l'accompagner et, le 19 juin 1741, la caravane se mit en route par la vallée de l'Arve. Elle comprenait huit voyageurs, cinq domestiques bien armés, et toute une hôtellerie ambulante. Par Bonneville, Sallanches, Servoz, elle arriva le troisième jour à Chamonix, où l'on dressa une tente sur la place.

Les voyageurs y passèrent la nuit, les feux allumés, les domestiques en sentinelles et armés jusqu'aux dents, comme ils eussent fait chez les Iroquois ou les Mohicans du Canada. Le lendemain, ils se hissèrent péniblement jusqu'au Montenvers, passèrent une demi-heure sur le glacier, y burent à la santé de l'amiral Vernon, qui faisait alors la guerre aux colonies espagnoles d'Amérique, puis, « leur curiosité pleinement satisfaite », s'en furent coucher à Sallanche et revinrent à Genève triomphants, comme s'ils avaient découvert quelque île nouvelle de l'Océan Pacifique¹.

Cette aventure occupa beaucoup la ville de Genève, Saussure, alors tout enfant, en ressentit une vive impression².

Il avait le goût de l'histoire naturelle. De bonne heure il parcourut les environs de sa ville natale, recueillant des plantes et des minéraux. Le Salève lui révéla sa vocation pour la montagne. La première fois qu'il y monta, et que ses mains en touchèrent le rocher, il en éprouva un étrange saisissement : « Je me rappelle encore, dit-il, le saisissement que j'éprouvai la première fois que mes mains touchèrent le rocher du Salève et que mes yeux jouirent de ses points de vue. » Depuis ce jour la montagne l'attira, s'empara de lui, par l'intelligence et par le cœur. Il allait nous la faire connaître dans sa réalité scientifique et dans sa poésie. Il en fut à la fois le Christophe Colomb et l'Homère.

¹ Nous avons des relations de Wyndham et de Pococke, sur cette expédition singulière.

² SAUSSURE. (Horace-Benedict de), dont le père était agronome, était né à Genève en 1740 et y mourut en 1799. A la haute culture de l'esprit, il joignait les plus nobles qualités du caractère. Son grand ouvrage, *Voyages dans les Alpes*, a paru de 1779 à 1796, en 4 volumes.



Klopstock.



Lavater.



Josias Simler.



J.-J. Schenckler.

Ses études furent précoces et sérieuses. Il excella bientôt dans les sciences naturelles et à vingt-deux ans il était professeur à l'Académie de Genève. Mais il fallait autre chose pour aborder la montagne. En même temps que savant estimé, il devint marcheur intrépide et s'aguerrit contre les fatigues et les privations.

« A l'âge de dix-huit ans, dit-il, j'avais déjà parcouru plusieurs fois les montagnes les plus voisines de Genève. L'année suivante, j'allai passer quinze jours dans un des chalets les plus élevés du Jura pour visiter avec soin la Dôle et les montagnes des environs ; et, la même année, je montai sur le Môle plusieurs fois. Mais ces monts peu élevés ne satisfaisaient qu'imparfaitement ma curiosité, Je brûlais du désir de voir de près les hautes Alpes qui du sommet de ces montagnes paraissaient si majestueuses. Enfin, en 1760, j'allai seul, et à pied, visiter les glaciers de Chamouni peu fréquentés alors et dont l'accès passait même pour difficile et dangereux. J'y retournai l'année suivante et, dès lors, je n'ai pas laissé passer une seule année sans faire de grandes courses et même des voyages pour l'étude des montagnes. Dans cet espace de temps, j'ai traversé quatre fois la chaîne entière des Alpes par huit passages différents ; j'ai fait seize autres excursions jusqu'au centre de cette chaîne ; j'ai parcouru les Vosges, le Jura, les montagnes de la Suisse, d'une partie de l'Allemagne ; celles de l'Angleterre, de l'Italie, de la Sicile et des îles adjacentes. J'ai visité les anciens volcans de l'Auvergne, une partie de ceux du Vivarais, et plusieurs montagnes du Forez, du Dauphiné, et de la Bourgogne ¹. »

Mais c'était le Mont-Blanc qui était l'objet de ses

¹*Voyages dans les Alpes. Discours préliminaire. Tome I.*

préférences et de son ambition. Pourquoi ? Il nous en donne lui-même les raisons.

« Le Mont-Blanc est une des montagnes de l'Europe dont la connaissance paraîtrait devoir répandre le plus de jour sur la théorie de la terre. Cet énorme rocher de granit situé au centre des Alpes, lié avec des montagnes de différentes hauteurs et de différents genres, semble être la clef d'un grand système ; et quoi que l'on doive se garder de tirer des inductions générales d'un objet unique, on a cependant de la peine à s'empêcher de croire que si l'on connaissait à fond la nature, la structure et toutes les déterminations de cette montagne et de ses appendices, on aurait fait un grand pas vers la connaissance des autres et que l'on aurait bien des données pour la solution du grand problème de leur formation. Etc. »

Pendant vingt-sept ans, depuis 1760, il parcourut donc les Alpes sans relâche, multipliant ses études sur l'atmosphère, la géologie, les plantes, sans dédaigner les pauvres habitants de ces montagnes qu'il nous montre honnêtes, intelligents et admirablement charitables. Comment ne pas citer cette belle page où se retrouve l'inspiration de J.-J. Rousseau ?

Le moral dans les Alpes n'est pas moins intéressant que le physique. Car, quoique l'homme soit au fond partout le même, partout le jouet des mêmes passions produites par les mêmes besoins ; cependant si l'on peut espérer de trouver quelque part des hommes assez civilisés pour n'être pas féroces, et assez naturels pour n'être pas corrompus, c'est dans les Alpes qu'il faut les chercher, dans ces hautes vallées où il n'y a ni seigneurs ni riches ni un abord fréquent d'étrangers.

Ceux qui n'ont vu le paysan que dans les environs des villes n'ont aucune idée de l'homme de la nature. Là, connaissant des maîtres, obligé à des respects avilissants, écrasé par le faste cor-



Les Nuées.
(D'après le tableau de Charles Giron.)

(Musée de Vevey)

rompu et méprisé, même par des hommes avilis par la servitude, il devient aussi abject que ceux qui le corrompent. Mais ceux des Alpes, ne voyant que leurs égaux, oublient qu'il existe des hommes plus puissants. Leur âme s'ennoblit et s'élève ; les services qu'ils rendent, l'hospitalité qu'ils exercent n'ont rien de servile ni de mercenaire ; on voit briller en eux des étincelles de cette noble fierté, compagne et gardienne de toutes les vertus. Combien de fois, arrivant à l'entrée de la nuit dans des hameaux écartés où il n'y avait pas d'hôtellerie, je suis allé heurter à la porte d'une cabane isolée ; et là, après quelques questions sur les motifs de mon voyage, j'ai été reçu avec une honnêteté, une cordialité et un désintéressement dont on aurait peine à trouver ailleurs des exemples. Et croit-on que, dans ces sauvages retraites, j'ai trouvé des penseurs, des hommes qui, par la seule force de leur raison naturelle, se sont élevés fort au-dessus des superstitions dont s'abreuve et avec tant d'avidité le petit peuple des villes ? (Tome 1^{er}.)

En 1785, de concert avec son ami Bourrit « grimpeur passionné », comme dit Gœthe, il fit pour atteindre la cime du Mont-Blanc une première tentative qui ne réussit pas. En 1786, le docteur Paccard, avec le guide de Chamonix, Jacques Balmat, qui avait découvert un chemin nouveau, fut plus heureux. L'année suivante, Saussure se remit en route, avec Jacques Balmat, son domestique et une suite de dix-huit guides, qui portaient les vivres et les instruments. Cette fois ce fut la victoire (3 et 4 août 1787).

Il faut lire dans Saussure le récit de cette mémorable ascension. Récit simple mais bien conduit. Pas de grands mots, ni d'enthousiasme débordant, au contraire.

Cette arrivée ne fut pas un coup de théâtre. Elle ne me donna même pas d'abord tout le plaisir qu'on pourrait imaginer. Mon sentiment le plus vif, le plus doux, fut de voir cesser les inquiétudes dont j'avais été l'objet ; car la longueur de cette lutte, les souvenirs et la sensation même encore poignante des peines que m'avait coûtées cette victoire, me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le point le plus élevé de la neige qui

couronnait cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère plutôt qu'avec un sentiment de plaisir. D'ailleurs, mon but n'était pas seulement d'atteindre le point le plus élevé ; il fallait surtout y faire des observations et les expériences qui seules donnaient quelque prix à ce voyage...

Cependant, le grand spectacle que j'avais sous les yeux me donna une vive satisfaction. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me dérobait, à la vérité, la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France et de la Lombardie ; mais je ne regrettais pas beaucoup cette perte ; ce que je venais voir, et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux. Il me semblait que c'était un rêve lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisis leurs rapports, leur liaison, leur structure, et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir.

Voilà bien le caractère véritable de cette ascension. Saussure n'est pas de ceux qui plus tard feront de l'alpinisme un sport d'une espèce nouvelle où il entrera de la vanité autant que du courage. Il ne se propose pas d'atteindre une cime pour y devancer des rivaux ; il n'a en vue que le profit scientifique et il l'enregistre tranquillement suivant son habitude.

Après quatre heures passées sur le sommet en observations, on redescendit. On coucha en route, à l'endroit où l'on avait passé la nuit précédente ; et cette fois, dans le silence de la nuit, Saussure put songer avec orgueil à l'exploit qu'il venait d'accomplir.

Nous soupâmes gaiement et de très bon appétit. Après quoi je passai sur mon petit matelas une excellente nuit. Ce fut alors seulement que je jouis du plaisir d'avoir accompli ce dessein formé depuis vingt-sept ans, savoir dans mon premier voyage à



Sur le chemin de la Grande Scheidegg,
(D'après le tableau d'Auguste Berthoud.)

(Musée de Genève)

Chamonix en 1760 ; projet que j'avais si souvent abandonné et repris, et qui faisait pour ma famille un continuel sujet de souci et d'inquiétude. Cela était devenu pour moi une espèce de maladie. Mes yeux ne rencontraient pas le Mont-Blanc que l'on voit de tant d'endroits de nos environs, sans que j'éprouvasse une espèce de saisissement douloureux. Au moment où j'y arrivai ma satisfaction n'était pas complète. Elle le fut encore moins au moment du départ ; je ne voyais alors que ce que je n'avais pas pu faire. Mais dans le silence de la nuit, après m'être bien reposé de mes fatigues, lorsque je récapitulai les observations que j'avais faites, lors surtout que je me retraçai le magnifique tableau de montagnes que j'emportais gravé dans ma tête, et qu'enfin je conservai l'espérance bien fondée d'achever, sur le col du Géant ; ce que je n'avais pas fait et ce que, vraisemblablement, on ne fera jamais sur le Mont-Blanc, je goûtai une satisfaction vraie et sans mélange.

Le 4 août, le quatrième jour du voyage, on repartit vers six heures du matin, et avant midi, la caravane atteignait heureusement Chamonix¹.

Après cet exploit retentissant, Saussure a fait d'autres voyages dans les Alpes ; au col du Géant, dans l'été de 1788 ; dans le Valais, en 1791, ce qui nous vaut de belles pages sur Zermatt et le Cervin ; enfin autour du Mont-Rose. Ces excursions forment la dernière partie de son grand ouvrage. Elle ne le cède en rien aux premières pour l'agrément du récit et la valeur scientifique ; mais on comprend que l'intérêt s'attache de préférence à tout ce qui concerne le Mont-Blanc.

Saussure, qui avait commencé de publier son livre en 1779, ne l'acheva qu'en 1796. Il avait pris tout son temps pour l'écrire, comme pour triompher du Mont-Blanc. Aussi sa gloire est-elle là.

¹ Voir à Chamonix le monument commémoratif élevé, en 1887, à Saussure et à Jacques Balmat. — Jacques Balmat, qu'Alexandre Dumas retrouva en 1832 à Chamonix, périt dans la montagne en 1834.

Elle est moins dans son ascension victorieuse et dans quelques expériences de physique que dans ces belles pages où il donne sur les Alpes, encore si peu connues, tant de faits intéressants, bien observés et clairement exposés. Il ne prétend ni à la majesté de Buffon ni à l'éloquence de Rousseau ; mais il a la gravité, la précision, et, quand il le veut, la couleur. Ce robuste savant est également un peintre par le talent de la description, car il sait rendre et la transparence de l'air et le jeu de la lumière et l'aspect imposant des glaciers. Et ce peintre est aussi un poète ; poète par la ferveur de sa passion pour la montagne, par la sympathie qu'il porte à tout ce qu'elle produit, par l'intérêt qu'il sait nous inspirer pour elle. Comme Haller, et sous une autre forme, Saussure a écrit un poème à la gloire des Alpes.

Il serait injuste de ne pas associer à son nom celui de Bourrit ¹.

BOURRIT était peintre sur émail, et devint, par surcroît, chantre à la cathédrale de Genève. Mais ces occupations pacifiques ne l'empêchèrent pas d'être un « grimpeur passionné ». Bourrit, en effet, est l'ancêtre véritable de l'alpiniste contemporain, le type du grimpeur qui aime la montagne pour elle-même, pour l'excitation physique qu'elle entraîne, pour les émotions qu'elle donne et pour la variété des spectacles qu'elle procure. Il avait pris plus d'intérêt que Saussure à la conquête du Mont-Blanc. Il voulut être de toutes ses courses, et il en grava les dessins avec un zèle auquel Saussure rendait hommage. Il fit plus. Il se piqua d'écrire ses propres voyages, et il les écrivit avec son caractère, c'est-à-dire avec fougue et enthousiasme.

¹ BOURRIT (Marc-Théodore), né à Genève. 1739-1815. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le Mont-Blanc et les Alpes du voisinage.



Le Mont-Blanc et la route suivie par de Saussure.

(D'après une gravure de M.-Th. Bourrit.)

« Je me suis défié, dit-il, de mon enthousiasme et de ma sensibilité. J'ai attendu pour écrire que mon âme fût plus calme et mon imagination plus tranquille. Je sens à chaque page que les expressions ne rendent pas l'impression profonde que les objets firent sur moi. »

Au contraire, elles ne la rendent que trop. A chaque pas Bourrit s'enflamme, admire, frémit ou s'attendrit. Ce langage qui nous fait quelque peu sourire aujourd'hui n'étonnait pas les contemporains ; les ouvrages de Bourrit, fort goûtés alors, lui ont valu le surnom d'*historien des Alpes*.

Il faut être reconnaissant de leurs livres à Saussure et à Bourrit. De leur temps, ils furent des bienfaits. Ils achevèrent de dissiper l'ignorance et l'aversion qui entouraient les montagnes ; ils éveillèrent dans l'âme humaine un sentiment nouveau, celui de la nature alpestre ; à un siècle frivole, fatigué des plaisirs mondains, ils conseillèrent la plus salubre des distractions, celle que donne la montagne.

Les Alpes étaient désormais ouvertes ; les voyageurs pouvaient venir.

CHAPITRE II

Les Alpes au XVIII^e siècle.

Rousseau. — Gœthe. — Schiller.

A vrai dire, les voyageurs étaient déjà venus.

Dans le courant du XVIII^e siècle, — pour ne pas remonter plus loin — l'établissement de Voltaire aux portes de Genève (1755), puis à Ferney ; et surtout la *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau (1760), avaient donné aux rives du Léman une vogue soudaine et singulière, à laquelle contribua encore le long séjour de l'historien Gibbon, à Lausanne ¹.

VOLTAIRE avait trouvé des accents nouveaux devant le Léman. Il ne s'était pas contenté de le saluer d'une belle épître dans laquelle il déclarait hautement

Mon lac est le premier,

ses lettres à ses amis de Paris et d'ailleurs témoignent d'un enthousiasme qui ne lui était pas habituel pour la retraite qu'il s'était assurée dans le voisinage des montagnes. Il ne se lasse pas d'en célébrer le charme et surtout le décor.

Quant à ROUSSEAU, il venait de s'associer à Haller dans son goût pour la montagne et la nature. Ami des

¹ Voir là-dessus notre précédent ouvrage : *Le Léman dans la littérature et dans l'art*, 1 vol. 1912.



La Jungfrau et le Moine.

(Phot. Wehrli S. A., Kilchberg-Zurich)

plantes, comme Haller, et des longues promenades champêtres, comme lui, sans avoir pratiqué les hauts sommets, Rousseau n'en vantait pas moins les plaisirs et aussi les vertus de la montagne.

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentiments bas et terrestres et qu'à mesure qu'on s'approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser ; tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux ; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité des hommes les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soit pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

C'est Saint-Preux qui parle ainsi, Saint-Preux qui est allé chercher dans les montagnes du Valais un adoucissement à sa violente passion. Mais comme la *Nouvelle Héloïse* avait tourné toutes les têtes, tout le monde parla comme Saint-Preux et se piqua d'aimer la montagne, les lacs et tout ce qui formait un cadre si pittoresque aux amours de l'infortunée Julie.

C'est ainsi que la montagne devint à la mode, dans la littérature, dans le langage, dans les jardins même, où l'on s'efforça partout, en France, en Angleterre, même

en Allemagne, de représenter ce qu'on appelait « les sublimes horreurs » de la nature. Et c'est ainsi que tant de voyageurs, hommes du monde et littérateurs, prirent désormais le chemin de la Suisse ou, tout au moins, du Léman.

On allait voir d'abord « le patriarche de Ferney », toujours moribond à l'en croire, mais toujours vivace et spirituel, et toujours empressé à faire les honneurs de sa maison et de sa table. Après quoi, on allait à Clarens chercher le « bosquet de Julie » qu'on ne trouvait pas et pour cause. A défaut du bosquet, on contemplait du moins ces roches de Meillerie, qui avaient servi d'asile à Saint-Preux et qui tiennent tant de place dans la phraséologie sentimentale de l'époque.

Car ce que l'on demandait alors à la nature, ce n'était pas ce que lui demandaient Haller et Rousseau, ce que nous lui demandons aujourd'hui ; c'est-à-dire la nature même, avec sa beauté propre, avec son infinie variété, avec ses fortes et salutaires impressions. On lui demandait ce qu'on lui prêtait soi-même, des émotions et du sentiment. Le XVIII^e siècle fut le siècle du sentiment. La Révolution allait l'en guérir.

Toutefois on ne s'en tenait pas aux bords du Léman, en dépit de tout ce qu'il offrait au *sentiment*. On profitait de l'occasion pour aller plus loin, pour voir les fameux cantons où la vieille monarchie recrutait d'aussi fidèles et courageux soldats. On avait alors le spectacle des montagnes, des lacs et des cascades, et l'enthousiasme des voyageurs se donnait carrière dans la quantité de *Lettres* et de *Relations* de tout genre qui foisonnent sur la Suisse pendant le quart de siècle qui précéda la Révolution ¹.

¹ Il faut renoncer à en donner même un aperçu. On trouvera cette

On peut donc croire que tout n'est pas d'égale valeur dans cette littérature de voyage. Ce qu'il y a de meilleur, ce qu'on peut lire encore avec intérêt, ce sont les *Lettres* d'un Anglais, celles de William COXE qui nous laissa par surcroît quelques livres d'histoire très estimés.

Ses *Lettres* eurent un très vif succès, qu'elles durent en grande partie à la traduction et aux notes de Ramond ¹.

RAMOND de CARBONNIÈRES était né à Strasbourg, en 1755. Il y avait fait d'excellentes études où entrèrent à la fois le droit, la littérature et les sciences. L'université de Strasbourg était alors très renommée. Il y venait des étudiants de l'Allemagne et Ramond s'y était lié avec le jeune Lenz, plus tard poète de talent qui fut également l'ami de Goethe.

C'est avec Lenz que Ramond parcourut la Suisse, dans l'été de 1777. Il entendait bien l'allemand. Il vécut avec les bergers et les paysans, fit plusieurs ascensions et lorsque parut le livre de Coxe, il était en mesure à la fois de le bien traduire et d'ajouter à sa traduction des observations qui en firent comme un livre nouveau.

Il dit, fort justement, dans sa préface : « M. Coxe voyageait en Anglais. La constitution civile et politique a souvent arrêté ses regards. Il voyageait en homme riche ; c'est parmi les hommes de son état qu'il a

liste dans les bibliographies spéciales au sujet. Voir avant tout la *Bibliographie nationale suisse*, de Wæber. Berne. 1892, in-8. (Voyages en Suisse de 1479 jusqu'à nos jours.)

¹ *Lettres de M. William Coxe* (à M. Melmoth) *sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*. Traduites de l'anglais avec des observations faites dans le pays même par le traducteur. Paris, 1781.

cherché son instruction. Mais il ignorait la langue du pays et n'a pu observer que très superficiellement le paysan des Alpes. »

Coxe voyageait aussi en lettré plutôt qu'en ami de la nature. La nature, il savait l'admirer, assurément, et il le prouve, chemin faisant, dans quelques pages agréables. Mais il n'en ressentait ni l'attrait, ni la puissance. Or, ce sentiment nouveau, exprimé par Haller et par Rousseau, Ramond l'éprouvait comme ses illustres devanciers, et il l'a traduit à son tour dans quelques morceaux d'une véritable valeur littéraire et trop peu connus. Il avait notamment exploré la vallée du Hasli, visité Engelberg, gravi le Titlis, et les impressions qu'il nous rapporte des hauts sommets n'ont rien perdu de leur beauté, même après tout ce qu'on a publié depuis.

C'est après avoir lu ces Notes sur les Alpes, que Buffon disait à l'auteur, en le recevant à Montbard : « Monsieur, vous écrivez comme Rousseau. »

Quelques années plus tard, Ramond se consacra aux Pyrénées. Il les étudia comme Saussure avait étudié les Alpes. Le Mont-Perdu devint son Mont-Blanc. A le gravir et à l'explorer, il dépensa d'incroyables efforts d'énergie et de patience. Puis, la politique l'arracha aux ascensions. Mais il ne faut pas oublier ce que lui doivent les montagnes. Il fut plus qu'un littérateur aimable et un habile administrateur. Avec Saussure, il a sa place marquée parmi les peintres des Alpes ¹.

A ces lettres de Coxe, traduites et commentées par Ramond, veut-on un contraste singulier et divertissant ?

¹ Ramond, qui devint préfet sous l'Empire et conseiller d'Etat sous la Restauration, mourut en 1827. Voir sur lui trois articles agréables de Sainte-Beuve. *Lundis*. Tome IX.

Il faut le demander au *Voyage de M. de Mayer en Suisse en 1784*, écrit sous forme de Lettres, comme presque toutes les relations de ce temps, et publié en 1786. (Deux volumes, Amsterdam, in-12.)

Bel homme, beau parleur, avantageux et « gobeur », Charles-Joseph de Mayer, c'est déjà Tartarin sur les Alpes, avant la fantaisie littéraire de Daudet. Mayer, c'est un bisaïeul de Tartarin. Aussi bien, notre homme est-il de Toulon, qui n'est, dirait Tartarin, que la banlieue de Tarascon ¹.

Pourquoi est-il allé en Suisse ?

D'abord, parce qu'il est né « sensible », lui aussi, et qu'il a voulu voir le bosquet de Julie et les roches de Meillerie où s'exila Saint-Preux ; puis, il est poussé par l'amour de la science, comme les Saussure, les De Luc, les Bourrit, auxquels il associe modestement son nom. « Sans cet amour de la science, s'écrie-t-il, aurais-je visité des lieux où rien n'attire l'homme ? »

Et le voilà parti, en chaise de poste, avec deux domestiques, mais sans l'accoutrement d'alpiniste, qui donnera plus tard à Tartarin un aspect si formidable. Bien au contraire, Charles-Joseph a le costume des gens de qualité, tricorne élégant posé sur ses cheveux en ailes de pigeon, habit à la française, gilet blanc et culotte courte et, en guise d'alpenstock, une canne en jonc de prix à pomme d'or.

Son itinéraire est celui qu'on suivait alors, l'itinéraire classique en quelque sorte. On entrait en Suisse par Bâle, on allait de là à Zurich et à Berne ; on voyait l'Oberland et on sortait par Genève, après avoir fait le

¹ Né à Toulon en 1751, mort vers 1825, ce Tartarin littéraire a publié une vingtaine de volumes : romans, voyages, histoire, dont aucun n'a eu plus de succès que son voyage en Suisse.

pèlerinage de Ferney, où manquait le « patriarche » depuis 1778, mais où restaient ses portraits et ses meubles. Tel fut le chemin de notre gentilhomme qui voyageait avec la relation de Coxe et les Notes de Ramond, quand il se risquait dans les montagnes.

Et en effet, M. de Mayer ne se contente pas de courir les grandes routes. Le suivrons-nous dans les montagnes où il voit des choses extraordinaires ? Il y voit, par exemple, « des rochers de granit, rayés de larges siamaises (?) du Levant, des marbres blancs et noirs, des mines chargées d'argent, de cuivre et de plomb, de la poudre d'or et du cristal. » Il croit que les cavernes sont taillées pour introduire de l'air au centre des montagnes ; que plus l'Alpe est gelée, plus il y a de mines ; que l'eau du glacier est un excellent fébrifuge, et qu'elle guérit de la dysenterie. Il relève dans le pays un goût prononcé pour les épices. « Dans les montagnes, tout est assaisonné à la cannelle, à la noix de muscade. On vous présente le clou de girofle pour mettre à la bouche, comme une jolie femme de Paris sa bonbonnière et ses pastilles. »

Il sait tout, il explique tout, rien ne le prend au dépourvu. Voyez-le devant la fontaine intermittente de l'Engstlenalp, dans le Hasli.

« Elle a un flux périodique et les bonnes gens la croient miraculeuse. Elle ne jaillit que le soir quand les vaches se rassemblent autour de l'auge. Ils pensent que le ciel réserve l'eau pour leurs bestiaux. J'en ai trouvé la cause. C'est une terre glaiseuse et faible, d'où l'eau s'échappe sans pouvoir s'élancer. Aussitôt que le poids des vaches presse la terre, l'eau s'élève et jaillit. » Et il ajoute : « Tout est miracle pour les sots. »

Avec un pareil bagage scientifique, on peut se pré-

senter partout. Aussi va-t-il saluer Gessner à Zurich, s'entretenir à Zug avec le baron de Zurlauben, l'historien des régiments suisses au service de France, et faire sa cour au prince-abbé de Saint-Gall, qui le retient à dîner, et auquel il parle en latin, *inter pocula*. A-t-il fait au moins ses dévotions à Clarens et au souvenir de Julie? Oui. Mais à Meillerie on ne lui a parlé que du bon vin du pays et rien dit de Saint-Preux.

Il n'a garde d'oublier le glacier de Grindelwald qui était alors le rendez-vous des voyageurs de distinction. « Le glacier de Grindelwald est le glacier des petits-maîtres, des dames et le plus accessible. On y voit des *beaux* en ceinture nouée sur la hanche, roulant dans des *charabas* (chairs à bancs), ou caracolant sur des locatis ou en voiture jusqu'à l'auberge. »

Disons en passant que M^{me} Roland, accompagnée de son mari, s'y montra elle-même, dans l'été de 1787, et qu'elle alla voir la cascade du Staubach. En fervente disciple de Rousseau, comment se serait-elle dispensée de ce pèlerinage en Suisse, qu'elle a conté en quelques pages agréables ?

M. de Mayer d'ailleurs poussa fort loin ses excursions. Il a parcouru le Hasli, qui lui plut beaucoup. Il a vu le Saint-Gothard ; il a grimpé au sommet de la Furka, d'où il a vu des ruisseaux « qui vont dans le Rhin et de là dans le Rhône et dans la Méditerranée ». Il a fait tout cela simplement, la canne à la main, avec son domestique qui portait le sac de nuit et son guide qui portait les provisions. « Heureusement, nous dit-il, j'ai l'habitude de la marche, et le Ciel me donna une de ces santés de fer et ce vouloir qui rendent l'homme propre à tout. » Tartarin nous dira plus tard qu'il a « double muscle ».

Notre gentilhomme, qui a des lettres, ne se refuse pas de décrire le spectacle qui s'offre à lui du haut des montagnes ; mais peut-on citer une pareille prose après celle de Saussure ou de Ramond ? Mieux vaut lui demander ses réflexions sur la société et les mœurs. Elles ne manquent pas d'intérêt et de saveur.

Comme Tartarin, M. de Mayer aime le beau sexe et lui prodigue volontiers ses hommages. S'il n'est pas très satisfait de Genève, où dominent « le raffinement de la banque et ses combinaisons », et où les femmes sont « la plupart Anglaises et étrangères », en revanche, il goûte fort Lausanne, où l'on est « affable et social », et il est enchanté de Vevey. On y mange à souhait, le vin y est exquis et les femmes charmantes. « Qu'on a de l'appétit à ces repas ! On mange, on boit, le verre ne désemplit pas ; les assiettes volent ; on sort comme on parle. Après le dîner on fait de la musique en compagnie de trois dames. J'ai chanté, j'aurais dansé. Tenez, on est joli, on est aimable, on est familier, on est bien ajusté, on parle beaucoup, on parle bien, on brode, on dessine, on chante et on lit. Que trouveriez-vous à reprendre à ce portrait ? Eh bien, c'est le portrait des dames de Vevey, sans oublier leurs jolies mains. Je me souviendrai des dames de Vevey et de leur vin ! »

Il vante le charme des villageoises de l'Appenzell et des environs de Berne.

« Vous êtes étonné de trouver dans les cabanes de l'Appenzell la beauté qui s'enlaidirait s'il était vrai que le défaut de parure et de grâces pût enlaidir la beauté. On voit un visage frais, luisant et vermeil, des cheveux d'or, des tresses qui vont au talon. J'ai vu des paysannes en rond, autour de leur métier, dont l'œil, les bras et l'air de santé vous auraient enchanté. »



La Wengernalp.
(Dessiné par Lory, fils; gravé par Hürlimann.)

Quant aux Bernoises, « tout annonce l'opulence, le luxe et la dissipation. Les paysannes sont si propres, le bras est si rond, et puis on donne si volontiers la main. Il faut les voir marcher, droites, pas serrées, tête haute, épaules effacées, un air expressif. Je vous montrerai le tableau d'une de ces paysannes que M. Aberli, de Berne, a peinte dans le costume, et vous verrez si elles ne sont pas jolies. »

Mais il est particulièrement conquis dans le Hasli-Thal.

« Les femmes, moins grandes que les hommes, sont plus jolies. Elles le savent, et c'est en trop savoir..... Mais vous leur pardonneriez si vous les connaissiez. Tout rit gracieusement dans leur personne. Nulle part on ne sent aussi bien qu'ici le prix d'un linge blanc et d'une taille serrée. Elles aiment beaucoup les fleurs, en ornent leur corsage et leurs doigts. Oui, dans leurs mains, elles ont toujours une fleur à sentir, une à effeuiller, une à donner. C'est le premier hommage que reçoit l'étranger.

« Un étranger qu'on accueille si bien, sans le connaître, sans entendre sa langue, auquel on ouvre toutes les portes, dont on jonche la route de fleurs, ne doit-il pas en conclure qu'un peuple si obligeant, que des femmes sans défiance sont les meilleures gens qui habitent la terre ? Voilà ce que j'en ai conclu. »

Et c'est aussi sa conclusion générale. « Gardez-vous de mépriser la nation suisse, elle a des hommes vraiment estimables. En général, le Suisse est honnête homme. Les grands airs ne prennent point ici. Il faut y venir avec le sentiment très modeste de ce qu'on vaut, voir dans chaque homme son égal et agir en conséquence. Le luxe est déplacé et ne séduit point ; ayez de la bonhomie, de la gaîté et beaucoup de franchise. »

Voilà qui est parler d'or, et nous concluerons à notre tour que M. de Mayer a du bon sens quand il veut et que son voyage ne laisserait pas d'avoir son prix s'ils étaient contentés de voir juste et de parler simplement, au lieu de nous étourdir de son savoir, comme Tartarin de ses exploits.

Révélees par le poème de Haller, conquises en quelque sorte par les exploits de Saussure, célébrées par Rousseau, par Ramond et par les voyageurs que la fin du siècle avait conduits en Suisse, il ne manquait plus aux Alpes que la consécration de l'art. Elles l'obtinrent du drame de Schiller, de *Guillaume Tell* (1804). Or, l'œuvre admirable du poète est sortie des voyages de Goethe en Suisse.

GÖTTE a fait trois voyages en Suisse : en 1775, en 1780 et en 1797.

Lorsqu'il y descendit pour la première fois dans l'été de 1775 (juin-juillet), c'était au lendemain du succès de *Werther*. Il était déjà en possession d'une belle renommée, un peu comme Byron, après les deux premiers chants de *Childe-Harold*. Il voyageait en compagnie des deux frères de Stolberg, deux étourneaux, turbulents et compromettants dont il ne tarda pas à se séparer et qu'il remplaça par un de ses camarades à l'université de Strasbourg, l'abbé Passavant, qu'il rencontra par hasard à Zurich. Ses impressions de voyage sont consignées dans une partie de ses ouvrages, précieuse pour l'histoire de ses idées et de ses travaux, qui a pour titre : *Poésie et Vérité*¹.

¹ *Dichtung und Wahrheit*. Chap. 17 et 18. Voir Richelot, *Goethe : ses mémoires et sa vie*. 2 vol. in-8. Paris. Tome II. — Voir également quelques pages intéressantes de Rambert, dans *Etudes de littérature alpestre*.

La Sage - Val d'Hérens



Dans la vallée d'Evolène (Valais).

(Phot. Boissonnas)

Les joyeux compagnons qui venaient de Francfort, entrèrent en Suisse par Schaffhouse et gagnèrent Zurich. Goëthe y retrouva Lavater, dont il avait fait la connaissance en Allemagne, l'année précédente, et pour lequel il éprouvait une admiration dont il ne ménage pas les termes. Lavater l'accueillit avec la cordialité qui faisait le fond de son caractère et le mit en relation avec tout ce que Zurich comptait alors d'esprits distingués, notamment avec le vieux Bodmer, poète et critique, autour duquel la jeune génération littéraire, celle de Lavater, de Gessner, de Pestalozzi se serrait comme autour d'un patriarche.

Après ce séjour à Zurich, Goëthe, en compagnie de Passavant, s'embarqua sur le lac, par une belle journée, dont il a conservé le souvenir dans des vers frais et légers, comme la brise du matin.

.....Et je puise une vive nourriture, un sang nouveau, dans la libre étendue. Qu'elle est gracieuse et bonne la nature qui me presse dans ses bras ! Le flot berce notre nacelle aux coups mesurés de la rame, et les montagnes nuageuses, sublimes, viennent au-devant de notre course.

O mes yeux, pourquoi vous baisser ? Sur les vagues scintillent mille étoiles flottantes ; de légères vapeurs abreuvent à la ronde les cimes lointaines ; le vent matinal voltige autour de la rive ombreuse, et dans le lac se reflète la moisson jaunissante.

Il s'arrêta à Richterswyl, chez le docteur Hotze ; monta de là vers Einsiedeln et visita la vieille abbaye. Il descendit sur Schwytz, grimpa au Righi et y coucha pour assister au lever du soleil. Mais ce spectacle lui fut refusé par le brouillard. Il gagna le lac des Quatre-Cantons.

Le 19 (juillet), à six heures du matin, en route le long du lac vers Vitznau ; de là par eau vers Gersau. A midi, dans une au-

berge, près du lac. Vers deux heures, vis-à-vis du Grutli où fut prêté le serment des trois Tell ; puis, sur la plate-forme, d'où le héros s'élança, et où la légende de sa vie est perpétuée par la peinture. Vers trois heures, à Fluelen, où il s'embarqua. Vers quatre heures, à Altdorf, où il abattit la pomme.

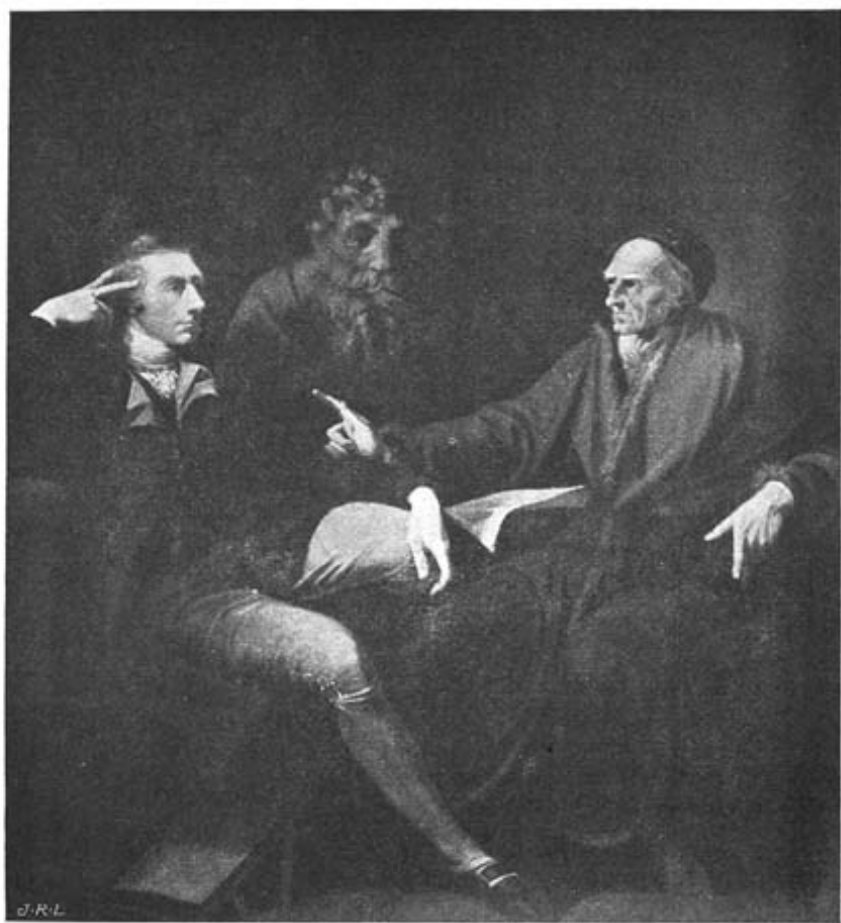
On se rattache, comme de raison, à ces fils poétiques au milieu de ce labyrinthe de rochers escarpés, baignés par l'eau du lac lesquels n'ont rien à nous dire. Inébranlables, ils restent là, paisiblement, comme les coulisses d'un théâtre.

Les deux amis débarquèrent à Fluelen, et, par Amsteg et la vallée de la Reuss, s'acheminèrent vers le Saint-Gothard. Ils atteignirent le sommet du col. Allaient-ils descendre en Italie ? L'occasion était bonne. C'était ce que proposa Passavant. Mais Goethe n'était pas préparé pour un pareil voyage. D'ailleurs son amour pour *Lili* qui l'obséda pendant cette promenade en Suisse, le pressait de retourner en Allemagne¹. Il refusa et l'on rebroussa chemin.

« Mon camarade ne pouvait se consoler d'avoir manqué le voyage d'Italie. Il paraît qu'il en avait formé le projet antérieurement, et qu'il comptait me surprendre. Le retour ne fut donc pas aussi gai, et je me livrai tout entier, sur les sentiers silencieux, à de profondes réflexions. »

On revint donc à Zurich, on y retrouva Lavater, Bodmer et les nouveaux amis, mais pas les Stolberg. N'avaient-ils pas eu la fantaisie de se baigner dans le lac, aux portes de la ville et sans le moindre voile, pour offrir, comme dit Goethe, « leurs poitrines nues aux vagues écumantes ». Cette liberté offusqua les riverains.

¹ *Lili*, une des premières passions de Goethe (qui en eut beaucoup, comme on sait) était Anne-Elisabeth Schœnemann, née à Francfort, en 1758. Il l'avait connue en 1774. Elle épousa, en 1776, un banquier de Strasbourg, M. Frédéric de Turckheim, et mourut en 1817.



H. Füssli. — Bodmer et l'artiste.

(Phot. Link, Zurich)

(Appartient au Zürcher Kunsthau)

Assaillis à coups de pierres, nos baigneurs durent sortir de l'eau, se rhabiller en toute hâte et déguerpir.

Gœthe d'ailleurs ne tarda pas à reprendre le chemin de l'Allemagne.

Je me retrouvai à Francfort, bien accueilli par tout le monde, et même par mon père. Ce dernier cependant laissa percer, sans l'exprimer formellement, son regret de ce que je n'étais pas descendu à Airolo, de manière à lui annoncer mon retour à Milan. Il ne prenait pas le moindre intérêt aux rochers sauvages, aux lacs couverts de brouillards ou aux nids de dragons¹. Sans faire d'opposition, il signalait à l'occasion ce que tout cela laissait à désirer. Pour lui, celui qui n'avait pas vu Naples n'avait rien vu.

En effet, M. le conseiller Gœthe avait autrefois voyagé en Italie. Il en avait rapporté des récits qui avaient frappé l'enfance du poète. Gœthe donna satisfaction aux souvenirs paternels, en faisant le voyage d'Italie, quelques années plus tard, en 1786.

Il revint en Suisse du 12 septembre 1779 au 13 janvier 1780. Cette fois il était avec son maître et ami, le duc de Weimar, Charles-Auguste, qui voyageait incognito, et avec le directeur des forêts ducales, M. de Wedel.

Les voyageurs entrèrent par Bâle, suivirent d'abord la vallée de la Birse, les flancs du Jura et firent l'ascension de la Dôle, du haut de laquelle une partie de la Suisse romande se déroula devant leurs yeux.

Nous observions le brouillard qui se dissipait insensiblement. Chacun de nous découvrait, ou croyait découvrir quelque chose. Peu à peu, nous vîmes très distinctement Lausanne, avec toutes les maisons de plaisance qui l'environnent ; Vevey et le châ-

¹ Allusion évidente aux fameux *dragons* de Scheuchzer. Gœthe avait lu les *Itinera Alpina*, comme Schiller les lut à son tour.

teau de Chillon ; les montagnes qui nous cachaient jusqu'au lac l'entrée du Valais ; de là, sur la côte de Savoie, Evian, Ripaille, Thonon, de petits villages et de petites maisons dans l'intervalle.

Cependant, la chaîne des glaciers étincelants rappelait toujours les yeux et l'âme. Le soleil déclinait toujours plus vers l'occident et faisait étinceler leurs plus grands plateaux. Du sein des neiges, que de rochers noirs, de dents, de tours et de murailles s'élèvent devant eux, diversement rongés et formant de sauvages, d'énormes et d'impénétrables portiques ! Lorsqu'ensuite, avec leur diversité, ils se montrent nettement et purement dans l'espace, on abandonne aisément toute prétention à l'infini, puisque le fini lui-même est suffisant pour lasser la vue et la pensée.

Nous voyions devant nous une terre habitée et fertile ; le sol que foulaient nos pieds, haute montagne pelée, porte encore du gazon, nourriture du bétail dont l'homme tire son profit. Voilà ce que peut encore s'approprier le présomptueux roi de la terre. Mais les hautes Alpes sont comme une sainte armée de vierges que sous nos yeux, dans des régions inaccessibles, l'esprit du ciel se réserve pour lui seul, et dans une éternelle pureté...

Nous atteignîmes, au coucher du soleil, les ruines du fort de Saint-Cergues. Plus près de la vallée, mes yeux ne cessaient pas encore de se diriger vers les glaciers. Les derniers à gauche, ceux de l'Oberland, semblaient s'évanouir dans une légère vapeur de flamme ; les plus proches se présentaient encore à nous vivement colorés en quelques parties ; peu à peu, ils devinrent blancs, verts, grisâtres ; objets presque funèbres.

Comme dans un corps robuste la mort s'avance des extrémités vers le cœur, toutes les cimes pâlirent par degrés dans la direction du Mont-Blanc, dont le vaste sein, vermeil encore, semblait vouloir continuer à briller, ainsi que l'on refuse à reconnaître d'abord la mort de la personne aimée et à marquer l'instant où le pouls cesse de battre. Et même alors nous partîmes à regret.

C'était le moment où les livres de Saussure et de Bourrit célébraient Chamonix et les glaciers de la Savoie. Nos voyageurs ne purent se dispenser d'une pareille excursion. Après s'être arrêtés à Genève, où ils virent Saussure et les citoyens de la ville les plus distin-



La Valaisanne.

(D'après une estampe de Pingret, Bibl. nat., Paris.)



A la Gemmi.

(Tirée des albums de Villeneuve.)

gués, ils allèrent au Montenvers admirer la Mer de Glace et, de la Savoie, ils gagnèrent le Valais par le col de Balme et Martigny.

Le Valais, si peu connu alors, et qui gagne tant à l'être aujourd'hui, obtient du poète une page pittoresque.

Nous sommes partis à cheval de Martigny, avant le lever du jour, pour arriver de bonne heure à Sion. Le temps était d'une beauté extraordinaire; l'aspect de cette vallée, merveilleusement belle, éveillait de bonnes et joyeuses pensées. La largeur entière du Valais, de montagne à montagne, s'étalait sous nos yeux et le regard l'embrassait aisément.

Le Rhône, avec ses courbes diverses et ses buissons, passait devant les villages, les prairies et les collines cultivées. On voyait dans le lointain le château de Sion et diverses collines qui commencent à s'élever derrière; le dernier plan était fermé comme un amphithéâtre par une chaîne de montagnes blanches illuminées comme tout le reste du tableau par le soleil de midi. Autant la route que nous devions suivre était pierreuse et désagréable, autant nous trouvions charmantes les treilles encore assez vertes qui les couvraient¹. Les habitants, pour qui chaque petit coin de terre est précieux, plantent leurs ceps contre les murs qui séparent leurs propriétés du chemin. Les ceps parviennent à une grosseur extraordinaire et sont amenés au-dessus du chemin au moyen de pieux et de lattes, de telle sorte qu'ils offrent l'aspect d'une treille continue.

Le bas de la vallée consistait principalement en herbages; mais en arrivant vers Sion, nous y trouvâmes aussi quelque culture. Aux approches de cette ville, une suite de collines donne au paysage une singulière variété, et l'on souhaite de pouvoir s'arrêter pour en jouir plus longtemps. Mais la laideur des villes et de la population trouble profondément les impressions agréables qu'éveille le paysage. Les horribles goîtres m'ont choqué au dernier point. A Sion, l'auberge est détestable, et la ville est laide et noire.

¹ Ces lignes sont écrites de Sion, le 8 novembre. (Lettre à M^{me} de Stein, qui avait remplacé *Lili* dans le cœur de Goethe.)

Aussi bien on se borna à y passer pour atteindre Louèche, d'où les voyageurs firent l'excursion de la Gemmi. Ensuite retour à la vallée du Rhône, montée vers Brigue et pointe poussée au glacier du Rhône. Goethe y fait fort décente figure d'alpiniste.

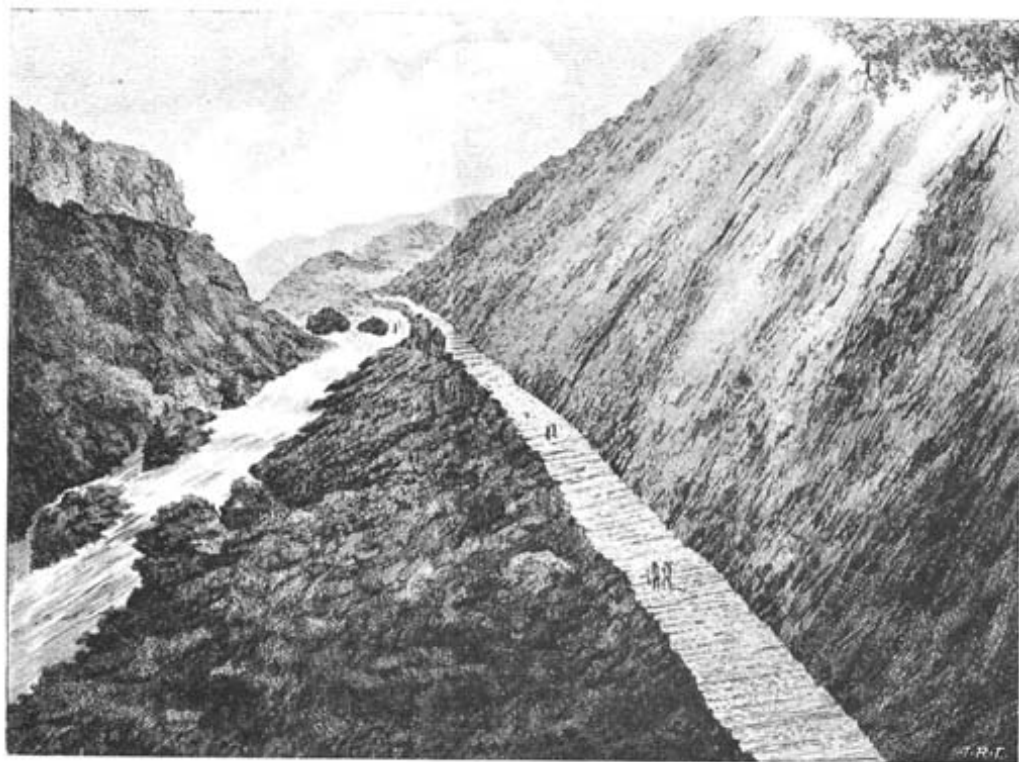
Nous côtoyâmes le glacier qui s'étendait à main gauche. Bien tôt nous trouvâmes encore une légère passerelle sur un petit torrent de montagne qui descend du Rhône par un vallon creux et stérile. Mais, du glacier, à droite, à gauche et en avant, on ne voit plus aucun arbre ; tout est désert et sauvage. Point de rochers abrupts et qui surplombent ; mais de longues vallées, des montagnes aux pentes douces qui nous présentaient, sous un tapis de neige où tout s'égale, des plaines uniformes et continues...

Après trois heures et demie de marche, nous atteignîmes la croupe de la Furka, auprès de la croix où se trouve la limite d'Uri et du Valais. A cette place encore, le double sommet qui a fait donner son nom à la montagne, nous demeura invisible. Nous espérions trouver une descente plus commode ; mais nos guides nous annoncèrent une neige plus profonde encore. Et en effet nous la trouvâmes bientôt. Nous allions toujours à la file ; celui qui marchait le premier et qui ouvrait la voie enfonçait souvent jusqu'au-dessus de la ceinture. L'adresse de ces hommes et l'insouciance avec laquelle ils traitaient la chose soutenaient notre courage ; et je dois le dire, pour ce qui me regarde, j'ai eu le bonheur de supporter cette marche sans trop de fatigue.

Enfin après avoir marché trois heures et demie depuis la croix, nous vîmes les toits épars de Réalp.

Il y avait là un petit hospice tenu par des Capucins, où les voyageurs s'arrêtèrent quelque temps avant de reprendre leur chemin par la vallée d'Urseren. Le Saint-Gothard était le but de leur voyage, et Goethe avait à cœur de le revoir, depuis son excursion de 1775, en compagnie de Passavant. Il le revit en effet.

Le vœu que j'avais formé autrefois de voir un jour cette con-



Mur de granit veiné bordant le chemin du Saint-Gothard.

(D'après une vieille estampe.)

trée dans la neige est désormais accompli. La route côtoie la Reuss qui se précipite de rochers en rochers et les cascades y présentent les plus belles formes. Nous fûmes longtemps captivés par la beauté de l'une d'elles qui dans une assez profonde largeur tombait par-dessus les rochers noirs. Ça et là dans les crevasses et sur les plateformes s'étaient arrêtés des blocs de glace et l'eau semblait courir sur du marbre moucheté de noir et de blanc. La glace brillait au soleil comme des veines de cristal et des traits de flamme, l'eau courait et tombait au travers, vive et limpide...

A la vérité, le Saint-Gothard n'est pas la plus haute montagne de la Suisse ; en Savoie, le Mont-Blanc est beaucoup plus élevé. Cependant le Saint-Gothard n'en est pas moins le roi des montagnes, parce que les grandes chaînes viennent s'y grouper et s'y appuyer.

On redescendit par la vallée de la Reuss et le lac des Quatre-Cantons. On passa par Zurich, où Goethe eut le plaisir de revoir Lavater, qu'il ne se lasse pas d'admirer. « La connaissance avec Lavater, écrit-il à Mme de Stein, est pour le duc, ainsi que pour moi, le sceau et la cime extrême de tout le voyage, un pèlerinage aux confins du ciel, dont on ressentira longtemps les bons effets. L'excellence de cet homme ne peut être exprimée par des paroles. C'est le meilleur, le plus grand, le plus sage, le plus affectueux des mortels et des immortels que je connaisse. »

Et Lavater lui rendait bien cette affection, car il dit de son côté, en parlant du poète : « Il me lut beaucoup de ses manuscrits. Et comme il lisait ! Quelles œuvres que les siennes ! Les scènes vraies, la nature humaine fidèlement rendue, un naturel et une vérité incompa-rables ! »

De Zurich, la petite caravane se rendit à Schaff-house, où il lui fut donné de contempler la chute du

Rhin, par une magnifique journée, pleine de soleil (6 décembre) ; puis elle rentra en Allemagne.

Gœthe descendit pour la troisième fois en Suisse en 1797. C'est ce dernier voyage qui allait avoir des suites littéraires inattendues.

Un de ses amis de Zurich, Henri Meyer, très versé dans la critique d'art et collectionneur émérite, étant tombé malade sur les bords du lac, à Stæfa, Gœthe décida d'aller passer quelques jours auprès de lui. Il alla donc à Stæfa, mais il n'y resta pas longtemps. Il sentit renaître sa passion pour les Alpes et n'eut de repos qu'après avoir revu encore une fois, en compagnie de Meyer, les deux Mythen, le lac des Quatre-Cantons et le Gothard. L'itinéraire de ce dernier voyage est presque exactement celui du premier. Il semble que le poète ait suivi la même route afin de mieux comparer ses propres impressions. « Je me rappelais, dit-il, l'effet produit sur moi par cette contrée, il y a vingt ans. L'impression m'en était restée en gros ; mais dans les détails elle s'était effacée, et j'éprouvais un singulier désir de renouveler et de rectifier cette expérience. Étant devenu un autre homme, les objets devaient me paraître différents. »

Pour juger de cette « expérience » nous n'avons que des lettres et un journal de voyage qui renferme moins des impressions que de simples notes et sur tous les sujets, histoire, mœurs, statistique. Ce qu'on en peut conclure, c'est que l'expérience ne fut pas une déception. Ce qu'elle a de particulièrement intéressant pour nous, c'est qu'elle fit éclore dans le cerveau de Gœthe le projet d'un poème épique dont Guillaume Tell aurait été le héros.

L'idée sortit d'une promenade autour du lac des Quatre-Cantons.

« De Schwytz à Altorf. Nous avons passé la nuit à Schwytz. Le matin, nous avons eu une belle vue. Devant nous, la campagne toute verte, parsemée de maisons blanches qui s'éparpillent au milieu des grands arbres fruitiers ; en arrière, des rochers sombres et escarpés le long desquels se traînent tout bas les nuages. Le Mythen et les autres montagnes étaient claires ; çà et là apparaissaient des coins de ciel bleu ; quelques nuages étaient éclairés par le soleil. On voyait une bande du lac des Quatre-Cantons, et, par delà, des cimes neigeuses. » (30 septembre.)

Le tableau est joli. Il porte le voyageur à la réflexion. Là-dessus, le hasard lui fait rencontrer un exemplaire de Tschudi. Il l'emporte à Stæfa, le lit le soir, avant de se coucher, et le lendemain, comme il pleuvait, passe la journée à s'entretenir avec Meyer. « Lu dans la chronique suisse l'histoire de Tell : entretien avec Meyer sur la manière de traiter le sujet. » (9 octobre.) Et voilà comment il écrit à Schiller, quelques jours après :

« Que diriez-vous si je vous confiais que, du milieu de cette prose, est né un projet poétique qui me donne toute confiance ? Je suis presque convaincu que la légende de Tell pourrait être traitée en épopée... Autant que je l'ai pu, en si peu de temps, je me suis remis exactement en mémoire le théâtre de l'action, qui n'est pas étendu, mais d'un haut intérêt, ainsi que le caractère, les mœurs et les usages des habitants. Il ne faut qu'une bonne chance pour que de ce projet il naisse une œuvre. » (14 octobre 1797.)

Gœthe avait-il raison d'avoir toute confiance ? Sans doute, il était de taille à entreprendre une épopée. Mais la « légende de Tell », comme il dit, aurait-elle pu, aussi facilement qu'il le croit, s'ajuster à une épopée ? Au contraire, avec tous ses épisodes, cette histoire n'est-elle pas essentiellement *dramatique*, c'est-à-dire faite pour le théâtre ? Laissons les conjectures. Le fait est que Gœthe, de retour à Weimar, se trouva partagé entre trop de besognes différentes pour s'occuper de son poème comme il l'aurait voulu.

Schiller y gagna. Du consentement de Gœthe, il reprit l'œuvre pour son propre compte. Seulement, au lieu de s'attarder à une épopée, avec son expérience du théâtre, il vit dans le sujet ce qu'il fallait y voir avant tout : un drame. Il travailla avec ardeur, secondé par les encouragements de Gœthe auquel il put enfin écrire, dans le courant de février 1804 : « Je vous envoie mon ouvrage auquel, dans les circonstances actuelles, je ne sais plus qu'ajouter. » Et Gœthe lui répondit : « L'œuvre est parfaitement réussie ; elle m'a fait passer une belle soirée. »

Elle fut représentée le 17 mars suivant, sur le théâtre de Weimar et les spectateurs purent répéter le mot de Gœthe : ils avaient passé une belle soirée. C'est, d'ailleurs, sur ce triomphe que s'acheva la trop courte existence du grand poète ¹.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'œuvre de Schiller, ce n'est pas seulement avec l'éclat du style, la profondeur de l'observation et la vérité des caractères ; c'est encore le cadre de montagnes où se meuvent les per-

¹ Schiller, qui était né en 1759, mourut à Weimar le 9 mai 1805. Gœthe, né à Francfort en 1749, mourut en 1832.

sonnages, et l'on se demande comment l'auteur a pu dépeindre si exactement les Alpes *sans les avoir vues*.

Non seulement Schiller n'avait pas vu la Suisse ni les Alpes, mais il n'avait presque pas voyagé, même en Allemagne.

SCHILLER était né à Marbach, dans le Wurtemberg, sur les bords du Neckar. Il ne connaissait que Stuttgart, où il avait fait ses études et pris ses grades pour être médecin militaire, et Mannheim où ses goûts littéraires l'emportèrent sur la médecine. C'est dans cette ville qu'il donna sa première pièce, *Les Brigands* (1782). On aime à rappeler que ces débuts dramatiques l'avaient brouillé avec les Grisons. Un des personnages de la pièce disait, en effet, à un de ses camarades, dont l'inexpérience en matière de friponnerie lui paraissait dangereuse : « Tu ne sais pas voler ? Va apprendre le métier chez les Grisons, on dit que c'est l'Athènes des filous. »

Les Liges grises se plaignirent vivement au duc de Wurtemberg, qui fit défense « au sieur Schiller d'exercer le métier d'écrivain. »

Heureusement pour la littérature — et pour la Suisse — Schiller quitta le Wurtemberg et vint à Iéna (Saxe), où il enseigna l'histoire quelques années ; puis à Weimar, où il se lia avec Goëthe de cette amitié qui les associe tous les deux dans l'admiration de la postérité. Quelques déplacements en Allemagne, voilà à quoi se réduisaient les voyages de Schiller. En fait de montagnes, il ne connaissait même pas la Forêt Noire. Alors, les Alpes ? Les Alpes, il les a rêvées. Il les a vues dans les livres ; il les a vues surtout dans les récits de voyage de Goëthe.

Sans doute il avait consulté tous les auteurs qui pouvaient le renseigner. Nous savons qu'il avait lu le vieux chroniqueur Tschudi et quelques autres ; qu'il avait dépouillé Scheuchzer et les ouvrages de Ebel sur la population des montagnes. Il s'était pénétré du poème de Haller et longuement entretenu avec l'historien de prodigieuse érudition qu'était Jean de Muller. Mais le reste ? Ce reste, qui est presque tout ; le talent descriptif, la force qui évoque le passé, l'âme qui fait revivre et parler les personnages ; le reste, où l'avait-il pris, sinon dans ses propres dons de grand poète ? C'est ce que nous explique le mot de Goëthe à Eckermann, longtemps après (1827). « Schiller n'avait pas ce coup d'œil qui saisit la nature. Ce qu'il y a de local et de Suisse dans son *Tell*, c'est moi qui le lui ai raconté (*habe ich ihm alles erzählt*) : mais il avait un si merveilleux esprit que, même d'après un récit, il pouvait faire quelque chose qui eût sa réalité. »

C'est ce qu'il a fait. Eugène Rambert, qui s'était donné la tâche de découvrir les inexactitudes topographiques qu'aurait pu laisser échapper Schiller, n'en a relevé que deux et des plus insignifiantes. Ce qui prouve le soin avec lequel le poète avait préparé le décor où il fait mouvoir ses personnages.

Ce décor, le spectateur l'a aussitôt sous les yeux quand commence l'action. Avant le lever du rideau, on entend le ranz des vaches et le carillon joyeux que font les clochettes des troupeaux. Impression de cette paix champêtre que les événements vont troubler. Puis, quand la toile se lève, nous sommes sur les bords du lac des Quatre-Cantons. A quelque distance, les prairies et les maisons de Schwytz, éclairées par le soleil qui des-

cend sur l'horizon. A gauche, le sommet du Haken entouré de nuages ; dans le lointain, les montagnes couronnées de glaciers.

Le double aspect de la nature alpestre, tour à tour riant et sauvage, nous est présenté dans les couplets alternés d'un berger et d'un chasseur.

Le berger.

Adieu, prairies de la montagne, prairies dorées par le soleil ! L'été s'en va, les troupeaux vont se séparer. Nous les ramènerons et nous reviendrons sur la montagne quand le coucou fera entendre sa voix, quand les chants commenceront à retentir, quand la terre sera parée de nouvelles fleurs, quand le joli mois de mai verra de nouveau couler les fontaines. Adieu, prairies de la montagne, prairies dorées par le soleil ; l'été s'en va, les troupeaux vont se séparer.

Le chasseur.

Le tonnerre retentit sur les hauteurs, le sentier rocheux est ébranlé. Le chasseur poursuit d'un pied sûr sa marche dange-reuse. Il s'avance hardiment sur des champs de glace où jamais n'a fleuri aucun printemps, où aucune verdure ne s'est montrée jamais. Une mer de brouillards est sous ses pieds ; il ne reconnaît plus les habitations des hommes. Il n'aperçoit le monde que lorsque les nuages s'entr'ouvrent, et les vertes campagnes lui paraissent au-dessous de ces vagues brumeuses.

Puis, par contraste avec cette scène idyllique, c'est l'orage qui éclate brusquement, c'est la tempête sur le lac, cette tempête pendant laquelle Tell ne fait que paraître un instant pour nous révéler son habileté de nautonnier. En attendant qu'elle assure plus tard son propre salut (acte iv), il l'emploie à sauver le paysan Baumgarten, auquel le batelier refusait de porter secours. Tout cela est très simple, très naturel et prépare les événements.

L'acte II est rempli par la scène du Grutli, dont le morceau capital est l'admirable discours que le poète met dans la bouche de l'énergique Stauffacher. Il est impossible de rendre plus vivante l'indignation d'un petit peuple, qui a peiné pour transformer le sol ingrat qu'il possède et qui voit son labeur et sa liberté menacés par l'oppression des seigneurs. Ecoutez Stauffacher :

Nous avons conquis ce sol par le travail de nos mains ; nous avons transformé en habitations humaines les antiques forêts qui servaient seulement de repaires aux ours féroces ; nous avons exterminé les dragons venimeux¹ que nourrissaient les marécages ; nous avons dissipé les brouillards qui, jadis, étaient toujours tristement répandus sur ces solitudes ; nous avons brisé les rochers et tracé près des abîmes des sentiers pour les voyageurs ; enfin, ce sol, nous le possédons depuis mille années. Et des vassaux étrangers oseraient essayer de nous soumettre à leur joug et de répandre l'opprobre sur notre patrie !

N'est-il donc aucune ressource contre une telle oppression ? Non, la tyrannie a des bornes. Quand l'opprimé ne peut obtenir justice nulle part, quand il est accablé d'un poids intolérable ; alors il demande au ciel du courage et des consolations ; il implore cette justice éternelle qui habite là-haut, immuable et inébranlable, comme les astres mêmes ; alors chacun retourne à l'ancien état de nature où l'homme avait à se défendre de l'homme ; et pour dernière ressource quand on n'en peut trouver aucune autre, on a recours à son épée. Nous saurons défendre contre la force nos biens les plus précieux ; nous combattons pour notre pays, nous combattons pour nos femmes et nos enfants.

Tous, tirant l'épée !

Nous combattons pour nos femmes et pour nos enfants !

Comme le jour se lève, le curé fait prêter aux conjurés le fameux serment ;

Au nom de cette lumière que le ciel nous envoie longtemps

¹ Encore une allusion aux fameux dragons de Scheuchzer. Schiller n'y croyait pas. Mais les paysans du moyen âge ?



Le Cervin et la Dent d'Hérens.

(Phot. G.-L. Arlaud)

avant qu'elle ait pénétré les vapeurs épaisses des villes, faisons ici le serment de l'*alliance nouvelle*. Nous jurons ici de former un seul peuple de frères que les malheurs et les dangers ne sépareront jamais (Tous répètent le même serment en levant au ciel les trois doigts de la main droite.) Nous jurons d'être libres ainsi que l'ont été nos pères et de préférer toujours la mort à l'esclavage. (Tous répètent encore). Nous jurons de mettre notre confiance en Dieu tout puissant et de ne point craindre le pouvoir des hommes. (Tous répètent encore, puis s'embrassent mutuellement.)

Après quelques paroles de Stauffacher, on se sépare. Tel est ce serment du Grutli, évoqué par Schiller, et placé sous nos yeux par son imagination puissante ¹.

Tell, comme on le sait, n'assistait pas à cette scène ; mais on le retrouve à l'acte III qu'il occupe tout entier, sur la place d'Altdorf, avec l'épisode de la pomme. Les détails en sont conduits avec un art infini qui se plaît à suspendre, à ranimer et à prolonger l'émotion du spectateur. C'est en vain que le père s'est tiré de l'épreuve redoutable ; il est enchaîné sur l'ordre de Gessler, et l'acte finit sur le désespoir de tous les paysans.

A l'acte IV, c'est la tempête libératrice qui permet à Tell d'échapper à son ennemi, en sautant de la barque sur le rocher, au pied de l'Axenbergl. Puis, c'est le fameux « chemin creux » (*hohle Gasse*), auprès de Kussnacht, qui va devenir le théâtre du châtiement.

Il n'y a pas, au théâtre, même dans Shakespeare, de scène plus émouvante que celle qui nous montre l'archer héroïque « à l'affût » de Gessler. Il n'y a pas de monolo-

¹ Est-il nécessaire de rappeler en passant que le serment légendaire du Grutli n'a rien de commun avec le pacte d'alliance — historique — conclu par les petits cantons, le 1^{er} août 1291, et dont le texte est conservé dans les archives de Schwytz.

gue plus vrai, plus profondément humain que celui de Tell, en proie au désir de la vengeance, avec d'inévitables retours de la conscience qui font hésiter cet honnête homme devant l'idée du meurtre. Tout cela est observé avec une psychologie admirable.

Il doit passer par ce chemin creux. Aucune autre route ne peut le conduire à Kussnacht. C'est ici que je vais accomplir mon dessein ; l'occasion est favorable. Ici caché derrière des arbustes, je pourrai l'atteindre de ma flèche. Le chemin est étroit ; il ne sera pas entouré de sa suite. *Mets ordre à ta conscience, gouverneur, c'en est fait de toi, ton heure est arrivée.*

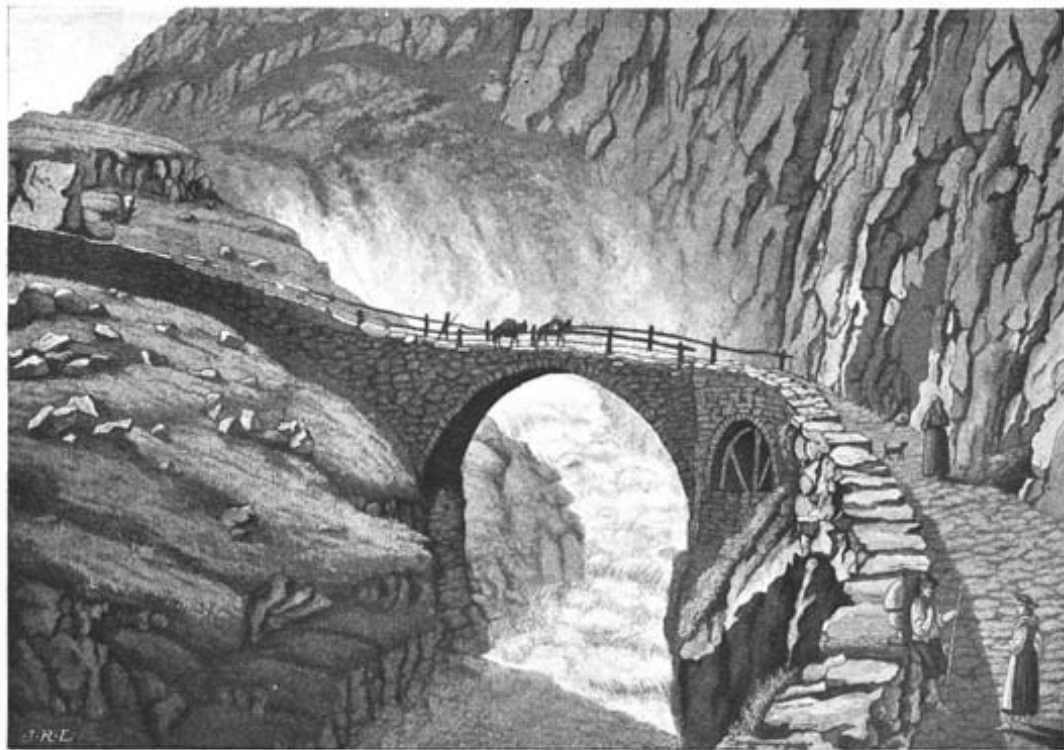
Je vivais dans la paix et dans l'innocence ; je n'avais jamais dirigé mes traits que sur les animaux des forêts ; jamais le meurtre n'avait souillé ma pensée. Tu m'as arraché à mon repos ; tu as rempli d'un noir venin un cœur qui s'était nourri de pensées pieuses et douces ; tu m'as accoutumé aux actions monstrueuses. Celui qui a pris pour but la tête de son enfant peut aussi bien percer le cœur de son ennemi.

Et l'apostrophe à son arc auquel il demande de ne pas trembler dans sa main, et de ne pas manquer le but ? N'est-ce pas une trouvaille de génie ?

Tell, que l'émotion agite, s'assied sur une pierre et continue son monologue. Puis, il se remet sur pied.

J'attends ici une digne proie. Le chasseur passe souvent sans impatience des jours entiers à errer pendant la rigueur de l'hiver, à risquer sa vie en franchissant des rochers, à gravir des murailles de glace que parfois il teint de son sang, tout cela pour atteindre quelque misérable gibier. Ici, je vais obtenir une plus précieuse récompense, la vie de mon mortel ennemi, de celui qui voulait me faire périr. J'ai passé ma vie à manier l'arc, à m'exercer, à tirer des flèches. Souvent, dans les jeux du village, j'ai atteint le but et obtenu le prix. Aujourd'hui je ferai un plus beau coup, le plus beau qui puisse être fait dans toute l'enceinte des montagnes.

Une noce survient, qui suit le chemin creux. On l'in-



Le pont du Diable.
(D'après une gravure de Keller.)

vite à s'y joindre. Il refuse. Son devoir le retient là. Enfin Gessler approche, accompagné de Rodolphe de Harras. Le chemin est étroit ; la suite est assez loin en arrière. Tout va servir son dessein. Et pourtant le justicier hésite encore. Il faut une nouvelle violence du *landvogt* pour que le châtiment devienne inévitable. Le bailli reste sourd aux prières d'une femme qui l'implore en faveur de son mari. Il va la fouler aux pieds de son cheval, en proférant de nouvelles menaces contre les paysans.

« Oui, je suis encore un maître trop indulgent pour ce peuple. Les discours ont trop de licence et ne sont pas retenus comme ils devraient l'être. Mais tout ceci va changer, je le jure ici. Je briserai cette inébranlable obstination ; je ferai plier cet audacieux esprit de liberté ; je veux faire peser sur ce pays une loi nouvelle. Je veux... »

C'est sur ce mot que part la flèche vengeresse et mortelle. Gessler tombe, il a compris ; et il dit en expirant : « C'est la flèche de Tell ». Et celui-ci se montrant sur le haut du rocher : « Tu as reconnu d'où partait le coup ; n'en soupçonne pas un autre que moi. Les chaumières sont délivrées, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi, tu ne désoleras plus cette contrée. »

L'acte v offre moins d'intérêt, comme on pouvait s'y attendre.

Nous y apprenons que, partout, les seigneurs qui avaient opprimé les paysans sont tués ou mis en fuite et leurs châteaux incendiés. Après la vengeance de Tell, c'est le triomphe des conjurés. Nous y apprenons encore que l'empereur d'Allemagne Albert d'Autriche vient d'être assassiné au passage de la Reuss, par son neveu

Jean de Souabe, surnommé Jean le Parricide. Pourquoi cet événement qui semble étranger au reste de l'action ?

C'est que le morceau principal de ce dernier acte est un dialogue de Tell avec Jean, qui est proscrit et qui vient lui demander asile. Tell le repousse avec horreur, comme un assassin.

— Eh quoi ? dit l'autre, n'as-tu pas tué, toi aussi ?

— Oui, répond le paysan, mais c'était pour délivrer mon pays, tandis que tu as tué celui qui fut ton bienfaiteur.

Des critiques ont trouvé que cet épisode allongeait inutilement la pièce. Il nous apparaît au contraire, comme aussi nécessaire qu'ingénieux, afin qu'on ne pût reprocher au drame de Schiller d'être l'apologie du meurtre.

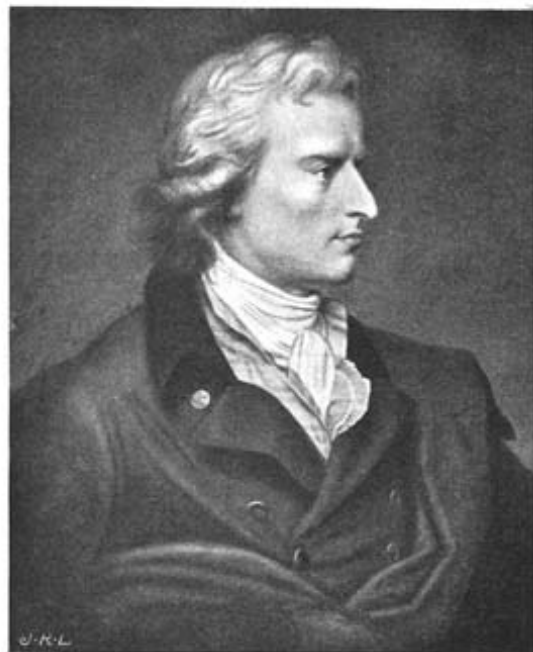
Que dire pour conclure ?

C'est qu'avec la divination du génie, Schiller a su observer et fixer l'âme d'un peuple, au moment où il s'éveille à la liberté. Il a traduit les sentiments multiples et confus qui grondent dans tous et se personnifient dans un seul. Cela, c'est l'œuvre d'un grand poète. Mais d'avoir si habilement fait revivre les paysans de 1307, au milieu de leurs montagnes natales, et d'avoir si exactement exprimé le double sentiment qui a toujours dominé dans l'âme de la Suisse : l'attachement au sol des ancêtres et la passion de l'indépendance ; cela est d'un poète véritablement national.

Guillaume Tell est à la fois un drame humain et un drame essentiellement helvétique. Voilà pourquoi il est resté si populaire auprès des cantons. Et voilà pourquoi en 1859, le jour même où l'Allemagne célébrait le centenaire de son glorieux fils, qui n'avait vu ni les



Goethe, par Stieler.



Frédéric Schiller.

Alpes, ni la Suisse (11 novembre), les Petits Cantons ont eu la touchante idée de consacrer à sa mémoire le rocher du Mythen, qui se dresse dans le golfe d'Uri, à deux pas du Grutli. Ils y ont fait graver cette simple inscription :

AU CHANTRE DE TELL

F. SCHILLER

Les cantons primitifs.

¹ Il est difficile de ne pas rappeler en passant le chef-d'œuvre de Rossini, *Guillaume Tell* (quatre actes), donné à Paris sur la scène de l'Opéra en 1829. Inspiré par le drame de Schiller et porté par le sujet même, l'auteur du *Barbier de Séville* et de tant d'autres œuvres légères et spirituelles s'est élevé à des accents puissants et admirables. Une ouverture, qui est célèbre, une suite de morceaux tour à tour agrestes, guerriers et patriotiques, ont fait de cet opéra une des plus belles créations de l'art lyrique et dramatique. Le succès fut immense.

Ce fut le dernier ouvrage de Rossini (le trente-septième). L'auteur, qui était né à Pesaro en 1792, ne mourut qu'en 1868, mais il voulut en rester sur le triomphe de *Guillaume Tell*.

CHAPITRE III

Les Alpes dans la littérature romantique.

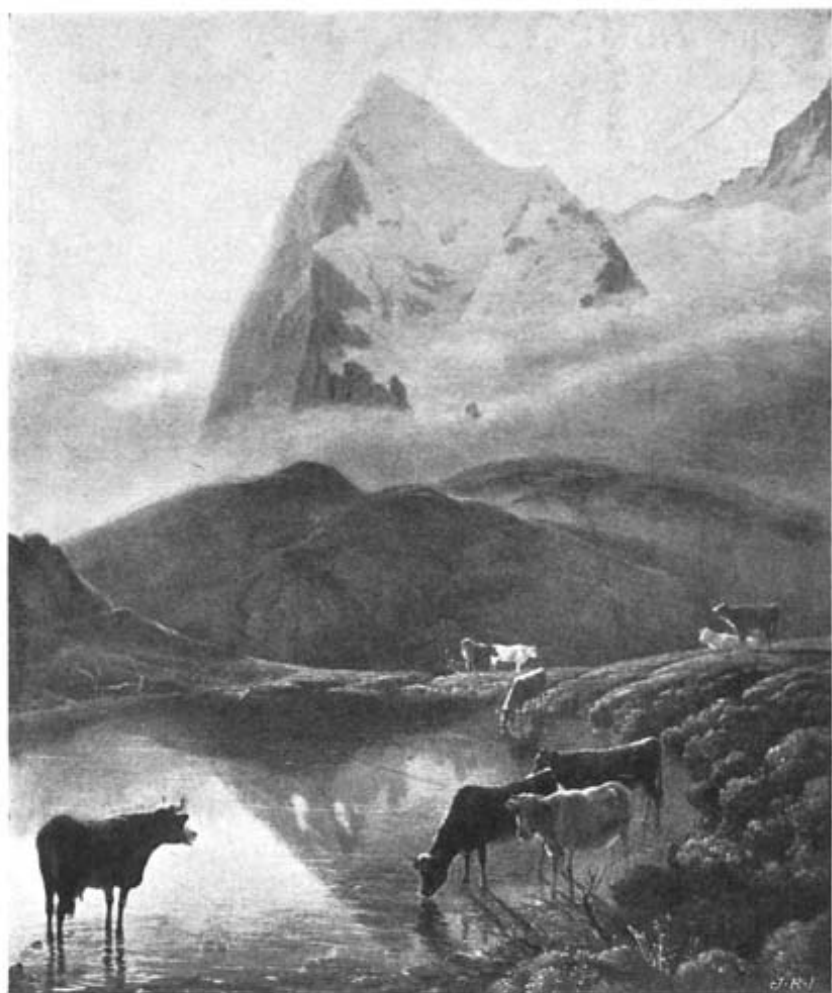
Le mouvement des voyageurs vers les Alpes, commencé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avait été brusquement arrêté par la Révolution puis par les guerres de l'Empire. Il reprit après 1815, sous l'influence du romantisme littéraire.

Le romantisme, en quête de nouvelles sources d'inspiration, ne pouvait manquer d'en chercher dans le spectacle infiniment varié de la nature. La nature qui s'était animée à la voix de Goethe et de Schiller, qui s'animait alors aux accents de Wordsworth, de Coleridge et des *lakists* anglais allait prendre plus de place encore dans la poésie de Byron, de Lamartine et de bien d'autres qui se découvraient avec l'Océan, les montagnes et les bois, d'étranges sympathies.

Il est remarquable qu'un des chefs de l'école nouvelle se soit soustrait à cette passion pour la montagne. C'est Chateaubriand.

CHATEAUBRIAND avait beaucoup voyagé. Il avait porté en Amérique la mélancolie de René et décrit avec charme le silence des forêts profondes où coule le Meschacébé, père des eaux. Cependant il n'aimait pas les montagnes, et il s'en vante.

Dans l'été de 1803, il avait fait une excursion en



Le grand Eiger.

(D'après le tableau de Maximilien de Meuron.)

(Musée de Neuchâtel)

(Phot. Chiffelle, Neuchâtel)



Savoie. Comme bien d'autres, il était allé voir Chamonix et le Mont-Blanc et il en avait rapporté une singulière diatribe contre les montagnes.

Pour venir à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur là où l'on manque d'air et d'espace. Or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces *lourdes masses* ne sont point en harmonie avec la faculté de l'homme et la faiblesse de ses organes.

— Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie. — J'en doute ; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue, lorsque l'attention que vous êtes obligé de donner à vos pas occupe entièrement votre esprit.

Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà observé qu'elles étaient nécessaires à un beau paysage et qu'elles devaient former la chaîne dans les derniers plans d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables, lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux, ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les monts sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre; tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes... ¹,

Voilà qui est net. Les voyages qu'il fit plus tard en Suisse, en 1824, en 1831, en 1832, n'adoucirent pas ces aimables sentiments. Celui de 1832 lui fournit au contraire l'occasion de s'y affermir et de les étaler comme à plaisir.

En 1832, il entra dans le pays par Bâle d'où il se rendit

¹ CHATEAUBRIAND. *Œuvres complètes*. Édition Furne. Paris, 1832
Tome VII.

à Lucerne. C'est là qu'il rencontra Alexandre Dumas, qui déjeuna avec lui et qui nous le montre, après le repas, portant des morceaux de pain aux poules d'eau du lac. De Lucerne, il poussa jusqu'au Saint-Gothard par la vallée de la Reuss. Ses pages de voyage ne laissent pas d'être éloquentes, malgré ses perpétuels retours sur lui-même et ses lamentations sur le passé.

Il s'écrie, en effet, devant le lac des Quatre-Cantons : « Alpes, abaissez vos cimes ! je ne suis plus digne de vous ; jeune, je serais solitaire ; vieux, je ne suis plus qu'isolé. Je la peindrais bien encore, la nature ; mais pour qui ? qui se soucierait de mes tableaux ? quels bras, autres que ceux du temps, presseraient en récompense mon génie au front dépouillé ? qui répéterait mes chants ? quelle Muse inspirerais-je ? sous la voûte de mes années, comme sous celle des monts neigeux qui m'environnent, aucun rayon de soleil ne viendra me réchauffer..... »

Il monta au Saint-Gothard par Amsteg, Wasen, le Pont du Diable, et descendit jusqu'à Lugano, pour n'y passer que quelques heures. Mais le lac lui inspira une page toute de poésie et d'harmonie qui est d'un admirable écrivain. On peut lui reprocher son égoïsme, sa vanité et d'autres défauts, il n'en reste pas moins le chef de toute la littérature du siècle et, comme on aurait dit autrefois, le maître du chœur.

C'est au retour, par le même chemin, qu'il reprend on ne sait pourquoi sa boutade de 1803, contre les montagnes.

Mille toises gravies dans l'espace ne changent rien à ma vue du ciel. Dieu ne me paraît pas plus grand du sommet de la montagne que du fond de la vallée. Si, pour devenir un homme ro-



Pâtre changeant d'alpage.
(D'après le tableau d'Albert de Meuron.)



La Jungfrau.
(D'après le tableau d'A. Berthoud.)

(Musée de Neuchâtel)

(Phot. E. Claffelle, Neuchâtel)

buste, un saint, un génie supérieur, il ne s'agissait que de planer sur les nuages, pourquoi tant de malades, de mécréants et d'imbéciles ne se donnent-ils pas la peine de grimper au Simplon ? Il faut qu'ils soient bien obstinés à leurs infirmités.

Le paysage n'est créé que par le soleil ; c'est la lumière qui fait le paysage. Une grève de Carthage, une bruyère de la rive de Sorrente, une lisière de cannes desséchées dans la campagne romaine, sont plus magnifiques, éclairées des feux du couchant ou de l'aurore, que toutes les Alpes de ce côté-ci des Gaules. De ces trous surnommés vallées où l'on ne voit goutte en plein midi ; de ces hauts paravents à l'ancre (?) appelés montagnes, de ces torrents salis qui beuglent avec les vaches de leurs bords ; de ses faces violâtres, de ces cous goîtreux, de ces ventres hydropiques, foin !.....

Mais les montagnes ne sont-elles pas favorables aux méditations, à l'indépendance, à la poésie ? De belles et profondes solitudes, mêlées de mer, ne reçoivent-elles rien de l'âme, n'ajoutent-elles rien à ses voluptés ? Une sublime nature ne rend-elle pas plus susceptible de passion, et la passion ne fait-elle pas mieux comprendre une nature sublime ?

Je reconnais tout cela ; mais entendons-nous bien. Ce ne sont pas les montagnes qui existent telles qu'on les croit voir alors ; ce sont les montagnes comme les passions, le talent, la muse, en ont tracé les lignes, colorié les ciels, les neiges, les pitons et les déclivités, les cascades irisées, l'atmosphère flou, les ombres tendres et légères ; le paysage est sur la palette de Claude Lorrain et non sur le Campo-Vaccino.

En voilà trop, à propos de montagnes. Je les aime comme grandes solitudes ; je les aime comme cadre, bordure et lointain d'un beau tableau ; je les aime comme rempart et asile de la liberté ; je les aime comme ajoutant quelque chose de l'infini aux passions de l'âme ; équitablement et raisonnablement, voilà tout le bien qu'on peut en dire ¹. (Lucerne, 20, 21, 22 août 1832.)

Cette sévérité pour les montagnes, affectée ou sincère, a fort indisposé les amis des Alpes. Quelques écrivains ne la pardonnent pas à Chateaubriand. Rambert, par exemple, lui en garde comme une rancune person-

¹ CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'outre tombe*. Edition Biré. Tome v.

nelle. Il lui reproche de n'avoir cherché dans la nature quesa propre image. Ed. Rod est plus conciliant et trouve le mot juste : « Chateaubriand demandait à la nature, non du répit pour des troubles qu'il ignorait, mais de l'espace pour les voyages de son imagination, et la mer lui ouvrait son infini, tandis que les belles montagnes ne faisaient que fermer son horizon. »

Au contraire de Chateaubriand, SENANCOUR a célébré les Alpes. Mais Senancour était un solitaire et comme un enfant perdu du romantisme. De nos jours, qui connaît Senancour et qui a lu *Obermann* ?

Obermann est un cousin de Werther et de René. Il est de cette famille de jeunes désespérés auxquels s'ajouteront Manfred, Rolla et d'autres encore, atteints de ce pessimisme moral qui fut une des maladies du romantisme et qui a reparu dans certains auteurs de notre temps.

Obermann fuit la société des hommes. Il cherche l'isolement. Où le trouver mieux que dans les montagnes ? Et voilà pourquoi ce misanthrope se retire en Suisse, dans le Valais, au-dessus de Monthey, et pourquoi nous lui devons de belles pages sur les Alpes. Bien avant Rambert et Javelle, Senancour a chanté la magnificence de la Dent du Midi.

Sur les terres basses, c'est une nécessité que l'homme naturel soit sans cesse altéré, en respirant cette atmosphère sociale si épaisse, si orageuse, si pleine de fermentation, toujours ébranlée par le bruit des arts, le fracas des plaisirs, les cris de la haine et les perpétuels gémissements de l'anxiété et de la douleur.

Mais là, sur ces monts déserts où le ciel est plus immense, où l'air est plus fixe, et le temps moins rapide, et la vie plus permanente; là, la nature entière exprime éloquentement un ordre plus grand,

une harmonie plus visible, un ensemble éternel ; là, l'homme retrouve sa forme altérable, mais indestructible ; il respire l'air sauvage, loin des émanations sociales ; son être est à lui comme à l'univers ; il vit d'une vie réelle dans l'unité sublime...

La journée était ardente, l'horizon fumeux et les vallées vaporeuses. L'éclat des glaces remplissait l'atmosphère inférieure de leurs reflets lumineux ; mais une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais. A cette hauteur, nulle exhalaison des lieux bas, nul accident de lumière ne troublait, ne divisait la vague et sombre profondeur des cieux. Leur couleur apparente n'était plus ce bleu pâle et éclairé, doux revêtement des plaines, agréable et délicat mélange qui forme à la terre habitée une enceinte visible où l'œil se repose et s'arrête. Là, l'éther indiscernable laissait la vue se perdre dans l'immensité sans bornes ; au milieu de l'éclat du soleil et des glaciers chercher d'autres mondes et d'autres soleils comme sous le vaste ciel des nuits et, par-dessus l'atmosphère embrasée des feux du jour pénétrer un univers nocturne. Etc. (Lettre VII). ¹

Des poètes anglais qui ont célébré les collines de l'Ecosse et les lacs du Cumberland, plusieurs connaissaient les Alpes, et avant tous, le chef des *lakists*, le gracieux Wordsworth.

WORDSWORTH (1770-1850) était encore tout jeune lorsqu'il voyagea sur le continent (1791) Il vit la France où il s'éprit des idées nouvelles qu'il répudia plus tard ; il parcourut à pied la Suisse et franchit les Alpes pour descendre en Italie. Aucun autre voyage ne pouvait mieux répondre à ses goûts que celui de la Suisse. Comme toute son école, il était étrangement ou-

¹ *Obermann* a paru en 1804. Le moment était peu favorable et le livre passa presque inaperçu. Sainte-Beuve, d'abord, George Sand plus tard, essayèrent vainement de le remettre en lumière. Quant à l'auteur, Senancour, il a subi la même disgrâce que ses ouvrages ; il a vécu et il est mort oublié (1770-1846).

Nous avons cité d'autres pages de lui dans *Le Léman*.

vert à la nature, aux bois et aux montagnes. Il dit de lui-même quelque part : « La cataracte retentissante, le rocher élevé, la montagne, la forêt profonde et sombre, leurs couleurs et leurs formes étaient pour moi un besoin, un sentiment, une passion

an appetite, a feeling, and a love. »

Aussi rapporta-t-il de la Suisse un grand nombre de ces morceaux courts où il excelle, et qui sont de petits tableaux faits de couleur et de sentiment ; par exemple, Le vieux pont de Lucerne, la Jungfrau, Engelberg (*the Hill of Angels*), la chute du Staubbach, Echo de la Gemmi, En traversant les Alpes, etc. ¹.

Mais Wordsworth manquait du souffle qui agit sur le grand public. Pour faire entrer les Alpes dans la littérature anglaise, il fallait une poésie à la fois plus vigoureuse et plus personnelle. Cette poésie, ce fut celle de BYRON.

C'est au printemps de 1816, après la publication des deux premiers chants de Childe-Harold et de plusieurs autres poèmes, que le noble lord avait quitté brusquement l'Angleterre pour n'y plus revenir. Il traversa les Pays-Bas, suivit la vallée du Rhin, atteignit les bords du Léman et s'installa aux portes de Genève, à Cologny. Il était accompagné de son secrétaire Polidori, qui était en même temps son médecin, et de deux de ses amis, John Hobhouse, plus tard lord Broughton, et l'écrivain Mathieu Lewis-Monck.

¹ Pour ces pages de littérature anglaise consacrées à la Suisse, lire l'anthologie de Normann Brett. *The Charm of Switzerland*, Londres, chez Methuen, in-8. Livre utile, mais trop sec. On voudrait voir une notice, très courte d'ailleurs, précéder les citations de chaque auteur.

Mme de Staël, qui avait connu Byron à Londres, l'attira à Coppet dans le salon où fréquentaient, avec l'érudit Schlegel, l'agréable Bonstetten, le doux Sismondi, des amis de Genève, comme Mme Necker de Saussure, les Pictet et bien d'autres. Mais Byron prit un étrange plaisir à étonner son auditoire de paradoxes excessifs et de plaisanteries antireligieuses qui ne plurent qu'à moitié. En outre, comme Napoléon, il n'aimait pas les bas-bleus. Il oublia peu à peu le chemin de Coppet, et il en fut aisément consolé par l'amitié du poète Shelley que le hasard des voyages avait également conduit sur ces rivages.

Tous les deux étaient faits pour s'entendre, car SHELLEY était, lui aussi, un révolté. Il venait de se rendre impossible en Angleterre par l'étalage de son athéisme et de ses sentiments démocratiques. Et quelque temps plus tard, dans une excursion à Chamonix, ne s'avisait-il pas d'écrire sur le registre de l'hôtel, au-dessous de son nom : « républicain et athée ? »

Dans l'effervescence de leur liaison nouvelle, Byron et Shelley décidèrent de faire en bateau le tour du lac. C'est de ce périple modeste, accompli dans la dernière semaine de juin 1816, et pendant lequel tous les deux faillirent se noyer au pied des roches de Meillerie, c'est de ce voyage que sont sortis le chant III de *Childe-Harold*, *Le Prisonnier de Chillon* et tant de belles strophes à la gloire du lac, des Alpes et de Clarens.

Limpide et pacifique Léman, ton lac tranquille qui contraste avec le monde orageux où j'ai vécu, m'avertit par son silence d'échanger les eaux troubles de la terre contre un cristal plus pur. Cette barque paisible est comme une aile silencieuse sur laquelle je vois s'enfuir le désespoir. Il fut un temps où j'aimais le mugissement de la mer agitée ; mais ton suave murmure est doux à

mon oreille comme la voix d'une sœur qui me reprocherait mes sombres plaisirs.

Il dit des Alpes :

Au-dessus de ma tête sont les Alpes, palais de la nature, dont les vastes remparts élèvent leurs créneaux blanchâtres jusque dans les nuages. Palais sublime d'une glace éternelle où se forme l'avalanche, cette foudre de neige. Tout ce qui effraye et grandit l'âme en même temps est réuni sur ces antiques sommets. Ils semblent montrer jusqu'à quel point la terre peut s'approcher du ciel et laisser au-dessous d'elle l'homme orgueilleux. (Ch. III, strophe 62.)

Et plus loin :

Qu'elle était sublime l'idée des premiers Persans d'élever leurs autels sur les hauteurs et sur le sommet des montagnes, de prier l'Eternel dans un temple sans faste et sans murailles, regardant comme indignes de lui les monuments religieux construits par la main des hommes !

Cieux, montagnes, fleuves, vents, lacs, j'ai une âme capable de vous comprendre. La nuit, les nuages et les éclats de la foudre peuvent m'inspirer : l'écho lointain de l'orage est une voix qui s'adresse à tout ce qui veille toujours en moi, si je goûte jamais quelques instants de repos. Mais quel est, ô tempêtes, le terme de votre course vagabonde ? Etes-vous comme celles qui naissent dans le cœur de l'homme ? Ou bien trouvez-vous enfin, comme les aigles, quelque asile élevé ? (Strophe 91.)

Puis il parle de Clarens, du « doux Clarens », et il évoque dans des vers célèbres le souvenir de Rousseau, de Julie et de Saint-Preux. De Rousseau, il passe à Gibbon et à Voltaire, qui habitèrent aussi les bords du Léman. Et il s'interrompt :

Mais laissons là les œuvres de l'homme pour contempler encore celles de son Créateur répandues autour de moi. Suspendons ces pages que je remplis trop aisément de mes rêveries. Les nuages groupés au-dessus de ma tête vont couronner les blanches cimes des Alpes. Je veux y pénétrer et contempler tout ce

que pourra découvrir ma vue pendant que je gravirai ces hautes régions où la terre obtient les caresses des puissances de l'air. (Strophe 109.)

Après leur navigation sur le lac, les deux amis regagnèrent Cologny, où la pluie les retint quelque temps. Pour se distraire, ils imaginèrent d'écrire quelques récits terrifiants et bizarres, à la façon d'Anne Radcliffe, et c'est ainsi que Byron commença le *Vampire* qu'il n'a jamais fini. Dès que la saison redevint meilleure, Shelley, sa femme et sa belle-sœur, miss Clairmont, quittèrent les bords du lac pour une excursion en Savoie, à Chamonix. Le poète en rapporta un admirable morceau sur le Mont-Blanc, dont voici les derniers vers :

Toujours là-haut, le Mont-Blanc étincelle. C'est là que réside le pouvoir, le pouvoir silencieux et solennel d'innombrables aspects et d'innombrables bruits, de mille formes de vie ou de mort. Dans la tranquille obscurité des nuits sans lune, dans la splendeur solitaire du jour, les neiges descendent sur cette montagne ; personne ne les y voit, ni quand leurs flocons s'enflamment aux lueurs du soleil couchant, ni quand les étoiles y dardent leurs rayons.

Ce morceau et d'autres encore, épars dans l'œuvre du grand poète, obligent à placer Shelley parmi ceux qui ont éloquentement parlé des montagnes ¹.

Shelley parti, Byron en compagnie de Hobhouse, vint s'établir à Clarens. Il aimait ce gracieux coin de terre, *Clarens, sweet Clarens*, où tout le monde le connaissait, où il semait l'argent autour de lui, et où demeure son souvenir, inséparable de celui de Rousseau. C'est également en compagnie du fidèle Hobhouse qu'il

¹ SHELLEY (Percy Bysshe), né en 1792, mort en mer, sur les côtes de la Spezia, en 1822. Il a lui-même raconté son voyage autour du Léman, dont nous trouvons également la relation dans le journal de Byron.

laissa un jour Clarens pour franchir le col de Jaman et faire cette excursion dans l'Oberland qui lui permit d'admirer la Jungfrau et d'écrire *Manfred*.

Manfred (1817) est peut-être l'œuvre la plus puissante du poète. On a voulu y voir une imitation de *Faust*. C'est une question littéraire que nous n'avons pas à débattre. Tenons-nous en à ce que dit Byron lui-même : « Je n'ai jamais lu le *Faust* de Goethe, car je ne sais pas l'allemand, mais Mathew Lewis-Monck, en 1816, à Cologny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et, naturellement, j'en fus très frappé. Néanmoins c'est le Steinbach et la Jungfrau, et quelque chose encore, bien plus que *Faust*, qui m'ont fait écrire *Manfred*. »

Bien qu'elle soit partagée en actes (trois) et en scènes, cette œuvre singulière est moins un drame qu'un poème. Le principal, on pourrait dire l'unique personnage, est Manfred. Qu'est-ce que Manfred ? C'est l'homme « fatal » dont le poète a tiré plusieurs exemplaires, comme le *Corsaire* et *Lara*, et qui a fourni le modèle de tant de héros exaspérants de la littérature romantique. Cette famille a fini par s'éteindre, heureusement.

Nous n'avons pas à raconter le drame ; il nous suffit d'y voir une magnifique évocation de la montagne.

En effet, Manfred, qui cherche la mort, gravit le sommet de la Jungfrau, où nous le trouvons dès la scène 2 du premier acte. Écoutez son monologue, au milieu des rochers et de la neige :

O terre, ma mère, et toi, jour nouveau qui commences à poindre, et vous, monts des Alpes, pourquoi êtes-vous si beaux ? Et toi, œil brillant de l'univers qui t'ouvres sur tous et qui les pénètres tous de joie, tu ne peux briller sur mon cœur ; et vous,



Scène de Manfred à la Jungfrau.
(D'après une gravure de Bartlett (1835.))

rochers, sur l'extrême bord desquels je me trouve apercevant dans la vague distance les pins majestueux sur les bords du torrent, semblables à d'humbles arbrisseaux ; lorsqu'un élan ; un pas, un mouvement et même un souffle suffirait pour briser mon corps sur ce lit de rochers et l'y fixer dans l'éternel repos, d'où vient que j'hésite ?

Je sens le désir de me précipiter au pied de la montagne, et je n'ose ; je vois le danger et ne songe qu'à fuir. Un vertige trouble ma tête, et cependant mon pied est immobile.

(Un aigle passe au-dessus de la tête de Manfred) O toi, monarque des airs, qui, d'une aile rapide, prends ton essor vers les cieux ; que ne daignes-tu fondre sur moi, faire ta proie de mon cadavre et en nourrir tes aiglons.....

Sommets couronnés de glaces, avalanches qu'un souffle peut détacher des montagnes, venez m'écraser. J'ai entendu plusieurs fois dans la vallée rouler vos masses destructives ; mais vous n'anéantissez que les êtres qui tiennent encore à la vie, les jeunes forêts, la cabane ou le hameau de l'innocent villageois.

Il finit par reprendre courage et il va se précipiter, quand il est sauvé par un chasseur de chamois qui l'emmène chez lui et qui cherche à connaître le secret de sa vie.

La scène 3 de l'acte II nous ramène encore sur le sommet de la Jungfrau, où se réunissent des Fées, comme les sorcières de Faust sur le Broken. Elles célèbrent, elles aussi, la beauté de la montagne.

Le disque argenté de la lune commence à briller dans les cieux. Jamais le pied d'un mortel vulgaire n'a souillé ces neiges sur lesquelles nous marchons pendant la nuit sans y laisser de traces¹. Nous effleurons à peine cette mer de frimas qui couvre la montagne de ses vagues immobiles, semblable à l'écume des flots que le froid aurait brusquement glacés après la tempête, image d'un abîme réduit au silence de la mort. Cet édifice fan-

¹ Le sommet de la Jungfrau venait d'être gravi pour la première fois par les frères Meyer, d'Aarau, au mois d'août 1811. Ascension qui ne fut renouvelée que trente ans plus tard par Agassiz et Desor (1841).

tastique, ouvrage de quelque tremblement de terre, et sur lequel les nuages se reposent dans leur course vagabonde, est consacré à nos mystères et à nos veilles.

L'acte III nous conduit chez Manfred lui-même. L'abbé de Saint-Maurice s'y présente pour le convertir, mais vainement. Il est remplacé par l'esprit du mal, Ahriman, qui essaie de l'épouvanter, sans plus de succès. Après cette lutte pénible entre le Bien et le Mal, Manfred meurt dans les bras de l'abbé, en implorant la clémence de Dieu.

De tous les ouvrages de Byron, c'est ce poème étrange, mais de langue admirable, qui allait exercer le plus d'influence sur la littérature romantique. Pour le moment et grâce à Manfred, la Jungfrau — qui ne s'y attendait guère — entra brusquement dans la gloire.

Il y a des montagnes que la religion a consacrées, comme l'Ararat et le Sinaï. Il y en a qui doivent leur renommée aux fictions de la mythologie, comme l'Olympe et le Parnasse ; aux légendes du moyen âge, comme le Mont-Pilate ; à la beauté de leur horizon, comme le Righi ; à la science moderne, comme le Mont-Blanc que venait de conquérir Saussure. A son tour, la Jungfrau prenait place dans cette famille de sommets illustres.

Grâce à la littérature romantique, avec sa parure blanche et virginale — à peine atteinte par l'audace des frères Meyer — la Jungfrau brilla comme une reine sur un trône de glaciers et de sommets, au pied duquel, comme deux gardiens silencieux et farouches, veillaient le Mœench et l'Eiger. Son domaine était fait de lacs profonds, de vertes vallées et de cascades reten-



Intérieur de chalet au Rigli-Staffel. (D'après une aquatinta de Hegi.)

tissantes. Et sur l'Oberland vers lequel accoururent les voyageurs, les poètes et les artistes, sur cet Oberland dans lequel semblaient s'être concentrées toutes les beautés des Alpes, elle régna longtemps, altière sous le soleil, dédaigneuse des hommages qui montaient vers elle dans toutes les langues ; jusqu'au jour où, par de là le Rhône, surgit brusquement aussi un rival ignoré jadis, mais célèbre du premier coup : le Cervin.

Dans la poésie toute nouvelle qu'apportait LAMARTINE, au lendemain du silence littéraire de l'Empire, la nature alpestre ne pouvait manquer de tenir une grande place. Les coteaux boisés qui entouraient la maison paternelle de Milly, le ciel de Naples et de Graziella, les eaux bleues du Léman, tout avait contribué à former le poète et à l'ouvrir aux voix mystérieuses de la nature. Et en effet, c'est une poésie dans laquelle la terre et les bois, les ruisseaux et les montagnes, tout soupire, murmure et chante, que celle qui va des premières *Méditations* (1820) jusqu'aux *Recueils poétiques* en passant par les *Harmonies* et *Jocelyn*. Ce qui domine dans cet hymne perpétuel à la nature, qui n'est d'ailleurs qu'un immense chant religieux ; ce qui domine, semble-t-il, c'est une dévotion particulière pour la montagne et pour les Alpes.

Mais Lamartine connaissait-il les Alpes autant qu'on le croirait, d'après les vers magnifiques que nous avons tous lus ?

Celles qu'il connaissait le mieux, c'étaient celles de Savoie. Il les avait vues à l'horizon de Belley (Ain), dont le petit collège avait abrité son enfance, et il les avait revues plus tard, à Chambéry, à la Grande Chartreuse

et au bord du lac du Bourget. Mais les Alpes suisses ?

Il les avait vues pour la première fois en 1810, lorsqu'il suivit le Valais et la route du Simplon pour ce voyage en Italie auquel nous devons *Graziella*. Il les revit en 1815, lorsqu'il s'exila pour quelques mois sur les bords du Léman. Il nous a conté lui-même (dans ses *Confidences*), comment pendant les Cent-Jours, pour échapper aux réquisitions de « Bonaparte », il quitta brusquement la maison paternelle de Milly et se jeta en Suisse par le col de Saint-Cergues.

Il s'établit d'abord auprès de Nyon, à deux pas de Coppet ; puis après avoir parcouru seul, à pied, « et sous le costume d'un ouvrier qui voyage, les plus belles parties et les plus sauvages de l'Helvétie » (lesquelles ? il ne le dit pas), il vint loger sur la côte de Savoie, à Nernier, chez un modeste batelier dont la maison atteignait au village. « Ma chambre, dit-il, était si près de l'eau, que, les jours de tempête, les vagues en se brisant jetaient leur écume jusque sur ma fenêtre. Je n'ai jamais tant étudié les murmures, les plaintes, les colères, les tortures, le gémissement et les ondulations des eaux que pendant ces jours et ces nuits que j'ai passés tout seul, dans la société monotone d'un lac. J'aurais fait le poème des eaux sans en omettre la moindre note. » (*Confidences*, Livre XI, ch. 2).

C'est ainsi qu'il s'éprit du Léman, dont le souvenir le suivra partout.

Car c'est en vain que le poème de *Jocelyn* (1835) nous transporte au milieu des montagnes de Savoie, il nous laisse plusieurs fois voir le Léman, par échappées :

On voit en se penchant, luire entre leurs rameaux
Ce lac dont les rayons font scintiller les eaux,



Le Pigno d'Arolla (Valais).

(Phot. G.-L. Arlaud)

Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche.

Et plus loin :

Lac limpide et dormant, comme un morceau tombé
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé.

C'est cette affection pour le lac qui reparaît et s'épanouit en toute liberté, dans ce *Ressouvenir du Léman* (dédié à Huber Saladin, de Genève), et qui est de 1841, c'est-à-dire de l'époque où Lamartine abandonne la poésie pour la prose — et pour la politique. Après avoir évoqué tous les souvenirs qui se pressent sur ces bords, ceux de Voltaire, de Rousseau, de Mme de Staël, de Byron, il s'écrie d'un ton lassé :

Pour moi, cygne d'hiver égaré sur tes plages
Qui retourne affronter son ciel chargé d'orages,
Puissé-je quelquefois dans ton cristal mouillé
Retremper, ô Léman, mon plumage souillé ;
Puissé-je, comme hier, couché sur le pré sombre
Où les grands châtaigniers d'Evian penchent l'ombre,
Regarder sur ton sein la voile du pêcheur,
Triangle lumineux, découper sa blancheur,
Ecouter, attendri, les gazouillements vagues
Que viennent à mes pieds balbutier tes vagues,
Et voir ta blanche écume, en brochant tes contours,
Monter, briller et fondre, ainsi que font nos jours.
(*Recueils poétiques.*)

D'où il semble qu'en réalité, son affection s'est partagée entre deux lacs, le lac du Bourget, où il soupira auprès d'Élvire (Mme Charles),

ô lac, tu t'en souviens, nous voguions en silence,
et ce lac Léman, où il souhaitait de retremper « son plumage souillé ». En quoi il exagère comme toujours.
Cependant, dira-t-on, n'a-t-il pas cherché toutes

les occasions de célébrer les montagnes et de s'instituer le chantre officiel des Alpes ? On vient de rappeler *Jocelyn*. Est-il possible de ne pas citer encore cet admirable morceau des *Nouvelles méditations*, qui a pour titre *Solitude* ?

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace ;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
Vous que le regard même aborde avec effroi
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides,
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour
N'avez jamais changé de forme et de contour,
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes ;
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci.
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure
Et laissant perdre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : me voilà !

Et cette pièce à Delphine Gay (M^{me} de Girardin) :

Celui qui voit briller ces Alpes, d'où l'Aurore
Comme un aigle qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieux et dore
Les neiges de leur front ;

Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que les monts glacés qu'il admire et qu'il fuit
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes
Foudre, tempête et bruit.

Mesurons-les de loin, dit-il, mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre, au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute,
Dans leurs vallons secrets.

Il y trouve ravi des solitudes vertes.....
Des sources sous le hêtre, ainsi que dans la plaine,

De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bords,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs.

Marchant sur ce tapis d'herbe en fleur et de mousse :
« Ah, dit-il, que ces lieux me gardent à jamais !
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sur les plus hauts sommets. »

Oui, mais a-t-il vu tout cela lui-même ? Quelle ascension a-t-il tentée vers ces sommets, dont il n'aurait pas manqué de nous parler ? Et au lieu d'Alpes véritables n'a-t-il pas chanté des Alpes purement « littéraires » ? Il n'est pas besoin de regarder de bien près cette poésie pour y voir passer, avec une abondance peut-être excessive, les sommets et les abîmes, les torrents et les avalanches, les sapins et les fleurs, et les aigles, et les chamois, et tout ce qui s'ensuit. Or, qu'est-ce que tout cela, sinon ces *lieux communs*, qui défrayaient jadis la poésie dite *descriptive* des Saint-Lambert, des Roucher, des Delille ? Toutefois, comme l'ont justement fait observer et Juste Olivier et Eugène Rambert, il n'était donné qu'à Lamartine de prêter à ces lieux communs un éclat nouveau, de les voiler en quelque sorte de lumière et d'y faire palpiter — incontestablement — un sentiment inconnu des Saint-Lambert et des autres : un sentiment sincère et profond de la nature ¹.

Il y a moins d'âme, peut-être, mais en revanche plus de vérité et de couleur dans Victor Hugo.

Comme Lamartine, VICTOR HUGO avait d'abord fait

¹ Voir sur cette question les réflexions de Rambert. (*Etudes littéraires* : Lamartine) ; Juste Olivier *Les sentiers de montagnes*, et deux agréables articles de M. H. Balavoine, dans l'*Echo des Alpes*, 1908 (n° 7 et 8).

connaissance avec les Alpes de Savoie, dans un voyage à Chamonix, qui est de 1825. Les pages qu'il en avait rapportées n'ont rien de remarquable ; on peut les laisser dans l'oubli. C'est plus tard, en 1839, qu'il vit les Alpes de Suisse, lors de son voyage dans la vallée du Rhin qui le mena jusqu'à Bâle, et qu'il poussa de là, par Schaffhouse, Zurich et l'intérieur du pays jusqu'aux rives du Léman ¹.

Ce court passage dans le pays lui a suffi pour comprendre et les Alpes et les mœurs et l'histoire. Et il l'a prouvé dans cette pièce magistrale de la *Légende des siècles*, qui a pour titre *Le régiment du baron Madruce*. L'aigle des Alpes reproche aux descendants des héros de Sempach de s'être transformés en mercenaires de l'Autriche. Mais qu'importe.....

.....La Suisse, au-dessus de l'affront,
Gardera l'auréole altière de son front.
Car c'est la roche avec de la bonté pétrie,
C'est la grande montagne et la grande patrie ;
C'est la terre sereine assise près du ciel.
C'est elle qui, gardant pour les pâtres le miel,
Fit connaître l'abeille aux rois par les piqûres.
C'est elle qui, parmi les nations obscures,
La première, alluma sa lampe dans la nuit ;
Le cri de délivrance est fait avec son bruit ;
Le mot Liberté semble une voix naturelle
De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle,
Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu,
Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu !

Non, rien n'est mort ici. Tout grandit et s'en vante ;
L'Helvétie est sacrée, et la Suisse est vivante.

¹ V. Hugo, *Le Rhin* 2 vol. 1841. Le récit est sous la forme de lettres au peintre Louis Boulanger, ami du poète. Ce qui concerne la Suisse est dans les dernières lettres du tome II. D'autres pages de ce voyage ont été publiées seulement en 1890.



Bergère des Alpes.



Berger des Alpes.
(Gravures de E. Locher, 1835.)

Ces monts sont des héros et des religieux.
Cette nappe de neige, aux plis prodigieux,
D'où jaillit, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie
Toute une floraison folle d'air et de joie,
Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.
Gloire aux monts ! leur front brille et la nuit se dissipe¹;
C'est plus que le matin qui luit, c'est un principe.
Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs
Qu'on prend pour des rayons sont des libérateurs ;
Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
Aux Alpes Stauffacher, Pélagé aux Pyrénées.

La Suisse, dans l'histoire aura le dernier mot,
Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre et là-haut.
Gloire au chaste pays que le Léman arrose !
A l'ombre de Melchtal, à l'ombre du Mont-Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
Sa blanche liberté s'adosse au firmament.
Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
Fait que le toit de paille est un toit de lumière.
Telle est la Suisse, ayant l'honneur dans ses prés verts
Et de son indigence éclairant l'univers. (1858)¹.

C'est du pur romantisme également que cette invocation d'Alfred DE MUSSET à la Jungfrau, mais peut-être se ressent-elle de la jeunesse de l'auteur.

Jungfrau, le voyageur qui pourrait sur ta tête
S'arrêter et poser le pied sur sa conquête,
Sentirait en son cœur un noble battement
Quand son âme, au penchant de la neige éternelle
Pareille au jeune aiglon qui passe et lui tend l'aile
Glisserait et fuirait sous le clair firmament ².

¹ Après avoir reparu en Suisse, lors du congrès de la paix, qui se tint à Lausanne, en 1869, le poète y revint dans l'été de 1883. Il touchait à ses dernières années, sa tâche était finie. Il s'installa avec sa famille sur les bords du Léman auprès de Villeneuve, dans l'hôtel Byron, et il ne se dérobaux hommages qui l'entouraient que pour s'absorber seul, silencieusement, devant la nature ; il se bornait à l'admirer après l'avoir chantée. — ² A la Jungfrau 1829.

Musset revit les Alpes plus tard (1851).

Comme après la douleur, comme après la tempête
L'homme supplie encore et regarde le ciel,
Le voyageur levant la tête
Vit les Alpes debout dans leur calme éternel
Et devant lui le sommet du Mont-Rose
Où la neige et l'azur se disputaient gaïement.
Si parmi nous tu descends un moment,
C'est là, blanche Diane, où ton beau pied se pose¹.

La fin du morceau est obsédée par le souvenir de Byron, ce qui prouve l'étrange influence exercée par Childe-Harold et par Manfred sur cette littérature, quand il s'agit de la montagne.

On pourrait puiser bien d'autres hommages à la gloire des Alpes dans les œuvres du romantisme; sans parler d'Alexandre Dumas, que nous retrouverons plus loin, il y en a dans Alfred de Vigny, dans Théophile Gautier, dans Charles Nodier, dans George Sand et dans bien d'autres.

Ce n'étaient pas seulement les écrivains de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France qui furent atteints du romantisme. Il sévit également, si l'on ose ainsi parler, jusque dans les pays scandinaves, comme on le voit par l'exemple des poètes danois Œhlenschläger et Baggesen. Le premier fut l'hôte de M^{me} de Staël, à Coppet, et s'y rencontra avec le poète allemand Matthiisson. Le cas du second est plus curieux.

BAGGESEN (Emmanuel) était de Copenhague. Sous l'influence de Klopstock et de Wieland, deux maîtres du romantisme germanique, il se mit à écrire en alle-

¹ Dernières poésies.

mand et voyagea en France et en Suisse. Il épousa, en 1793, une petite-fille de Haller. Veuf de bonne heure, il se remaria avec une Genevoise et conserva ainsi ses attaches avec la Suisse. Tous les ans, Baggesen allait passer l'été à Interlaken. Il contemplait amoureusement la Jungfrau — lui aussi — et il s'en éprit au point de lui consacrer un énorme poème, moitié idylle, moitié épopée qui a pour titre *Parthenais, oder die Alpenreise*¹.

Parthené, la Vierge, c'est naturellement la Jungfrau, la reine de l'Oberland. Le sujet n'est pas compliqué. Deux amants, guidés par l'amour, (singulier guide dans les montagnes), ont entrepris d'atteindre la cime de la Jungfrau. Ils en sont repoussés par les dieux de l'Olympe, indignés d'un pareil sacrilège. Dans leurs rangs, le poète a placé un dieu de son invention, chargé particulièrement de la protection des sommets ; c'est le *dieu du vertige*, sorte d'Adamastor des Alpes, qui habite de préférence sur le Schreckhorn. C'est là une fiction ingénieuse dont le poète a tiré d'heureux effets.

Mais le poème est beaucoup trop long. C'est en vain que la monotonie en est rompue par des tableaux descriptifs recueillis dans l'Oberland. Par exemple une description de la chute du Staubbach (chant v), imitée de celle qu'on trouve dans le poème de Haller. Mais comme le dit fort justement Raoul Rochette, dans les lignes qu'il consacre lui-même à la célèbre cascade, « il y a loin de ce tableau, quoique infiniment agréable, au spectacle décrit par Haller d'une rivière qui naît dans les airs, sort des nues et se verse de nouveau dans les

¹ Publié en 1804, ce poème fut traduit par Fauriel, avec une Introduction, en 1810. Né en 1764, Baggesen mourut en 1826. Après l'idylle il avait versé dans la poésie satirique.

nuages ». C'est encore moins ce fleuve dont parle Baggesen, qu'il a vu descendre de l'empyrée, « ces ondes qui partent avec le fracas du tonnerre en menaçant d'engloutir toute la contrée. »

Ce qu'il y a de mieux dans Baggesen, c'est une page sur l'effet salulaire des ascensions alpestres.

Déjà Rousseau attribuait à St Preux des réflexions éloquentes sur les bienfaits que nous devons à la montagne, et Ramond avait repris ce thème avec le même bonheur. Ramond dit, en effet, dans une de ses observations sur le livre de W. Coxe :

« Quelque merveilleux que soit ce que j'avance, je ne manquerai pas de garants, et je ne trouverai d'incrédules que dans le nombre de ceux qui ne se sont jamais élevés au-dessus de la plaine. Quant à ceux qui ont atteint quelques-unes des hauteurs du globe, je les appelle en témoignage : en est-il un seul qui, à leurs sommets, ne se soit trouvé régénéré, n'ait senti avec surprise qu'il avait laissé au pied des monts sa faiblesse, ses infirmités, ses soucis, ses inquiétudes ; en un mot, la partie débile de son être et la partie ulcérée de son cœur ? »

Il semble que ce soit comme une paraphrase de Ramond que ce joli couplet du poète, frais et pur comme un souffle d'air du matin. Il dit en parlant de ceux qui ont gravi le sommet de la Wengern-Alp :

...Leur lassitude s'est évanouie. A la légèreté, à la facilité de leur marche, il leur semble qu'ils viennent d'être brusquement affranchis de poids et d'entraves ; ils sont tentés de se comparer aux ombres heureuses qui, dégagées des liens de la matière, se gouvernent et se meuvent au gré de la pensée. Un charme indéfinissable, distinct de tout autre, plus ravissant que l'aspect de tant d'objets sublimes, plus délectable que le parfum de

l'air, pénètre leurs âmes, les remplit et les transporte. Leurs cœurs n'ont jamais battu si fort ; et jamais ils n'ont été si tranquilles ; toutes les nobles idées s'y réfléchissent pures et entières de même que dans le cristal profond d'un lac élevé au-dessus des orages, la vaste image des cieux se répète sans se briser.

Ces désirs dévorants, ces tristes soucis, qui rampent aveuglément dans la poussière, ils les ont laissés au-dessous d'eux¹, et n'en gardent qu'une confuse réminiscence. A des hauteurs, d'où tout un pays leur apparaît comme un étroit sillon qui verdoie au fond des abîmes, ils n'ont aucune peine à reconnaître la frivolité de ce que poursuivent les mortels, et même à leur souvenir des efforts et des soucis du sage se mêle une sorte de pitié. Ils cherchent un nom à ce qu'ils éprouvent, et s'étonnent de n'en pas trouver. Ce n'est point ivresse, ce n'est point langueur ; c'est quelque chose de doux et de sublime, de vif et de paisible à la fois ; c'est la plénitude de la vie jointe au suprême degré de sa quiétude. (Chant VIII.)

* * *

Quand le romantisme déclina, aux approches de 1848, les Alpes n'en souffrirent pas. C'était le moment où s'ouvraient partout les voies ferrées. Les voyages devenaient plus faciles et les pays de montagnes plus accessibles. Aux chants illustres et aux voix sonores succédaient plus modestement les *Guides*. Byron et Lamartine cédaient la place à Bædecker et à Joanne. On parlait des Alpes avec moins d'éloquence, mais avec autant de sympathie et plus de vérité. L'alpinisme, qui multipliait les ascensions, sans dépouiller les montagnes de leur majesté, les rendait cependant plus familières. On ne retrouve le lyrisme des poètes que dans un grand écrivain qu'on pourrait appeler le dernier des romantiques, dans l'historien Michelet, transformé en véritable poète. *La Montagne* (1868), n'est qu'un hymne

¹ Ceci est du Ramond tout pur. Voir plus haut.

en prose à la gloire et aux vertus dessommets, comparable seulement aux pages de Ruskin, dans les *Peintres modernes*, dont nous parlerons plus loin.

C'est après avoir accompli la plus grande partie de son œuvre historique, et comme pour échapper à l'obsession du moyen âge, des guerres et du passé, que MICHELET s'était réfugié dans la nature, avec *L'Oiseau*, (1856), *La Mer* et *La Montagne*.

Il commence par un éloge de la montagne et en particulier des Alpes.

Rien de comparable aux Alpes. Nul système de montagnes ne me semble en approcher ni pour le rayonnement de ses groupes heureusement agencés, articulés, ni pour la disposition superbe de ses réservoirs qui, de glaciers en torrents, en lacs, en fleuves immenses versent la vie à l'Europe.

Aux Alpes, tout est concordant. Les nobles amphithéâtres qui envoient aux quatre mers le Pô, le Rhône, le Rhin et l'Inn (ce vrai Danube), ne sont pas tellement séparés qu'on ne puisse pour ainsi dire les embrasser d'un regard. La plupart à la naissance se touchent presque et sont frères, partant d'un même massif qui est le cœur du système, le cœur du monde européen.

La sublime impression qu'on reçoit de ces montagnes, n'est nullement de fantaisie. Elle est l'intuition naturelle et raisonnable d'une véritable grandeur. C'est le réservoir de l'Europe, le trésor de sa fécondité. C'est le théâtre des échanges, de la haute correspondance des courants atmosphériques, des vents, des vapeurs, des nuages. L'eau, c'est de la vie commencée. La circulation de la vie, sous forme aérienne ou liquide, s'accomplit sur ces montagnes. Elles sont les médiateurs, les arbitres des éléments dispersés ou opposés. Elles en sont l'accord et la paix. Elles les accumulent en glaciers et puis équitablement les distribuent aux nations.

Bel accord. Noble harmonie. Tout ce qui ailleurs est obscur, ici est dans la clarté. Les Alpes sont une lumière. Elles enseignent, rendent sensible la solidarité du globe.

Le livre n'est pas uniquement consacré aux Alpes,

puisqu'il y est fait une place aux Pyrénées, aux Apennins, aux volcans de Java, mais ce sont elles qui ont la meilleur part.

Il les étudie d'abord dans la marche de leurs glaciers, dans la formation de leurs rivières, dans l'éclat de leurs lacs. « La Suisse a, dit-on, mille lacs. Nulle autre contrée du monde n'a ces superbes miroirs dans un tel degré de beauté. Tout pays qu'on voit après paraît sombre et, dirai-je, aveugle. Les lacs sont les yeux de la Suisse dont l'azur lui double le ciel. » Puis il entre dans ce qu'il appelle les *zones de la paix*, dans les prairies. Ensuite il passe aux forêts, dont il salue les arbres comme des amis qui lui seraient familiers : le châtaignier, le hêtre, le sapin, et le mélèze et l'arole, orgueil de l'Engadine. « Deux arbres admirables ont fait la vie de la contrée, l'héroïque et robuste arole qui, laissé à lui-même, durerait presque éternellement ; le souriant mélèze, renouvelé sans cesse et qui, verdissant chaque année, simule la jeunesse éternelle. »

Enfin, il arrive aux fleurs qui tapissent les flancs de la montagne ; il s'attendrit sur leurs amours dans un langage qui aurait certainement étonné, sinon offusqué le grave Haller. Mais Haller aurait goûté la page accordée à la gentiane bleue, et l'éloquence qui célèbre l'Engadine, ses jolis villages, ses mœurs affables, sa flore où s'épanouit la jaune anémone, et ses forêts dont Michelet redoute la mort prochaine.

Après mon travail du matin, je sortais seul, et passant le torrent, je remontais un peu en face pour faire visite à la forêt, saluer mes aroles, converser avec eux. Ces beaux arbres, clair-semés dans la vieille forêt, souffraient de la dégradation visible de la montagne. Plusieurs, le pied dans les tourbières, le tronc surchargé de mousses, les bras drapés tristement de lichens

qui peu à peu dominant et les étouffent, n'exprimaient que trop bien l'idée qui me suivait depuis ma lecture de Candolle.
« La vulgarité prévaut. »

Ils étaient tristes. Je leur dis : « Chers arbres, vous me semblez des hommes. Votre forêt malade me rappelle la forêt humaine. Ce que vous souffrez, c'est le trait universel du siècle. Siècle ingénieux, inventif, mais il semble aimer peu le grand. Nul n'a travaillé si bien à aplanir tout ce qui s'élevait. Nul ne prit tant de soin à détruire les races héroïques, à extirper le héros.

La plaine est maîtresse du siècle et fait la guerre à la montagne.

Mais c'est pour cela, pour défendre la montagne, que Michelet excelle à montrer tout ce que nous lui devons. Suivant lui, elle est une « initiation » ; elle est une source féconde d'énergie, une école de devoir et d'héroïsme. Il faut l'aborder avec respect comme une sorte de temple d'où nous redescendons avec un corps plus vigoureux, avec une âme plus pure.

Cessons de profaner les Alpes. N'emportons pas dans la montagne les esprits grossiers de la plaine. Tâchons que ce pèlerinage soit du moins un sursis aux vices, un moment de dignité.

Il faut les respecter, ces lieux. Le premier égard qu'on leur doit, c'est de n'y pas apporter la littérature énervante, malade de notre époque. Des écrivains même éminents, des génies qu'on peut admirer, par leurs artifices subtils, leur recherche, contrastent trop, sont indignes d'être lus ici. Partout ailleurs, à la bonne heure. Peu de livres, je vous prie. Tout livre humain est petit en présence de ce grand livre, vivant, imposant, si pur. Devant lui, tout fait pitié.

Les livres, même religieux, mystiques, ici sont de trop. Les religions spéciales ont la voix faible, souvent fausse, devant cette haute religion qui les domine, les embrasse. Dieux du monde, faites silence. Laissez-moi entendre Dieu.

La grandeur austère des Alpes, la poésie immaculée de ces vierges sublimes doit tenir bien à distance nos faiblesses et nos romans. Il faut être bien hardi pour compter en présence de leur étreinte, sa misérable personne, apporter là ses petites, ses



Le Cervin.

(Phot. G.-L. Arlaud, Genève)

ses nervosités d'oisif, ses maladies qu'on devrait plutôt cacher. Que fait l'ennui d'Obermann, dans le berceau mémorable des libertés de l'Europe, dans cette rude vie de montagne où le travail périlleux, où le travail assidu ont donné l'exemple au monde? Entre l'exploiteur hardi des forêts et l'ouvrier infatigable de Genève, que signifient les vains rêves et les mélancolies du vide ?

Voilà comment un grand historien transformé en poète parle des Alpes, cinquante ans après Byron. Ce langage n'est pas celui de *Manfred*. Et cependant Michelet fut un romantique.

CHAPITRE IV

Les Alpes dans la littérature étrangère.

Des étrangers qui ont parcouru la Suisse, les Anglais sont à la fois les plus nombreux et les plus anciens.

Sans remonter trop loin, sans remonter par exemple jusqu'à Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, qui visitait la Suisse, au retour d'Italie, vers la fin du ^{xviii} siècle, et qui nous a laissé de son voyage une relation encore intéressante aujourd'hui ¹ ; le séjour prolongé de Gibbon à Lausanne, dans le courant du siècle suivant, avait attiré vers les bords du Léman un grand nombre d'insulaires, parmi lesquels nous avons vu passer William Coxe.

Les chants de Byron redoublèrent leur sympathie pour les Alpes. En particulier, cet admirable poème qui s'appelle *Le Prisonnier de Chillon* entoura le vieux château d'un prestige que n'aurait pas suffi à lui donner Bonivard ; et de même que beaucoup de Français, au temps de Rousseau, étaient venus chercher à Clarens « le bosquet de Julie » et les souvenirs de la *Nouvelle Héloïse*, de même, après 1816, la visite à Chillon devint un pèlerinage où chaque Anglais s'engagea sur les pas de Childe-Harold.

Aussi bien, toute la Suisse était désormais livrée aux

¹ *Travels through Italy and Switzerland.* (1686). Il en a été donné une traduction française et allemande.

Anglais. C'était l'invasion ; la revanche des îles sur le continent. « Les choses en sont venues au point, écrivait Raoul Rochette, qu'en Suisse on ne peut plus voir la Suisse sans les Anglais qui l'inondent. C'est presque l'accessoire obligé d'un paysage helvétique qu'un gentleman, et c'est presque un des torrents du pays que la Tamise. C'est réellement un des fléaux de la Suisse que ces troupes de *dandys* des deux sexes qui s'en vont chaque été explorant ce pays en tous sens. » Charles Nodier écrira dans la relation de son voyage à Chamonix, en 1825 : « Que les montagnes seraient belles sans les Anglais ! » Et un autre touriste dira, en 1828 : « Impossible de tenter aucune excursion aux environs d'Interlaken. Les Anglais ont pris possession du pays, rendu tout inhabitable. »

Ces successeurs de lord Byron ne furent pas tous des *dandys*, comme dit Rochette, ou des touristes baroques, comme en rencontrent les écoliers de Tœpffer, ou des alpinistes fougueux. Beaucoup furent des écrivains, des savants d'une haute valeur intellectuelle ; quelques-uns nous ont parlé des Alpes avec plus que de l'intérêt, souvent avec éloquence. Dans le nombre Ruskin et Tyndall.

RUSKIN fut un des plus puissants et des plus séduisants interprètes de ce sentiment nouveau, éclos au XVIII^e siècle avec Haller et Rousseau et qui a porté tout le siècle suivant vers la nature et vers la montagne¹.

Il était né à Londres, mais il allait passer ses vacances d'écolier au pied des montagnes d'Ecosse, où il prit

¹ RUSKIN (John) 1819-1900. Critique d'art, moraliste, professeur d'esthétique à Oxford. Un des meilleurs écrivains de l'Angleterre au XIX^e siècle. Il a publié de nombreux ouvrages. Les plus connus sont ceux qu'il a consacrés à l'histoire de l'art.

un goût très vif pour la nature. Ses voyages achevèrent d'exalter ce sentiment et c'est aux Alpes qu'il dut la direction nouvelle de sa vie tournée vers le culte de l'art et la religion de la beauté.

Les Alpes lui furent révélées pour la première fois en 1833, à Schaffhouse, dans une vision soudaine et saisissante.

« Je descendis ce soir-là, de la terrasse de Schaffhouse, avec tout ce qu'il devait y avoir de noble et d'utile dans ma destinée fixé pour toujours. C'est à cette terrasse, c'est aux bords du lac de Genève que mon âme et ma foi se reportent encore aujourd'hui quand un sentiment généreux, une pensée de charité et de paix y germent encore. »

Il revint en Suisse en 1835, et atteignit les bords du Léman par le col de la Faucille. « Le col de la Faucille, en cette année 1835, me fit voir, dans une vision distincte, la Terre sainte de mon travail futur et ma vraie demeure en ce monde. » Il y reparut quelques années plus tard, dans l'été de 1844. Quand il revit la nappe bleue du Léman, le Rhône, « vrai flot de neige fondue qui semble avoir conservé la force de la glace, le tourbillon des nuages, la joie des cieux et l'immortalité des temps », quand il revit surtout les glaciers étincelants sous le soleil, il fut repris par l'enthousiasme.

Il remonta la vallée du Rhône et poussa jusqu'à Zermatt. Il n'admira pas le Cervin, cette fois ; il le revit plus tard, rêva longtemps à ses pieds et finit par le proclamer « la plus noble cime de l'Europe ».

Il a parlé des Alpes en poète, en moraliste, en critique d'art.

En poète, car il leur a consacré de beaux vers, comme



Route du Saint-Gothard.

(D'après une gravure de l'ouvrage de Schöuchzer (1726).)



Le Schreckhorn.

(D'après une gravure coloriée de Pierre Birmanu.)

aussi de belles pages d'une prose poétique et pittoresque, telle que celle-ci :

Ce n'est jamais sans un profond sentiment que, m'arrêtant longtemps au pied de quelque grand rocher des Alpes, loin de toute maison et de toute chose sortie de la main de l'homme, je lève les yeux vers ces bataillons de sapins qui se tiennent sur les saillies inaccessibles et sur les périlleuses corniches de l'énorme muraille en paisible multitude ; chacun semblant être l'ombre de son voisin, droits, fixes, fantomatiques comme des troupes de spectres sur les murs d'Hadès ; ayant l'air de ne point se connaître l'un l'autre, muets pour toujours. Vous ne pouvez les atteindre et vous ne pouvez crier vers eux ; ces arbres n'ont jamais entendu la voix de l'homme, ils sont au-dessus de tous les bruits, hors celui des vents. Aucun pied ne foula jamais leurs feuilles tombées ; sans rien qui puisse aider à leur effort, *ils se tiennent entre ces deux éternités, le vide et le rocher*. Et ils s'y tiennent avec une telle volonté de fer que le roc même semble affaîssé, rompu, à côté d'eux, fragile, faible, sans consistance, si on le compare à la sombre énergie qu'ils déploient dans leur vie délicate et innombrables et invisibles, dans la monotonie de leur orgueil enchanté.

(Peintres modernes.)

Il en a parlé en moraliste, car un des chapitres de ses *Peintres modernes* fait ressortir le contraste qui éclate entre la gloire lumineuse de la montagne et l'obscurité simplicité du paysan qui vit, qui végète pour mieux dire, à ses pieds.

Ici, en Valais, c'est la torpeur, non pas expressément la souffrance. Ce n'est pas la famine ni la maladie, mais les ténèbres d'une tranquille endurance. Le printemps n'y est connu que comme la saison de la faulx, et l'automne que comme celle de la faucille ; le soleil que comme quelque chose qui réchauffe, le vent comme quelque chose qui glace, et la montagne quelque chose qui menace. Ils ne savent pas les mots de beauté ou de science ; ils comprennent obscurément celui de vertu. L'amour, la patience, l'hospitalité, la foi, ils savent ce que c'est. Glâner leurs champs côte à côte et partant plus heureux ; porter exténués leur fardeau en gravissant les rampes de la montagne sans un

murmure ; engager l'étranger à boire à leur cruche de lait, puis voir au pied de leur grabat, sur une croix, une pâle figure qui meurt, elle aussi, résignée ; en cela, ils diffèrent des animaux et des pierres ; mais en tout cela ils sont sans récompense, autant qu'il s'agit de l'heure présente. Pour eux, l'âme n'a ni espoir ni passion ; pour eux, il n'est point de progrès ni de joie. Du pain noir, une toile grossière, une nuit sombre, une journée laborieuse, les bras las au coucher du soleil — et voilà la vie.

(*Peintres modernes.*)

Il en a parlé surtout en critique d'art. Les cinq volumes de ses *Peintres modernes*¹ ne sont qu'un hommage à la beauté de la nature, de ses montagnes et de ses lacs ; et c'est à la montagne qu'il emprunte surtout des exemples pour l'enseignement de sa personnelle et originale esthétique.

Enfin, quand il renonça aux questions d'art pour aborder les études sociales qui allaient occuper le reste de sa vie laborieuse, c'est aux Alpes qu'il vint demander la force nécessaire.

De 1860 à 1863, il s'installa auprès de Genève, sur les pentes du Salève, à Mornex, dans un chalet dont les fenêtres s'ouvraient sur un large horizon dominé par le Mont-Blanc. C'est ainsi que son cœur de poète et d'artiste se partagea entre les vieilles cathédrales et les pierres de Venise, entre les montagnes de l'Ecosse et celles de la Suisse et que, sans avoir été à proprement parler un alpiniste, Ruskin fut un des amis les plus fervents des Alpes.

Ce n'est pas en professeur d'esthétique que parle

¹ Commencée en 1843, la publication des *Peintres modernes* a été poursuivie jusqu'en 1860. L'ouvrage était consacré à l'étude du paysage, tel qu'il est dans la nature et tel qu'il a été interprété par les artistes anciens et modernes, dont le plus grand lui paraît être William Turner.



Le glacier de Grindelwald,
(Gravure de Matthäus Merian.)



Le Léman.
(Gravure de Félix Meyer, vue prise de Chardonne,

TYNDALL. C'est en professeur de physique, mais c'est aussi en alpiniste pratiquant ; ce qui ne l'empêche pas de donner à ses récits un tour agréablement littéraire¹.

C'est en 1849, ainsi qu'il le raconte lui-même, qu'il fit son premier voyage en Suisse. Il y entra par Bâle. « A cette époque ce m'était un plaisir que de flâner le long des chemins, jouissant des échappées de vue qu'on peut saisir de cette façon. Je ne connaissais pas alors les lointaines montagnes et l'attraction qu'elles devaient exercer plus tard n'avait pas encore pris naissance. »

Pour ses débuts, il alla de Bâle à Zurich et grimpa au Righi. « Du sommet, le coucher du soleil fut très beau ; mais je ne conservai aucune impression profonde de la grandeur de la montagne ; et maintenant, à tort ou à raison, je la regarde comme une éminence souvent couverte de nuages, fameuse surtout par le bruit qu'on y fait et la quantité de vin qu'on y boit. » Il continua son voyage par le lac des Quatre-Cantons, poussa jusqu'au Saint-Gothard et revint par le Grimsel, Interlaken et Berne.

Il reparut dans le pays en 1856, puis en 1858 et depuis 1861, chaque année. On le voit en 1861 au Weiss-horn ; en 1862 au Cervin ; en 1863 au glacier du Rhône ; en 1864 dans l'Engadine ; en 1865 au Mont-Tœdi ; en 1866 au Titlis ; en 1867 à la Jungfrau et au Cervin ; enfin en 1868 au Cervin. « Depuis 1861, nous dit-il, chaque année je suis allé aux Alpes. Elles m'ont donné un refuge contre le travail ; elles m'ont reposé de la fatigue fiévreuse de Londres qui agit sur le cerveau d'une façon

¹ TYNDALL (John, né en Irlande (1820-1893). Professeur au *Royal Institute* de Londres, il a publié *Mountaineering* (1871). *Les Glaciers* (1874) ; les *Transformations de l'eau*, et de nombreux articles de physique générale.

bien plus pernicieuse que le véritable travail. La fascination que les Alpes exercent sur moi consiste en ce qu'elles éveillent tout à la fois la pensée et le sentiment, offrant à celle-ci leurs problèmes, à celui-là leurs grandeurs et leur majesté, pendant qu'elles donnent au corps la vigueur et la santé nécessaires au libre exercice de l'intelligence et du cœur. »

De ces courses alpestres il rapportait des observations sur les glaciers, la transformation de l'eau, la température, qui contribuaient à la valeur de ses conférences et au succès de ses livres. Il en a rapporté aussi de beaux récits d'ascensions et des pages de description qui ajoutent le talent de l'écrivain à l'autorité du savant. On en jugera. Nous sommes en août 1858, au Finsteraarhorn.

Mon but scientifique était de faire une série d'observations au sommet de la montagne, pendant que le professeur Ramsay en pratiquerait de semblables dans la vallée du Rhône, près de Viesch.

Il était parti le 2 août dans l'après-midi, avec le guide Benner qu'on lui avait recommandé à l'hôtel de l'Eggishorn et dont il s'est plu à louer les bons services. Il coucha en route, reprit sa marche dans la nuit et vit le soleil levant éclairer les montagnes.

Le jour naissait. L'orient s'illuminait et de grandes flammes rouges couronnaient les montagnes que nous avions devant nous. Du côté du glacier principal, notre route suivait une vallée terminée par le col de Loetsch. Les plus hautes montagnes de l'Oberland formaient les côtés ; pourtant l'impression produite était plutôt celle d'une grâce indescriptible que celle de la grandeur et de la sublimité. Le soleil n'avait pas encore embrasé la neige de ces montagnes, mais au fond de la vallée le ciel était revêtu des plus riches couleurs. Par des teintes graduées, l'orange foncé, le jaune d'ambre, le vert pâle passaient au bleu éthéré du fir-

mement. Directement au-dessus de la courbe neigeuse planaient des nuages de pourpre qui donnaient plus de profondeur aux espaces intermédiaires. Il y avait quelque chose de sacré dans cette scène ravissante.

Arrivé à la crête, je jetai un dernier regard vers l'immense vallée et vers les merveilleuses diaprures du ciel. Le soleil éclairait déjà les neiges de l'Aletschhorn. Le rayonnement semblait faire pénétrer un principe de vie et d'activité dans les montagnes et les glaciers; la belle lumière augmentait toujours d'éclat et les nuages immobiles flottant autour des cimes portaient ma pensée vers ces religions de l'Orient qui arrêtent toute action pour y substituer un calme immortel...

Ces espaces vides me laissaient apercevoir le vaste théâtre des observations d'Agassiz, la jonction des glaciers de Lauteraar et de Finsteraar à l'Abschwung, ainsi que la moraine médiane sur laquelle se trouve l'hôtel des Neuchâtelois et le pavillon élevé par M. Dollfus-Ausset, dans lequel Huxley et moi nous avions trouvé un abri deux ans auparavant.

Et voici une autre description, celle du Weisshorn¹. Tyndall était parti le 18 août 1861 avec ses deux guides, Benner, de Steinhaus, et Wenger, de Grindelwald. Il avait couché dans la montagne, et le 19 il en atteignit le sommet, non sans d'extrêmes difficultés.

Les sentiments longtemps contenus de mes deux guides se manifestèrent en cris sauvages et répétés. Benner agita ses bras en l'air et poussa le hurra des Valaisans, tandis que Wenger fit chorus en faisant retentir les notes les plus aiguës de l'Oberland. Benner désirait laisser sur le sommet quelque signe visible de notre succès. Il déplorait de n'avoir pas de drapeau; mais pour en tenir lieu nous proposons de planter son piolet au manche duquel on attacherait un mouchoir de poche, de couleur rouge. Le projet fut adopté, et un instant après, la bannière improvisée flottait au vent...

Tous ceux qui voyagent en Suisse connaissent le Weisshorn.

¹ Le Weisshorn (4512 mètres), est sur la rive gauche de la Viège, en face du groupe des Mischabel qui domine Randa (Valais). Tyndall était le premier qui en touchait la cime.

Je l'ai toujours regardé comme la plus majestueuse cime des Alpes et presque tous les touristes partagent cette opinion. L'impression qu'elle produit est due en grande partie à l'isolement de son cône s'élançant dans le ciel. Elle n'est point masquée par d'autres montagnes, et de toutes les Alpes environnantes, sa haute pyramide est en vue. Aussi, du Weisshorn jouit-on d'un immense panorama.

Ni Benner ni moi n'avions jamais rien vu qui en approchât. Le jour était admirable. On ne voyait pas un nuage, et les légères vapeurs de l'horizon, suffisantes pour adoucir les contours et rehausser le coloris des montagnes, étaient trop transparentes pour rien assombrir. Les pics et les vallées étaient inondés d'une lumière qui n'était atténuée que par l'ombre que les montagnes elles-mêmes projetaient, en lignes droites et sombres, dans l'atmosphère lumineuse. Jamais encore je n'avais contemplé une scène qui m'impressionnât comme celle-ci. Une fois Benner essaya de me donner quelques indications de détail, mais j'étais incapable de l'écouter. Ce spectacle semblait exercer sur l'âme une influence directe ; la joie et le ravissement qu'on éprouvait n'étaient point de ceux que donnent la raison et le savoir, mais simplement la conscience de vivre. Je faisais partie de cette nature et elle de moi, et, dans sa gloire sublime, j'oubliais entièrement l'homme en moi-même... J'ouvris mon carnet de notes pour y consigner quelques observations ; mais j'y renonçai bientôt ; il y avait là quelque chose de déplacé ; c'était presque une profanation de permettre que la science vint se mêler au culte silencieux qui était le seul *service raisonnable*.

(Dans les montagnes, ch. 7.)

Mais le plaisir de grimper ne va pas sans accidents, et Tyndall nous conte agréablement l'histoire d'une avalanche à laquelle fut mêlée sa montre avec sa personne. C'était dans l'Engadine.

Vers la fin de juillet 1864, me trouvant à Pontresina, dans la haute Engadine, je fus invité par deux amis à faire l'ascension du pic de Morterasch. J'acceptai volontiers. Notre plan était d'accomplir l'ascension par le Rosegg et de revenir par le glacier de Morterasch. De cette façon, nous faisons un circuit au lieu de revenir sur nos pas. Il nous fallait environ huit heures d'une



(Phot. Wehrli S. A. Kilchberg-Zürich)

Le Weisshorn.

marche agréable et réconfortante pour atteindre le sommet du pic.

Les voyageurs avaient deux guides du pays : Jenny le plus réputé de tous, et Walter, chef du bureau des guides. On arriva au sommet du pic sans accident. On y resta une heure, on redescendit et l'on atteignit l'endroit où l'on devait quitter la route suivie le matin. Le nouveau chemin se trouva beaucoup plus difficile.

Nous étions tous liés ensemble dans l'ordre suivant. Jenny en tête. Je venais ensuite; puis mon ami H. intrépide montagnard, derrière lui son ami L. et enfin le guide Walter. L. avait peu d'expérience. Nous l'avions placé devant Walter afin que le moindre faux pas fût immédiatement réparé.

Tout avait été prévu, sauf l'avalanche.

Nous le suivions (Jenny) tous en bon ordre. Peu après, il s'arrêta et regardant les trois derniers d'entre nous, il leur recommanda d'emboîter soigneusement leurs empreintes ; il ajouta qu'un faux pas pourrait détacher une avalanche. Ce mot venait à peine d'être prononcé que j'entendis le bruit d'une chute derrière moi, puis un choc, et, en un clin d'œil, je vis tourbillonner mes amis et leur guide.

Je me plantai aussitôt avec force pour résister à cet assaut ; mais, en un instant, je fus entraîné par une irrésistible impulsion qui emporta Jenny, lui-même, et tous les cinq nous nous trouvâmes roulés avec une vitesse effrayante sur le dos d'une avalanche causée par une simple glissade. Sur le front de l'avalanche roulaient mes deux amis et leur guide presque enfouis par intervalle dans la neige. En arrière, la couche mouvante était moins épaisse et Jenny se redressant à chaque instant, essayait, avec une énergie désespérée, d'enfoncer ses pieds dans la glace.

La vitesse leur avait fait franchir deux crevasses successives. Enfin, la corde maintenue par Jenny les arrêta au milieu de la neige, sur le bord d'une troisième

crevasse dans laquelle ils ne pouvaient manquer d'être précipités.

Aucun de nous ne fut blessé gravement. H. sortit de la neige le front ensanglanté, mais la lésion était superficielle, Jenny avait eu la main déchirée contre une pierre. La pression de la corde laissait sur mes bras des bandes noires, et tous nous éprouvions un tremblement dans les mains qui dura plusieurs jours. Je trouvai un bout de ma chaîne de montre pendu à mon cou, et l'autre bout dans ma poche ; quant à la montre elle avait disparu.

Ceci se passait le 30 juillet. Deux jours plus tard, je descendis en Italie, où je restai plusieurs jours. Le 16 août, j'étais de retour à Pontresina et tentais une expédition à la recherche de l'objet perdu.

Il remonta au sommet du Morterasch avec plusieurs compagnons. Il retrouva le sillon laissé par l'avalanche, et aussi la montre.

Nous la trouvâmes sèche et parfaitement en état. Elle s'était maintenue à découvert, ainsi que nous l'avions supposé. Comme je l'agitais à mon oreille, espérant à peine l'entendre me répondre, la *petite créature* donna à l'instant signe de vie. Elle avait séjourné dix-huit jours au milieu de la neige. Un tour suffit à lui rendre bientôt le mouvement. Depuis lors, elle a marché avec une invariable régularité.

Ce ne sont pas les pages de ce genre, tour à tour éloquentes et agréables, qui manquent dans Tyndall.

Plus calmes et faites d'un autre genre d'impressions sont celles que nous devons aux poètes et aux romanciers. Poètes comme Samuel Rogers, qui a su nous intéresser au Léman après Byron, comme Wordsworth, comme Longfellow, comme Browning, Tennyson, Swinburn, G. Rossetti et bien d'autres. Romanciers comme Fenimore Cooper, qui a voulu joindre des *Sketches of Switzerland* (1836) à ses romans d'aventures ; Antony

Trollope, miss Braddon, George Meredith, etc ¹. On pourrait y joindre Dickens, qui vint, en 1846, passer quelques mois à Lausanne, et qui y commença *Dombey and Son*. Mais Dickens ne semble pas avoir été attiré par les montagnes, bien qu'il prétendit en voir beaucoup de son coteau de Rosemont. « Sur la rive opposée, écrit-il à son éditeur, se dressent de prodigieuses montagnes, le Simplon (?), le Saint-Gothard (?) le Mont-Blanc ; et toutes les merveilles des Alpes s'entassent là en une sorte de terrifiante grandeur. »

On retrouve la peinture des hauts sommets et les émotions violentes dans les récits de ces alpinistes hardis, amateurs de glaciers et dompteurs de cimes, dans les exploits de ces *climbers* que le Royaume-Uni a déversés en aussi grand nombre sur la Suisse, après 1815, et qui ont apporté à leurs campagnes alpestres les qualités particulières de la race britannique, si éminemment représentées dans Tyndall — l'énergie, le sang-froid et la ténacité. Il faudrait les dénombrer, comme fait le Tasse pour les chefs illustres qui marchent vers Jérusalem. A citer, parmi les plus vaillants : William Brockedon, un des premiers en date, dessinateur habile en même temps qu'alpiniste consommé, le professeur Forbes, John Ball, Kennedy, Leslie Stephen, Vaughan Hawkins, Mummery, Whymper, conquérant du Cervin, et bien d'autres, dont les ascensions sont retracées dans le livre minutieux de Coolidge ².

¹ Pour les écrivains anglais qui ont parlé de la Suisse, voir les extraits de Norman, déjà cités plus haut, et un livre du même genre, publié tout récemment. *The Englishman in the Alps*, par Arnold Lun, 1913.

² W. A. B. COOLIDGE, *The Alps in Nature and History* Londres in-8, chez Methuen, S. d. On ne saurait assez louer le soin et l'intérêt d'un



L'Allemagne est bien placée pour fournir des voyageurs à la Suisse. Aussi, lui en a-t-elle envoyé beaucoup. Dans le nombre, au XVIII^e siècle, deux poètes contemporains de Goethe, Klopstock et Matthisson, qui surent, comme Goethe, aimer la nature et traduire ce sentiment et dont les noms restent attachés, celui de Klopstock au lac de Zurich, celui de Matthisson au Léman.

KLOPSTOCK n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il publia les trois premiers chants de la *Messiede* avec un succès retentissant (1748). Son œuvre était inspirée du *Paradis perdu*, de Milton, dont Bodmer, quelques années auparavant, avait donné une traduction allemande (1732). Bodmer, qui avait pris à tâche de faire connaître la Suisse à l'Allemagne et de grouper autour de lui les jeunes talents, vit dans Klopstock une sorte de disciple. Il ne put se tenir de lui adresser ses compliments et l'invita à prendre le chemin de Zurich.

Klopstock accepta, mais, comme il tardait, Bodmer revint à la charge, dans des vers où respire l'orgueil

pareil ouvrage. Ancien élève d'Oxford, membre des Clubs Alpains d'Angleterre, de France et d'Italie, l'auteur a dévoué son existence aux Alpes, et il en parle avec une compétence qu'il est difficile d'égaliser. Le récit des explorations alpestres est dans les chapitres IX et X. Lire, en particulier, le beau chapitre consacré aux guides, amis bientôt de ceux qu'ils conduisent, braves, énergiques, sûrs, héros modestes chez lesquels le dévouement est une tradition professionnelle.

M. Coolidge a, comme nous l'avons dit plus haut, publié une magistrale étude sur Josias Simler, un des ancêtres de l'alpinisme. Au nom de l'auteur anglais, il faut associer celui de sir Martin Conway, qui apporte aux questions alpestres des connaissances toutes spéciales, et citer leur ouvrage commun : *Climber's Guide*. 13 vol. L. 1890-1908. Rappelons que l'*Alpine-Club*, qui précéda tous les autres, est de 1857.



Alpage.

(Phot. Boissonnats, Genève)

du pays natal. « Hâte-toi, le printemps a déjà répandu ses fleurs sur ton chemin. Voici qu'à l'Orient, la montagne, revêtue de vignobles, élève son faite sombre enguirlandé de sapins. A ses pieds, tu vois le bassin étincelant du lac de Zurich, tu vois les fertiles plaines qui l'entourent. Plus loin, vers le sud, sur les Alpes voisines du soleil, resplendit une neige éternelle... C'est un pays poétique, un climat autrefois béni, qui, dans son sein, engendra des poètes ¹ ».

Après de nouvelles hésitations, Klopstock se mit en route, dans l'été de 1750, avec deux Zuricois, Schulthess et Sulzer, et arriva le 19 juillet à Schaffhouse. Il ne put refuser son admiration aux Alpes, qu'il appelle des « montagnes célestes », mais il en eut davantage pour la chute du Rhin qui semble avoir produit sur lui une profonde et comme une religieuse impression. « Quelle *grande pensée*, écrit-il, que cette chute du Rhin ! Maintenant je ne suis pas en état d'en dire plus long. Il faut que je la contemple et que je l'écoute. Ici, en face de la chute, dans le tumulte de ses puissants roulements, je vous salue ému, mes amis présents ou absents. A cette place, je voudrais passer ma vie ; à cette place, je voudrais mourir, tant elle est belle. » (Lettre du 21 juillet.)

Quelques jours après, le 23 juillet, il arrivait à Zurich et devenait l'hôte de Bodmer. Mais tous les deux ne s'entendirent qu'à moitié. Klopstock se lia de préférence avec quelques amis de l'entourage de Bodmer, et c'est avec eux, les deux Hirzel, Rodolphe Werdmuller,

¹ Voir sur Bodmer et ses relations avec Klopstock, le récent et copieux ouvrage de M.G. de Reynold, sur lequel nous aurons à revenir : *Bodmer et l'Ecole suisse au XVIII^e siècle*. Un volume, Lausanne, chez Bridel, in-8. 1912.

Schinz, Keller et plusieurs « jeunes personnes », qu'eut lieu, le 30 juillet, cette promenade en bateau sur le lac qui nous valut une ode fameuse ¹.

Klopstock y est idyllique. Est-il bien sûr qu'il ait vu ce jour-là ce qu'il a chanté ? Car on mangea, on but, on chanta tout le long du chemin. C'est une ode à la joie (*Freude*) dont le nom revient souvent, plutôt qu'à la nature, bien qu'on l'invoque au début. Le morceau est assez court. En voici, d'ailleurs, les strophes principales :

Elle est belle, ô mère Nature, la splendeur de ton invention répandue parmi les champs ; plus beau encore est un visage content, le visage de celui qui revit dans sa pensée la pensée du Créateur.

Depuis les rives couvertes de vignes du lac étincelant, si tu t'enfuyais déjà vers le lac, viens, ô Joie, viens dans les rayons rougissants, sur les ailes du vent du soir,

Viens et apprends à mon chant à être gaiement jeune comme toi et pareil aux transports de joie de l'adolescence.

Loin, derrière nous, nous avons laissé Uto, au pied duquel Zurich, dans une petite vallée, nourrit de libres habitants ; déjà avait fui devant nous plus d'une colline couverte de vignobles.

Maintenant les cimes argentées des Alpes lointaines se sont découvertes, et le cœur des jeunes gens bat plus sensible ; déjà ils se confient plus éloquemment à leur belle compagne.

La Doris de Haller nous chante elle-même le chant de la Daphné de Hirzel que Kleist ainsi que Gleimen aiment tendrement, et nous jeunes gens, nous chantons et nous nous épanouissons comme l'aubépine.

Maintenant, l'île d'Au nous reçoit dans les bras frais et humides du bois qui la couronne. Là, tu vins tout entière, ô Joie, tu vins sur nous à pleine mesure.

Déesse de la Joie, c'est toi-même que nous sentîmes ; oui,

¹ KLOPSTOCK. *Ode von der Fahrt auf dem Züricher See*. 1751. (*Kleine poetische und prosaische Werke*. 1 vol. Francfort et Leipzig. 1771. in-12.) Dans le même volume, une ode à Bodmer.

c'était toi-même, sœur de l'humanité, camarade de l'innocence qui te répandis sur nous.

Combien est doux, joyeux printemps, ton souffle d'enthousiasme, quand la terre te féconde, quand ton souffle se répand dans les soupirs des jeunes gens et les cœurs des jeunes filles.

Grâce à toi, les sentiments deviennent de l'allégresse ; chaque poitrine florissante devient plus belle et plus palpitante ; par toi parlent les lèvres de l'amour silencieux.

Mais il est encore plus doux, plus beau et charmant de se sentir un ami dans les bras de l'ami...

Puissiez-vous être ici, vous qui m'aimez au loin, dispersés loin de moi au sein de la patrie, et que, dans les heures bénies, mon âme cherche à trouver !

Nous bâtirions ici les cabanes de l'amitié ; nous demeurerions ici éternellement ; et nous appellerions ce bois ombragé : Tempé ; nous nommerions ces vallées : les Champs-Elysées.

On s'étonne aujourd'hui de l'admiration qui accueillit dans son temps ce morceau qualifié de chef-d'œuvre. Mais ce n'est pas à quelques vers qu'il faut réduire l'influence de la Suisse sur Klopstock. Ce n'est pas seulement pendant cette promenade en bateau, à laquelle on pourrait comparer la promenade de Byron et de Shelley sur le Léman (1816), que le poète eut le loisir d'admirer le paysage qui s'offrait à lui. Car il resta plusieurs mois sur les bords du lac. Il avait quitté la maison de Bodmer, où il ne se trouvait pas assez libre, pour celle d'un autre ami. Il partageait son temps entre la vie de société et les promenades. C'est seulement au mois de février 1751 qu'il prit congé de « son père, suivant l'esprit », ainsi qu'il appelait Bodmer et qu'il regagna l'Allemagne ¹.

¹ Klopstock peu après partit pour le Danemark, où il séjourna vingt ans et où il acheva son grand poème. Le succès de la *Messiede* fut considérable. Elle fit de l'auteur un des chefs de la nouvelle école allemande, celle dont Goethe et Schiller achevèrent la gloire. Klopstock qui était né dans la Saxe, en 1724, mourut en 1803. Voir sur lui de belles pages de Mme de Stael (*De l'Allemagne*).

Il n'avait guère vu les Alpes. Il n'en a parlé qu'à l'occasion de son voyage. Mais la nature alpestre, le lac de Zurich, les champs fertiles, les frais ruisseaux ont certainement contribué à développer son talent lyrique. En outre, le spectacle de la liberté a pu éveiller en lui des idées toutes nouvelles. Peut-être doit-il encore à la Suisse les sentiments élevés qu'il prête, dans *Hermann et Thusnelda*, au héros de l'indépendance germanique.

La Suisse fut également profitable à Matthisson. Elle lui a inspiré un de ses meilleurs morceaux, le poème sur le Léman ¹.

Professeur et littérateur, MATTHISSON avait fait la connaissance de Bonstetten pendant un voyage de celui-ci en Allemagne ². Lorsque Bonstetten devint bailli de Nyon, en 1787, il invita le poète à se joindre aux amis qu'il réunissait autour de lui. D'un caractère indolent et affectueux, Matthisson accepta et se laissa vivre deux ans sur les bords du Léman qu'il apprit ainsi à connaître et qu'il se plut à célébrer.

Son poème n'est pas long. En voici le début :

Sur tes rives, ô beau lac, mes chants viennent s'égarer, au temps où tes contours pressés par des déserts n'avaient pas encore été parcourus par les pas de l'homme. J'imagine la solitude où maintenant, aussi loin que retentissent les cris joyeux de la

¹ MATTHISSON. (Frédéric). Né à Magdebourg en 1761, mort en 1831. Son poème sur le Léman est de 1789. Il parut dans le *Schweizerisches Museum*.

² Sur cet aimable Bernois, voyageur, littérateur et causeur spirituel, qui resta toujours jeune en dépit des années (1745-1832) et sur ses relations avec Matthisson et d'autres, voir l'intéressante étude d'Aimé Steinlen, *Charles-Victor de Bonstetten*. Lausanne, chez Bridel. 1860.

En dehors de sa correspondance, Bonstetten avait publié plusieurs ouvrages estimables, dont un, *Les Alpes et la Scandinavie*, contient de jolies pages sur les Alpes, qu'il connaissait bien.



Le Rosenlaui.

(D'après une aquarelle de Descourtiis, dessin de Rosenberg.)



L'ascension de Saussure au Mont-Blanc.

(D'après une aquarelle de Ch. de Mechel.)

liberté, le superflu vide sa corne dorée à l'humble foyer comme au palais de marbre des cités.

Beau lac, où depuis le jour que de tes bords je vis pour la première fois l'image colossale du Mont-Blanc se réfléchir dans tes flots, une joie doucement philosophique ne cessera de couronner de lierre mon front dégagé de soucis.

Il fait ensuite allusion à l'amitié d'Agathon (Bonstetten), qui lui a permis de contempler de pareils rivages, qu'il se plaît à imaginer, comme il vient de le dire, au temps lointain où ils étaient solitaires.

Alors, du sein de ce chaos ténébreux, Dieu laissa magiquement se dérouler ce paradis plein d'une grâce paisible et d'une splendeur sublime.

Elle apparut, cette contrée, à la ceinture orgueilleuse, comparable aux champs de Tempé, sur qui tous les attraits de la création sont versés à pleins bords ; cette merveille de la nature divine, comme le soleil, inondée de lumière et de beauté.

Puis c'est l'allusion obligatoire à Rousseau et aux personnages de son roman.

C'est là que celui dont la Vérité entoura de lierre l'urne funéraire, trouva la route qui mène au monde magique d'Héloïse, à ces régions d'un vol d'aigle où l'on n'atteindra plus.

O Clarens, tu t'élèves modestement sur la plage ; mais ton nom tracé sur le livre des temps vivra toujours. O Meillerie, plein d'abrupte majesté, ta renommée montera vers les astres éternels.

A tes rocs menaçants de s'écrouler vers ce gouffre où jamais le jour ne pénètre, là où l'exilé pleura sur Julie, à tes sommets où l'aigle voltige... l'étranger fixera souvent ses regards saisi d'un doux frisson, et pressant silencieusement le bras de sa bien-aimée.

Enfin, après le souvenir consacré à Horace, à Tibur, au plaisir des champs, c'est le retour au Léman.

Ici, je bénis gaiement le destin de l'Helvétie ; ici, où les fruits mûrissants des campagnes ne trompent point l'espoir du tra-

vailleur, où la récolte n'est pas dévorée par l'avidé publicain ; ici, mon cœur partage le bonheur d'un peuple libre, fondé sur les droits de l'homme et de la raison.

Ah ! tout ce que je demande au destin, c'est qu'ici près de ces bosquets traversés par le cours bienfaisant du ruisseau des Aulnes, il m'accorde, auprès d'une modeste chaumière, un jardin entouré pittoresquement de hauts et flexibles peupliers.

Ici, la sagesse jetterait des roses sur mes pas, la paix du ciel envelopperait mon âme et, ô ravissante extase, au couchant d'un beau soir, sans secousse, le moment viendrait où l'amitié en pleurant me fermerait les yeux.

Loin des bruits du monde, là le bonheur le plus pur m'apparaîtrait dégagé des nuages qui le voilent toujours à mes yeux. Où l'amitié, l'amour, la sagesse vivent en pieuse union, c'est là qu'est le ciel.

La fin est harmonieuse et touchante.

Sur ce promontoire, battu par la vague écumante, où reposant sur un tapis de mousse ma pensée suivait avec tant de charme les pas silencieux de la nature, c'est là qu'à l'ombre des chênes s'élèverait mon tombeau.

Point d'image de marbre, point de pierre menteuse de hauts faits, devant qui la vérité se détourne en rougissant, n'y viendrait déshonorer les restes du poète endormi que jamais l'éclat de la grandeur ne put éblouir.

La rose seule exhalerait ses parfums sur la tendre mousse qui préserverait ma poussière... Le rossignol caché sous les branches fleuries du printemps y filerait dans la nuit les sons harmonieux de sa douleur... et bientôt dans le hameau l'on se dirait que le berger, à la lueur tranquille de la lune, entend des chants doux et amortis, comme dans le lointain le murmure des abeilles, comme le souffle du printemps à l'épanouissement des fleurs.

On le voit, la muse de Matthiesson est aimable et tendre. En revanche, lorsqu'elle veut chanter les montagnes, elle manque d'élan. Elle ne sait pas quitter les bords du lac.

Dans les lettres de voyage du poète qui nous promènent à Zurich, à Einsiedeln, à Coire, à Lausanne, à



Dans le Val des Dix (Valais).

(Phot. G.-L. Arlaud, Genève)

Coppet, c'est le même ton facile et léger avec d'agréables détails sur les mœurs et les caractères. Au fond, c'est un peintre de la société plutôt que de la nature.

En dépit de la félicité qu'il se promettait sur les bords du Léman, Matthiesson reprit son existence quelque peu vagabonde où nous n'avons pas à le suivre. Mais il revit plusieurs fois Bonstetten, non plus à Nyon, mais chez lui, à Valeyres, dans le Pays de Vaud, en 1810 et en 1820. Il revit aussi le doyen Bridel, qu'il avait connu à Montreux, et il put saluer d'un regard suprême et reconnaissant le beau lac auquel il devait une de ses inspirations les plus durables.

* * *

Les voyageurs français ne pouvaient manquer à la Suisse. Le voisinage, la mode, les progrès de la circulation, de communs souvenirs historiques, tout contribuait à les pousser vers les Alpes, au lendemain de l'Empire. Aussi leur devons-nous toute une série de *Lettres* ou d'*Impressions*, où se marque bien le caractère national : le besoin de se mettre en scène, celui de tout voir et de tout expliquer, et souvent le talent de conter, avec un tour d'esprit particulier, tantôt railleur et tantôt sentimental.

Tenez-vous pour le sérieux ? Lisez les *Lettres* de RAOUL ROCHETTE, archéologue et homme du monde, plus tard membre de l'Institut, dont les impressions gagneraient à s'exprimer dans un langage moins soigneusement apprêté, peigné et distingué¹. L'auteur

¹ ROCHETTE (Raoul). *Lettres sur la Suisse*. Ecrites en 1819, 1820, 1821. 2 vol. in-8. Paris 1822. L'auteur (1789-1854), archéologue, critique d'art, historien, fut professeur au Collège de France et membre de l'Institut.

connaît son défaut. C'est en vain qu'il nous dit, dans sa Préface : « ...J'écrivais chaque soir ce que j'avais vu, appris, éprouvé dans le cours d'une journée laborieuse. J'écrivais en présence même des objets qui m'intéressaient, ou du moins l'âme encore émue des sensations qu'ils m'avaient causées. Je laissais courir ma plume, pour ainsi dire, comme j'avais couru moi-même... »

« Placé, comme je l'étais toujours, sous le charme de la nature, j'ai dû *quelquefois, écrire sous sa dictée.* » Non ; si la nature avait dicté, l'écrivain serait plus naturel. Or il semble toujours parler dans un salon, devant un auditoire élégant et attentif.

Par exemple, lorsqu'il chemine sur la route de Berne à Thoune, et qu'il se dirige vers l'Oberland :

Je suis enfin sur le seuil des Alpes ; j'approche le cœur plein d'une émotion inexprimable, l'œil constamment fixé sur ces masses prodigieuses dont, pendant mon séjour à Berne, je n'étais occupé qu'à reconnaître les formes, à calculer les proportions et les distances. Je n'ai plus qu'un pas à faire pour pénétrer dans le sanctuaire de la nature, pour contempler à leur base ces monts sourcilleux qui semblent porter tout le poids de la voûte céleste. J'ai devant moi deux de ces colosses placés en avant des hautes Alpes comme les gardiens de ce temple auguste ; à droite, s'étend la longue chaîne du Stockhorn, composée d'une multitude d'arêtes d'un aspect bizarre, du milieu de laquelle s'élance la cime principale.. ; un peu vers le sud-est, le superbe Niesen, dont la forme pyramidale se détache au-dessus de ce vaste amphithéâtre, dresse encore plus haut sa cime souvent cachée dans les nuages. Au delà, le terrain s'élève par d'innombrables degrés de l'architecture la plus hardie jusqu'à ces monts sublimes, tous couverts d'une neige vieille comme le temps, brillante comme aux premiers jours du monde, et dans le large intervalle qui s'étend à l'orient du Niesen l'œil découvre une portion considérable des glaciers qui descendent des flancs de la Blumlisalp. Etc. (Lettre VIII.)

Entendez-le parler de la Jungfrau :

Les poètes des Alpes en donnant à ce mont sublime le nom de *Jungfrau* se plaisent à l'imaginer comme une jeune fille dont la ceinture éblouissante n'a jamais été détachée, dont le sein inabordable n'a jamais senti l'impression d'une main humaine. Cette masse de neige qui la couvre est sa robe virgine ; sa tête superbe, élevée au-dessus des nuées, semble dédaigner l'hommage même qu'on veut lui rendre, et le vaste manteau qu'elle porte en tout temps recèle, en ses immenses replis, la mort du téméraire mortel qui tenterait d'y pénétrer. (Lettre XIII.)

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

Plaisanterie à part, sauf ce défaut, qui ne laisse pas d'être irritant parfois, l'ouvrage est d'un intérêt véritable et soutenu. L'auteur a d'ailleurs vu tout ce qu'il fallait voir. Il s'est promené de Bâle à Sion et de Schaffhouse à Genève. Il a vu les lacs, les cascades et la chute du Rhin. Il a poussé jusqu'au glacier du Rhône et, comme il convient, contemplé du haut du Righi le coucher du soleil. Il connaît Interlaken, la vallée de Lauterbrunnen, où il y a trop d'Anglais, Grindelwald et Meiringen. « J'ai vu maintenant plusieurs des plus belles vallées de la Suisse, et je puis dire que celle de Meiringen réunit tous les avantages que j'ai trouvés disséminés ailleurs. » (Lettre XXVIII.) Comme M. de Mayer, gentilhomme et galant, il a admiré la beauté des villageoises du Hasli-Thal. Il en décrit la taille élancée, le teint frais et les coquets ajustements.

En même temps que les montagnes, il a vu les villes : Berne, dont il apprécie le sage gouvernement ; Zurich, dont il célèbre les goûts littéraires ; Bâle, si heureusement placée pour le commerce ; Schaffhouse, qui lui inspire quelques pages sur Jean de Muller. Et il joint

l'histoire à la description. Il étudie les institutions politiques et sociales, les mœurs et la vie privée, et il ne manque pas d'honorer les grands noms du pays. Il se refuse à contester l'existence de Guillaume Tell :

« Si l'histoire de Guillaume Tell n'était qu'une fable populaire, il faudrait encore la respecter, puisqu'un grand peuple y trouve une grande leçon de patriotisme ; et la philosophie même devrait applaudir à une erreur aussi utile, au lieu de chercher à la combattre. Mais la crédulité des Suisses n'a pas besoin d'une pareille excuse, et les droits sacrés d'une croyance qui fonda chez eux la liberté peuvent se concilier sans peine avec les droits aussi sacrés de la vérité. »

Pour conclure, cet ouvrage accompagné de jolies gravures du dessinateur Kœnig, de Berne, eut beaucoup de succès dans son temps et méritait d'en avoir.

C'est un tout autre genre que celui d'Alexandre Dumas, dont les *Impressions de voyage* sont de 1832.

DUMAS, c'est déjà un peu Tartarin — sans le ridicule de M. de Mayer, gentilhomme de 1784, mais aussi sans les gambades de Tartarin sur la Jungfrau. Car Dumas ne se pique pas d'alpinisme, malgré quelques courses dans l'Oberland. Aux sommets, il préfère les grandes routes où l'on recueille les légendes et des souvenirs. Mais comme Tartarin, il se lie aisément avec ses compagnons de voyage et ses guides. Il est, comme lui, sans façon, expansif et cordial. Il a toujours la main tendue et le cœur sur la main. Il ne demande pas au pays des émotions violentes ; il ne lui demande que des histoires et, au besoin, il lui en prête.

C'est avec une aimable facilité qu'il mêle le rire au



Soir d'hiver dans l'Engadine.

(Phot. A. Steiner)

drame et le roman à l'histoire. Il accommode à la même sauce, en habile cuisinier qu'il se flattait d'être, Guillaume Tell et Jacques Balmat, les truites du Rhône et les ours de Berne. Quelle est la part du romancier ? On n'a pas le temps de se le demander, tellement ce diable d'homme vous entraîne de son pas rapide et de sa causerie intarissable. Le succès du livre fut très vif. Il poussa l'auteur vers d'autres pays qu'il a également décrits, mais aucun autre avec autant de verve et d'agrément, et il poussa aussi beaucoup de lecteurs vers la Suisse. Et voilà comment ce Juif Errant de la littérature qui méritait bien un fauteuil à l'Académie française, pour s'y reposer ; voilà comment ce Tartarin du drame romantique et du feuilleton populaire a contribué, pour sa part, à la vogue des Alpes ¹.

Citer quelques-unes de ces *Impressions*, c'est bien difficile. Il y en a tant et de tant de sortes. Trouvons cependant une place pour cette page descriptive. Elle prouve que l'amusant conteur savait, devant la nature, s'élever au grand style. C'est un tableau de l'horizon du haut du Faulhorn (Oberland), un des meilleurs observatoires où on doive se placer.

En nous tournant vers le nord, nous avions en face de nous toute la chaîne des glaciers que nous voyions depuis Berne et qui, quoique courant de l'orient à l'occident, à quatre ou cinq lieues de nous, paraissait fermer l'horizon à quelques pas de distance seulement. Tous ces colosses, aux épaules et aux cheveux blancs, semblaient la personnification des siècles se tenant par la main en encerclant le monde. Quelques-uns, plus géants encore que les autres, tels que le Wetterhorn, le Finsteraarhorn, la Jungfrau et la Blumlisalp, dépassaient de la tête toute cette

¹ DUMAS (Alexandre) 1803-1870, fils d'un général de la République et père de l'auteur dramatique, qui fut, en revanche, de l'Académie française, fermée à l'auteur des *Trois mousquetaires*.

famille patriarcale de vieillards, et, de temps en temps, nous donnaient le bruyant spectacle d'une avalanche se détachant de leur front, se déployant sur leurs épaules comme une cascade; et se glissant entre les rochers qui forment leurs armures comme un serpent immense dont les écailles argentées reluisent au soleil. Chacun de ces pics porte un nom significatif, qu'il doit soit à sa forme, soit à quelques traditions connues des gens du pays, tels que le Schreckhorn (pic tronqué?) ou la Blumlisalp (montagne des Fleurs) ¹.

En nous tournant vers le midi, le paysage changeait complètement d'aspect. A trois pas de l'endroit où se posaient nos pieds, la montagne, fendue par quelque cataclysme et coupée à pic, laissait apercevoir, s'étendant à six mille cinq cents pieds audessous de nous toute la vallée d'Interlaken, avec ses villages et ses deux lacs qui semblaient d'immenses glaces placées là dans leur cadre vert pour que Dieu puisse s'y mirer du ciel. Au delà et dans le lointain, se détachaient en masses sombres, sur un horizon bleuâtre, le Pilate et le Righi, placés aux deux côtés de Lucerne comme les géants des *Mille et une Nuits* chargés de garder quelque ville merveilleuse ; tandis qu'à leurs pieds se tordait le lac des Quatre Cantons, et derrière eux, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, resplendissait le lac bleu de Zoug, confondu avec le ciel auquel il semblait toucher. (Chap. XXIII.)

Cela, c'est du meilleur Dumas. On le retrouve dans nombre de pages semblables, comme aussi dans ces légendes alpestres qu'il ne manque pas de recueillir sur la route et qu'il excelle à conter.

« Ces histoires éternelles, dont peut-être on fera honneur à mon imagination, parce qu'aucune histoire ne les relate, parce qu'aucun itinéraire ne les consigne, m'ont toutes été racontées plus ou moins poétiquement par ces enfants des montagnes qui sont nés dans le même berceau qu'elles ; ils les tenaient de leurs pères, à qui les

¹ Quelques pages avant celle-ci, il conte la légende destinée à expliquer pourquoi l'ancienne « montagne des Fleurs » est aujourd'hui couverte de neige.

aïeux les avaient dites. Mais cependant, peut-être, ils ne les répéteront pas à leurs enfants ; car de jour en jour le sourire incrédule du voyageur, esprit fort, arrête sur leurs lèvres ces légendes naïves qui fleurissent, comme les roses des Alpes, au bord de tous les torrents, au pied de tous les glaciers. »

C'est quelques années après Dumas que GEORGE SAND fit son voyage en Suisse ¹.

Dans l'été de 1836, elle alla rejoindre à Genève le musicien Franz Liszt, et c'est avec lui, avec Daniel Stern (comtesse d'Agoult) et quelques autres compagnons, sous la conduite du « major » suisse Adolphe Pictet, qu'elle s'achemina vers le Mont-Blanc et la Suisse. Caravane romantique et qui porte sa date ; car George Sand, bien que flanquée de ses deux enfants, Maurice et Solange, était habillée en homme, avec une blouse et des guêtres, et elle fumait. Caravane qui offusque Töpffer, lequel en conserve un souvenir malveillant.

« Le touriste Sand se croit des impressions et il n'en a pas ; des sensibilités mystérieuses et c'est tout simplement son habit qui est de couleur cannelle. Bêtement assis ou bêtement debout, il pose on ne sait ni pour qui ni pourquoi ; et avec cela blafard, étonné, blasé, plat, musqué. Lélia fumeur et Tremnor tout ensemble... Ah ! le drôle d'animal ! le ridicule et digne produit d'une littérature au rebours de l'art, du bon sens et de la morale ! »

Le « touriste Sand » voyage avec l'esprit railleur

¹ SAND (George). *Lettres d'un voyageur*. Paris, 1843, in-12. Tome IX de l'édition Perrotin. Elles sont faites de lettres de 1834 (Venise), de 1835 (lettres à Everard), de 1836 (Savoie et Suisse).

qu'il avait pris dans ses fréquentations littéraires et ne s'épargne pas le couplet traditionnel sur les Anglais.

Je me suis demandé, en regardant attentivement le crâne, la physionomie et l'attitude des cinquante Anglais qui, chaque soir, se renouvelaient autour de chaque table d'hôte de la Suisse, quel pouvait être le but de tant de pèlerinages lointains, périlleux et difficiles; et je crois avoir fini par le découvrir grâce au major que j'ai consulté dans cette circonstance. Voici : pour une Anglaise, le vrai but de la vie, c'est de réussir à traverser les régions les plus élevées et les plus orageuses sans avoir dérangé un cheveu à son chignon. Pour un Anglais, c'est de rentrer dans sa patrie après avoir fait le tour du monde sans avoir sali ses gants ni troué ses bottes. C'est pour cela qu'en se rencontrant le soir dans les auberges après leurs pénibles excursions, hommes et femmes se mettent sous les armes et se montrent d'un air satisfait dans toute l'imperméabilité majestueuse de leur tenue de touristes.

Mais le « touriste Sand » voyageait aussi sous l'influence de Rousseau, de qui il tient son amour pour la nature, son goût pour la botanique et aussi l'éclat de son style. Que dire de cette magnifique apostrophe aux sommets, comme il n'en échappa jamais au bon Töpffer.

Et toi, ô grande Suisse, ô vous belles montagnes, ondes éloquentes, aigles sauvages, chamois des Alpes, lacs de cristal, neiges argentées, sombres sapins, sentiers perdus, roches terribles ! Ce ne peut être un mal que d'aller me jeter à genoux, seul et pleurant au milieu de vous. La vertu ni la République ne peuvent défendre à un pauvre artiste chagrin et fatigué d'aller prendre dans son cerveau le calque de vos lignes sublimes et le prisme de vos riches couleurs. Vous lui permettrez bien, ô échos de la solitude, de vous raconter ses peines ; herbe fine et semée de fleurs, vous lui fournirez bien un lit et une table ; ruisseaux limpides, vous ne retournerez pas en arrière, quand il s'approchera de vous ; etc.

C'est sous la plume d'une autre femme qu'il faut

chercher un enthousiasme semblable pour les Alpes, celle de M^{me} Edgar Quinet, dans les *Souvenirs d'un voyage dans l'Oberland*.

Fille du poète et patriote roumain George Asaky, nourrie de vastes lectures, éprise de bonne heure de rêves généreux, Hermione Asaky avait été associée par son mariage avec Edgar Quinet (1851) aux idées et aux travaux littéraires de l'éminent écrivain. Quinet, alors proscrit par le Second Empire, habitait Bruxelles. On ne s'amuse guère en Belgique. Pour se distraire, pendant l'été de 1857, le ménage Quinet prit le chemin de la Suisse. Bâle, le Righi, l'Oberland, Meiringen, le Hasli-Thal, le Saint-Gothard, Zurich, furent les étapes principales de ce voyage auquel nous devons des pages remarquables. On en jugera.

Au commencement, les Alpes vous écrasent. On est absorbé par la contemplation de ces forces supérieures, de ces cimes où l'homme n'arrive pas, véritables *déserts verticaux*. On se sent en présence de quelque chose d'étranger à l'homme.

Il faut du temps pour s'approprier cette gigantesque nature. D'abord on est pris d'un désir de contemplation inerte ; une sorte de stupeur vous ôte la réflexion et la sensibilité. On ne vit que par les yeux ; l'immobilité des pierres semble vous gagner. Peu à peu on se réveille, et l'intensité de vie s'accroît à mesure qu'on entre dans la familiarité des Alpes. Chacune des montagnes acquiert alors un caractère différent et prend un sens. On est en face d'une création vivante, intelligente, au lieu d'une aveugle agglomération de forces confuses et indistinctes. Dans ces figures de pierres apparaît une personnalité, un esprit de vie. Ces fantômes de granit, debout à l'horizon, font aussi penser à Michel Ange.

Oui, ces rochers aux larges assises, alignés en murailles, couchés en amphithéâtres, façonnés en grâins ; ces marches taillées pour des dieux, ces tours élevées par les mains des géants, ce sont les conceptions d'un grand artiste. Alpes sublimes, vous êtes la statuaire de Dieu !

Elle écrit, à propos de la Wengernalp :

Spectacle écrasant, immensités entrevues dans les cieux et dans la plaine ; non, cette vue n'est pas faite pour l'homme. Le regard éperdu cherche un refuge dans un horizon plus familier, et s'arrête sur la verdoyante vallée de Grindelwald, avec ses maisons, ses vergers et le glacier inférieur qui blanchit entre les sapins.

Faut-il passer en revue les géants du haut de la Wengernalp ? Feraï-je leur dénombrement à la manière des héros d'Homère ? Voici d'abord nos anciens alliés, le Mettenberg aux épaules colossales ; l'Eiger, héros unique entre tous par la fierté de sa stature ; le Wetterhorn, couvert de son glacier comme d'un bouclier, armé de ses aiguilles, sillonné de profondes déchirures.

Au milieu de ce groupe principal trône la Jungfrau aux trois diadèmes dentelés. Sa rivière de diamants étincelle au soleil. Rien ne ternit sa blanche couronne ; les nuages la respectent, tandis qu'ils voilent par moments les autres sommets. Auprès d'elle, le sombre Moine s'enveloppe de sa bure. Chacune de ces vénérables montagnes a son trait particulier. C'est vers la souveraine des Alpes que le regard est ramené perpétuellement. Est-ce son nom virginal, emblème de pureté ; est-ce la majesté de l'innocence qui émeuvent en sa présence ? On se sent dans une vaste église, prêt à rendre un culte à la madone des Alpes.

Ces pages font pressentir le talent littéraire qui remplira plus tard les *Mémoires d'Exil* et d'autres livres plus personnels ¹.

Bien différentes d'inspiration, et d'un tour d'esprit bien français, celles du roman d'Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes* (1881).

C'est en Suisse même, à Montreux, devant le Léman,

¹ En 1858, fatigué de la Belgique, le ménage Quinet vint s'établir sur les bords du Léman, au-dessus de Chillon, à Veytaux. Il y attendit jusqu'en 1870, la chute de l'Empire. Quinet mourut en 1875, sa femme en 1895.

Voir dans notre *Léman* le chapitre que nous avons consacré au séjour de Quinet, à Veytaux et quelques pages des *Mémoires d'Exil*.

que fut écrite en grande partie cette « Tartarinade » digne de son aînée. Autour du terrible Tarasconais, transformé de chasseur en alpiniste, se succèdent de jolis tableaux, pris sur le vif, tour à tour légers et pittoresques. C'est d'abord l'Hôtel du Righi-Kulm, avec sa table d'étrangers où les compotiers de riz et de pruneaux alternent en longue file, sous les plantes vertes, et partagent les convives en deux fractions rivales et presque féroces. « Les Riz se reconnaissaient à leur pâleur défaite, les Pruneaux à leurs faces congestionnées. »

Puis, c'est l'attente du soleil du haut du Righi, dans le brouillard du matin, alors que le soleil s'obstine à se dérober.

Il fallait renoncer aux gigantesques effets annoncés sur les Guides. En revanche, les tournures hétéroclites des danseurs de la veille arrachés au sommeil se découpaient en ombres chinoises, falottes et cocasses ; des châles, des couvertures, jusqu'à des courtines de lit les recouvraient. Sous des coiffures variées, bonnets de soie ou de coton, capelines, toques, casquettes à oreilles, c'étaient des faces effarées, bouffies, des têtes de naufragés perdus sur un îlot en pleine mer et guettant une voile au large de tous leurs yeux écarquillés.

Et rien, toujours rien !

Pourtant, certains s'évertuaient à distinguer des cimes dans un élan de bonne volonté, et, tout en haut du belvédère, un grand diable vêtu jusqu'aux pieds de son ulster à carreaux, détaillait imperturbablement l'invisible panorama des Alpes bernoises en désignant à haute voix les sommets perdus dans la brume.

« Vous voyez, à gauche, le Finsteraarhorn, quatre mille deux cent soixante quinze mètres ; le Schreckhorn, le Wetterhorn, le Moine, la Jungfrau dont je signale à ces demoiselles les proportions élégantes. »

Des dos ronds, des tartans dont les franges balayaient la neige, s'éloignaient, disparaissaient dans le brouillard de plus en plus

épaissi. Bientôt il ne resta plus, sur le plateau froid et désolé d'une aube grise, que Tartarin et le joueur de cor des Alpes qui continuait à souffler mélancoliquement dans l'énorme bouquin, comme un chien qui aboie à la lune.

Après le Righi, c'est la traversée du lac des Quatre-Cantons sous la pluie, cette pluie incessante qui ne laisse à la nature qu'un aspect piteux et lamentable. « On abordait le ponton de débarquement ; des gens descendaient, montaient, également trempés, crottés et silencieux. C'était, sur le petit port, un va et vient de parapluies et d'omnibus vite évanouis. »

Heureusement le soleil reparait avec Interlaken, et l'ascension de la Jungfrau par Tartarin. Puis, c'est un autre coin de la Suisse : c'est le Léman avec le château de Chillon, Montreux, avec le marché de la Rouvenaz et le cimetière fleuri de Clarens. Enfin, c'est Chamonix avec le Mont-Blanc où Tartarin couronne, non sans culbute, sa carrière d'alpiniste.

Parmi ces tableaux variés passent des silhouettes qui nous sont devenues familières, avec celle de Tartarin : celles des nihilistes russes, de la petite Sonia, de quelques amis de Tartarin et celle enfin de l'ineffable guide Bompard, qui est lui-même de Tarascon. C'est tout dire. « Car ce joyeux petit peuple, pas plus gros qu'un pois chiche, reflète et résume les instincts de tout le Midi français, vivant, remuant, bavard, exagéré, comique, impressionnable, et si Tarascon résume le Midi, Tartarin résume Tarascon. »

De cette joyeuse fantaisie alpestre dont la Suisse n'a pas à se fâcher et dont elle n'a pu que sourire, une page est particulièrement à retenir. C'est la facétie énorme que l'auteur met dans la bouche de Bompard qui se



Le lac de Bettmer (Valais).

(Ph. A. Boissonnas, Genève)

flatte d'expliquer et de révéler la Suisse au voyageur naïf découvert par lui dans le bon Tartarin.

La Suisse à l'heure qu'il est, monsieur Tartarin, n'est plus qu'un vaste kursaal, ouvert de juin en septembre, un casino panoramique où l'on vient se distraire des quatre parties du monde, et qu'exploite une compagnie richissime à centaines de millions de milliasses, qui a son siège à Genève et à Londres. Il en a fallu de l'argent, figurez-vous bien, pour affermer, peigner et pomponner tout ce territoire, lacs, forêts et cascades ; entretenir tout un peuple d'employés, de comparses, et, sur les plus hautes cimes, installer des hôtels mirobolants, avec gaz, téléphone, télégraphe.

— C'est pourtant vrai, songe tout haut Tartarin, quise rappelle le Righi.

— Si c'est vrai ? Mais vous n'avez rien vu. Avancez un peu dans le pays. Vous ne trouverez pas un coin qui ne soit truqué, machiné comme les dessous de l'Opéra ; des cascades éclairées *a giorno*, des tourniquets à l'entrée des glaciers, et pour les ascensions des tas de chemins de fer hydrauliques ou funiculaires. Toutefois, la compagnie songeant à sa clientèle d'Anglais et d'Américains grimpeurs, garde à quelques Alpes fameuses, la Jungfrau, le Moine, le Finsteraarhorn, leur apparence dangereuse et farouche, bien qu'en réalité, il n'y ait pas plus de risque là qu'ailleurs.

— Pas moins, les crevasses, mon bon ; ces horribles crevasses, si vous tombez dedans.

— Vous tombez sur la neige, monsieur Tartarin, et vous ne vous faites pas de mal.

Il y a toujours en bas, au fond, un portier, un chasseur, quelqu'un qui vous relève, vous brosse, vous secoue, et gracieusement s'informe : « Monsieur n'a pas de bagages ? »

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Gonzague ?

Et Bompard, redoublant de gravité :

— L'entretien de ces crevasses est une des plus grosses dépenses de la compagnie.

Tartarin hésite à croire son compagnon sur parole. Pourtant il réfléchit à tout ce qu'il a vu déjà d'extraordinaire en quatre jours : le soleil du Righi, la farce de Guillaume Tell, et les inventions de Bompard lui paraissent d'autant plus vraisemblables

que, dans tout Tarasconnais, le hâbleur se double d'un gobeur.

— Différemment, mon bon, comment expliquez-vous ces catastrophes épouvantables ; celle du Cervin, par exemple.

— Il y a seize ans de cela. La compagnie n'était pas encore constituée.

— Mais l'année dernière encore, l'accident du Wetterhorn, ces deux guides ensevelis avec leurs voyageurs.

— Il faut bien, té, pardi, pour amorcer les touristes ! Une montagne où l'on ne s'est pas un peu cassé la tête, les Anglais n'y viennent plus. Le Wetterhorn périlait depuis quelque temps. Avec ce petit fait divers, les recettes ont remonté tout de suite.

— Alors, les deux guides ?

— Se portent aussi bien que les voyageurs. On les a seulement fait disparaître, entretenus à l'étranger pendant six mois... Une réclame qui coûte cher, mais la compagnie est assez riche pour s'offrir cela.¹

Qu'est-ce que cette « charge » sinon, sous une forme plaisante et paradoxale, destinée à lui donner tout son relief ; qu'est-ce, sinon la critique de cet industrialisme parfois excessif qui s'attaque aux Alpes, qui souvent en altère la beauté et menace d'affaiblir l'admiration qu'elles attendent de nous ?

Déjà, en 1836, Töpffer signalait le danger.

« Aujourd'hui, le bruit terrestre a pénétré dans le cœur de cet Eden (Oberland). La boutique a rampé jusque sur ces cimes ; elle s'y est établie, cramponnée ; les vendeurs sont partout dans le temple, au chœur, sur l'autel ; nul ne les en chassera. Au contraire, d'autres arrivent, d'autres viendront. A la suite des boutiques, des vendeurs, des spéculateurs de pittoresque, de belle nature et d'émotions, les chemins s'ouvrent, les routes se percent, de terre, de sable d'abord, de fer plus tard... A mesure que la civilisation s'étendra, à mesure qu'elle

¹ *Tartarin sur les Alpes* (Chap. 5) 1 vol. Paris, chez Fasquelle.

propagera ses merveilles davantage ; à mesure qu'elle aura mieux déchargé l'homme de toute peine à prendre, fabriqué plus d'itinéraires, créé plus de touristes, à mesure aussi les émotions alpestres, la vive joie des montagnes et le religieux enthousiasme des beautés de la nature seront plus rares ¹. »

En 1869, John Ruskin écrivait ² :

« Ce premier jour de mai 1869, je me retrouve écrivant là où mon œuvre fut commencée il y a trente-cinq ans, en vue des neiges des Alpes supérieures. Dans cette moitié de ce qui est la durée de vie permise à l'homme, j'ai vu d'étranges calamités fondre sur tous les spectacles que j'ai le mieux aimés et tâché de faire aimer aux autres. La lumière qui jadis réchauffait ces pâles sommets, de ses roses à l'aurore et de sa pourpre au couchant, est maintenant affaiblie et obscurcie ; l'air qui, jadis, enduisait d'azur les crevasses de tous leurs rochers dorés, est maintenant souillé par les lourdes volutes de fumée vomie par du feu pire que celui des volcans ; les ondulations mêmes de leurs glaciers diminuent et leurs neiges s'évanouissent, comme si l'enfer avait soufflé dessus ; les eaux qui jadis s'enfouaient à leur pied en un repos de cristal sont maintenant ternies de nappe en nappe et de rive en rive. Ce que je dis là n'est point dit au hasard, — c'est rigoureusement, — horriblement vrai ! Je sais ce qu'étaient les lacs de la Suisse ; aucune vasque de fontaine alpine à sa source n'était plus limpide. Ce matin, sur le Léman, à un demi-mille du

¹ TIEFFER. *Derniers voyages en zig-zag*. Avec une préface de P. Seippel. Genève, chez Jullien. 2 vol. 1910. (Tome II. *Voyage en Suisse et dans l'Oberland*. 1836.)

² *The Queen of the Air*.

bord, je pouvais à peine voir le plat de ma rame, à deux mètres de profondeur..... »

A la vérité le tableau de Ruskin est peint à l'encre de Chine. L'auteur des *Sept lampes de l'architecture* était déjà nerveux et excitable. Sa santé s'altérait et il avait parfois quelque ressouvenir amer de la belle jeune fille de Perth qui l'avait quitté pour s'allier au peintre John Everett Millais.

De nos jours, Eugène Rambert, Edouard Rod, Philippe Godet, Gaspard Vallette, Paul Seippel et bien d'autres ont poussé le même cri d'alarme.

Est-il fondé ? A s'ouvrir aux étrangers, la Suisse risque-t-elle, comme on le prétend, de voir s'affaiblir ses vieilles mœurs ? Contre un danger peut-être chimérique, faut-il fermer le pays ? Et comment le fermer d'ailleurs ? Comment le priver d'un tribut fort légitime apporté par le goût de plus en plus vif de la nature, la facilité croissante des voyages, le développement continu de l'industrie du tourisme ? Peut-on reprocher aux Alpes d'être trop belles et à nos hôteliers de recevoir trop bien leurs visiteurs ?

Évitons les déclamations. Il ne semble pas impossible d'accorder tout le monde.

Les étrangers n'ont qu'à venir à la montagne, comme le souhaitait Michelet, en laissant chez eux leurs passions de la ville. Qu'ils se bornent à lui demander le grand air, le vaste horizon, l'hospitalité simple et large, sans rien de leurs distractions frivoles ou malsaines, de leur luxe, de leurs exigences. D'autre part, il faut faire comprendre aux montagnards leurs véritables intérêts et les empêcher de donner dans les entreprises absurdes ou ruineuses. Les vieilles mœurs sauront bien



Les Mischabel.

(Phot. G.-L. Arlaud, Genève)

se défendre elles-mêmes, et nous ne voyons pas qu'elles soient fort entamées jusqu'à présent. Y a-t-il rien de changé depuis plus d'un demi-siècle, depuis les plaintes de Töpffer, dont la manie était de se plaindre ?

« L'auguste paix des champs n'est point encore troublée...

» Le crésu ne grésille plus, mais qui s'en plaindrait ? La vallée n'est plus à l'écart, qui le regretterait ? Il passe des blouses bleues et les gamins ont le teint hâlé. C'est un aimable pays. Des hôtels offrent le bien-être ; de leurs fenêtres, l'étranger contemple les arêtes des montagnes qui s'aiguisent sur l'azur du ciel ; c'est bien, c'est très bien.

» Mais puisses-tu, chalet bruni, infuser à tout ce monde qui vient à toi, l'amour de la campagne, le sentiment de la nature, la poésie qui s'abrite sous ton toit. Invite-le à s'asseoir à l'heure du berger, sur le banc qui longe la porte charretière de la grange ; à prendre les sentes bordées de ronces, à boire aux calices des fleurs, à se dégouliner parmi les fondrières, à enjamber les ruisselets, à se joindre à tes gens pour allumer là-haut, le soir du 1^{er} août, le feu de joie qui répond aux feux de la vallée et des sommets.

» Dis-lui cela, petit chalet bruni ; mieux que moi, tu sais chanter la montagne ¹. » ●

¹ G. BETTEX. *Montreux*. 1913. Chap. VI. Sur la question posée dans les dernières pages de ce chapitre, et qu'il nous suffit d'indiquer sans prétendre la résoudre, voir Ed. Rod, *Là-Haut*, roman, 1891, et *La Montagne suisse*, magistral article dans *La Suisse au XIX^e siècle* ; Tome III. — J. Wiedmer, *Flut*, roman, 1904. C'est l'histoire d'un village fictif de l'Oberland bernois, ruiné par l'industrie hôtelière. — Gaspard Vallette: *Le montagnard dans la littérature suisse contemporaine*. (*Echo des Alpes*, 1911.)

CHAPITRE V

Les Alpes dans la littérature nationale.

I. LA SUISSE ALLEMANDE

Et tout d'abord, dans un pays comme la Suisse, partagé entre trois langues et deux religions, coupé de montagnes, façonné par la nature, l'histoire, les habitudes, à la « vie cantonale », dans ce pays pouvait-il naître et se développer une littérature nationale ?

Répondons hardiment oui. Et la preuve, c'est que cette littérature existe. Et cette unité littéraire, la Suisse la doit précisément aux Alpes. Les Alpes n'ont pas été seulement pour le pays le berceau où il a grandi, le rempart qui a protégé sa jeune liberté aux temps héroïques et qui protégerait encore sa virile indépendance ; elles ont encore ouvert à sa littérature la plus abondante source d'inspiration. Elles ont donné naissance à toute une bibliothèque alpestre, si l'on peut ainsi parler, où les belles études scientifiques s'unissent aux œuvres littéraires comme l'histoire, le roman, la poésie et la critique. Cette inspiration s'est étendue aux beaux arts et particulièrement à la peinture. Et c'est ainsi qu'après avoir été de moitié dans sa naissance et dans son histoire, les Alpes sont entrées dans la production intellectuelle du pays, pour ajouter à l'admiration

que commande la nature, l'estime qui s'attache à des œuvres de valeur, très personnelles, véritablement nationales.

Cet *helvétisme* littéraire, ainsi qu'on l'a heureusement appelé, est né dans le courant du XVIII^e siècle. Il est né dans la Suisse allemande, dans cette région de culture intellectuelle dont Zurich, depuis la Réforme, était l'ardent et fécond foyer. Il y eut à Zurich, au XVIII^e siècle, un écrivain d'un savoir étendu et d'un labeur infatigable qui employa sa longue carrière à travailler et à faire travailler autour de lui. C'était Jean-Jacques Bodmer (1698-1783), auquel il vient d'être consacré une copieuse et remarquable étude ¹.

BODMER qui fut, pendant cinquante ans, professeur d'histoire à Zurich, était choqué de la faiblesse que trahissait alors la littérature de l'Allemagne, dont « l'école de Zurich » subissait l'influence. Klopstock et Wieland n'étaient pas encore venus, en précédant Goethe et Schiller. Dès 1722, Bodmer entreprit contre l'Allemagne une réaction dans laquelle il fut secondé activement par Breitinger.

La Suisse était-elle donc réduite à l'imitation étrangère ? Lui était-il interdit de trouver chez elle des sources d'inspiration ? Telle fut la pensée originale de Bodmer. Elle dirigea désormais son inlassable production dans tous les domaines : critique, traduction, histoire, poésie, théâtre même. Car il écrivit un *Guillaume Tell* — très faible — et un *Charles de Bourgogne*, un

¹ *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle : Bodmer et l'Ecole suisse*, par G. de Reynold, in-8°, chez Bridel, Lausanne, 1912. Tous ceux qui aiment les lettres et leur pays seront reconnaissants à l'auteur de cet énorme travail, qui nous a été particulièrement utile.

peu moins mauvais, qui avaient la prétention de fonder un théâtre national.

Mais cet excellent homme n'avait que des idées ; idées justes auxquelles l'avenir allait donner raison. Il lui manquait le talent d'écrivain nécessaire à un chef d'école. Tout ce qu'il a écrit ne s'élève guère au-dessus du médiocre. Heureusement, et de son vivant même, parut un ouvrage qui eut plus d'influence que ses théories et que ses nombreux volumes. C'était le poème de Haller, *Die Alpen*.

HALLER, comme nous l'avons vu, était tout jeune lorsqu'il publia son poème (1732). Il n'y attachait pas une grande importance. L'ouvrage était sorti de ses promenades botaniques. En l'écrivant, il obéissait certainement à son goût pour les Alpes ; mais il y cédait aussi à ses souvenirs classiques de bon humaniste. Il y cédait encore à la faveur dont jouissait alors la poésie morale, à la façon de Pope et de Voltaire. Il est piquant d'ailleurs de constater que le poème fut froidement accueilli à Berne. Pouvait-on sacrifier à la poésie pastorale sans encourir le reproche de légèreté ? Haller avait beau appartenir à une vieille famille, depuis longtemps appréciée dans la conduite des affaires publiques, le patriciat bernois lui tint rigueur de son livre.

Or, ce livre, absous par le succès, allait avoir les plus heureuses conséquences. C'est lui qui ouvrit la voie à la littérature alpestre, et qui montra ainsi, mieux que Bodmer, l'objet, l'intérêt et l'avenir d'une littérature véritablement nationale. C'est le poème de Haller qui inspira les Idylles de Gessner, les chansons suisses

de Lavater, les poèmes de Salis-Seevis, qui inspira surtout Jean de Muller.

GESSNER était né et a vécu à Zurich ¹. Il ne s'est pas hasardé à décrire les Alpes. Il les connaissait peu ; il aurait été gêné par le poème de Haller. Et d'ailleurs, il n'est pas besoin de montagnes dans les pastorales. Dans les montagnes, la vie est trop dure pour qu'on y passe le temps à soupirer et à lutiner les bergères. Il s'est borné à décrire les coteaux qui enferment le lac de Zurich ; et il a rendu avec charme tout ce que cette campagne zuricoise offre de verdoyant, de gracieux et de véritablement idyllique. Mais il a suivi l'exemple de Haller en représentant des paysans bons, vertueux, aimables, exempts des soucis qui agitent les citadins. C'est la pastorale classique, On a beaucoup parlé de Virgile et de Théocrite. On a oublié l'*Astrée* que Gessner avait peut-être lu dans la boutique paternelle.

Le succès fut prodigieux. Les *Idylles* furent traduites dans toutes les langues et Gessner devint une sorte de Tircis égaré dans le siècle de Voltaire, un paysan de l'ancienne Arcadie, que les voyageurs de tous les pays se piquèrent d'aller saluer à Zurich. Ce qui ne changea rien à ses habitudes de bon bourgeois, aux mœurs simples et joviales. M^{me} de Genlis faillit en tomber de son haut, lorsqu'elle alla le voir en 1786.

¹ Salomon GESSNER (1730-1788). D'une vieille famille de Zurich. Il descendait du fameux Conrad, le « Pliné allemand ». Son père était libraire et lui-même fit du dessin avant de se donner à la poésie.

Il a écrit *La Nuit* (1753), *Daphné* (1754), *Idylles* (1756), *La Mort d'Abel* (1758), poème en cinq chants, *Le Premier navigateur* et une *Lettre sur le paysage*. Il est surtout connu par ses *Idylles* qu'il a illustrées lui-même et dont quelques-unes se lisent encore aujourd'hui avec plaisir. M. de Reynold nous paraît sévère en disant de Gessner qu'il ne fut, en tout, qu'un « amateur ».

« Je m'imaginai que l'habitation de Gessner devait être une élégante chaumière entourée de bocages et de fleurs, que l'on n'y buvait que du lait et que, suivant l'expression allemande, on y marchait sur des roses. J'arrive chez lui ; je traverse un petit jardin uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence un peu à déranger mes idées d'églogues et d'idylles, qui furent toutes bouleversées en entrant dans le salon par une fumée de tabac qui formait un véritable nuage au travers duquel j'aperçois Gessner fumant sa pipe et buvant de la bière, à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un gros bonnet à carcasse et tricotant ; c'était M^{me} Gessner. »

Gessner avait fait de la poésie pastorale comme en avait fait Haller. LAVATER a fait de la poésie patriotique comme Bodmer voulait qu'on en fit, comme la société helvétique en demandait ¹. Il a publié des *Schweizer Lieder*, qui sont partagés en chants *patriotiques* et chants *historiques* dont le succès a été énorme de leur temps. Ils ont rendu le nom de Lavater aussi célèbre que celui de Gessner. Mais Lavater ne parle pas plus des Alpes que Gessner. Il évoque, dans ses *lieds*, les souvenirs glorieux de l'histoire helvétique. Nous y voyons passer Guillaume Tell, le serment du Grutli, Morgarten, Laupen, Sempach, le combat de Saint-Jacques, Grandson,

¹ Dans l'histoire de l'unité nationale par la littérature, il faudrait faire une place à cette célèbre et noble *Schweizerische Gesellschaft*, fondée à Schinznach en 1762, par des citoyens éclairés et patriotes comme le savant Isaac Iselin, de Bâle, le médecin Hirzel, de Zurich Salomon Gessner et d'autres. Plus tard y entra tout ce qui marquait dans la science et la littérature, Lavater, Pestalozzi, Jean de Muller, Conrad Escher, le pasteur Bridel, etc. Son but était d'éveiller la fraternité helvétique, et, en dépit de bien des obstacles, elle y a réussi.



Huot : Salomon Gessner.



G. de Salis-Seewis.



M.-Th. Bourrit.



Ramond de Carbonnière.

Morat, Nancy ; mais les Alpes qui serviraient de fond de tableau à ces épisodes n'y figurent pas. C'est à l'histoire qu'il demande l'unité de la Suisse ; il ne la cherche pas dans cette nature alpestre qui, autant que l'histoire, a nourri le peuple de sa forte sève, a trempé les courages et façonné véritablement le caractère national.

Lavater était surtout un pasteur d'âmes et un mystique. Il n'a fait appel qu'aux idées morales. Il vivait trop dans le monde intérieur pour s'être occupé de la nature. Homme d'ailleurs de la plus haute vertu, qui faisait, comme nous l'avons vu, l'admiration de Goëthe et qui fait honneur à l'humanité ¹.

Si l'on veut revoir la montagne dans la poésie, il faut s'adresser au baron de Salis-Seewis, du pays des Grisons (1762-1834).

Officier au régiment des gardes-suissees auprès de S. M. Louis XVI, le baron JEAN-GAUDENCE DE SALIS se défendait d'être poète. Ses loisirs de garnison, ses lectures, ses voyages en Allemagne où il connut Goëthe et Wieland, ses relations avec Matthisson le décidèrent à écrire. En 1793, il publia de jolis vers comme on les faisait alors, mais dans lesquels les Alpes natales auraient dû prendre plus de place. Il suffit pour sa mémoire qu'elles lui aient inspiré la meilleure pièce de son recueil, une *Élégie à ma patrie*, écrite à Paris (en allemand) en 1785. Elle se ressent de l'influence de Haller ; elle chante la montagne et l'air pur des hauts sommets ;

¹ LAVATER (Gaspard), né à Zurich en 1741, mort en 1801. Théologien, poète et moraliste. Il a écrit de nombreux ouvrages, mais il avait soulevé beaucoup de bruit par ses théories sur la *physiognomonie*, ou l'étude du caractère par l'expression du visage.

avec cette pointe de mélancolie qui est la marque du temps. En voici la plus grande partie :

Au delà des vallées, des collines et des fleuves qui roulent, conduis-moi, au loin, les ailes ouvertes, ô noble enthousiasme.

O joie, voici que là-bas s'élève la chaîne des Alpes cuirassées de glaces. L'air y est plus pur, plus céleste, il fait flotter les boucles de mes cheveux.

Par delà Zurich « qui se mire dans des ondes d'argent », et par delà le lac vert de Wallenstadt « au milieu des rocs qui l'enserrent », le poète arrive dans son pays.

Déjà resplendissent les Alpes rhétiennes ; comme au travers d'un voile de pourpre s'illuminent leurs neiges éternelles. Patrie, salut ! C'est ainsi que tant de sublimes spectacles surgissent dans l'effrayante beauté d'une grande nature. Des pointes de rochers dressent leurs sommets ; les neiges les assiègent ; aucun chasseur ne les a gravies, aucun aigle ne les a dépassées. Voici des glaciers éblouissants au milieu de leurs vagues de cristal ; immobiles, des falaises aiguës se dressent.

Dans les brumes, l'avalanche qui roule des escarpements écrase tout sur son passage ; elle entraîne avec elle la mort ; et surpris par la tempête, au milieu du craquement des crevasses et des éclats du tonnerre, le voyageur est saisi d'épouvante et d'horreur.

Pourtant, là-bas, ce sont des vallées pastorales qu'arrosent des ruisseaux argentés et dans lesquelles résonnent les clochettes du bétail au pâturage. Quel agréable contraste ! Je songe, et toutes ces images divines germent sous le souffle du souvenir, innombrables comme les fleurs au printemps.

Mais il est réveillé par le fracas des rues de Paris. Tableau bien différent. Il faut s'arracher aux images du pays natal.

Adieu, vallées de ma patrie, Alpes saintes. De loin mon chant vous envoie sa bénédiction et ses vœux de paix. Sois heureux et libre, ô pays de l'innocence et de la fidélité ! Que sur toi planent

les mânes de tes libérateurs ! Demeure content de peu, grand par tes mœurs austères, immuable comme les pierres de tes montagnes, fort comme la chute retentissante du Rhin ; digne de ta nature, digne de tes pères et libre.

Gessner n'avait pas parlé des Alpes ; Lavater ne leur avait pas donné, dans ses *Schweizer Lieder*, la place qu'elles méritent, Jean-Gaudence de Salis n'avait chanté d'elles que les montagnes natales de la Rhétie ; avec Jean de Muller, elles entrent dans l'histoire, et, cette fois, dans l'âme nationale ¹.

En dépit de son immense lecture, portée sur tous les sujets, JEAN DE MULLER, tout jeune et sollicité d'écrire par son ami Charles-Victor de Bonstetten, a vu clairement ce quelque chose qui sera l'idée maîtresse de son ouvrage : c'est que les Alpes sont le berceau et le cadre naturels de la Suisse ; que la Suisse véritable est celle de la montagne et que la montagne, qui est le rempart de la liberté, est aussi la source de la vigueur physique et des qualités morales. Par conséquent, c'est aux Alpes, et aux Alpes seules, que la Suisse doit d'être ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle restera.

C'est le poème de Haller et ses propres voyages dans

¹ Jean DE MULLER, né à Schaffhouse en 1752, mort à Cassel en 1809.

Etudiant à Göttingue et professeur au collège de sa ville natale, puis, tour à tour, précepteur à Genève, bibliothécaire de l'archevêché de Mayence, attaché aux archives impériales de Vienne, enfin ministre et secrétaire d'Etat du royaume de Westphalie, créé par Napoléon, d'une érudition prodigieuse et d'une énorme puissance de travail, Jean de Muller avait trouvé le temps d'écrire de nombreux ouvrages. Le meilleur est son *Histoire de la Confédération*, dont le tome 1^{er} parut en 1780, le tome III en 1786 avec la fameuse préface : « A tous les Confédérés. » En 1809, année de la mort de Jean de Muller, le cinquième volume sur l'épopée des guerres de Bourgogne était terminé. Cette belle œuvre consacrée à notre passé a été continuée par plusieurs historiens du pays et forme aujourd'hui une collection de 18 volumes in-8°.

le pays, qui ont formé le jeune historien. A cinquante ans de distance, c'est lui qui est le véritable héritier de Haller et c'est en quelque sorte sous l'invocation de Haller qu'il a placé son histoire. Il le cite souvent.

Aussi bien, il débute par une description des Alpes qui a toute la majesté des strophes de Haller.

« Au nord de l'Italie, s'élèvent les Alpes telles qu'un immense croissant, depuis le Piémont jusqu'à l'Istrie. C'est un rempart de neige blanche qui porte vers le ciel ses crâneaux inaccessibles. Leurs pointes pyramidales sont cuirassées de glaces éternelles et environnées d'abîmes dont les profondeurs inconnues se cachent perfidement sous une neige grisâtre. Au-dessus des nuages, dans leur majesté solitaire, elles brillent aux yeux des lointains habitants de la plaine ; leurs énormes glaciers se dorent aux rayons du soleil et ne se fondent pas. »

C'est comme le portique du temple où nous entrons pour entendre les hauts faits des aïeux.

Et dans la marche des événements, c'est toujours la nature et la montagne que nous retrouvons. Pas un pays nouveau n'intervient, sans qu'il soit évoqué devant nos yeux par une courte description. Chacun d'eux reçoit ainsi son cadre pittoresque et nous présente le théâtre où vont se mouvoir les acteurs.

C'est Berne « sur une presqu'île que forme l'Aar qui, sortie du lac de Thoune, traverse le pays avec la rapidité d'une flèche. Toutes les rives voisines entre lesquelles mugissent ses eaux profondes, en formant mille détours, sont hautes et escarpées. » C'est le pays de Schwytz, avec un tableau qui a pu inspirer Schiller.

« Au milieu de belles prairies, au pied du Mont Ha-



Gottfried Keller.



Ernest Zahn.



Victor Tissot.



Alfred Ceresole.

ken, qui élève dans les nues son double sommet, non loin du rivage où le lac des Waldstættén est resserré en un étroit abîme par des rochers effrayants, est Schwytz d'où sortirent la Confédération entière et l'indépendance de l'Helvétie. Aux flancs des montagnes voisines la souriante verdure alterne avec le sombre aspect des bois; beaucoup de cimes sont des rochers nus; à leurs pieds, sur un tendre gazon, des hommes et des troupeaux respirent un air pur et voient le roc se teindre de diverses couleurs sous le jeu des rayons du soleil. »

C'est Appenzell « avec ses belles montagnes vertes, pleines de grasses prairies et que séparent de profondes vallées, avec de nombreux chalets répandus parmi les pâturages. »

Quand il parle des grandes Alpes, son langage s'élève et atteint à la majesté de Haller.

Plus on approche des hautes Alpes, plus l'âme se sent pénétrée de l'immensité de la nature. La pensée de leur antiquité si supérieure à celle de l'existence humaine, l'ineffaçable impression que produit sur nous leur éternelle immobilité, réveillent le sentiment mélancolique du néant de notre existence terrestre ; mais en même temps l'âme s'élève comme pour opposer sa sublime noblesse à la grandeur de ces masses inertes.

C'est avec de telles impressions qu'on arrive dans la vallée de l'Oberhasli. On côtoie des précipices effrayants ; on suit des sentiers à demi rompus ; on marche de surprise en surprise. On s'élève du fond de fertiles vallons ombragés d'arbres fruitiers jusqu'aux forêts de sapins dont les flancs des montagnes sont revêtues, en foulant la gentiane jaune, les fleurs aromatiques des pâturages, les roses des Alpes. On s'avance sous des bosquets de pins alviers, de saviniers, jusqu'aux pentes escarpées d'un gazon glissant et dangereux qui semblent les limites de la nourriture du bétail et de la curiosité de l'homme. Car, plus haut, d'énormes masses de neige pèsent sur la nature vivante. Des glaces, vieilles de milliers d'années, enveloppent les pics sourcilleux et solitaires de la Jungfrau, du Finsteraarhorn, du Wet-

terhorn, du Schreckhorn et des Viescherhœrner et de tant d'autres sommets de cette chaîne. L'Aar jaillit d'une voûte glacée. De tous côtés, l'œil étonné n'aperçoit que des amas énormes de glaces. Au fond de leurs crevasses brille le cristal le plus étincelant. A peine un chamois traverse en fuyant ce désert ; à peine le lœmmergeyer des Alpes y construit son aire au creux de rochers inabordables. Des hommes y ont tracé quelques sentiers ; mais pendant des journées entières on ne trouve aucun vestige de leur passage. A chaque pas, on court le risque d'être englouti dans le gouffre des glaciers ou enseveli sous les débris des monts qui s'écroulent. (Chapitre XVI.)

Ce langage qui semble s'associer à l'horreur de la nature, s'éclaire, au contraire, de teintes plus douces quand il nous conduit dans le Tessin, comme s'il se réchauffait lui-même au soleil d'Italie.

« A l'endroit le plus élevé de la Levantina, où l'on descend par un sentier raide et sinueux, auprès d'Airolo commence l'Italie. Là, on se sent ranimé par la température d'un ciel plus doux ; dans toute la vallée et aux flancs des montagnes sur lesquelles reposent les Alpes, on admire une éclatante verdure. Beaucoup de petits villages sont rangés sur trois gradins de la montagne orientale et d'arbre en arbre, par dessus la route, la vigne s'enlace à la manière antique.. »

On pourrait multiplier les citations. Il apporte la même couleur à dépeindre, en quelques traits pittoresques, les villes qu'il rencontre dans le cours du récit. Après Berne, dont il admira le sage gouvernement, c'est Zurich dont il vante le goût pour les lettres, c'est Bâle, si bien placée pour le commerce ; c'est Lucerne, Genève, Lausanne et sa petite cité natale de Schaffhouse, où sa peinture se mêle d'affection.

Ces paysages, où chacun des cantons reconnaît un horizon familier ; des réflexions morales qui émail-

lent le texte et qui reviennent comme le refrain d'un vieux lied ; « la montagne est l'asile de la liberté — la montagne fait les hommes vigoureux et sains — la montagne, bien que pauvre et sauvage, apprend de quel pays la liberté peut faire une patrie » ; un style archaïque à dessein et souvent poétique ; des portraits de guerriers, droits dans leur solide armure, comme Rodolphe d'Erlach, le soldat de Laupen ; des épisodes héroïques qui ressemblent à des fragments d'épopée ; voilà ce qui fait le charme de ce livre unique et admirable, à la fois vivant et surauné, tel qu'une de ces antiques tapisseries dont les couleurs qui ont défié le temps nous retracent de merveilleuses aventures. Il nous conserve la meilleure et la plus fidèle image du peuple helvétique. Il s'est associé, en quelque sorte, à l'œuvre des Alpes, pour former l'âme de la patrie et resserrer l'unité nationale.

Les événements qui marquèrent la fin du XVIII^e siècle, la crise rapide et tragique de 1798, dans laquelle disparut la vieille Confédération, les troubles de l'éphémère République helvétique « une et indivisible », l'incertitude qui pesa sur toute la période de la médiation (1803-1813), la chute de l'Empire et la reconstruction laborieuse d'une Suisse nouvelle ; tout cela n'était guère favorable au développement littéraire ¹.

Mais après 1815, lorsqu'il s'agit de renouer la tradition nationale, comment le faire sans recourir aux enseignements de Jean de Muller ? Comment rendre au pays conscience de lui-même sans évoquer les Alpes, sans rappeler les liens qu'elles établissent entre les can-

¹ Sur les événements de 1798 à 1815, voir l'ouvrage de Ed. Guillon, *Napoléon et la Suisse*. 1 vol. Lausanne, chez Payot, 1910.

tons, les souvenirs communs qu'elles abritent et les sentiments qu'elles doivent exciter dans le cœur de tout bon Confédéré ? Telle fut l'inspiration à laquelle semblent avoir obéi, comme d'instinct, les écrivains qui se succédèrent depuis 1815.

4 Au premier rang JOHANN-RUDOLF WYSS¹.

Après avoir étudié en Allemagne, Wyss fut professeur de philosophie à l'Académie de Berne, et bibliothécaire. Il a joué, en quelque sorte, le rôle qui était destiné à Bridel dans la Suisse romande, et ses *Alpenrosen* peuvent être rapprochés du *Conservateur suisse*.

Wyss a exhumé nombre de vieilles légendes. Il a publié des idylles, des ballades, des fragments d'épopée et des poésies patriotiques. On lui doit le *lied* charmant,

Herz, mein Herz, warum so trurig ?

et les paroles du chant national :

Rufst du, mein Vaterland ?

Il a écrit un intéressant voyage dans l'Oberland dont nous parlerons plus loin. Enfin, il a fondé les *Alpenrosen*.

Pendant près de vingt ans, de 1811 à 1830, sous la direction de Wyss et avec la collaboration de Kuhn, de Hess, de Martin Usteri, pour ne parler que des principaux rédacteurs, les *Alpenrosen* ont publié de la prose et des vers, des contes, des ballades, des morceaux d'histoire, des récits de voyages, et furent l'expression fidèle des idées et des goûts de la société de ce temps, en même temps qu'elles faisaient aux Alpes une place de faveur dans leur inspiration littéraire².

¹ Né à Berne en 1781, mort en 1830.

² Les *Alpenrosen*, après avoir paru à Berne jusqu'en 1830, parurent ensuite à Aarau, jusqu'en 1833; puis de 1837 à 1840; enfin de 1850 à

Il ne faut pas confondre J.-R. Wyss avec un homonyme J.-R. Wyss, dit l'ancien (1763-1845), qui avait conçu l'étrange dessein de refaire en plusieurs chants le poème de Haller, sur les Alpes. En revanche, au fondateur des *Alpenrosen*, il convient d'associer Jacob Gottlieb KUHN (1775-1849).

D'abord vicaire à Sigriswyl, sur le lac de Thoune et plus tard pasteur à Burgdorf (Berthoud), dans l'Emmenthal, Kuhn a écrit des poésies dans le dialecte bernois et des chansons populaires, dont quelques-unes ont survécu dans leur grâce naïve et rustique. Telles sont, parmi les plus connues de ces chansons : *Le printemps va venir, J'ai vu quelque part une petite fleur, Sur l'Alpe est ma vie*. La note de Kuhn est essentiellement rustique. Il n'était heureux qu'au milieu de la campagne, devant les magnifiques spectacles de l'Oberland.

On ne lira pas sans plaisir ce petit morceau, plein de vérité et de couleur, où il fait parler le chevrier de l'Oberland.

Ne suis-je pas le petit chevrier ? Ma corne et mon fouet que voilà me sont toujours chers. Dans mon petit sac, j'ai du fromage et du pain. Mes cheveux sont en désordre, mes joues rouges et mon cœur est rempli de plaisir et de joie. Jeunes, vieilles, bonnes, mauvaises, grandes, petites, jolies, ordinaires, je les mène toutes paître sur les monts.

De bonne heure, je grimpe sur les cols et les pics, vers les vires étroites et sauvages, où les vaches ne vont déjà plus. Bien sûr, plus d'un homme hardi ne se hasarderait pas où je cours après mes chèvres. Il aimerait mieux rester en bas. Tourne, brune. En avant, frisée. Allez, allez toutes à présent plus haut, là où sautent les gracieux chamois.

Il y a beaucoup de pauvres gens qui n'ont pas de quoi nourrir

1854. D'autres revues du même genre, *Helvetia*, *Alpina*, publiées plus tard, ont fourni une moins longue carrière.

une vache. Eh bien, au moins, ils ont des chèvres. Aussi, je ne me fais pas de mauvais sang, quand même je ne suis pas *armailli*, et qu'on m'appelle le *boubo* des chèvres. Pas trop haut, ma vieille grise! Là-haut, à l'ombre, par cette fente, nous allons aujourd'hui sur la Bœnisseg.

Ah, ah! nous voici en haut. L'avalanche tonne, que cela fait peur. Entendez-vous, entendez-vous craquer le glacier? Craque et tonne tant que tu voudras; ici je peux en rire. Noire, brune, pas si bas! Au pâturage! Voyons, n'allez pas dans les vires; restez sur les hauteurs.

Et quand même je n'ai pas un kreutzer, que je possède à peine une chèvre, je ne suis pas à plaindre. Ceux qui ont de l'argent et des biens se lamentent sur tant de choses. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à écouter les paysans. Ici petite! Tu m'appartiens. Laisse-toi traire ma blanchette! C'est toi qui me fournis mon goûter.

Cependant, si j'avais un couple de mille francs, je ne les jetterais pas dans les crevasses. Vite, j'irais chez mon Elisabeth. Regarde, mon enfant, ce que j'ai là: n'est-ce pas, je suis riche, à présent. Elle me prendrait bien, j'en suis sûr. Si je les avais, oui, je voudrais... Mais quand même je n'ai pas d'argent, je n'en veux pas moins chanter.

C'est du Théocrite tout pur, plutôt que du Gessner; car il faut avouer que les pastorales de Gessner se ressentent un peu du siècle de Louis XV.

On pourrait citer bien d'autres œuvres de la même inspiration rustique et alpestre. Mais les noms de cette première moitié du siècle sont comme perdus dans l'éclat qui entoure le nom de Jérémias GOTTHELF (1797-1854).

Toutefois, Gotthelf qui est un peintre de caractères, n'est pas un peintre de la montagne¹. Il connaît les

¹ Jérémias Gotthelf (de son nom véritable Albert Bitzjus), pasteur à Lutzelfluh, dans l'Emmenthal, a consacré à la vie et aux mœurs des paysans plusieurs volumes écrits dans le dialecte bernois : *Le Miroir*



(Phot. Chiffelle)

Alexandre Calame : Le Mont-Rose.

(Musée de Neuchâtel)

âmes des paysans dont il retrace l'existence tranquille et bornée ; il ne parle que rarement des grandes Alpes. Il ne quitte guère l'humble troupeau qu'il dirige au milieu des fraîches prairies de l'Emmenthal. De cette région, de ses habitants, de ses mœurs, il a fait, dans ses romans et dans ses contes, le tableau le plus fidèle, et souvent le moins flatteur.

Il est certain que ses paysans n'ont rien d'idyllique et ne rappellent pas même de loin les bergers de Gessner, ni ceux de Martin Usteri, qui a écrit, lui aussi, des pastorales. On a pu, assez justement, lui reprocher son réalisme qui s'allie si étrangement à son zèle évangélique et à sa prédication morale. Mais il nous présente les paysans tels qu'il les voit ; il ne nous force pas de les aimer ; c'est eux qu'il espère corriger en leur présentant le spectacle de leurs défauts et de leurs mauvais penchants. Dans son œuvre variée, copieuse, essentiellement morale, il n'a que faire de belles descriptions de la nature ; c'est le « milicu » moral, seul, qui lui importe. Il s'y tient ; il excelle à le dépeindre. Il ne faut pas lui demander ce qu'il n'a jamais songé à nous donner, mais prendre ce qu'il nous donne. Et ce qu'il nous donne suffit à assurer sa renommée.

C'est au moment où mourait Gotthelf que paraissait un livre tout plein des Alpes et qui nous y ramène, celui de FRÉDÉRIC DE TSCHUDI.

Après avoir conquis leur place dans la poésie avec Haller, dans l'histoire avec Jean de Muller, dans le

des Paysans, Heurs et malheurs d'un maître d'école, Uli le valet de ferme, etc., etc., et de nombreux contes où il a mis plus d'art que dans ses romans. Il a été moins heureux dans ses récits empruntés à l'histoire.

roman avec tous les écrivains qui allaient se succéder dans le courant du siècle, les Alpes étaient entrées également dans la science. Sans parler des glaciers dont l'étude, commencée au XVIII^e siècle par Scheuchzer, Gruner et Saussure, fut poursuivie avec tant d'éclat, dans la première moitié du siècle suivant, par les Hugi, les Agassiz, les Desor, les Carl Vogt, les Studer et tant d'autres ; n'y a-t-il pas, sur les flancs des Alpes, toute une vie multiple et intense, celle de la faune et de la flore, qui suffirait à occuper plusieurs savants ?

C'est cette vie des Alpes, *Das Thierleben der Alpenwelt*, qui a trouvé son Jean de Muller dans l'illustre naturaliste Fréd. de Tschudi. Elle est exposée dans un ouvrage qui a tout l'intérêt de celui de l'historien, bien que les héros en soient d'un monde tout différent, ouvrage fait de patience, d'observation et d'amour de la montagne, avec les qualités littéraires que nous admirons dans Jean de Muller : sentiment de la nature, couleur de la description, variété et agrément du récit ; véritable monument inspiré par la science, comme l'histoire de la Confédération le fut par le patriotisme ¹.

Il n'était pas facile de nous faire entrer dans la vie des Alpes, de nous en montrer l'infinie diversité et de nous attacher à tout ce qui s'y presse, de végétaux et d'êtres animés. L'auteur y est arrivé en procédant par des étapes successives qui ressemblent à celles d'une ascension alpestre. D'abord la région montagneuse et

¹ *Das Thierleben der Alpenwelt*, 1853, par Frédéric de Tschudi.

L'auteur (1820-1886), appartenait à cette vieille famille de Glaris qui a fourni le premier historien de la Suisse, l'érudit Egidius Tschudi (1505-1572). L'ouvrage, depuis sa publication, n'a pas eu moins de douze éditions qui en ont attesté le succès. Il en a été donné une bonne traduction française par le pasteur O. Bourrit. Bâle, Berne, Genève, 1870, in-8°.

celle des forêts, d'essences diverses, habitée par l'homme en toute saison ; puis la région alpine, celle des pâturages et des chalets où l'homme ne séjourne que durant la belle saison. Enfin la région des neiges, celle où règne l'hiver et où l'homme ne s'aventure qu'en passant. Cette division naturelle et claire, encore qu'un peu artificielle, lui a permis de grouper tout ce qui se rattache à chacune des trois régions ; d'y faire vivre tout ce qui y respire et tout ce qui s'y agite. Après quoi viennent des portraits particuliers, consacrés à ceux que leur genre de vie, leur importance, leurs qualités distinguent de l'ensemble. Nulle part il n'y a encombrement, et l'on se promène aisément au milieu des êtres de la montagne qui nous deviennent familiers.

Sans doute tout n'est pas de mérite égal dans l'ouvrage. Dans le domaine scientifique quelques assertions peuvent être ou inexactes ou insuffisantes. Par exemple, en ce qui concerne les glaciers, l'auteur est un peu arriéré. Mais le paysage, et c'est ce qui touche le plus à notre sujet, le paysage est exact, plein de charme et souvent de poésie. En outre, l'auteur excelle dans la peinture des animaux et de leurs mœurs. L'ours, le chamois, la marmotte, le coq de bruyère, le lièvre des Alpes, les animaux domestiques, tout ce monde vit, court et s'ébat sous nos yeux amusés ; et les pages qui nous promènent parmi cette société alpestre — où nous fréquentons peu d'ordinaire — ont contribué au succès de l'ouvrage, comme celles qui nous font admirer les magnifiques spectacles de la montagne.

Laissons la parole à Tschudi.

Qu'est-ce donc que l'homme va chercher dans ce monde-là (le monde des neiges), ce monde comme frappé de l'immobilité et du froid de la mort ?

N'est-ce pas un attrait mystérieux, inexplicable, qui le pousse en dépit des dangers mortels qui l'y menacent de toutes parts, à hasarder sa chaude et fragile existence sur des déserts de glace de plusieurs lieues d'étendue, à l'y défendre péniblement contre les rigueurs du froid et la fureur des ouragans, dans de misérables huttes qu'il se construit lui-même, pour de là, gagner, suspendu entre la vie et la mort, la respiration haletante et les membres tremblants, l'étroit espace d'une cime majestueuse couronnée de neige? Est-ce simplement pour avoir la gloire de dire : j'ai été là? Est-ce pour une si mince satisfaction qu'au prix d'efforts surhumains il tient à poser un pied sur le trône des tempêtes? Nous avons peine à le croire. Non, ce qui l'y pousse, c'est le bonheur qu'il éprouve à explorer, jusque dans ses moindres recoins, *cette chère demeure où la patrie repose, entourée de toutes les magnificences de la nature*¹, c'est le sentiment de la force qui est en lui et qui lui fait vaincre par l'esprit les froides horreurs de la matière; c'est le charme qu'il trouve à mesurer sa propre puissance, la puissance sans bornes d'une volonté intelligente avec la brutale résistance de la poussière; c'est un noble désir de sonder, dans l'intérêt de la science, la structure, la vie, le mystérieux enchaînement de toutes les choses créées; c'est peut-être une sainte aspiration du maître de la terre, un impérieux besoin de contempler, du haut des dernières cimes, le monde à ses pieds, et de mettre ainsi le sceau, par une entreprise sans égale et librement accomplie, à cette affinité avec l'infini, dont il a conscience et qui attire son âme vers les cieux. (Livre III; chapitre I.)

Il consacre une jolie page à la rose des Alpes qui a inspiré tant d'autres auteurs.

Elle a été chantée depuis longtemps, la rose des Alpes :
Charmante fleur, qui sur nos monts éclore,
Unit le vert du myrte au carmin de la rose.

Rien, en effet, ne peut être comparé au coup d'œil enchanteur qu'offrent ces immenses étendues de rochers ou de gazon, garnies de buisson à feuilles d'un vert foncé, semblables à celles du buis, entre lesquelles ressortent des grappes de fleurs élégantes;

¹ Ici reparait le sentiment national, inspiré de Haller et de Jean de Muller.

d'un rouge carmin éclatant, et de petits cônes bruns formés par la réunion de leurs boutons.

Avec quel bonheur le voyageur haletant et fatigué ne salue-t-il pas le premier bouquet de rhododendrons ? Avec quel entrain ne gravit-il pas, malgré sa fatigue, le rocher du haut duquel la gracieuse fleur lui envoie le premier sourire de la nature des Alpes ! Il semble qu'elle se plaise à lui abrégér, par ses charmes, le pénible sentier qu'il suit au travers d'un labyrinthe de rocailles et à lui parler de vie et de joyeux bien-être au milieu d'un monde désolé de ruines affreuses. Partout également ravissante, la rose des Alpes décore de mille manières les paysages variés de son sol natal. Tantôt elle brille solitaire comme une flamme rosée au-dessus de la chute bruyante d'un ruisseau glacé ; tantôt elle couvre des espaces entiers d'un tapis de pourpre qui se reflète dans le miroir d'un lac alpin, ou mêle amicalement ses clochettes à la flore bigarrée des Alpes.

Cette reine charmante de la flore des Alpes est entourée, en juin surtout et au commencement de juillet, d'un brillant cortège de fleurs. Mais aucune d'elles malgré la richesse et la variété de sa parure ne saurait prétendre à la remplacer dans la faveur de l'homme. (Livre II, chap. 2.)

Après la montagne dans tout son éclat, l'Alpe durant la mauvaise saison :

Les montagnes seraient privées d'une bonne partie de leurs charmes, si l'homme n'y avait construit ses chalets en témoignage de l'empire qu'il exerce sur le monde, s'il n'y poussait devant lui ses troupeaux, s'il n'y faisait monter la fumée de l'âtre, s'il n'en faisait retentir les échos de ses chants joyeux...

N'avez-vous jamais remarqué, voyageurs amis des Alpes, quelle teinte de profonde tristesse se répand en automne sur les hauts pâturages, quand hommes et troupeaux, chevaux et chiens, feu, pain, sel, tout a disparu pour se retirer dans les vallées ; quand vous passez auprès de ces chalets abandonnés barricadés ou découverts ; quand sur votre route tout devient de plus en plus solitaire, comme si le vieil esprit de la montagne avait jeté sur la contrée tout entière le manteau de sa majestueuse austérité ? A plusieurs lieues à la ronde, pas un souffle de vie qui rappelle un être familier, pas une voix connue. Le cri de l'oiseau de proie affamé, le sifflement d'une marmotte qui

regagne en hâte son trou se mêlent seuls au grondement des glaciers et au bruissement monotone des ruisseaux. Les pâturages ont perdu les grâces et les charmes de l'idylle ; sur leur face rasée se dessinent seulement quelques groupes de mauvaises herbes ou de plantes vénéneuses dont s'est écartée la dent des troupeaux ; les grenouilles reprennent possession des abreuvoirs que la vase encombre de nouveau ; quelques papillons attardés, aux ailes foncées et à moitié déchirées, voltigent péniblement à travers la prairie, et les crapauds sonneurs semblent vouloir contrefaire, dans leur désespérant concert, les joyeux jodels des bergers.

Ces contrées rudes et inhospitalières, l'homme ne peut les mettre au service de la civilisation qu'au moyen de son cher bétail, de ses fidèles et utiles animaux domestiques.

A ce tableau si simple et si vrai de l'Alpe abandonnée, Tschudi oppose plus loin celui du retour empressé et joyeux vers les pâturages, quand les vaches se réunissent au bruit de leurs sonnailles et semblent heureuses de reprendre le chemin des sommets. C'est qu'elles préfèrent de beaucoup la vie libre qu'elles mènent là-haut, à la réclusion du chalet. « Par les beaux jours, en effet, même pour une vache, tout est plaisir là-haut sur l'Alpe fleurie. »

Puis viennent des réflexions sur l'intelligence qui caractérise le bétail des hautes régions, la discipline et la docilité des troupeaux ; enfin le tableau des orages qui viennent troubler cette vie alpestre. Tout cela vu avec les yeux d'un observateur qui connaît la montagne, et décrit avec l'âme de quelqu'un qui l'aime. Et c'est pourquoi Michelet a pu dire de ce livre, à la fois savant et idyllique, qu'il est comme la « Bible des Alpes »¹.

¹ Il serait injuste de ne pas citer, auprès du livre de Tschudi, un ouvrage inspiré de son esprit, formé de tableaux du même genre et qui est plein d'intérêt. C'est celui de H.A. Berlepsch, qui a pour titre *Les Alpes, descriptions et récits*, 1861. Il en a été publié une traduction



Conrad-Ferdinand Meyer.

(Phot. Ganz, Zurich)



Albert Gos.

(Emile Gos, phot.)

Dans le courant d'une visite qu'il faisait à la Suisse, au mois de septembre 1912, l'empereur Guillaume II s'exprimait ainsi : « Comme nous, vous honorez Schiller, un de nos poètes nationaux qui a su, mieux que d'autres peut-être, toucher l'âme de votre peuple. D'autre part, des œuvres de vos héros de l'esprit, tels que les Gottfried Keller et les Conrad-Ferdinand Meyer sont devenues le patrimoine littéraire de notre peuple. » (Banquet de Berne, 6 septembre.)

L'impérial orateur témoignait ainsi de la sûreté de son goût littéraire. Oui, Schiller demeure comme le premier des poètes nationaux de la Suisse ; et Keller et Meyer sont les deux noms les plus brillants de la Suisse allemande au XIX^e siècle. Tous les deux sont nés à Zurich et on peut penser que tous les deux ont fait aux Alpes la place qu'elles méritent ¹.

KELLER n'en a senti que la beauté lointaine en quelque sorte, mais il l'a sentie très finement. On peut voir, à cet égard, quelques pages de son *Der grüne Heinrich* et surtout ses poésies ; son Ode à la Suisse et son beau morceau *Schweizerdegen*.

Elles sont mieux traitées dans C.-F. MEYER. Il les avait d'abord célébrées dans son poème *Engelberg*, idylle un peu juvénile (1872). Il en a parlé avec élo-

française. Bâle et Genève, 1868. L'auteur est un Allemand, bien connu des voyageurs par ses *Itinéraires*.

¹ Gottfried Keller (1819-1890). N'écrivit qu'assez tard. L'édition complète de ses œuvres (Berlin 1910) comprend dix volumes (romans nouvelles, poésies). — C.-F. Meyer (1825-1898), a excellé surtout dans la nouvelle, récit court et dramatique. Lire sur C.-F. Meyer le livre de sa sœur Betsy Meyer (Berlin 1904) et l'étude définitive d'Adolphe Frey (Stuttgart, Cotta, 1900).

quence dans son magnifique *Jürg Jenatsch* (1874), type de l'âme montagnarde rhétorique, et dans sa dramatique nouvelle *Die Richterin*, qui se passe également dans les Grisons. Mais il avait été détourné d'elles par la vie de Paris et par des voyages en Italie. Un impérieux besoin l'en rapprocha plus tard. Aussi ses *Gedichte* respirent un amour profond de la montagne, traduit en de beaux vers sur les bienfaits de l'Alpe, l'arome des sapins, l'air pur des sommets

O Atem der Berge, beglückender Hauch !

De même son affection pour la Suisse éclate dans des poésies martiales comme *Daxelhofen*, et cette page pittoresque où triomphent *Les Suisses de M. de la Tremouille*.

Keller et Meyer ont exercé une grande influence sur la littérature qui a suivi. Ils ont contribué à affermir le caractère, qu'elle avait pris déjà, de littérature indigène et personnelle, capable de se suffire à elle-même, sans rien devoir à l'imitation étrangère. Toutefois, s'il devenait difficile de parler des Alpes comme ils l'avaient fait, avec une pareille éloquence, celles-ci n'en restaient pas moins la principale source d'inspiration où il fallait puiser.

Cette inspiration, dans quelles œuvres allait-elle se faire jour ? Dans le roman, qui reste la forme la plus goûtée de la littérature contemporaine.

En effet, la littérature purement descriptive avait fait son temps. Il convenait maintenant de parler du montagnard ; c'est-à-dire de l'homme dans ses rapports avec la montagne, dans ce qu'il lui doit de ses habitudes, de ses passions, de son caractère.

Cette étude des mœurs alpestres et rustiques, Jérémias Gotthelf en avait donné l'exemple. C'était la voie qu'on allait suivre désormais, en ajoutant quelque chose de plus au mérite de l'observation, quelque chose dont ne s'était pas soucié Bitzios, de l'intrigue, de la couleur, et surtout du paysage.

Ce roman alpestre nouveau apparut avec Jacob FREY (1824-1875).

Frey, qui passa la plus grande partie de sa vie à Berne était né en Argovie d'une famille de paysans. Il se trouvait naturellement porté à décrire la vie de la campagne. Il avait dit : « Je prendrai les personnages de mes récits dans mon pays. Je les dépeindrai tels qu'ils sont et non point tels que mon grand-père a rêvé qu'ils seraient un jour. »

C'est ce qu'il a fait dans un roman remarquable, *Der Alpenwald* (1863), qui nous montre, dans un milieu alpestre comme n'en a jamais tracé Gotthelf, deux types achevés de paysans, le marchand de bois Christen et le fameux Gensennep, soucieux de protéger les forêts qui abritent le pays contre les avalanches.

Conteur habile, Frey a écrit des *Schweizerbilder* et il a su donner un cadre pittoresque à quelques épisodes de l'histoire nationale ¹.

Ce que Frey avait entrepris pour l'Argovie, d'autres

¹ Frey, qui a laissé plusieurs romans et nouvelles, avait encore terminé une intéressante collection commencée par Berlepsch, et continuée par Carl Morell, de Saint-Gall, le spirituel biographe de Bonstetten *Das Schweizerland in Bild und Wort*. Bâle, Londres, Paris, 2 vol. in-4° (1865-1868). La traduction française a pour titre *La Suisse illustrée*.

L'œuvre est très inégale et les gravures ont vieilli, plus encore que le texte.

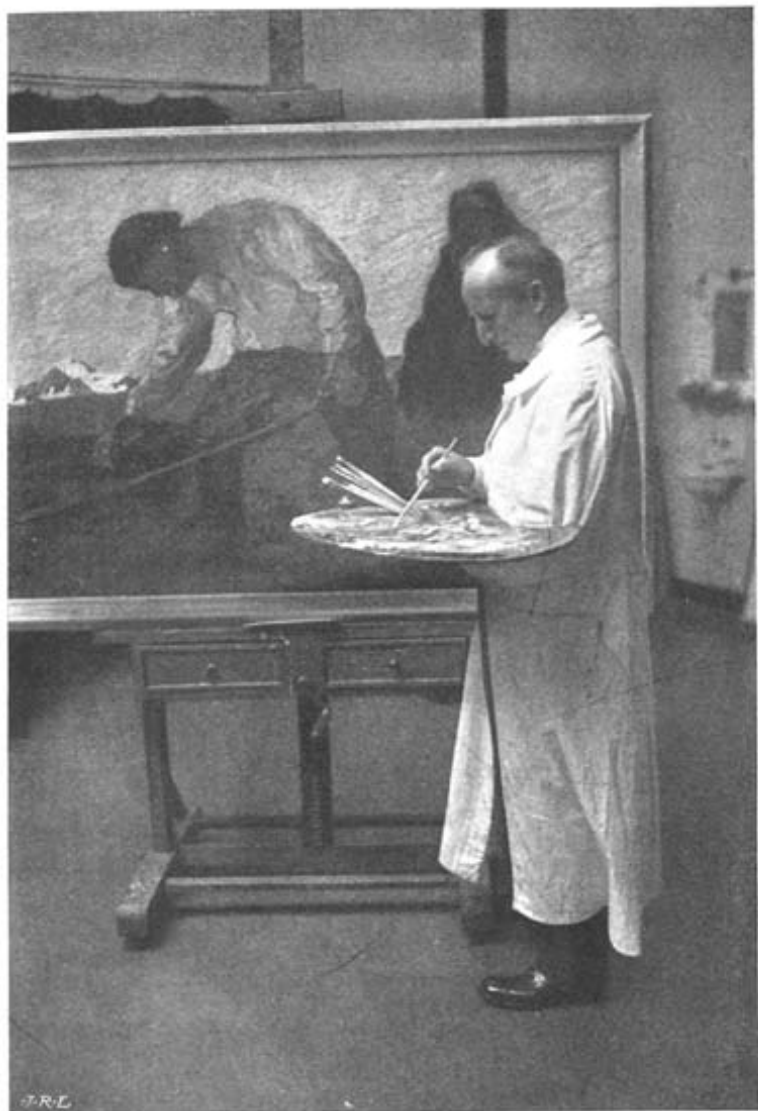
l'ont fait pour des cantons différents : Ernest Zahn, pour Uri et Unterwald, Meinrad Lienert, pour Schwytz.

C'est un petit monde à part et peu ouvert à l'influence du dehors, que celui des vallées d'Uri et d'Unterwalden. Là, vit, travaille et peine, une race de montagnards dure, patiente, taciturne, avec des éclats de passion violente et contenue. Ces caractères fermés semblent défier l'analyse et l'intérêt. ZAHN a réussi à les pénétrer dans plusieurs romans dont il semble bien que le meilleur soit *Clari-Marie* (1904). Cette histoire d'une sage-femme d'écorce rugueuse et prompte pourtant à se dévouer, d'une femme qui se refuse à l'affection des siens, en apparence, et qui s'effraie un jour du vide qu'elle a fait autour d'elle ; cette peinture d'un étrange caractère, à la fois dur et tendre, ombrageux et passionné, n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Il s'en dégage une émotion intense et poignante.

« Peut-être le temps reviendra-t-il au beau, Clari-Marie ! Peut-être seulement. Il y a de l'or au fond de la terre où le mineur n'a jamais su le trouver ; et il est des êtres forts, rudes et fermés, dont l'intérieur ne peut livrer son or, parce que leur âme est entourée d'une écorce aussi dure que le sein âpre et stérile de la terre ».

Ce sont des caractères de ce genre qui se rencontrent dans l'œuvre puissante de Zahn : celui par exemple du fermier Lukas, dans la *Maison Hochstrasser*, celui de Christen Russé, dans *Hergottsfäden*, etc. ; personnages droits, tout d'une pièce, mêlés à des actions toutes simples dont le jeu des passions qui se heurtent fait le drame et l'intérêt ¹.

¹ Principaux ouvrages de Zahn : *Die Kämpfe*, 1893, *Albin Indergand*, 1900, *Hergottsfäden*, 1901, *Clari-Marie*, 1904, *Lukas Hoch-*



(Phot. Elvira, Munich.)

Hans-Beat Wieland.

Comme l'a fait observer la critique, on ne rit guère dans le monde où nous conduit Zahn.

Au contraire, ce sont de joyeux vivants que ceux qu'on trouve dans les romans de LIENERT. C'est qu'en effet le petit peuple de Schwytz est de caractère gai, d'esprit vif et volontiers malicieux. Avec cela, franc et ouvert. Jean de Muller dit de lui : « Les hommes de Schwytz se distinguent des autres contrées de la nation à laquelle ils ont donné leur nom par un enthousiasme particulier pour leurs droits et leur antique liberté, et, dans toutes les choses où l'esprit de parti ne fausse pas leur jugement, par une droite et mâle loyauté. » (L. I. Ch. 15.)

Les paysans de Lienert ne sont pas taciturnes, ni moroses. Tant s'en faut. Ils boivent, ils chantent, ils aiment sans façons. Il y a là des types excellents et amusants. L'auteur est un réaliste, comme Gotthelf.

strasser, 1907, *Einsamkeit*, 1910, etc. Romans publiés à Leipzig ou à Stuttgart, mais traduits, pour la plupart, en français.

Ernest Zahn est né à Zurich en 1867. Son père, Bavaois d'origine, y tenait le café lyrique. En 1875, il prit la direction de l'hôtel Bauer, à Sierre, puis, en 1880, l'exploitation du buffet de la gare de Göschenen. En 1884, il plaça le jeune Ernest dans l'institut Breitenstein, à Granges (Soleure), qui jouissait d'une grande réputation. C'est là que les talents d'Ernest Zahn se réveillèrent. Il n'en fit pas moins son apprentissage dans des hôtelleries de Genève, Gênes et Hastings. Il rentra à Göschenen et seconda son père dans la direction du buffet. L'inauguration d'un monument pour les victimes du travail au tunnel du Saint-Gothard fournit en 1887 à Zahn l'occasion de déclamer un poème de sa composition. Quelques journaux accueillirent ses travaux. En 1893 Zahn publiait les *Kämpfe*; les Alpes rentraient dans la littérature de la Suisse allemande avec éclat. Aujourd'hui, c'est entre la gérance du buffet de Göschenen, l'exercice de fonctions publiques dans le canton d'Uri et les travaux littéraires qu'il partage une existence estimée. Il nous a déjà donné vingt-un volumes (romans, nouvelles, poésies) et il ne s'en tiendra pas là.

En revanche, il ne prêche ni ne s'indigne. Il observe et il traduit ; voilà tout ¹.

« Les paysages de Lienert, écrit Gaspard Vallette ², sont presque toujours aussi remarquables par la vérité de la ligne et de la couleur que par la poésie du sentiment. J'en citerai un seul, choisi parmi les plus brefs. Il ne semble pas qu'on puisse mieux esquisser, et en moins de mots, la paix glorieuse du soir sur la montagne » :

Comme un poisson d'argent aux écailles d'or, un long nuage se traînait aux flancs du Miesstock, et, dans la prairie bleue du ciel, d'innombrables brebis semblaient paître, semant les flocons d'une laine teinte de pourpre. Le soleil venait de s'engloutir derrière la plus haute arête des rocs du Krummwändlistein. Sur le petit village de Saarthalen, un voile bleuâtre et diaphane se tendait, tissé de parfums et de paix. Dans le rouge du couchant, le clocher doré de l'église brillait, montrant là-haut, dans le ciel, la patrie de la lumière. Les hauts champs de glace du Lauriruck se teintaient d'une pâle rougeur, car ils voyaient, là-bas, le soleil célébrer ses noces avec la mer lointaine.

J.-C. HEER ne s'en est pas tenu à ces cadres locaux. Ses peintures sont plus générales. Ses romans alpestres sont au nombre de trois : *An heiligen Wassern* (1898) ; *Le roi de la Bernina*, *Der Wetterwart* ³. En dépit de

¹ Ce qui n'empêche pas ce réaliste, ironiste par surcroît, d'être un charmant conteur pour l'enfance et d'avoir publié, dans le dialecte de Schwytz, d'agréables poésies rustiques. Lienert est né à Einsiedeln en 1865, et on ne se douterait pas que cet auteur si gai est un notaire.

² *Bibl. Univ.* 1910.

³ Heer est né en 1859, auprès de Winterthur, d'une famille d'ouvriers. Au lieu d'être mécanicien comme le souhaitait son père, il se destina à l'enseignement qu'il exerça quelques années ; puis, il devint journaliste et romancier. Il a publié plusieurs autres livres dont *Joggeli* où il raconte ses années d'enfance.

l'énorme succès du second, *Der König der Bernina*, dont nous parlerons plus loin (chapitre VIII), c'est le premier, celui de ses débuts, qui est le meilleur. Il a pour théâtre le Valais ; pour action, la lutte d'un ingénieur contre tout un village pour capter les eaux d'un torrent et mettre les forces de la nature au service de l'activité humaine. Il y a là des péripéties habilement représentées, avec des types de paysans heureusement dessinés.

Aussi bien, ce roman montagnard ou simplement rustique représente aujourd'hui tout un domaine particulier qui possède la faveur publique et qui a produit les œuvres littéraires les plus dignes d'intérêt. Après les écrivains que nous venons de nommer, Zahn, Lienert, Heer, d'autres s'annoncent avec des talents déjà consacrés par le succès, parmi lesquels Jacob WIDMER, avec *Flut* et Alfred HUGGENBERGER.

Flut (1905), c'est le flot qui monte, c'est la marée des étrangers qui envahit les coins les plus reculés de la montagne, qui semble apporter la richesse, avec les hôtels qui sortent du sol, mais qui déchaîne les convoitises, les jalousies des villageois, et ne laisse, en se retirant, que des ruines. L'œuvre est une pénétrante étude des mœurs rustiques dans un village supposé de l'Oberland, en même temps qu'une charge véhémement contre le développement de l'industrie hôtelière. Faut-il ouvrir la montagne au détriment des vieilles mœurs ? Faut-il la fermer au détriment de l'aisance commune ? Grave question, à la fois morale et économique, posée par le roman, débattue ailleurs encore et devant laquelle se fermer les yeux n'est pas le moyen de la résoudre.

On ne trouve pas de si hautes préoccupations dans l'œuvre de Huggenberger.

Alfred HUGGENBERGER de Thurgovie, est un paysan instruit, poète des champs, qui cultive ses goûts littéraires sans dédaigner la charrue qu'il a chantée dans un volume de poésies rustiques: *Derrière la charrue* (Hinterm Pflug). Après un premier volume de nouvelles consacrées aux *Petites gens* (Von den kleinen Leuten), il a publié *Ebenhöch, histoires de paysans et de ce qui les concerne*¹ parmi lesquelles le *Demi-Sauvage* et *Le champ du Herrenweg*, attestent un talent remarquable.

A ces noms, il faudrait ajouter ceux de deux Schaffhousois Emile Ermatinger et Jacob Schaffner; celui de Félix Mäeschlin, de Bâle; celui du Zuricois Jacob Bosshart, qui a signé le *Village de la montagne* et *Dans le brouillard*; celui du poète bernois Johannes Jegerlehner qui a transcrit les légendes valaisannes en deux volumes *Ce que racontent les vachers* et *Au foyer des vachers*, et qui, dans son dernier livre *Petronella* (1912), nous raconte la vie d'un village valaisan; celui de J.-V. Widmann, un agréable compagnon de route, dont les récits sont pleins de saveur; celui de Henri Federer qui, dans son roman *Berge und Menschen* (Berlin, G. Grotte), résume la vie du peuple appenzellois; la belle étude de Friedl sur Grindelwald (Francke, Berne); etc. Mais nous ne faisons pas ici un cours de littérature². Nous nous bornons à signaler ce que la production littéraire de la Suisse allemande doit aux Alpes et à leur influence depuis le XVIII^e

¹ Frauenfeld, Huber & Cie, éditeurs. Il vient de publier un autre volume, *Die Bauern von Steig*, 1913, digne de Gotthelf.

² Nous renvoyons nos lecteurs à l'étude intéressante et complète de M. le Dr Ernst Jenny: *Die Alpendichtung der deutschen Schweiz*.

siècle. Comme on vient de le voir, cette influence s'est exercée dans la poésie sur Gessner et Gaudence de Salis; dans l'histoire sur Jean de Muller; dans la science sur Tschudi, sans parler de ses devanciers; dans la littérature du XIX^e siècle sur les *Alpenrosen*, Keller, Meyer et bien d'autres; dans le roman sur Frey et les écrivains d'aujourd'hui.

On pourrait encore attribuer à l'influence des Alpes la renaissance du *Volkslied*, où le peuple, l'amitié, la patrie et les montagnes tiennent tant de place; par exemple, les poésies de Léon Widmer qui a écrit plusieurs de nos chants nationaux.

Pour conclure, comme nous le disions en commençant, la littérature indigène a dû aux Alpes d'avoir échappé à l'imitation étrangère et de produire des œuvres véritablement nationales.

CHAPITRE VI

Les Alpes dans la littérature nationale.

II. LA SUISSE ROMANDE

Le culte des Alpes, si ardent qu'il ait été dans les cantons de la Suisse allemande, a été célébré avec une égale piété dans les cantons de langue française. Peut-être quelques-uns de ces cantons, récemment entrés dans la Confédération, regardaient-ils comme un devoir de prendre le plus tôt possible l'esprit de la famille et de se faire, eux aussi, une âme helvétique.

Le Bodmer de la Suisse romande, ce fut le doyen Bridel. Sans être un écrivain de grande valeur, Bridel n'en fut pas moins le fondateur, ou, pour mieux dire, le promoteur de cet helvétisme littéraire qui allait compter, dans le canton de Vaud, de très brillants représentants ¹.

PHILIPPE-SIRICE BRIDEL était né en 1757, à Begnins, dans le Pays de Vaud, d'une famille de pasteurs. Il fit ses études à Lausanne où il s'occupa bientôt de littérature et de vers légers, dans le cercle dont Gibbon, Deyverdun, le médecin Tissot, les Polier et les Crousaz

¹ Voir sur Bridel le livre de M. G. de Reynold, qui avait précédé celui qu'il vient de consacrer à Bodmer. — Voir également *Le Léman* (chap. ix) et *Montreux*, par G. Bettex.



Le dimanche matin.

(Phot. Lacroix, Genève)

(D'après le tableau d'Edouard Vallet.)

Appartient à la Confédération suisse.

Musée de Zurich.

étaient alors les arbitres. Cette aimable société de Lausanne subissait entièrement l'influence de la littérature française du siècle, et Bridel la subit comme son entourage. Mais si ses goûts littéraires et son style restèrent du siècle de Voltaire, son inspiration allait singulièrement s'élargir.

Nommé pasteur de l'église française de Bâle, en 1786, il se trouva en contact avec la Suisse allemande qu'il ignorait. Il entra dans la Société helvétique qui groupait les hommes les plus distingués de cette partie des cantons et son horizon, jusqu'alors borné aux rives natales du Léman, s'étendit jusqu'aux Alpes tout entières. Il s'était déjà demandé à Lausanne, dans les réunions de la Grotte, pourquoi le Pays de Vaud n'aurait pas sa littérature particulière. Il se demanda désormais pourquoi la Suisse n'aurait pas une littérature nationale qui trouverait dans la nature et dans l'histoire sa principale inspiration.

Dans un discours qu'il lisait à Aarau, le 20 mai 1795, devant la Société helvétique, *Sur la manière dont les jeunes Suisses doivent voyager dans leur patrie*, il traçait en quelque sorte le programme qui allait être celui du *Conservateur suisse*, et on pourrait le dire, de toute sa vie. Après avoir signalé tout l'avantage qu'un jeune Suisse pouvait trouver à voyager dans sa propre patrie, il montrait sur quels points devait principalement porter son attention : d'abord sur la nature même, puis sur les souvenirs de l'histoire.

Je crois d'abord qu'ils doivent chercher à voir ces grands phénomènes de la nature que les étrangers viennent de si loin admirer chez nous, ces glaciers renommés, d'où sortent le Rhin, le Rhône, l'Aar, le Tessin, la Sarine ; ces cataractes bruyantes

et pittoresques de nos fleuves et de nos torrents; ces lacs, les uns bordés des plus rians paysages, les autres encadrés dans les sites les plus effrayants; ceux-ci couvrant un vaste espace, ceux-là circonscrits dans un étroit contour; tous différents de grandeur, de forme et d'aspect. Pour dominer d'immenses paysages, ils se rendront au sommet de quelques-unes de nos plus hautes montagnes, soit dans les Alpes, soit dans le Jura, telles que le Gorner, le Pilate, le Régis (Righi), l'Albis, le Moléson, la Dôle, le Chasseral, le Wisenstein (Weissenstein); là, ils tâcheront d'être témoins de la plus ravissante des scènes, le lever du soleil, et du plus étonnant des spectacles, celui d'une tempête se déployant à leurs pieds, enveloppant les plaines inférieures, faisant briller l'éclair et gronder la foudre bien au-dessous de la cime calme et sereine où ils sont placés...

Frappée de toutes ces choses, l'âme du jeune Suisse s'agrandira; elle s'élèvera au niveau de cette nature majestueuse; elle embrassera l'ensemble et les détails, et partout elle découvrira la main de l'éternel ouvrier dans ses ouvrages aussi diversifiés que sublimes...

A l'étude des grandes scènes de la nature, notre jeune voyageur joindra ensuite celle des grands souvenirs. Et quelle terre en produit plus que la nôtre? Cicéron pourrait bien dire maintenant de la Suisse, ce qu'il disait jadis du sol d'Athènes: où que je mette le pied, je rencontre quelque trait d'histoire.

Après avoir rappelé en quelques lignes les souvenirs de Rome et ceux de la féodalité, Bridel reprend:

Puis je le promène sur ces champs de bataille, où triompha jadis la juste cause de notre indépendance; car il doit visiter avec reconnaissance Morgarten, Laupen, Sempach, Näfels, Fraubrunnen, Grandson, Morat, Dornach. Il doit saluer respectueusement les Thermopyles Helvétiques dans les plaines de Saint-Jacques; il doit faire un pèlerinage patriotique aux deux chapelles de Guillaume Tell, à la solitude du Grutli, où se prêta le premier serment confédéral, au village de Brunnen qui vit les trois plus anciens cantons jeter les bases de notre pacte fédératif; et à ce vallon sacré de Melchtal où vécut et mourut comme un saint le bienheureux Nicolas de Flue, le pacificateur de son pays qu'il préserva d'une guerre civile, l'arbitre de ses compatriotes



Le glacier de la Bernina. (Gravure de Herrliberger.)



Le glacier de la Bernina. (Gravure de Salomon Gessner.)

et le patron de tout vrai Suisse. Ainsi environné des ombres de ces hommes illustres qui furent capables de tout pour la patrie, parce que la patrie était tout pour eux, et comme animée de leur esprit, son cœur battra avec plus de noblesse ; il sentira, par ce que ses ancêtres ont fait pour leurs descendants, ce que les siens sont en droit d'attendre de lui ; chacun de ces souvenirs lui offrira un exemple ; chacun de ces exemples restera sous ses yeux ; et à cette belle école des temps passés, il ne pourra que devenir meilleur citoyen.

Pasteur à Château-d'Œx, en 1796, puis à Montreux pendant quarante ans, jusqu'à sa mort (1805-1845), Bridel se fit partout, dans le Pays d'Enhaut comme sur les bords du Léman, l'apôtre de ce double enseignement par les voyages et par l'histoire, que le *Conservateur suisse*¹ l'aida à propager.

Le *Conservateur suisse* était un recueil périodique, publié dès 1783, sous le nom d'*Etrennes helvétiques*, qui changea de nom en 1813, et dont la vogue se soutint jusqu'en 1831. Quel était son dessein ?

« Faire connaître et aimer la patrie, dit Vulliemin, tirer les Suisses endormis, surtout ceux de la Suisse française, de l'indifférence qu'ils témoignaient pour une nature aussi belle, pour une histoire aussi riche qu'étaient les leurs ; tel était le but de Bridel. Il chercha dans l'histoire des siècles passés des exemples de valeur, de désintéressement, de simplicité pour les présenter à l'imitation de ses contemporains. Description de la nature, récits des hauts faits des aïeux, anecdotes gaies ou touchantes, poésies nationales ; tels furent les éléments dont il composa les premiers volumes des *Etrennes helvétiques*. » (L. Vulliemin, *Le doyen Bridel*, 1855.)

¹ Le *Conservateur suisse*, tome III. Il en a été publié à Lausanne, de 1855 à 1858, une réédition complète en treize volumes.

Dans cette collection, les Alpes ne pouvaient manquer de tenir une grande place. Aussi bien le doyen était l'homme de ces voyages à *pied* qu'il conseillait à la jeunesse et qu'il pratiqua lui-même jusque dans ses dernières années. Il avait parcouru presque tout le pays, du Jura à Schaffhouse et de Bâle au Valais. Il s'était particulièrement intéressé à la Gruyère, au Pays d'Enhaut, au Valais. Il n'est pas une de ses courses qu'il n'ait racontée dans le *Conservateur suisse*. Il voit bien, il décrit avec exactitude ; il recueille, chemin faisant, l'histoire et la légende sans beaucoup distinguer l'une de l'autre. Il fait de la botanique, à l'exemple de Haller, pour lequel il professait une grande admiration ; il fait de la statistique, de la morale et même de la grammaire. Surtout, il aime la montagne ; cette affection anime et réchauffe son langage un peu suranné, et c'est ce qui fait qu'en dépit du temps qui a marché, et la science avec lui, le *Conservateur* reste agréable à feuilleter, même aujourd'hui.

Sans y prétendre, comme Bodmer de Zurich, le doyen Bridel n'en avait pas moins fondé une sorte d'école, à la fois patriotique et littéraire, dont Juste Olivier fut le premier et le plus brillant disciple ¹.

JUSTE OLIVIER fut à la fois poète et historien. La poésie fut son œuvre principale et les Alpes y tiennent une grande place. Elles apparaissent dans ses *Poèmes helvétiques* (1830), dans son poème sur le *Canton de Vaud* (1831), et dans les nombreuses chansons, où

¹ Juste Olivier, né auprès de Nyon (Vaud), en 1807, mort en 1876. Enseigna à l'Académie de Lausanne et vécut longtemps à Paris. Voir *Œuvres choisies*, 2 vol. Lausanne, 1879. Avec une notice biographique par Eug. Rambert.



A. Gos : L'avalanche au pied du Muveran.



A. Gos : Le Breitthorn.

(Musée du Luxembourg.)

se joue, mieux qu'ailleurs, sa muse aimable et rustique.

Les Alpes vivent aussi dans son *Histoire du canton de Vaud* (1837), dans le cadre pittoresque où il fait mouvoir le peuple vaudois, avec ses vieilles mœurs, son langage et ses souvenirs légendaires ; dans le contraste qu'il établit entre le Jura et les Alpes ; le Jura paisible et froid, voisinant avec la plaine, et mêlé à la vie des hommes ; tandis que les Alpes se dressent à l'écart, majestueuses et solitaires. Et c'est là que se place un poétique morceau consacré à ce qu'il appelle le génie des Alpes.

La blanche neige rend les Alpes joyeuses. C'est leur manteau virginal, brodé de vert et d'azur. Quand le matin pour elles a devancé le jour, elles semblent chanter gaiement leur réveil et leur jeunesse ; un hymne de lumière flotte en haut sur leurs têtes et se répète en échos de joie et d'amour dans les cœurs des mortels. Le soir, elles fument comme l'encens, et s'inclinant sous le ciel qui se ferme, elles offrent alors je ne sais quelle attrayante image de prière et de mélancolie. De loin, le Jura écoute et comme un songeur qui poursuit son chemin, il s'enfonce dans les ténèbres...

Il faut remarquer aussi que les Alpes sont d'une si haute poésie, pèsent d'un poids si grand sur l'homme qu'il en est d'abord écrasé et n'apprend de ce premier coup qu'à s'incliner sous elles ou à se glisser à l'entour ; et c'est à ce premier pas que, dans la plupart des occasions, reste naturellement la multitude. Il ne faut ni un esprit vulgaire, ni un petit effort de cet esprit pour se redresser devant ce Génie atterrissant des Alpes, pour le soumettre à sa pensée, pour se l'approprier.

Mais une fois qu'il s'est rendu, quels trésors merveilleux ! quels vallons parfumés, quelles pentes fleuries ! quels cristaux éblouissants, quels ombrages, quelles fontaines ! Heureux l'enfant des Alpes qui a su en dompter le Génie. Du haut des cimes et pareille à une cascade au chant éternel, par mille ruisseaux, par mille murmures sur l'ardoise et le granit, au fond des vacillants abîmes, au travers des rocs ténébreux, au bord des lacs mélancoliques, en d'intimes retraites vertes et souriantes, le long des

pâturages entrelacés d'un réseau de lumière et d'ombre, dans les bois de sapins qui mugissent comme des flots, sous les thymiers, les hêtres et les cytises, la poésie descend dans la vallée et, avec le couchant, retourne en jets de flamme vers les cieux. Remontez le torrent et rendez-vous dans les forêts plaintives. C'est là que le Génie des Alpes vous attend, et là aussi sont les retraites de celui de la Patrie. (*Le Canton de Vaud*, 1^{re} partie.)

Nous retrouverons Juste Olivier plus loin, dans les Alpes vaudoises.

Parmi les étudiants qui se pressaient autour de sa chaire lorsqu'il était professeur à Lausanne, deux avaient subi profondément l'influence de son talent, parce qu'il éveillait en eux une vocation poétique qui n'a pu donner que de magnifiques promesses. Car tous les deux ont été ravis, avant le temps, à vingt-quatre ans, par un impitoyable destin ; c'étaient Henri Durand et Frédéric Monneron.

DURAND (1818-1842), nous a laissé des morceaux gracieux, d'un tour aimable et léger. Il s'attardait volontiers sur les rives du Léman, dont il a célébré la gloire !

Léman, roi de nos lacs, dont le bord magnifique
Sous le pied des grands monts courbe son arc magique,
Miroir de notre amour, je veux chanter encor
Ton onde où le soleil baigne son aile d'or... ¹

Il a composé de jolis vers comme ceux qui forment
Le bouquet de Clarens, et il a chanté la *Rose des Alpes*.

Sur les rochers se cache un doux trésor
Qu'ailleurs en vain cherchent les hommes ;
Plus haut en prix que l'argent et que l'or,
Il ne se vend pas pour des sommes.

¹ Voir la pièce entière dans notre précédent volume, *Le Léman*.

Est-ce une mine, un puits à découvrir,
De diamants, de perles fines ?
Non, le soleil le voit croître et fleurir ;
C'est une rose sans épines.

MONNERON (1813-1837) avait plus de vigueur dans l'esprit, avec une aspiration plus haute vers les idées philosophiques. « C'était, dit Juste Olivier, un grand poète, un grand artiste par la pensée et déjà souvent par l'exécution. Il a la verve et l'élan lyriques à un degré remarquable ; il avait la couleur et l'inspiration¹. » Il nous a laissé un poème des Alpes inachevé où abondent les vers puissants et magnifiques.

Pour échapper aux laideurs de la réalité terrestre, le poète, comme Obermann et comme Manfred, se réfugie sur les sommets. Il monte, accompagné d'un guide.

Où vont-ils ? Leurs bâtons, aux parois du rocher
Ont fait crier le roc sous le brûlant acier.
Ils montent ; le val fuit ; de nouvelles vallées
Sous le mont qui s'écrase au loin sont dévoilées.
Ils montent. Des sapins de silence et de nuit
Voilent le front désert de ce plateau détruit.
Pour eux, ils vont toujours. L'horizon s'ouvre immense ;
Il se gonfle, il se perd, et toujours recommence.
Confus, inépuisable, il s'enfuit, reculant
L'orageuse étendue au flot étincelant,
Et les monts sur les monts s'accroissent sans cesse.

Aux bords toujours plus froids d'un ciel toujours plus pur,
Les Alpes entassaient en groupes fantastiques
Les informes donjons et les dômes antiques
De leurs pâles cités qu'ensevelit l'azur.

¹ MONNERON (Frédéric), *Poésies*. Recueillies par ses amis. Lausanne, 1852. Deuxième édition 1879, avec une notice biographique par Juste Olivier. Il y a une étude de Rambert sur ces deux jeunes poètes, si dignes de sympathie.

Dormant au fond des nuits, ces blanches Babylones
Dans les champs éthérés découpent leurs remparts,
Et leurs portiques d'or perdus dans les brouillards
Sans bruit fumant au loin sur ces tremblantes zones.
Il dit. L'œil du poète et s'exalte et s'égare,
Puis la voix du chasseur redevient la fanfare
Des torrents, des forêts, des glaciers et des cieux.
Tout l'univers tournoie en la nuit de ses yeux
Son guide qui triomphe et pourtant le protège,
Ouvrant le manteau noir étoilé par la neige
De ses plis ténébreux l'enveloppe sans bruit ;
Et le poète, errant dans l'éternelle nuit,
De montagne en montagne et d'abîme en abîme
Se berce dans sa chute auprès d'un vent sublime.

Sans doute, on trouve dans ces vers l'influence du romantisme et particulièrement de Lamartine ; et la forme est parfois peu claire ou indécise ; mais le morceau a le mouvement et le sentiment qui caractérisent un véritable poète.

Le poète de grand talent, le prosateur d'esprit clair, et de style vigoureux, ce fut Eugène RAMBERT, le meilleur écrivain de la Suisse romande (1830-1886).

Il était né à Montreux, d'une famille de paysans, et il en garda, avec le goût du terroir, le labeur tenace et le sentiment profond de la nature. Il dira plus tard :

Je ne regrette pas ce qu'on m'a fait apprendre,
Ni l'horizon plus vaste entr'ouvert devant moi.
Je vois que rien ne vaut le plaisir de comprendre,
De chercher, de trouver, de méditer en soi ;
Mais comme un fils des champs, j'adore la campagne.

Sa vie fut simple, bien remplie, mais trop courte. Professeur à Zurich et à Lausanne, il a été critique littéraire, critique d'art, moraliste et poète, et son œuvre

variée se recommande par des qualités remarquables de pensée et d'expression.

Vaudois, il est, comme Juste Olivier, fier de son petit pays, fier de Montreux, qui lui doit un livre charmant ; fier de son Léman, qu'il a chanté dans des vers présents à toutes les mémoires :

O vieux Léman, toujours le même,
Bleu miroir du bleu firmament
Plus on te voit et plus on t'aime,
O vieux Léman !

fier de ses montagnes vaudoises qu'il a parcourues en chasseur et en botaniste et auxquelles il a su donner une physionomie originale et vivante.

Mais aussi, comme le voulait Bridel, en même temps que Vaudois, il est Suisse, et sur l'ensemble de ses œuvres se détachent en hauteur et en puissance ses *Alpes suisses*, qui forment comme un pendant au livre de Tschudi. Il disait en 1865, dans la préface du premier de ses ouvrages : « J'ai formé peut-être un projet ambitieux, celui de décrire les Alpes de mon pays. » Ce dessein, il l'a accompli à force de science, de labeur et aussi d'affection pour la montagne ; dessein qui l'obligea d'entasser plusieurs volumes d'une attrayante variété ¹.

Tout s'y rencontre, en effet. Connaissance parfaite du pays où l'expérience du grimpeur s'allie à la passion du botaniste, ce qui nous vaut de pittoresques récits d'ascensions avec d'admirables pages de flore alpestre ; descriptions de montagnes, comme la Dent du Midi, le Grand Muveran, les Clarides, etc. ; tableaux de mœurs

¹ Dans l'édition nationale de ses œuvres, *Les Alpes suisses* comprennent 5 volumes : *Ascensions et récits* (2 vol.) ; *Etudes d'histoire nationale* ; *Etudes de littérature alpestre* ; *Etudes historiques et nationales*.

rustiques, comme les *Cerises du vallon de Gueuroz* et le *Chevrier de Praz-de-Fort*, dont le second n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre et peut être comparé aux meilleures paysanneries de George Sand; réflexions de philosophie morale, comme celle de *La Marmotte au collier*; études d'histoire militaire et d'institutions politiques, comme *Notre forteresse* et *Les Landsgemeinde*; enfin, amour du pays helvétique *Les Alpes et la liberté*, amour réfléchi et sérieux, sans rien d'aveugle ni d'outrecuidant qui fait sienne la doctrine de Jean de Muller sur la formation du caractère national, et montre que la Suisse doit aux Alpes avec sa passion pour l'indépendance, le respect pour la liberté d'autrui; avec cela un style clair, précis, savoureux, qui unit la vigueur de l'idée à la netteté du langage; voilà les qualités qui contribuent à faire des *Alpes suisses* d'Eugène Rambert, un véritable monument national. Sans parler de ce qui constitue son bagage purement littéraire: ses *Etudes* critiques sur les écrivains de la Suisse romande, et sur les écrivains étrangers; sans parler des études d'art alpestre d'où est sorti le livre sur *Calame* (1884); sans parler enfin de trois volumes de *Poésies* remarquables, de nombreux articles, réunis sous le titre de *Mélanges*, et de ses petits volumes sur Bex (1871) et Montreux (1877).

Tel fut le labeur incessant auquel il a fini par succomber, en 1886, brusquement, malgré ses courses dans la montagne, ses vacances passées au grand air et sa santé de paysan robuste taillé pour la lutte et le travail. Mais laissons-le parler lui-même, dans quelques-unes de ses meilleures pages.

Celle-ci, par exemple, sur la Dent du Midi:

La Dent du Midi n'imité pas ces géants des Alpes, le Cervin,

le Finsteraarhorn, qui, debout au fond des hautes vallées et reposant sur des plateaux où s'accumulent leurs glaciers, appartiennent à la région du désert supérieur et sont à peine plus nus au sommet qu'à leur base. Elle s'élève immédiatement au-dessus de chaudes et riches contrées. Vers le bas, règne une végétation digne de l'Italie; vers le haut, les neiges du pôle et, entre les deux, toute la série des possibles.

§ Les produits et les phénomènes des zones les plus éloignées se sont donné rendez-vous sur ces pentes. Il en résulte un effet de profusion créatrice d'autant plus splendide que la montagne a des formes plus accidentées, des expositions plus changeantes, des terrains plus divers. Un tableau pareil est de ceux qu'on n'épuise pas. Et cependant on n'y remarque ni embarras ni encombrement. Chaque chose a sa place, et de cette surabondance naît un ensemble dont l'unité est aussi manifeste que la variété en est infinie. Un ordre ingénieux a présidé à la distribution de ces richesses. Les trois arêtes que nous avons suivies servent à les grouper. Séparées par des enfoncements obscurs où s'accomplit dans l'ombre le passage de l'une à l'autre, elles forment autant de plans successifs ayant leur série de teintes, leur gamme de couleurs. Chacune a d'ailleurs sa physionomie et sa beauté propres.

Vue de si près, la Dent du Midi gagne à être isolée. Aussi, le voyageur fera-t-il bien de chercher sur son chemin quelque châtaignier dont les branches recourbées en voûte forment autour d'elles un cadre de feuillage. Il aura ainsi un tableau découpé par la nature, et un tableau si saisissant qu'il ne s'en détachera qu'à regret. Le naturaliste y trouvera comme un abrégé de la création, et celui qui ne demande aux Alpes que les émotions de la poésie ne se lassera pas de ce dessin pur et grand qui fait concourir à la beauté d'une seule montagne toutes les ressources de l'architecture alpine, et tous les degrés d'énergie vitale dont l'échelle se déploie sur une moitié d'hémisphère. C'est un monde couronné d'une cime.

Cette autre sur l'automne et la montagne :

Les touristes vont en été chercher la fraîcheur sur les Alpes; pourquoi n'y vont-ils pas en automne chercher la lumière et le soleil? C'est alors que s'accomplit à la lettre la belle image de Bossuet, et que les monts trouvent leur sérénité dans leur hau-

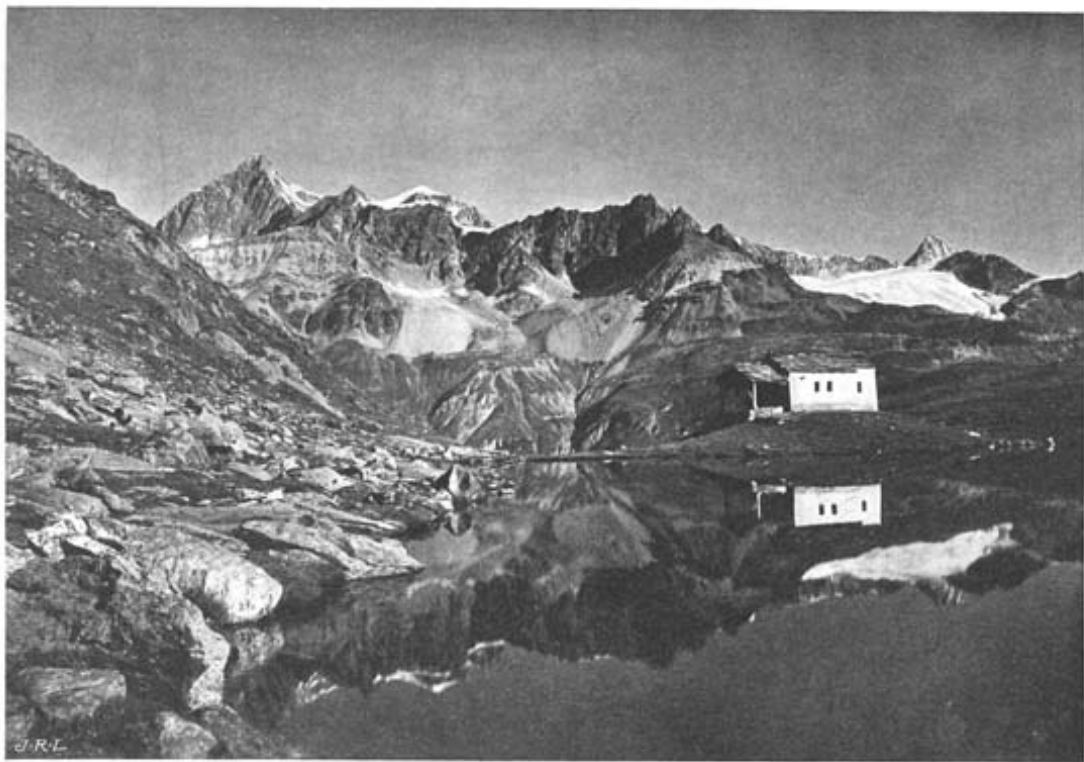
teur. Tandis que la plaine languit sous une mer de brouillard, le ciel y est sans nuages, et comme si toutes les vapeurs s'étaient précipitées dans les bas-fonds de l'atmosphère, l'air est plus que jamais limpide et transparent.

Tout est silencieux ; les vaches ont quitté leurs pâturages de l'été. On ne voit, on ne rencontre personne, et si l'on entend quelque bruit, il ne vient que des feuilles qui tombent. Mais ce silence n'est pas celui de la mort, c'est celui du recueillement. La nature célèbre encore une fête ; elle donne un concert suprême aux religieuses magnificences ; seulement la fête est pour l'œil et la symphonie est composée de couleurs. Les teintes de l'automne sont répandues sur les flancs du vallon, avec une profusion et une richesse dont on n'a pas l'idée quand on n'a vécu que les automnes du plat pays. Il semble que les grands arbres et les petites plantes rendent en couleur tout ce que le soleil de l'été, le clair soleil de la montagne, a pu leur verser de lumière. Sur le sombre accompagnement des sapins, basse grandiose et sévère, se détache, en masses lumineuses, la vive coloration des hêtres ; l'érable y mêle son ton plus clair, et il n'y a pas jusqu'au moindre buisson de noisetiers qui n'ait pris la pourpre et ne fasse aussi son concert dans l'orchestre universel. Ce ne sont pas des teintes de parade ; rien qui ressemble à une campagne pavoisée ; ce sont les pompes d'un culte ; la vallée est devenue un temple ¹.

Il excelle dans le détail du paysage alpestre, comme dans le morceau suivant :

Comme elles sont jolies les chèvres de Praz-de-Fort, lorsqu'elles partent le matin pour leur pèlerinage de chaque jour ! Arrivées à cinq minutes du village, sur les gazons du torrent, elles s'arrêtent, s'éparpillent et font un premier déjeuner ; puis, à l'entrée de la forêt, la colonne se reforme et tout le troupeau chemine diligemment, montant à l'ombre des grands sapins. Bientôt les premières débouchent en face du glacier de Saleina, et passent le torrent sur un mauvais pont où elles sont obligées de défiler l'une après l'autre ; puis, elles laissent le glacier à droite et s'engagent sur les pentes qu'il domine. C'est là qu'est le pâturage.

¹ Eug. RAMBERT, *Etudes d'histoire naturelle*. Les plantes alpines, chap. 2, 1 vol., chez Rouge, à Lausanne, 1888.



Le lac Noir.

(Phot. G.-L. Arland)

Il commence au sortir de la forêt ; il finit aux neiges éternelles. Elles y montent plus ou moins haut, mais en toute saison elles s'en donnent à cœur joie de brouter et de grimper. Ce ne sont pas des chèvres de plaine, casanières, paresseuses, sentant l'écurie, avec le pis traînant à terre ; ce sont chèvres de montagne, propres, au poil soyeux, aux hanches bien fournies, au pied léger, à la tête étroite et fine, à l'œil vif et portant cornes sur le front. Il y en a de toutes blanches, mais en petit nombre ; il y en a aussi de toutes noires ; plusieurs mouchetées et tachetées ; plusieurs ont le pelage roux du chamois en automne, et rien n'est vivant comme les pelouses, semées de buissons et de blocs en voyage, où se répand au hasard ce petit peuple varié.

On dirait qu'elles ont le sens du pittoresque. Elles savent qu'elles sont jolies et on les surprend sans cesse en flagrant délit de coquetterie, étudiant la pose qui leur sied le mieux. Ici, c'est une chèvre rousse, au sommet d'un bloc, les quatre pieds rapprochés, immobile, et la tête penchée en avant. Qu'a-t-elle donc à regarder si curieusement qu'elle en oublie une touffe de pâturin qui, à demi-broutée, lui pend encore de la bouche ? C'est qu'il y a une brune au corps effilé qui se hisse sur les gradins en dessous, se dresse sur les pieds de derrière, et allonge démesurément le cou, la tête et le museau pour attraper l'extrême bourgeon d'une petite branche d'aulne vert. Elle l'effleure de la langue, l'aspire des narines, et ses yeux pétillent de friandise ; mais, au dernier effort, le pied lui manque, et il faut recommencer à nouveaux frais...

Ailleurs, c'est une file de chèvres imprudentes engagées sur une corniche, au travers d'une paroi de précipices. La première arrive à un tournant du rocher. Elle allonge le cou pour voir de l'autre côté ; elle regarde attentivement la corniche plus étroite, avance une patte, puis l'autre et chemine prudemment de saillie en saillie, tandis que ses compagnes la suivent, imitant tous ses mouvements, à la fois curieuses et graves, avec un petit air de triomphe. Qu'ont-elles à faire à s'aventurer ainsi ? Rien. La chèvre grimpe pour le plaisir de grimper. Elle a le goût de l'inconnu et la passion des entreprises. Entre deux passages, elle choisit le plus mauvais ; entre deux touffes d'herbe la plus difficile à atteindre, et de tous les animaux que l'homme a pliés à son service, il n'en est aucun qui ait conservé l'humeur plus

libre et dont une demi-indépendance développe davantage l'esprit aventureux ¹.

C'est un tableau. Mais on peut y remarquer, avec le talent particulier de Rambert, c'est-à-dire le don d'observation, le défaut où il tombe souvent : l'accumulation excessive du détail.

Au nom de Rambert, il en faut associer deux autres : celui de l'alpiniste Javelle qui fut son ami, celui du poète Warnéry, qui fut son élève.

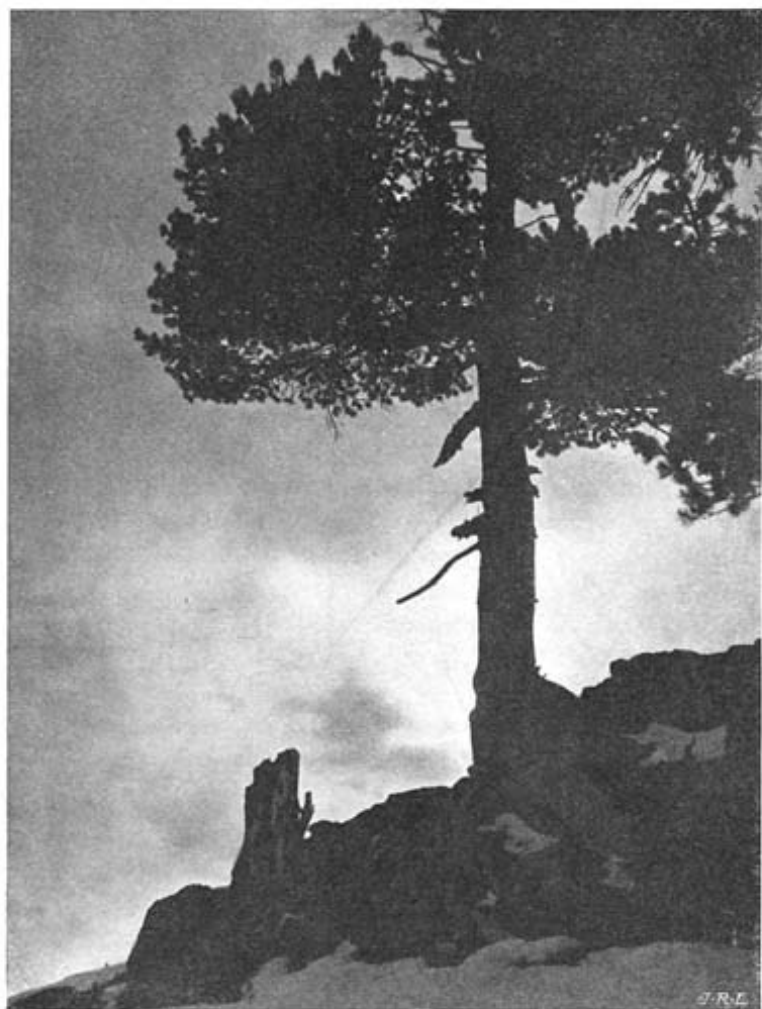
L'œuvre de JAVELLE n'approche en rien de celle de Rambert. Elle se borne à quelques promenades alpêtres et récits d'ascensions dont on a pu former un volume ². Javelle n'était qu'un alpiniste fervent qui se proposait de faire aimer la montagne comme il l'aimait lui-même. Mais il s'est trouvé que ce grimpeur passionné, comme le dit Goethe de Bourrit, était doué d'un remarquable talent d'écrivain.

Il dit quelque part : « S'il est un pays où l'on se surprenne parfois à dire *ubi bene, ibi patria*, c'est bien celui qui renferme, au sein de ses libres montagnes, ces sites enchanteurs, ces sublimes vallons. Plusieurs pourront m'en blâmer, mais si le sort m'exilait aujourd'hui sur quelque plage lointaine, je sens que j'aurais à pleurer deux patries.

« Rochers brunis, sombres forêts des Cévennes où s'est abritée mon enfance, jamais, certes, vous ne sortirez de mon souvenir ; toujours en moi il y aura quelque chose qui vibrera à votre nom ; enrichi même des grands sou-

¹ Eugène RAMBERT, *Récits et Croquis*, chez Rouge, à Lausanne.

² Emile JAVELLE, *Souvenirs d'un alpiniste*. Avec une notice biographique par Eugène Rambert, Paris et Lausanne, 3^e édition, 1897.



L'arole.

(Phot. A. Steiner)

venirs des Alpes, je laisserai plus d'une fois errer ma pensée distraite parmi les genêts de vos montagnes ; mais ce peuple que j'aime, cette liberté que j'ai appris à chérir, ces Alpes que j'ai si souvent rêvées et où maintenant il m'a été donné de passer de si beaux jours ont vraiment une moitié de mon cœur. A toi, France, appartiennent ma jeunesse et mes premiers souvenirs ; à toi ce qu'il y a de plus intime dans mon cœur et dans ma pensée ; mais à toi, ô libre Helvétie, je voudrais parfois donner le reste de mes jours. »

Il était né, en effet, à Saint-Etienne, en 1847, et il avait eu une jeunesse quelque peu errante, avant que la Suisse le reçût et le gardât. Vers l'âge de dix-huit ans il se mit aux livres et refit son instruction, assez pour devenir, en 1868, maître de français dans un pensionnat de Vevey, puis professeur au collège de la ville, jusqu'à sa mort, en 1883. Beaucoup trop tôt.

Il avait porté aux montagnes une affection unique et singulière. Il passait ses vacances à courir les Alpes et l'hiver à écrire le récit de ses excursions. Il avait commencé par la Dent du Midi qu'il contemplait chaque jour de Vevey et dont l'architecture, à la fois élégante et simple, lui faisait dire qu'elle est comme « le Parthénon des Alpes ». Puis les Alpes du Valais et le Massif du Mont-Blanc le sollicitèrent. Comme Tyndall, il fit l'ascension du Weisshorn, en 1871. Il s'attaqua au Cervin qu'il gravit en 1872, et auquel il consacra plusieurs courses et de belles pages. « On monte au Cervin pour le vaincre, dit-il, et tout vrai grimpeur doit sentir qu'il y monterait, fût-il seul dans l'univers et n'eût-il que les cieux et les monts pour témoins de sa victoire. » Enfin, il fut le premier à fouler la cime du Tour Noir,

aiguille dangereuse de 3824 mètres dans le massif du Mont Blanc (1876), et le récit de cette ascension passe pour le meilleur morceau qu'il ait écrit. Il est d'un intérêt dramatique et d'une véritable puissance descriptive. Nulle part il n'a exprimé avec plus de lyrisme cette espèce d'ivresse qui s'empare du grimpeur pendant ce qu'il appelle « la grande gymnastique aérienne ».

« Ah, les beaux moments et l'indicible plaisir ! L'oiseau peut-il bien avoir autant de jouissance à voler que l'homme à grimper ces audacieux campaniles ? »

Les Alpes vaudoises lui étaient familières. Il avait poussé quelques reconnaissances dans l'Oberland bernois, mais les chaînes orientales (Glaris, Grisons, Tyrol) restèrent en dehors de ses promenades.

C'est le récit de la plupart de ces campagnes alpêtres qu'on trouve dans son livre ; mais les belles pages y abondent. Clarté de la pensée, fermeté et vivacité de l'expression, ferveur exaltée et presque mystique pour la montagne ; telles sont les qualités de cette langue, rapide, nerveuse, enthousiaste, qui est comme l'image même de l'écrivain.

Voici, parmi tant d'autres pages, celles qu'on pourrait appeler la *profession de foi* de l'alpiniste.

Pourquoi grimper, en effet ? Cherchant à expliquer cette « passion nouvelle » dont Saussure et Ramond furent animés les premiers et qu'ils communiquèrent à l'âge qui suivit, Rambert y distingue plusieurs éléments ; d'abord le jeu, « la grimperie », qui est comme une belle partie engagée avec la montagne ; puis le plaisir que procure le spectacle des beautés alpestres. Javelle y voit, avant tout, le plaisir même de grimper, puis la satisfaction du mystérieux besoin qui pousse



(Phot. Boissonnas, Genève)

Les mazots de Saint-Luc (Valais).

l'homme vers les sommets. C'est ce double sentiment qu'on va retrouver sous sa plume.

L'avancerai-je ? Je suis du nombre des grimpeurs qui vont sans but, des clubistes inutiles.

J'admire Tœpffer et Tyndall, Calame et de Saussure ; incapable jusqu'ici de me ranger sous aucun de ces glorieux chefs, de suivre assidûment une de leurs écoles, tour à tour attiré cependant par l'un et par l'autre, je les suis tous de loin, mais de bien loin devrais-je dire. Au milieu des vachers et assis devant l'âtre, les charmantes pages de Tœpffer reviennent à ma pensée ; à l'aspect d'un fruste chalet, d'un antique sapin déraciné par l'orage, je songe à Calame ; sur la moraine, au bord des glaciers, je rêve à de Saussure ; devant la haute cime, j'envie Tyndall et Weilenmann ; puis je reviens, emportant dans mon cœur quelques beaux souvenirs de plus, quelques pensées peut-être ; mais point d'observations savantes, point d'études glaciaires, pas une plante, pas un croquis ; à peine peut-être une fleurette cueillie au bord du névé, ou le profil d'une cime aimée ; je reviens inutile enfin, comme j'étais parti.

J'ose à peine l'avouer, après les sérieuses semonces que j'ai lues à l'adresse des grimpeurs de ma sorte, semonces dont j'ai pris ma part. A les écouter, celui-là seul qui se propose quelque but scientifique et utile, qui porte un hygromètre ou un théodolite, a vraiment le droit de se pencher sur la crevasse bleue, de s'engager dans les couloirs et de gravir la haute cime. Et pourtant quelque chose s'élève en moi qui proclame le contraire.

Non, partez toujours, grimpeurs ignorants, clubistes inutiles. Parcourez les glaciers, posez le pied sur les plus hauts sommets et revenez sans remords ; vous avez votre tâche ailleurs, vous avez payé votre tribut à l'activité sociale ; retrempez sans honte votre âme fatiguée par les travaux ou par les peines dans l'énergie de cette grande nature. Voudrait-on peut-être nous disputer encore ces heures de délassement ? prétendre qu'on ne puisse s'échapper un moment des grandes ruches humaines pour butiner une fois suivant sa fantaisie et à son seul profit ?

Touriste inutile ? Non, il n'est pas inutile celui, si humble qu'il soit, qui vient payer un sincère tribut d'admiration aux Alpes et y retremper son âme, et qui, sans savoir peut-être les

expliquer et les peindre, les comprend et les aime. (*Souvenirs de deux étés.*)

Cela c'est de l'esprit et du meilleur. Et dans quelle langue, sobre, claire, vigoureuse ! Voici maintenant de l'éloquence.

Il y a bien autre chose qu'une simple satisfaction de l'orgueil à fouler un sommet où nul pied ne s'est encore posé ; il y a une sensation poignante et qui va droit au plus profond de l'âme ; c'est de se dire que depuis des temps incalculables que ces rochers existent et dressent leur fière nudité dans le ciel, aucun homme n'y est encore venu, qu'aucun regard n'a vu ce que vous voyez, que votre voix est la première à rompre un silence qui dure là depuis le commencement du monde, et qu'il vous est donné à vous, homme pris au hasard dans la foule, d'apparaître en ce lieu sauvage comme le premier représentant de l'humanité. Alors, on se sent comme investi d'une fonction religieuse ; il semble qu'il y ait quelque chose de sacré dans cet instant où s'accomplit sur un point nouveau l'hymen de la terre et de l'homme ; et je n'imagine pas que nulle part, pas plus sur un sommet des Alpes qu'au milieu des prairies de l'Australie, l'on puisse fouler un sol vierge et en avoir conscience sans éprouver une profonde et grave émotion.

Quand nos sauvages ancêtres prirent les premiers possession du sol, alors couvert de forêts, où s'étalent aujourd'hui nos cultures et nos villes, s'ils arrivaient sur une éminence, ils élevaient un tas de pierre, un cairn, comme disent encore les alpinistes anglais qui ont conservé ce vieux mot celtique. Ainsi faisons-nous toujours lorsque nous atteignons une cime vierge de nos montagnes, obéissant plutôt à une sorte d'instinct qu'à une immémoriale tradition ; et ce *cairn*, pour nous comme pour nos ancêtres, n'est pas seulement un monument de vanité personnelle ; il veut dire avant tout : l'homme est venu ici ; désormais ce point de la terre est à lui. (*Ascension du Tour Noir.*)

Dans les *Souvenirs* de Javelle, on trouve des pages moins émouvantes que des récits d'ascension. Ce sont de beaux morceaux descriptifs ; comme par exemple une

monographie du village de Salvan, dans le Valais, et des pages sur Zinal (Valais), d'une fraîcheur et d'une poésie délicieuses. On y trouve encore les fragments d'une idylle inachevée : *Les mazots de Plan-Cerisier*. Rien de plus charmant que ces croquis où Javelle nous fait voir, « au milieu d'un fouillis adorable de vignes dorées et en désordre, un groupe de petits chalets vieux et noirs, à peine hauts de six pieds ; des chalets en miniature, à demi-cachés sous le fouillis des pampres qui ont envahi leur toit et qui ont là-dessous l'air de bons vieux que des enfants auraient couronnés de feuillage. »

En vérité, Javelle fut un écrivain de réelle valeur. Pourquoi ces qualités littéraires n'ont-elles pas assuré plus d'éclat à son nom ? Il partagera le destin de Senancour.

De même connaît-on beaucoup Henri WARNERY ? Sa vie fut courte, comme celle de Javelle, mais combien remplie ¹. Comme son maître Rambert, dont il a retracé la vie laborieuse, il fut un critique littéraire pénétrant, un penseur profond, un poète de grand talent.

Sa poésie est d'ordinaire philosophique. Elle est inquiète et tourmentée par de graves problèmes. Mais deux hivers passés à Leysin, où l'envoya sa santé chancelante, nous ont valu des vers, *Sur l'Alpe*, d'une inspiration toute nouvelle. Ce sont des paysages alpestres, où paraissent les chalets rustiques, les sapins « pensifs », sous la neige, les vallées enfouies sous la brume et les hauts sommets d'où se découvrent de vastes horizons.

¹ Henri WARNERY (1859-1902). Né et mort à Lausanne. Successivement professeur de littérature à Paris, à Constantinople et à l'Université de Lausanne. Il a laissé trois volumes de poésie, des contes charmants et de nombreuses études littéraires.

Et sur ce fond mélancolique comme la neige qui tombe lentement, après des tableaux d'hiver comme *Les brumes, Partie de luge, Mon chalet* et d'autres, vient *Le Renouveau*, puis ce magnifique morceau qui a pour titre *Conseils de l'Alpe*.

A l'Alpe claire, au bord de l'infini songeuse
J'ai dit, comme un enfant anxieux des pourquoi :
O confidente des étoiles voyageuses
Qui frissonnent aux bleus espaces, parle-moi.

— Elle m'a répondu : j'ignore
Le secret des bleus infinis.
Les plis de ma robe ont des nids
Qui chantent les pâles aurores.
Mais moi je me tais et j'adore

Et j'ai dit : blanche sœur des cieux illimités
Apprends-moi le secret de ta sérénité.

— Elle m'a répondu : j'élève
Mon front vers l'immuable azur.
Là-bas, roulant des flots impurs
L'océan humain bat ses grèves.
Moi, je me recueille et je rêve.

Et j'ai dit : Alpe froide, impassible granit
Ceux de là-bas ce sont mes livres, les bannis

— Elle m'a répondu : j'épanche
Ma vie en fleuves nourriciers.
Toi qui viens boire à mes glaciers,
Suis de même la source blanche
Où tout cœur altéré se penche ¹.

Mais les Alpes n'ont pas seulement les glaciers étincelants, les sommets majestueux, les forêts profondes. Elles n'ont pas seulement cette flore admirable, célébrée par les Haller, les Tschudi, les Rambert et bien d'autres. Quelque chose encore y a poussé, avec une merveil-

¹ H. WARNERY, *Sur l'Alpe*, Poésies, Lausanne, chez Payot. 1895, in-8°.

leuse fécondité, comme les mauvaises herbes. Ce sont les légendes.

Ces légendes avaient multiplié partout dans les montagnes les animaux fantastiques, les génies plus ou moins malfaisants, les fées, les lutins, les servants, etc. Mais de tous les pays où pullulait ce monde affreux et difforme, le Valais était le plus riche. C'était la terre classique des monstres et de l'épouvante. C'était là qu'on trouvait la « vouivre » volante de Vouvry, le cheval à trois jambes, la truie louche et à l'œil vert de Sion, le serpent gardien de trésor, comme à Sierre, l'âne dansant de Zermatt, etc. Ce que l'on trouvait aussi dans le Valais, et ailleurs, avec le serpent qui tette les vaches, c'était cette croyance singulière que le bétail était quelquefois *transporté* loin du pâturage, par une force irrésistible. Impossible de le découvrir sur l'Alpe. Ce qui ne l'empêchait pas de s'y retrouver le lendemain, à l'endroit accoutumé.

Recueillir toutes les légendes alpestres ce serait un travail énorme. Wyss s'y était essayé déjà. L'érudit Aloïs Lutolf l'a tenté pour quelques-uns des cantons allemands¹. Un écrivain vaudois, M. Alfred Ceresole, s'en est chargé pour les Alpes vaudoises.

M. CERESOLE ne s'est pas contenté d'intéressantes monographies sur *Bex, Montreux, Vevey, Zermatt*. Il y a joint de jolis vers, des *Scènes vaudoises* (1884), où passe Jean-

¹ Aloïs Lutolf, *Sagen, Brauchen, Legenden aus den fünf Orten : Luzern, Uri, Schwytz, Unterwalden und Zug, Luzern, 1862, 8°.*

La Société historique du Haut-Valais a publié en 1907 les *Légendes valaisannes*, édition augmentée de l'ouvrage du curé Tscheinen et du chanoine Rupper (Sion 1872). Ce recueil groupe les légendes du pays et les légendes des vallées, des légendes religieuses fort anciennes et des légendes d'un caractère historique.

Louis qui est le type du paysan vaudois. Enfin il lui a paru que l'heure était venue de recueillir et d'étudier les *Légendes des Alpes vaudoises*¹. Car bien que les légendes aient la vie dure elles semblent pourtant toucher à leur fin. Elles s'enfuient devant la science, comme les spectres devant la lumière.

« La dernière heure sonne, dit l'auteur. Avec les voies ferrées qui escaladent les pentes de nos monts, la vie et les idées modernes montent sans cesse de vallon en vallon, de village en village, de chalets en chalets. Aussi, avant que cette marée ascendante ait tout submergé et effacé, avant que l'haleine desséchante de ces temps positifs ait flétri pour toujours cette flore primitive des conceptions humaines, faut-il se mettre à l'œuvre sans délai pour en recueillir les vestiges. C'est dans cette pensée que j'ai voulu, par respect pour la montagne et pour nos vieux montagnards, grouper ici les légendes et les vieilles traditions de nos Alpes vaudoises. »

Et c'est pourquoi nous sommes conduits par lui dans ce monde fantastique où se démènent les lutins et les *servants*, les fées bonnes et mauvaises, les nains malicieux, terreur des étables, le diable et les démons, les sorciers et les revenants, tous personnages de cet extraordinaire sabbat qui agita plusieurs siècles d'autrefois. Il n'a garde d'oublier les animaux familiers de cette société démoniaque : dragons, serpents, crapauds, salamandres, etc. Mais, comme s'il importait de chasser sous l'air pur ces visions troubles et malsaines, il termine par de belles pages sur les Alpes, de telle sorte que le livre instructif s'achève en livre charmant.

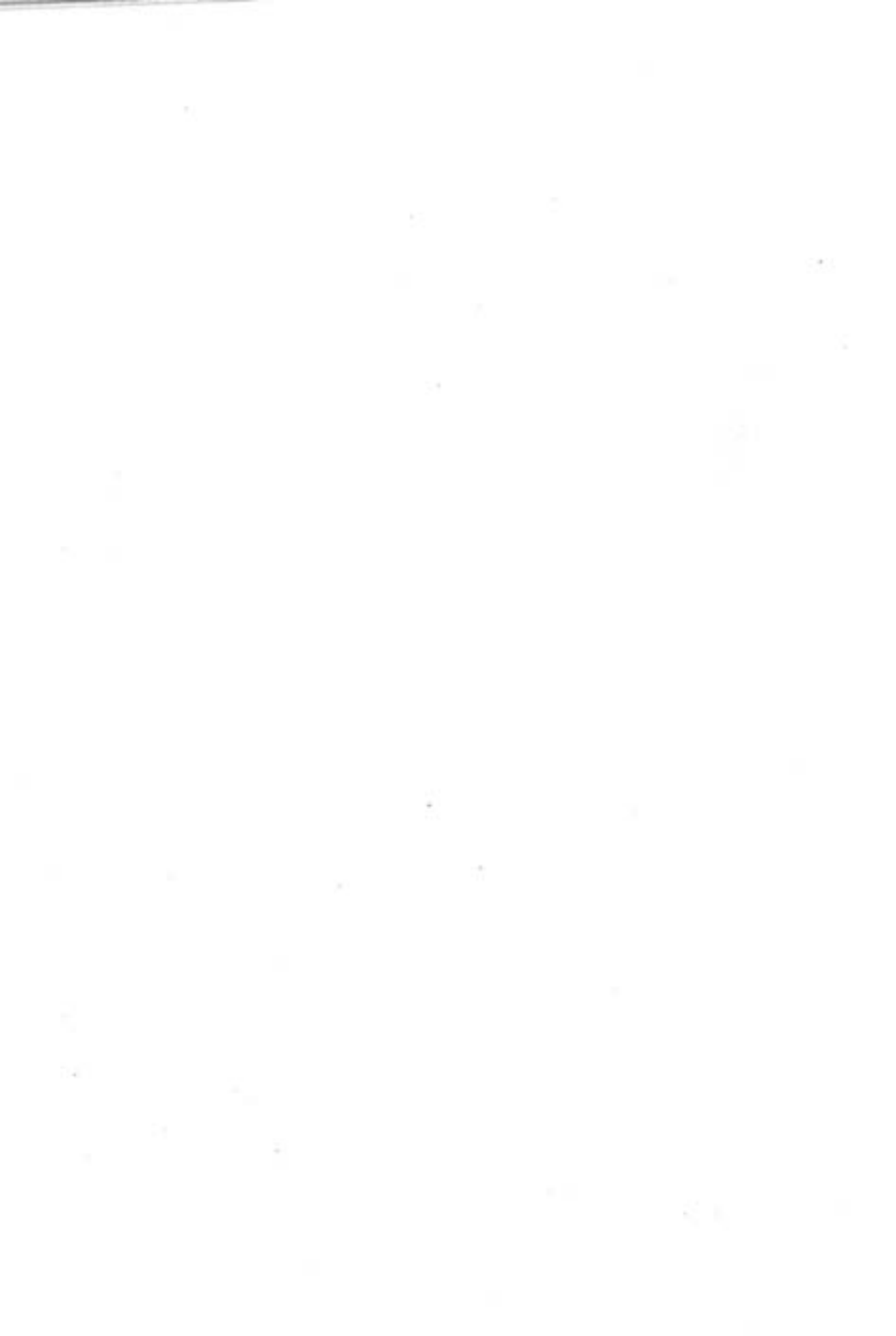
¹ Un vol. in-8°, Lausanne, 1885. Avec des illustrations d'Eugène Burnand.



(Phot. Dittsheim, Bâle)

Cloches du soir.
(D'après Edmond Bille.)

(Prop. partic.)



Des écrivains sortis du canton de Vaud, et ils sont nombreux, il n'en est pas un, brillant ou modeste, qui n'ait avec fierté parlé des Alpes natales. Poètes, comme Albert Richard, dont le vers épique et sonore qui a célébré les épisodes nationaux, a chanté aussi les montagnes et la liberté ; historiens, comme L. Vulliemin, dans son *Tableau du canton de Vaud* ; conteurs érudits, comme Louis Favrat, botaniste et linguiste, ami de Rambert ; romanciers enfin, comme Urbain Olivier, frère du poète, qui pendant plus de trente ans, mais sans prétention littéraire, multiplia les scènes rustiques empruntées à la campagne vaudoise ; surtout comme Edouard Rod et C.-F. Ramuz.

Dans le courant de son œuvre littéraire, faite surtout de profonde psychologie morale, E. Rod s'est souvenu de la montagne pour écrire *Là-Haut* (1896).

Le roman a pour théâtre le Valais, aux environs de Salvan. A propos d'une « station » qu'on y veut créer, l'auteur met en présence deux hommes, deux systèmes opposés. D'un côté, Rarogne, l'homme d'affaires moderne, le spéculateur sans scrupules qui bouleverse le pays pour y installer son sanatorium, ses hôtels, ses chalets ; de l'autre, l'alpiniste Volland, l'homme du passé, en qui survit l'attachement à la montagne, aux traditions, aux vieilles mœurs. Dans cette lutte, c'est Rarogne qui l'emporte ; la station naît et grandit, tandis que Volland meurt victime de l'Alpe qu'il voulait défendre contre le sacrilège.

Il est aisé de voir que l'auteur est du parti de Volland. (Volland, c'est Javelle.) Mais le souci de la thèse n'exclut pas le développement littéraire, et il se fait jour dans de belles pages sur la montagne. Nous avons

vu ce que Rambert écrit de l'Alpe en automne. Pourquoi ne pas citer ce que pense E. Rod de l'Alpe au printemps ?

C'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles. Ce sont de vastes champs de rhododendrons d'un rouge vif, dressés sur leurs tiges ligneuses aux dures feuilles luisantes ; fleurs hardies et malicieuses, fleurs vigoureuses, fleurs de santé, de bonne mine et de courage...

Des violettes à deux fleurs, abondantes et menues, garnissent de touffes jaunes le creux des roches. Sur les replats du gazon, il y a des tapis de pensées, d'un bleu intense, de gentianes encore plus bleues, ouvrant leur corolle en coupe allongée, de grassettes d'un bleu presque noir pareilles à de minuscules cornes d'abondance, de myosotis d'un bleu clair et vif, du même bleu que le ciel.

Au bord des névés qui se retirent, pointent les clochettes dentelées des soldanelles, petites fleurs en demi-deuil d'un lilas tendre, si pressées de naître qu'elles percent la couche de neige trop lente à disparaître. Jusque dans les pierriers s'ouvrent les ceraistes aux blancs pétales étalés, les courtes grappes des linaires au palais de safran, les bouquets blancs des achillées. Et il y en a d'autres encore, car toutes les herbes fleurissent, toutes les mousses, toutes les plus simples graminées, dans un besoin éperdu de vivre, de semer pour l'avenir des moissons de pétales colorés, de pistils odorants. C'est comme un sourire épanoui des plantes, autour desquelles bourdonnent d'invisibles insectes dont le bruissement se fond dans le silence, tandis que de grands papillons furtifs voltigent parmi toutes ces fleurs, comme des fleurs vivantes ¹.

Les sentiments qu'il mettait dans la bouche de Voland, Rod les a repris plus tard sous la forme de réflexions personnelles dans une magistrale étude sur *La montagne suisse*. Il s'est trouvé d'accord avec Tœpffer pour déplorer la transformation que le « progrès » fait subir à la montagne. Il dit, pour conclure :

¹ *Là-Haut*, Payot, éditeur, Lausanne.

« Les esprits pratiques et positifs répondent qu'il importe peu, la grosse affaire de ce monde étant la prospérité matérielle des pays. Soit, mais quand il y aura des chemins de fer le long de tous les torrents, des gares sur tous les sommets, des usines devant toutes les cascades, des fils électriques sur la lisière de toutes les forêts ; quand la fumée de la houille et l'odeur du pétrole souilleront la pureté de l'air — de cet air délicieux qui cueille en passant la fraîcheur du glacier et les parfums des fleurs des hauts pâturages ; quand les sifflets des locomotives, les sonneries des garde-barrières, le ronflement des machines auront détruit le silence divin des vallées — que nous restera-t-il, grand Dieu, de la montagne ¹ ? »

Dans un magnifique ouvrage qui a pour titre : *Le Village dans la montagne*, C.-F. RAMUZ a retracé la monotone existence d'un village valaisan, dont les habitants sont pauvres, courbés sous la besogne dure et régulière des saisons et des jours.

« Et toujours la saison s'en va, avec des jours pareils dans la grande lumière, et tellement pareils qu'on ne les reconnaît plus entre eux, n'étant plus marqués maintenant dans leur progression et leur fuite par le vert qui pousse au mélèze, ou l'herbe qui grandit, ou les carrés de blé qui se détachent jaunissants ni au contraire par le retour des choses, et cette marche inverse de l'automne, car, à présent, c'est l'immobilité de tout. Alors on en vient à Noël. »

¹ *La Montagne suisse dans la Suisse au XIX^e siècle* (sous la direction de Paul Seippel) T. III, chez Payot, Lausanne, 1901, in-8°.

Edouard ROD, né à Nyon en 1859, mort en 1910. Critique littéraire et romancier.

Dans ces pages, d'une tonalité grise, à dessein, pas d'intrigue. On y voit seulement passer ces autorités du village qui sont le notaire, le juge de paix, le curé, mais leurs silhouettes falotes et vulgaires ne tranchent guère sur celles de leurs administrés, toujours las et misérables, encore que de sourdes passions grondent parfois dans leur cœur.

« Et il faut dire aussi qu'il se lève facilement au fond d'eux de grandes colères et des haines qu'ils cachent étant aisément renfermés ; et ils vont souvent le front bas, avec le regard en dessous ; mais de là vient leur force et l'entêtement qu'il faut tout le temps dans cette bataille de la vie. Et cette vie, enfin, on la voit tout entière ; voilà pourquoi on l'aime. Elle n'est pas éparpillée, mais resserrée en un seul point. »

Les veillées du soir, les fêtes religieuses, les vendanges apportent quelques distractions. Mais c'est le travail qui revient toujours, comme une loi dure et implacable ; puis, c'est la maladie qui arrive, enfin la mort obscure et résignée, et la douleur silencieuse dans la paix lente, interminable, qui enveloppe le village et qui durera toujours.

Tout le livre — qui est à lire — est comme le développement de cette page admirable de Ruskin que nous avons citée plus haut, sur le paysan du Valais. Dans la littérature de notre temps consacrée à la montagne, il n'est pas d'ouvrage qui donne de la réalité une impression plus forte, et, dans son impassibilité voulue, plus émouvante ¹.

¹ C.-F. RAMUZ, *Le Village dans la montagne*. Avec de très belles illustrations en noir et en couleur d'Edmond Bille dont le talent d'artiste s'est étroitement associé à celui de l'écrivain ; chez Payot à Lausanne, en 1906.



(Phot. Dilisheim, Bâle)

Village de montagne.

(Propr. partie.)

(D'après le tableau de Edmond Bille.)



Au pied d'un mont que les ans ont pelé,
Sur le rivage où roulant sa belle onde,
Le Rhône échappe à sa forêt profonde
Et court au loin par la Saône appelé ;
On voit briller la cité genevoise,

ainsi que disait Voltaire, devenu son voisin. Tel qu'il est cependant, chauve et décharné, le Salève a longtemps suffi à l'alpinisme tranquille des Genevois. N'est-ce pas lui qui, le dimanche, offrait sa croupe à tant de familles heureuses de s'y ébattre devant un vaste horizon ? N'est-ce pas lui qui éveillait la vocation de Saussure pour les montagnes ? Aussi, comme il a été choyé, décrit, chanté par les poètes du cru, Imbert-Galloix, Gaudy-Lefort, Petit-Senn ! Ce dernier, surtout, chantre officiel des environs de Genève, a célébré le Salève de tout le lyrisme de sa muse bourgeoise et spirituelle.

Il est près de Genève une montagne nue.
Ses flancs n'offrent aux yeux que cailloux et rochers.
Six orneaux réunis sur sa tête chenue
Se dessinent au loin comme des hauts clochers.
Autour d'elle pourtant chacun de nous s'empresse,
La foule avec ardeur la monte et la descend.
Sur ses rocs décharnés se dirigent sans cesse
Les souvenirs de l'vieillesse
Et les pas de l'adolescent.

Lorsque Genève fut entrée dans la Confédération (1815), elle se tourna de préférence vers les Alpes. Les souvenirs de Rousseau et de Saussure l'y aidaient ; et Tœpffer fut de ceux qui contribuèrent le plus à l'y pousser ¹.

¹ TŒPFFER (Rodolphe), né à Genève en 1799. Il a écrit des *Nouvelles genevoises*, deux romans (*Rosa et Gertrude* et le *Presbytère*) de la critique d'art (*Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*) et les *Voyages en*

Il était le fils d'un peintre de talent et d'origine allemande, Adam Tœpffer, qui fut un des premiers à tenter de reproduire la nature alpestre. Il reçut une instruction littéraire très soignée ; mais une maladie d'yeux l'empêcha de suivre la carrière paternelle. Il se consacra à l'enseignement ; il tint un pensionnat à Genève, tout en cultivant son goût pour le dessin. C'est ce qui lui permit d'illustrer les voyages qu'il faisait pendant les vacances, avec une partie de ses élèves.

Voyages à pied, naturellement, ou le plus possible, car Tœpffer, comme Rousseau, comme le doyen Bridel, était l'homme des voyages à pied qui sont à ses yeux, profitables partout, et surtout en Suisse.

Sans parler des facilités matérielles qu'elle offre de toutes parts aux voyageurs, quelle autre terre sur le globe concentre dans un plus petit espace plus de merveilles quant à la nature, plus de variété quant à l'homme ? Dans la même journée on change de peuple comme de contrée ; l'âpre et le riant se succèdent, tantôt par degrés, tantôt par de frappants contrastes ; les mœurs, de simples ou de sauvages que vous les avez observées le matin, sont devenues, le soir, civilisées ou industrielles ; ici, de chauves sommités ; là, des croupes verdoyantes ou des retraites d'ombre et de paix ; puis, cette chaîne des Alpes qui vous ouvre ses ténébreux défilés, soit que vous vouliez chercher le soleil de l'Italie, ses lacs d'azur, ses couleurs de fête, soit que, après avoir visité Como ou Lugano, vous vouliez rebrousser vers les paysages plus sévères des cantons. Les monuments s'y rencontrent aussi, les grands souvenirs y abondent, les plantes y varient comme les sols et les climats, et de toutes parts des sites sans pareils s'offrent aux regards et aux crayons de l'artiste. Cheminer lentement, voir en détail, c'est jouir d'une pareille contrée ; s'y faire voiturier au grand trot c'est consommer glou-

zig-zag qui restent le meilleur et le plus lu, encore aujourd'hui, de son bagage littéraire. Ces voyages comprennent trois séries : *Premiers voyages* (1843), *Nouveaux voyages* (1853), publiés après la mort de l'auteur, *Derniers voyages*.

tonnement et pêle-mêle les mets savoureux ou délicats d'un riche banquet.

Ces *voyages*, bien que les épisodes n'en soient pas très variés, ont pour nous un intérêt tout particulier. Ils fixent une époque disparue et déjà lointaine, celle du véritable tourisme alpestre. Ils nous rendent la montagne suisse telle qu'on l'a connue entre 1830 et 1840, pittoresque, animée, vivante, retentissante du bruit des auberges et du grelot des diligences, envahie par les touristes à pied, à cheval, en chars à bancs, en berlines, touristes en blouses et à havre-sacs, coiffés de la casquette ou du feutre tyrolien ; artistes, milords, grands seigneurs, boutiquiers enrichis, etc. Ces touristes, avec leur infinie variété, Tœpffer les décrit comme ferait un naturaliste pour une collection d'insectes, recueillis dans la montagne et piqués au fond de sa boîte. Sa boîte à lui, c'est son album de croquis.

De ces étrangers déversés sur le pays par la mode, la vanité, la curiosité ou l'ennui, combien en est-il qui aiment véritablement la nature et qui s'intéressent à la montagne ?

« Impayables, ces touristes, dit Tœpffer, qui viennent chaque année s'abattre sur notre sol suisse, avides de champêtre, de sublime, affamés d'abîmes, d'avalanches ; creux d'appétit pour les grandes merveilles de la nature. Arrivés là, on les leur montre. « Celle-ci s'appelle Finsteraarhorn, celle-ci Jungfrau, cette autre Mont-Blanc. » Et comme ces grandes merveilles de la nature ne sont au fond que de bonnes grosses montagnes toutes simples qui ne feraient pas un pas pour les amuser, les voilà qui repartent bientôt, dégoûtés à tout jamais des grandes comme des petites merveilles de la nature. »

Et pourquoi ne s'amuse-t-il pas, le touriste ? Il va nous le dire.

« A qui la faute, si le touriste ne s'amuse pas ? A lui en premier lieu. A lui aussi, en second lieu. Car il faut convenir que ce sont les touristes qui ont gâté la Suisse. Tout ce qui faisait le charme de l'ancienne Suisse a été changé, fané, détruit par ses prédécesseurs. Ces glaciers sont une grande route, cette cime est une auberge, ce pâtre un mendiant. Il voit tout cela, le touriste, et sait à qui s'en prendre. Aussi, il en veut à ses prédécesseurs ; mouton qu'il est, ils lui ont foulé son herbe, gâté sa pâture, sali sa pelouse. »

On voit paraître ici une idée chère à Tœpffer et qui revient souvent sous sa plume : c'est que le développement du tourisme a conduit à l'exploitation et aussi à la déformation de la montagne ; conséquence inattendue que d'autres écrivains de nos jours signaleront également pour la déplorer. Tœpffer ne dit pas encore, comme le facétieux Bompard à Tartarin, que la Suisse « est machinée et truquée ». Il n'en est pas loin et c'est ainsi qu'à plus de quarante ans de distance, Daudet donne la main à Tœpffer.

La série de ces pittoresques voyages, qui ne compte pas moins de six volumes actuellement (il paraît qu'il en reste encore plusieurs inédits), cette série nous fait voir tout ce qui présente quelque intérêt dans les Alpes. En dehors d'un voyage à Gênes, qui est de 1823 et d'un autre à Venise, qui est de 1842, Tœpffer nous conduit : dans le Dauphiné, à la Grande Chartreuse, en Savoie, à Chamonix et autour du Mont-Blanc ; en Suisse, autour du Léman, dans le Valais et dans l'Oberland. Il nous promène autour des lacs de Thoune et de

Brienz qu'il admire beaucoup. « Aeschi est au sommet d'un coteau ; de cet endroit, l'œil découvre tout à coup un des plus beaux aspects qu'offre la Suisse entière ; c'est la vue des deux lacs de Thoune et de Brienz, avec leur encadrement de verte montagne. »

Du lac des Quatre-Cantons, il pousse dans la vallée de l'Aar (cascade de la Handeck), puis dans celle de la Reuss, jusqu'au Saint-Gothard. « Entre Wasen et Amsteg, on va, en fait de beautés pittoresques, de merveilles en merveilles. Amsteg lui-même est le plus frais des bourgs dans la plus fraîche des vallées. »

Au retour il nous ramène au lac des Quatre-Cantons dont il nous fait explorer les environs : Schwytz, Einsiedeln, le Righi. Au Righi, on vous convie à admirer le lever du soleil. Ne ferait-on pas mieux d'en contempler le coucher ?

« Voir lever le soleil, c'est un goût que tout le monde n'a pas ; plusieurs préfèrent que le soleil les voie se lever. Le spectacle a beau être magnifique, au sortir du lit, on en jouit mal ; l'âme dort encore, elle se laisse faire sans s'en mêler ; et quand, réveillée à la fin par les splendeurs de l'aube, elle serait disposée à en jouir, déjà elle se sent noyée dans la blafarde lumière du matin. Bien mieux vaut le soir quand, sur le point de disparaître, le soleil dore les monts, enflamme les nues, scintille dans la rivière et fuit insensiblement devant le char étoilé de la nuit. A cette heure, l'âme se réveille sans effort devant le paisible éclat du ciel et des campagnes ; elle y goûte, après les fatigues de la journée, un nonchalant bien-être ; elle s'y empreint de ce calme qui dispose également à la prière du soir et au sommeil de la nuit. »

Après quoi, c'est Lucerne et la route de Lucerne à Berne par l'Entlibuch et l'Emmenthal. « Voulez-vous voyager paisiblement au travers d'une contrée verdoyante, boisée, semée de beaux villages, d'agrestes fermes, et où, de toutes parts, on voit le travail, l'abondance et le bonheur ? Engagez-vous dans les doux vallons de l'Entlibuch et passez dans les tendres prairies de l'Emmenthal ; et partout de rustiques auberges, remplies de ressources et d'une propreté dont les plus riches hôtels des villes ne donnent pas l'idée. Que ceux de mes compatriotes qui vont en famille visiter Lucerne et les cantons environnants choisissent cette route ; il leur semblera qu'ils se promènent dans le parc d'un de leurs amis, et, dans les hôtels, ils ne se croiront point à l'auberge. »

De Berne à Fribourg, et de Fribourg au Léman, qui ramène à Genève.

Le Jura et la Suisse occidentale le laissent indifférent. Ce qu'il décrit avec le plus d'agrément, c'est l'Oberland, si fort à la mode de son temps, et le Valais, ignoré alors, mais qui lui suggère de fort belles pages qu'on trouvera plus loin. Comme on le voit, il ne faut pas lui demander des récits d'ascensions. D'abord, il était le chef responsable d'une troupe d'écoliers pour laquelle il devait redouter les accidents. Puis, la génération dont il était ne connaissait pas pour les hauts sommets, pour l'alpinisme proprement dit, cet enthousiasme qui entraîna la génération suivante.

Pour conclure, malgré son esprit quelque peu laborieux et pointu, son style fatigant, ses tirades parfois inattendues contre le progrès, le romantisme et le libéralisme, Tœpffer a un mérite incontestable. Il y a, dans



J.R.L.

(Phot. G.L. Arlaud, Genève)
Le Mont Collon (Valais).

le chef de pension, un artiste qui sait voir, et un lettré qui sait écrire. Quand il se laisse aller, son langage se transforme et s'élève. Ce ne sont plus des notes de voyages, c'est de la bonne littérature alpestre. Certes, auprès de la gravité imposante de Saussure et des morceaux savoureux de Rambert, c'est un régal menu et léger, mais il faut savoir gré à Tœpffer d'avoir beaucoup aimé la Suisse et d'avoir contribué à la faire aimer ¹.

Après lui, que trouvons-nous sur les Alpes dans les écrivains de Genève ? Quelques pages de Rodolphe Rey dans son ouvrage sur *Genève et les rives du Léman* (1868) et plusieurs très belles, dans un livre de Daniel BAUD-BOVY, *A travers les Alpes* (1898). C'est le simple récit d'une course à pied de Brigue à Louèche par l'Aletsch et l'Eggishorn, mais avec des vues profondes sur la nature, sur la montagne, sur l'esthétique, qui donnent une singulière valeur à ce livre remarquable.

Des impressions pittoresques, on pourrait en demander encore à des membres du C. A. S. de la section de Genève, conteurs agréables autant que grimpeurs exercés comme en témoignent de nombreux articles de *l'Echo des Alpes* ou des volumes sortis de ces articles ².

Quant aux écrivains de la région de Neuchâtel, bien que leur attention se soit portée plutôt vers le Jura, ses paysages et ses mœurs, ils n'ont pas manqué cependant

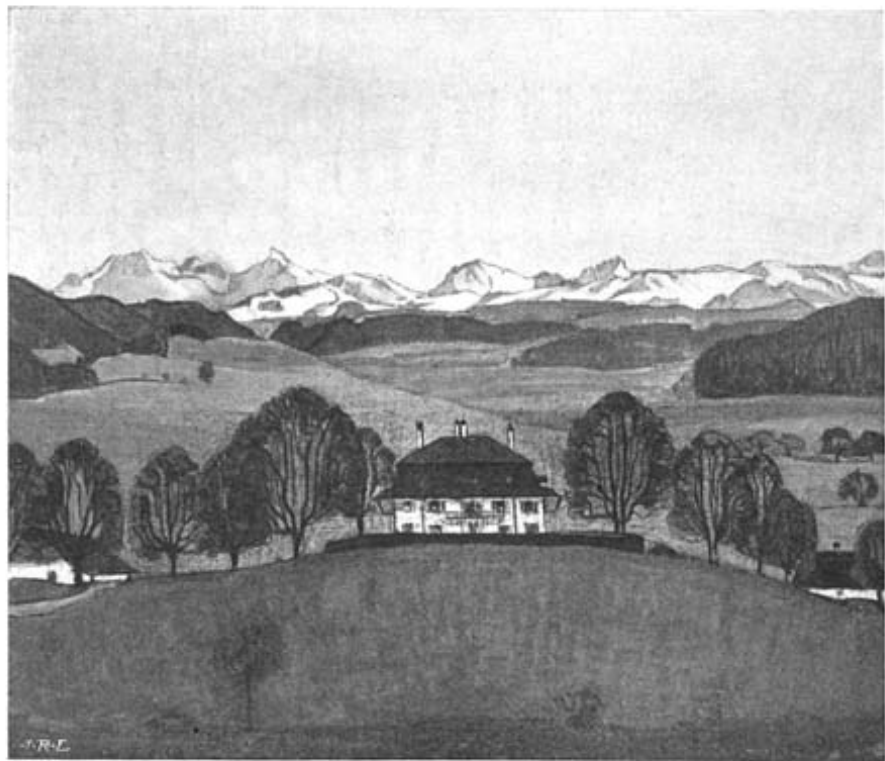
¹ Tœpffer est mort à Genève, en 1846. Dans ses dernières années la maladie avait mis un terme aux excursions scolaires. Voir sur lui deux articles intéressants et très sympathiques de Sainte-Beuve qui l'avait connu ; l'un dans les *Portraits contemporains*, tome II ; l'autre, dans les *Lundis*, tome VIII.

² Par exemple : *Dans les Alpes et le Jura* (Souvenirs d'un alpiniste), par H. Balavoine.

d'accorder leur tribut d'admiration à ses majestueuses voisines et l'on pourrait citer de jolis morceaux sur les Alpes, dans un agréable livre de Fritz BERTHOUD (*Alpes et Jura*, 1872), dans les nombreuses pages qu'a prodiguées M. Ad. Ribaux, et dans plusieurs autres écrivains neuchâtelois.

Aussi bien, pour conclure les deux chapitres qu'on vient de lire, il faudrait s'adresser au regretté Gaspard Vallette. Dans une série de conférences sur « Les écrivains et les peintres de la montagne »¹, il appréciait cette littérature alpestre qui forme aujourd'hui un si riche domaine de l'histoire littéraire. Il analysait les auteurs et les œuvres avec cette sagacité pénétrante qui faisait le fond de sa critique, et il était heureux de constater que la montagne est devenue une source nouvelle d'inspiration fraîche et profonde, à laquelle il faudra toujours puiser si les écrivains qui nous suivent restent fidèles à la tradition nationale. Le pays qui aux noms de Haller, de J.-J. Rousseau, de Saussure a su ajouter ceux de Tschudi, de Meyer, de Rambert et d'Ernest Zahn, celui-là occupe une bonne place dans la famille intellectuelle qui fait honneur à l'humanité.

¹ Dix conférences à l'Athénée de Genève dans le cours de l'hiver de 1910. Il serait à souhaiter qu'on pût les réunir et les publier dans leur ensemble. *L'Echo des Alpes* en a publié une sur Rambert et Javelle qui était la septième de la série (1911, n° 11).



(Prop. de la Kunstgesellschaft, Zurich)

Premier printemps dans les environs de Berne.

(D'après le tableau de Traugott Senn.)

CHAPITRE VII

Oberland bernois.

Alpes vaudoises et fribourgeoises.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, en dépit du poème de Haller et des *Itinera alpina* de Scheuchzer, les Suisses étaient loin de soupçonner les magnificences de leur pays.

Ils n'en connaissaient que quelques sommets isolés, comme le Pilate, célèbre par sa légende, le Righi (*regius mons*) sur lequel une chapelle de Notre-Dame des Neiges attirait d'assez nombreux pèlerins des cantons catholiques, le Titlis, gravi pour la première fois en 1734, le Glärnisch et le Tœdi. Ils en connaissaient surtout la région illustrée par la légende et par l'histoire, celle qui conservait, avec le souvenir de Guillaume Tell, celui des luttes victorieuses soutenues contre l'Autriche. Le lac des Quatre-Cantons demeurait comme le cœur du pays dont Berne était la tête. Mais sans parler du Valais et des Grisons, étrangers à l'histoire nationale, l'Oberland restait fermé.

C'est en vain que GRUNER, en 1760, avait publié d'intéressantes études sur les glaciers de l'Oberland, ceux des Suisses qui s'engageaient dans ces vallées, semblaient en quelque sorte les découvrir. Telle était l'im-

pression de Bonstetten, lorsque dans l'été de 1775, en compagnie du naturaliste Wytttenbach et d'un jeune Anglais, du nom de Nicolls, il faisait dans l'Oberland un voyage qu'il poussa par le Valais jusqu'aux rives du Léman.

De cette excursion il ne rapporta que des lettres agréables. Nous devons mieux encore à Wytttenbach.

SAMUEL WYTTTENBACH était né à Berne, en 1748. Après de bonnes études littéraires et même théologiques, il s'était adonné aux sciences naturelles et s'était fait remarquer du grand Haller qui l'associa aux travaux de ses dernières années. Il revint de son voyage avec des notes qui lui permirent non seulement d'écrire un gros ouvrage sur une partie des Alpes bernoises¹, mais encore d'accompagner d'un texte savant l'album pittoresque publié par Gaspard Wolf, d'Argovie, sur les montagnes principales de la Suisse, album dont nous reparlerons plus loin (chapitre x).

Ce second ouvrage lui valut d'universels compliments. Jean de Muller acheva d'y puiser les idées qu'il allait mettre en relief dans son histoire de la Confédération. Il écrivait à l'auteur, le 30 août 1777.

« Je puis dire n'avoir de longtemps rien lu avec autant de plaisir et d'instruction que le commencement de votre ouvrage sur les Alpes. Car de la façon dont il est écrit, on ne voyage pas seulement avec vous sans courir les mêmes dangers que vous avez essuyés, mais aussi on croit assister à la formation de ces montagnes dont on voit bien l'organisation et l'arrangement. Dans un

¹ *Beschreibung einer Reise, die im Jahr 1775, durch einen Theil der Bernischen Alpen gemacht worden*, Berne, 1776, in-fol.

ouvrage que j'écris sur la République fédérative des Suisses, j'ai presque toujours donné une idée de la scène sur laquelle se sont passés les exploits que je raconte, car je tiens que l'histoire naturelle est la clef de l'histoire politique.

» Si vous me faites connaître l'ordre et la nature des Alpes, vous m'aidez à la construction du théâtre sur lequel je veux faire passer devant les yeux du monde les races de seigneurs et les peuplades heureuses qui y ont habité depuis mémoire d'homme. Certes, vos documents sont autrement anciens que ceux que j'ai consultés ; il est juste que vous m'ouvriez les archives de la nature. »

Wytenbach, un peu plus tard, s'offrit à traduire en allemand, le grand ouvrage de Saussure, *Voyages dans les Alpes* et il obtint du savant cette précieuse marque de confiance et d'estime. Enfin, en 1786, de concert avec un sieur Besson, il publia un « Manuel pour les savants et les curieux qui voyagent en Suisse », qui conserva toute son autorité même après l'ouvrage du même genre, donné par Ebel, en 1793. C'est ainsi que Wytenbach doit être compté parmi ceux qui ont le plus efficacement travaillé à faire connaître la Suisse et en particulier l'Oberland ¹.

Celui-ci, dans les dernières années du XVIII^e siècle n'avait pas manqué de visiteurs. Gens de qualité et gens de lettres, les uns et les autres lecteurs de Rousseau s'y étaient succédé au pied des cascades fameuses, au milieu des « magnifiques horreurs » de la nature, com-

¹ Wytenbach mourut en 1830. Voir sur lui une intéressante notice dans les *Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz*, de Rudolf Wolf. Zurich, 1858, tome 1^{er}.

me on disait alors, pour y respirer un autre air que celui de Versailles. Nous avons vu M. de Mayer, cousin éloigné de Tartarin, y promener ses manières avantageuses. L'Oberland, toutefois, ne s'ouvrit véritablement qu'au siècle suivant, avec l'ascension de la Jungfrau, par les frères Meyer d'Aarau, en 1816, et avec le livre si intéressant et si complet de J.-R. Wyss.

Certes, Wyss s'est inspiré des travaux antérieurs de Wyttenbach, de Koenig et de Stapfer notamment, qui venait de publier un *Voyage pittoresque dans l'Oberland* (1812). Mais son livre leur est de beaucoup supérieur. Ce n'est pas seulement celui d'un touriste qui sait voir la nature et qui l'aime. Il s'y joint le tour d'esprit d'un poète aimable et la juste fierté d'un Suisse épris de son pays, nourri, par surcroît, de Haller, de Jean de Muller et de Schiller, dont le souvenir traverse et embellit encore ces pages brillantes¹.

Par exemple, dans l'introduction, après avoir vanté les bienfaits des voyages et, en particulier, des voyages en Suisse :

Où pourrait-on éprouver des sensations plus vives et en aussi grand nombre que dans la sublime région des montagnes ? Là où la Toute Puissance du Créateur brille dans tout son éclat. C'est sur les Alpes que l'homme jouit d'un bien-être parfait, sous un ciel plus pur et plus beau. Un air plus céleste y donne au corps plus d'élasticité, plus de vie; à l'âme sensible un pressant besoin de s'élever à la Divinité et plus de force pour y parvenir.

Sur les montagnes, dit Schiller, habite la liberté. Le souffle froid des tombeaux ne s'élève pas dans l'air pur qu'on respire. Le monde est toujours parfait, là où l'homme n'apporte pas les tourments de son cœur. (*Fiancée de Messine*.)

¹ J.-R. Wyss, *Voyage dans l'Oberland bernois*. 3 vol. Berne, 1817, in-8°. Traduit de l'allemand par H. de C. (Henri de Crousaz). Le tome troisième est fait de cartes et de quelques gravures.

Et plus loin, quand il se met en route :

L'Oberland ! Les glaciers ! A ces mots, le Bernois le plus insensible, le plus blasé sur la vue de ces belles montagnes qu'il a eues toute sa vie devant les yeux éprouve avec une vive émotion le désir d'accompagner l'ami qui manifeste l'intention d'aller visiter ces contrées. A plus forte raison doivent-ils remplir l'âme de l'étranger de l'attente des plus vives jouissances.

Wyss part de Berne pour nous conduire à Interlaken, par les lacs de Thoune et de Brienz dont il nous trace un tableau des plus flatteurs ; et c'est d'Interlaken qu'il fait le centre de ses excursions poussées d'abord à Lauterbrunnen et à Grindelwald, puis dans la vallée de l'Aar, à Meyringen et jusqu'au Grimsel ; enfin jusqu'au glacier du Rhône. Et l'on revient à Berne par le chemin déjà suivi.

Sous cette forme apparente, l'ouvrage de Wyss est un guide, comme bien d'autres ; mais de quel agrément littéraire inattendu ! En effet, sans parler des renseignements communs à tous les guides, qui étonnent quelque peu dans un ouvrage de ce genre, on y trouve de tout : de l'histoire, avec celle d'Interlaken et du Hasli ; de la mythologie alpestre, familière à l'auteur ; des luttes villageoises à Unspunnen ; des tableaux de cascades, des excursions aux glaciers, de la fantaisie avec un chapitre sur les chamois et les marmottes ; des paysages idylliques, comme ceux qui sont consacrés au Hasli, à ses charmantes paysannes, à leur gracieux ajustement. Les considérations géographiques empruntées aux travaux de Humboldt, les réflexions morales, les digressions littéraires contribuent à la variété du récit.

C'est ainsi que notre auteur s'élève contre la mau-

vaïse humeur de Chateaubriand à l'égard des montagnes et qu'après avoir cité sa fameuse diatribe contre les Alpes, il ajouta : « Je n'ai jamais pu comprendre comment un homme doué d'un sens poétique si vif et si étendu, qui a su apprécier les beautés de la nature dans les contrées les plus éloignées, a pu refuser à l'aspect des montagnes de neige et des Alpes en général non seulement toute espèce de grâce et d'agrément, mais encore de grandiose. »

Et cette longue et intéressante promenade finit sur un couplet semblable à celui qui la commençait :

Tout voyageur que le temps a favorisé, se voyant si près du terme de son voyage, se rappellera avec une douce mélancolie les nombreuses jouissances qu'il a goûtées en parcourant les belles contrées de l'Oberland. Je l'ai éprouvé moi-même, et je répétais volontiers, avec un serrement de cœur, les adieux que Schiller met dans la bouche de Jeanne Darc, lorsqu'elle quitte le séjour pastoral de sa paisible enfance :

Adieu montagnes ! adieu, plaines chéries !
Et toi, tranquille et frais vallon, adieu !

Le succès fut très vif, et l'Oberland s'en ressentit. Désormais grâce à Wyss, grâce à l'école romantique et à la mode, l'Oberland devint comme le domaine fortuné où se trouvait rassemblé tout ce qu'il faut admirer de la nature : sommets puissants, cimes neigeuses, glaciers étincelants, torrents écumanant parmi les rochers et cascades retentissantes.

A ce royaume nouveau, célébré par les poètes et illustré par les artistes, il fallait une capitale. Ce fut Interlaken où affluèrent les voyageurs. Le contraste choquant entre le spectacle mondain de la Hoheweg et les beautés naturelles qui entourent Interlaken ne pouvait manquer d'exaspérer Tœpffer. Il écrit, en 1842 :

« Tout est événement, distraction et amusement à Interlaken. La nature y est magnifique, sans contredit ; mais à voir le genre des pensions et la façon dont elles sont entassées, le mode de vivre et de se récréer des pensionnaires, leur ton, leur parure, leur gentlemannie, tout particulièrement exquise et soutenue, il nous vient toujours à l'esprit que ces gens recherchent les beaux sites et la Jungfrau bien moins pour regarder que pour être vus.....

A Interlaken, tout est gentleman, marchand ou batelier. Dès qu'on entre dans l'avenue, ces gentlemen vous considèrent, ces marchands vont vite à leurs postes et ces bateliers vous sautent dessus, comme des puces sur les carlins, pour vous boire le sang. Les voyageurs novices croient devoir répondre, offrir un prix contesté, et ils franchissent l'avenue sans se douter de la Jungfrau ! »

Et, en effet, il ne faut aller à Interlaken que pour voir la Jungfrau. C'est de là qu'elle se découvre dans toute sa gloire. Tel est du moins l'avis de Rambert qui, dans un joli chapitre sur Interlaken, prodigue ses hommages à la reine de ce domaine alpestre.

Ce qu'on voit d'Interlaken et qu'on désigne ordinairement, sans y regarder de plus près, sous le nom de Jungfrau, n'est pas une montagne unique. La Jungfrau tend la main à des sommités moins hautes, mais non moins escarpées, non moins ruisselantes de glaces éternelles qui lui font une garde d'honneur et viennent l'entourer par devant. D'Interlaken, ces sommités inférieures se confondent avec la Jungfrau proprement dite et enrichissent de leurs lignes multiples le mouvement de sa haute draperie flottante...

On se vante de l'avoir gravie. Mais non. Peut-être a-t-on gravi la Jungfrau de l'Eggishorn ; celle d'Interlaken est toujours la Jungfrau ; elle défie les regards et la pensée, et l'on se refuse

à croire que le pied de l'homme ait jamais souillé ces neiges immaculées. Une aiguille de granit de toutes parts verticale se prêterait mieux à l'escalade. Elle a de quoi désespérer l'industrie humaine, de quoi confondre la témérité et lasser la patience. N'entendez-vous pas, d'ailleurs, le grondement des avalanches qui, d'instant en instant, menacent de rejeter dans le précipice quiconque osera essayer de se suspendre aux plis de sa robe glacée ? Auguste et sereine, le peuple l'a bien nommée ; c'est la vierge, non la vierge timide qui a peur de son ombre ; mais la vierge coquette qui se fait une grâce de sa vertu, à qui il est indifférent d'être regardée par ce que dans la région où elle habite aucun outrage ne saurait l'atteindre. La Jungfrau représente l'inaccessible, et pour les cœurs hauts et fiers il n'y a pas de montagne plus belle ¹.

Dans cette famille de lacs alpestres qui dorment au creux des montagnes, le lac de Thoune est un des plus beaux. Bonstetten, voyageur clairvoyant, l'avait déjà remarqué. « Les contrées de la Suisse, écrit-il, quelque part, sont inépuisables en beautés et en variétés ; surtout celles qui possèdent des lacs ; mais celui de Thoune réunit tous les charmes de la Suisse septentrionale. Ses rivages offrent des tableaux gracieux et sublimes. Plusieurs vallées y aboutissent et laissent pénétrer les regards jusqu'au centre des Alpes. Ce superbe amphithéâtre de glaciers est coloré, soir et matin, d'une teinte purpurine ou argentée. »

Ce ne sont pas seulement les glaciers. Ce sont les eaux mêmes du lac, qui, suivant les heures du jour, prennent des teintes variées et changeantes de l'effet le plus captivant. Il le savait bien l'excellent artiste

¹ Eugène RAMBERT. *Alpes suisses*, III^e série (Interlaken).

Que dirait aujourd'hui Rambert qui défiait l'art des ingénieurs, s'il voyait la Jungfrau flanquée d'une ligne à crémaillère électrique qui part de la Petite Scheidegg pour atteindre le col de la Jungfrau (3396 mètres d'altitude).

qu'était Baud-Bovy lorsqu'il faisait d'Aeschi son séjour préféré. Car c'est là-haut qu'on est le mieux placé pour contempler ces jeux de soleil et ces fêtes de la couleur.

Réunir le lac de Thoune par les préalpes de l'Oberland et celles du Pays de Vaud, c'était une heureuse conception, et peu de lignes présentent autant de variété dans le pittoresque et de charme gracieux dans le paysage que celle qu'on a ouverte de Spiez à Zweisimmen et de Zweisimmen à Montreux.

De Spiez à Zweisimmen, c'est la voie ferrée ordinaire qui suit la vallée du Bas-Simmenthal par Wimmis, Weissenburg et Boltigen. Mais à Zweisimmen, c'est à dire au confluent des deux rivières, commence la ligne électrique qui traverse le sud du territoire de Berne, dont le centre est Gessenay, et le Pays-d'Enhaut, dont la ville la plus importante est Château-d'Œx.

Gessenay (ou Saanen) qui resta longtemps à l'écart des étrangers a conservé quelque chose de sa rustique simplicité.

Bonstetten y fut bailli du pays, pour ses débuts administratifs (1778). Il s'était plu à la représenter comme une sorte d'Arcadie oubliée. Dans une série de lettres que son ami Jean de Muller avait traduites pour les publier en 1782 dans le *Mercure allemand*, de Wieland. (Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse.) Gessenay apparaissait comme un coin de terre fortuné auquel il n'avait manqué qu'un poète pour en célébrer les grâces pittoresques et les vertus idylliques. Le bonheur n'a pas cessé d'y habiter, comme en témoignent les vieux chalets fleuris et cossus ; mais avec les touristes et les automobiles, c'en est fini de la paix et du silence d'autrefois.

Que le passage de Bonstetten soit oublié à Gessenay, c'est bien permis. Mais ce serait de l'ingratitude que d'oublier le séjour de Bridel à Château-d'Œx.

C'est là que le doyen exerça son pieux ministère de 1796 à 1805. Lors du terrible incendie du 28 juillet 1800 qui détruisit, en quelques heures, la vieille église et une partie du village, nul ne s'employa plus activement que lui à réparer le désastre et à solliciter les secours qui affluèrent de presque toute la Suisse. La catastrophe lui fournit d'ailleurs l'occasion d'écrire sur Château-d'Œx, son histoire et ses environs, des pages qui n'ont rien perdu de leur intérêt ¹. Mais le doyen était loin de soupçonner la fortune qui attendait cette belle vallée large, bien abritée, recherchée aujourd'hui en hiver autant qu'en été, et centre d'excursions qui attirent de nombreux touristes.

Les lacs de Lioson et d'Arnon, dans la région de l'Etivaz, sont une de ces excursions qu'il faut faire et qu'on peut faire avec Bridel lui-même qui a consacré à cette promenade quelques pages agréables. Le lac Lioson, dans la vallée supérieure de l'Hongrin, est, suivant lui, le plus charmant des petits lacs de la Suisse. Quant à l'Hongrin, « cette petite rivière à peine marquée dans nos cartes les plus détaillées, elle arrose dans sa marche sinueuse de hauts pâturages, des vallons presque ignorés et de noires forêts de sapins. Tantôt lente, tantôt rapide, s'égarant en nombreux replis ou précipitant ses eaux dans de profonds ravins, elle passe sous divers ponts de pierre ou de bois, et vient, après un cours de cinq ou

¹ BRIDEL, *Conservateur suisse*. Tome v. Voir sur le même sujet un ouvrage anglais tout récent et fort agréable : *Château-d'Œx*, par Ernest Dudley, Lampen, Londres, chez Melthuen, in-8°. (Histoire, environs, sports d'hiver, etc. Avec de jolies gravures.)

six lieues se jeter dans la Sarine non loin de Montbovon dernier village de la Gruyère. » (*Conservateur*, t. V.)

En quittant Château-d'Œx, on traverse tour à tour la vallée de la Sarine qui descend vers la Gruyère, les gorges encaissées de l'Hongrin, aux eaux bleues, les entonnaires où bouillonne la Tine, et on grimpe par le tunnel de Jaman, jusqu'aux Avants.

La descente des Avants jusqu'à Montreux, par les bois, avec des échappées soudaines sur le lac, ce voyage où se succèdent tour à tour la verdure et le ciel bleu, la pénombre et la lumière, tandis que la ligne déroule ses replis et que le train glisse lentement dans le silence du coteau ; ce voyage est un enchantement qu'il est difficile de décrire ; on s'y laisse prendre, on oublie tout, jusqu'au moment où le rêve est interrompu brusquement. C'est la gare. Il faut descendre et il semble qu'il faut dire adieu à la poésie. Non, une autre commence, avec le charme de Montreux ¹.

* * *

Les Alpes vaudoises ont pour centre le Grand Muveran.

Le vieux mont que nous présentera plus loin Rambert avec le langage d'un homme qui a vécu dans son intimité dresse, au-dessus d'un chaos de roches qui s'effritent, son front morose et dénudé. Ils'appuie d'un côté sur les âpres pyramides des Diablerets, de l'autre sur la Dent de Morcles, qui regarde par delà la vallée du Rhône l'altière et noble Dent du Midi, tant admirée de Javelle et de Rambert.

¹ Voir *Montreux*, par Gustave Bettex, monographie de 350 pages, illustrée de 64 clichés inédits.

Ces hauts sommets des Alpes vaudoises détachent vers le Léman des cimes plus modestes qui en bordent le fond et contribuent à la beauté du décor. Ce sont les Tours d'Aï et de Mayen aux cornes bizarres et sombres ; la falaise abrupte d'Arvel qui surplombe Villeneuve ; enfin les roches calcaires de Naye, si connues, flanquées de la Dent de Jaman. Puis les pentes s'adoucissent. Le Cubly, aux flancs boisés et dont le sommet garde le souvenir de la reine Berthe, tend la main aux Pléiades qui dominent les riantes campagnes de Vevey. Fraîches et verdoyantes, toujours éclairées par le soleil, ces croupes arrondies font un étrange contraste avec les sommets sombres et escarpés qui écrasent la côte de Savoie.

Laissons maintenant parler des Alpes et des pays où des mœurs qu'elles abritent, ceux qui les ont le mieux connues. Au doyen Bridel de commencer. On sait que tout en se flattant d'être Suisse, il restait Vaudois ; aussi a-t-il décrit avec affection le pays où il était né et où s'était écoulée la plus grande partie de sa longue carrière

Voici d'abord une excursion bien connue aujourd'hui, celle des Rochers de Naye, au-dessus de Montreux (2045 mètres).

Je conseille aux voyageurs de prendre un guide à Montreux et d'en partir à onze heures du soir pour voir le lever du soleil de la pointe qu'on appelle la Chaux de Naye, qui forme le cône le plus élevé d'une arête de trois quarts de lieue de long. Là, assis sur une pelouse aromatique, au bord de l'énorme mer de rochers précipiteux qui font face au lac, vous voyez avec émotion se développer sous vos regards une des vues les plus vastes et les plus variées de notre Suisse. Elle embrasse tout le Léman, ses charmants rivages et la superbe ceinture des Alpes de Savoie que dépasse fièrement la tête argentée du Mont-Blanc ; toute la ligne verte du mont Jura s'étend uniformément du fort de l'E-



Le premier rayon.
(D'après le tableau de Gustave Jeanneret.)

(Musée de Genève)

cluse au Chasseral. A vos pieds se déploie tout le canton de Vaud et la plus grande partie de celui de Fribourg.

Avec une bonne lunette on compterait les villas, les châteaux, les villages semés sur cette montueuse contrée qui, du haut de Naye, paraît une plaine parfaitement unie...

Mais si vous tournez de l'autre côté, c'est un tout autre paysage, aussi imposant et majestueux que le premier est gracieux et riant. C'est l'immense masse de nos Alpes centrales, depuis le Saint-Bernard jusqu'au Titlisberg, dans le canton d'Unterwalden. C'est cinq chaînes qui s'élèvent en gradins successifs les unes au-dessus des autres. C'est la dernière de ces chaînes, toute resplendissante de l'éclat des glaciers qui coupe l'azur du firmament. A peu de distance, les tours d'Aï et de Mayen s'élancent dans les airs, telles que des colonnes qui soutiennent la voûte céleste, et entre les deux, comme à travers un portique, paraît la Dent du Midi.

Comme l'arête de Naye termine la région des Hautes Alpes et que son long rempart est visible de tous les bords du Léman, il n'est aucune position dans le canton de Vaud d'où l'on saisisse mieux le contraste de la Suisse montagnieuse et de la Suisse en plaine. Je le répète, la première ligne de nos Alpes occidentales n'égale nulle part un point de vue plus étendu, plus riche en détails, plus diversifié par le mélange de lacs, de rivières, de torrents, de montagnes de toute forme et de toute grandeur, de vallées et de plaines, et offrant un ensemble plus ravissant et plus sublime que celui-ci. Cependant ce magnifique belvédère est à peine connu des habitants des villages inférieurs ; les étrangers, qui vont beaucoup plus loin chercher des vues qui ne valent pas celle-ci, n'en ont encore aucune idée, et il n'est pas à cinq heures du lac ¹.

Aux Rochers de Naye, il associe la Dent de Jaman, qui est toute voisine.

La Dent de Jaman est un massif triangulaire totalement détaché de toutes les Alpes voisines. On n'a point mesuré sa hauteur ; mais à vue d'œil elle est d'environ à 150 toises plus élevée que le

¹ *Conservateur suisse*, t. VI. Coup d'œil sur les Alpes du canton de Vaud (1808). Les habitudes ont changé depuis le temps où écrivait Bridel.

chemin d'Allières qui passe au pied dans un pâturage appelé le *plan de Jaman*.

On n'arrive au sommet que par le flanc opposé au lac ; la pente est très rapide, il est vrai, mais cependant praticable, puisqu'elle est gazonnée et qu'on la fauche tous les deux ans. La cime de la Dent est un joli plateau où l'on ne court aucun danger et d'où on a à peu près la même vue que de la Chaux de Naye, quoique cette dernière soit plus élevée de 5 à 600 pieds. Chaque été, nombre de curieux des deux sexes grimpent sur cette Dent et conviennent tous que la descente est plus pénible que la montée, qu'il y a dans cette ascension plus de frayeur que de péril réel et que la beauté du point de vue dédommage amplement de tout ce qu'il en coûte pour en jouir.

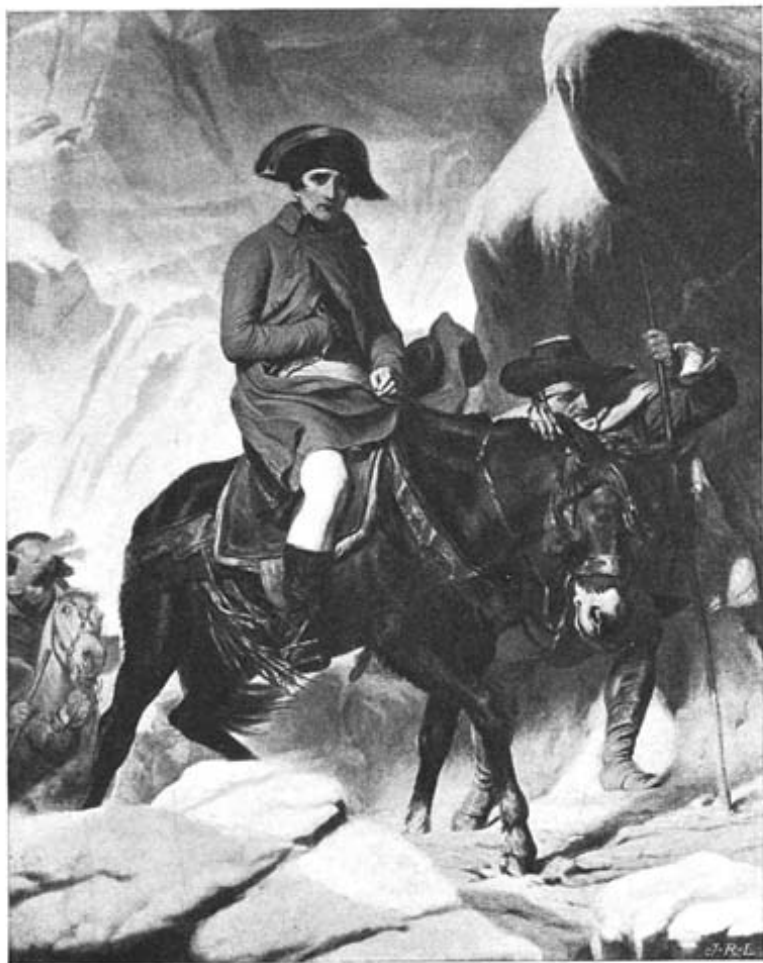
Au pied de la Dent passe un chemin de communication entre les vallées des Alpes et le district de Vevey : chemin dessiné par la nature, frayé par les besoins des montagnards et praticable non seulement à pied, mais à cheval. Il est sans danger dans la belle saison, mais il est parfois très périlleux en hiver et au printemps ; soit par la profondeur de la neige, soit par les avalanches qui y coulent, soit par les tourmentes connues sous le nom d'*areins* que les vents soulèvent sur ces hauteurs. Chacun connaît l'avalanche et les malheurs qu'elle cause fréquemment dans les vallées des hautes Alpes, mais l'*arein* n'est pas aussi connu et n'est pas moins redoutable...

Avant que l'on eût ouvert des chemins à char dans le Simmenthal, le Pays-d'Enhaut et la Gruyère, les transports ne se pratiquaient qu'avec des chevaux de bât, conduits par des hommes appelés *botliers* ou *balandrons*, et les habitants de ces vallées, même de celles du Hasli et du haut Unterwalden venaient par Jaman charger des barriques de vin à Vevey et dans les différents villages de la paroisse de Montreux. Maintenant cette route n'est guère fréquentée que par les piétons et les accidents y sont plus rares ¹.

On sait avec quelle affection Juste Olivier a parlé des

¹ BRIDEL, *Conservateur suisse*, t. VI (écrit en 1806).

Depuis cet article du doyen, on a mesuré la hauteur de la Dent de Jaman. Elle atteint 1878 mètres. En outre on passe aujourd'hui des rives du Léman dans la vallée de la Sarine et dans le Simmenthal, au moyen de cette ligne pittoresque du Montreux-Oberland bernois (M.-O.-B.) dont nous venons de parler plus haut.



Le passage du St-Bernard, mai 1800.
(D'après le tableau de Delaroche.)

Alpes vaudoises. Demandons-lui cet aimable pastel consacré à la Vaudoise, dont il a chanté souvent le teint rose, la grâce naturelle et le coquet ajustement.

Voyez-la donc assise à sa petite fenêtre qui regarde sur le verger, où elle entend, le soir, les pas de son ami. Sa joue n'a pas la blancheur de neige des filles du nord ; mais elle a de plus qu'elle l'incarnat velouté, cette pudique flamme du sang, cette rougeur qui s'ignore.

Ses yeux bleus de cils noirs voilent leurs étincelles
Comme un oiseau d'azur paré de sombres ailes.

Le lac semble leur répondre et lui sourire au loin parmi les noyers. Ses cheveux ne baignent pas son col nu de leurs flots odorants ; ils ne s'allongent pas en tresses immenses. Sa coiffe de taffetas ou de velours les rassemble avec soin, posée elle-même avec une apparente négligence. Divisés sur le front, ils s'y coulent et s'y gonflent en un moment, puis se relâchent précipitamment sous la dentelle pour reparaitre plus bas en deux longues boucles longuement élaborées. Ainsi, la châtaigne soulevant les pointes qui la défendent, entr'ouvre légèrement sa prison, et laisse voir une mince bande d'un lustre moiré, chatoyant parmi les feuilles d'automne sur la colline où la tour de Duin s'endort sous le lierre...

La jeune fille descend l'escalier de bois de sa chambrette. Sa tête est moins pittoresquement encadrée que celle de ses compatriotes allemandes. Son corps n'est pas pyramidale ment attifé comme le leur. Moins riche aussi, mais moins chargé, son torse noir dessine les formes, il ne les amoncelle pas. Ce corset de laine ou de soie noire, avec le chapeau à pomme, et, dans nos Alpes, le chapeau bordé de velours, est presque le seul débris de l'ancien costume national. Mais de jolis cheveux soigneusement peignés valent bien les colossales fausses tresses qui pèsent sur la tête des jeunes Fribourgeoises, belles pourtant comme des madones, et un corset bien *collé sur la taille*, ainsi que le veut la chanson, un *fichu bien net*, des bas *propres comme un oignon*, ne valent-ils pas tous les costumes du monde ? La beauté souriante et expressive s'en accommode également. Dans cet attirail, elle se promène le long des prés, donnant le bras à des moqueuses compagnes. Les garçons endimanchés les abordent avec une

timide rudesse, des propos gauchement hardis et des soupirs sans art. Quand il y a danse, le *déshabillé* blanc quitte la haute armoire de noyer ouverte à deux battants, et le collier maternel est tiré du coffret rose, jadis la richesse d'une aïeule qui n'est plus.

C'est cette Vaudoise, aimable et fraîche, qui anime les fêtes du pays, que Juste Olivier se plaît à décrire : la fête des *brandons*, celle de la *mi-été* à la montagne, et surtout celle de l'*abbaye des vigneron*s.

On ne sera pas surpris que cette région des Alpes ait été particulièrement chère à RAMBERT. Les Grandes Alpes étaient pour lui la patrie ; les Alpes vaudoises, c'étaient en quelque sorte la famille.

Enfant, il avait passé de longs mois parmi les sapins de Rossinières, dans le Pays d'Enhaut. Botaniste, il avait promené son herbier sur le flanc de toutes les montagnes qui descendent vers le Léman ou qui entourent les salines de Bex¹, chasseur, il avait gravi le Muveran, les Diablerets et tous les sommets d'où l'on voit la Dent du Midi. Cette région où il avait vécu, quoi d'étonnant qu'il se soit complu à la décrire avec affection ?

Citons d'abord cette remarquable page sur les narcisses qui fleurissent en mai les prairies des Avants sur Montreux et qui ne fleurissent pas ailleurs.

Il existe aux environs de Vevey, un vallon reculé, quoique bien connu dans la contrée. Une fissure de plus en plus profonde creusée par un torrent, la Baye de Montreux, le partage dans toute sa longueur. La Dent de Jaman le domine de sa fière pyramide, et l'on ne sait si elle le protège ou si elle le menace. Dans sa partie moyenne, à 1000 mètres d'altitude, et dans un pli gracieusement ondulé du versant qui regarde le sud, se cache le Pré d'Avant...

¹ Voir Eugène Rambert : *Bex et ses environs*, Guide et souvenirs, 1 vol. 1871.

Si l'on visitait le Pré d'Avant au mois d'avril, on y cueillerait déjà la primevère officinale, le bois-gentil, la nivéole et surtout le safran printanier.

Voici le mois de mai. Que signifie cette neige sur le mont ? Est-ce l'hiver ? Non, c'est le Pré d'Avant qui s'est revêtu de narcisses. Si l'on n'a jamais vu la floraison des Alpes sur quelques-unes de nos montagnes, et spécialement sur celles qui dominent Montreux, il est bien difficile de s'en faire une idée juste. Ce sont d'immenses champs de fleurs, où toutes les corolles se touchent de beaucoup plus près que les épis dans les moissons le plus serrées ; tellement qu'il faut compter par myriades celles qui n'ont pas de place au soleil et qui s'ouvrent à l'ombre de leurs sœurs. Quand on sait juste où les chercher, on peut, du Signal de Lausanne, c'est-à-dire d'une distance de six lieues, reconnaître à la teinte le moment où les narcisses sont en fleurs.

Mais à cet éclair de jeunesse, pourtant moins passager que celui de la rose, succède une vieillesse triste et soudaine. En quelques jours, le narcisse s'épuise et sa beauté se consume, ses feuilles flétries jonchent le sol ; la corolle se ride et se dessèche sur place ; l'ovaire seul grandit démesurément, jusqu'à ce que la tige, fatiguée, tombe écrasée sous le poids et que toute la plante disparaisse dans l'herbe toujours plus haute.

Merveilleuse apparition ! Trois semaines avant la floraison on peut à peine la soupçonner ; trois semaines après on n'en voit plus trace. Toute cette végétation est là cachée dans la terre, dix mois sur douze, invisible, latente, en apparence inactive. Mais elle se prépare sans doute ; elle accumule ses forces et se recueille pour le soleil de mai. Aussi, quelle puissance, quel éclat, quelle surabondance de vie et de parfum ! Quelle hâte de jouir, quelle fièvre de volupté, quelle splendeur et quelle ivresse, quand toutes ces fleurs s'ouvrent à la fois et que les tièdes brises du soir les font ondoyer au passage ! La sève coule à pleins bords, c'est le printemps et l'effervescence de sa jeunesse ; c'est Vénus, la déesse immortelle qui s'enivre de sa fécondité ¹.

Demandons-lui ensuite le portrait d'une montagne

¹ *Alpes suisses. Les plantes alpines.* Il y a encore d'autres jolies pages sur le rhododendron, la soldanelle, les gentianes, etc. Il semble qu'on retrouve, dans ce domaine, l'inspiration de Haller.

qu'il connaît bien. C'est le Grand Muveran (3061 mètres d'altitude).

Voici bientôt vingt ans que, chaque été, j'ai passé quelques jours, souvent plusieurs semaines, au pied du Grand Muveran, dans les Alpes vaudoises. Le Muveran est un massif de rochers aux contours décharnés dont le sommet dépasse 3000 mètres. Le flanc principal du côté nord et nord-ouest ne présente qu'une immense ravine sillonnée de haut en bas de fissures et de gorges que séparent des arêtes étroites dont les dentelures accumulées d'étage en étage, fouillis étrange de pics à moitié démolis, semblent les restes d'un entassement monstrueux, calculé pour l'escalade du ciel.

Peut-être ne se fait-on pas une idée complète de ce que les Alpes peuvent offrir d'énergiques horreurs si l'on n'a pas parcouru ces flancs bouleversés. Et pourtant le Muveran est une de ces montagnes auxquelles on s'attache. La façon dont il dresse sa tête chauve n'est pas d'une cime vulgaire ; il la porte haute et fière, mais sans morgue ni ostentation ; le profil en est pur autant que sauvage, et il y a dans cette masse décharnée je ne sais quelle noblesse native, quelle grâce hardie, qui attire et retient. Depuis vingt ans j'ai pu l'étudier à fond ; j'en ai fait le tour maintes fois ; j'en ai souvent atteint le sommet ; je l'ai vu sous tous les angles, par tous les temps, dans toutes les saisons, et cependant je ne le revois jamais sans y trouver encore quelque chose de nouveau ; en sorte que l'image que j'en ai dans l'esprit s'enrichit à chaque visite.

Ce sont de ces traits qui donnent à chaque montagne sa physionomie personnelle et nous la rendent, en quelque sorte, familière et vivante sans qu'il nous soit arrivé de la pratiquer nous-mêmes. Comme on l'a vu déjà pour la Dent du Midi, Rambert excelle à nous présenter les sommets.

Enfin, il trouvait l'occasion d'exalter les Alpes vaudoises dans le discours qu'il prononçait à Chesières-Villars, en 1885, pour la fête du Club alpin suisse, discours dont voici l'éloquente péroraison :



Eugène Rambert.



Henri Warnery.

Messieurs, vous ne resterez pas assez longtemps parmi nous pour voir ce tableau comme il faudrait le voir, en repos, à l'ombre d'un lieu bien choisi. Mais si peu que vous restiez, vous en aurez vu suffisamment pour comprendre que les Vaudois soient extrêmement attachés non seulement à leur bleu Léman ; mais encore à leurs montagnes. Attachés, le mot n'est pas assez énergique ; ils en sont entichés. C'est très sérieusement qu'ils croient que le monde des Alpes ne saurait offrir plus de magnificence que dans ce coin de terre. Toutefois, ils ne disent pas que les Alpes n'ont rien de si beau ; ils disent qu'elles ne peuvent pas être plus belles.

D'ailleurs, si Vaudois que nous soyons, nous restons et restons bons et fidèles Confédérés. Notre particularisme, comme on dit, n'a rien d'exclusif. En alpinistes dont les yeux et l'esprit sont ouverts, nous nous rappelons cette Jungfrau qui ne nous paraît pas moins brillante qu'à nos amis de Berne ; ce Mont-Rose, ce Cervin, ce Weisshorn dont la majesté ne nous ravit pas moins que les enfants du Valais ; ce Pilate, ce Mythen, ce golfe d'Uri, cet Urirothstock qui comptent autant d'admirateurs parmi nous que dans les sections de Lucerne, de Schwytz et du Gothard ; ce Glaernisch et ce lac de Wallenstadt dont la pittoresque beauté n'est pas seulement chère aux Glaronnais ; cette Bernina, que nous savons voir avec les mêmes yeux que les guides grisons à la barbe imposante ; ce vaste pâturage enfin au pied du Hoch-Sœntis où nous avons quelquefois *iodelé* d'une voix moins juste et moins retentissante, mais d'un cœur aussi joyeux que les bergers de l'Appenzell.

Ces sentiments sont aussi les vôtres, messieurs et chers collègues. Groupons-nous donc ensemble sur le sein de la même patrie, où il y a place pour tous ; dépouillons toute vaine jalousie et serrons-nous fraternellement la main, pleins d'une juste reconnaissance pour Celui qui nous a fait naître dans un pays où tout est si beau, si beau, qu'on ne sait à quelle partie il faut donner la préférence ¹.

Pour en finir avec les Alpes vaudoises, il reste à signaler un ouvrage qui leur est entièrement consacré et

¹ Discours d'ouverture de la fête annuelle (21^e) du C. A. S., célébrée à Chesières-Villars (Vaud), le 13 septembre 1885. Eug. Rambert, *Alpes suisses* (ascensions et flâneries), 1 vol. Lausanne, 1888.

dans lequel les préAlpes avec Naye, Jaman et le Pays d'Enhaut ; les hautes Alpes, avec la Dent de Morcles, rivale de la Dent du Midi, le Muveran, familier à Lambert, Anzeindaz, cher à Juste Olivier, et le massif des Diablerets, nous sont présentés avec leur physionomie originale et pittoresque. Et cette promenade parmi les sommets, les chalets et les fraîches vallées quand le soleil luit sur la montagne, se ferme sur le silence et l'impression mélancolique qui se dégagent de l'Alpe en hiver ¹.

Le joyau des Alpes fribourgeoises, c'est la Gruyère, dont on a pu dire qu'elle est l'Oberland de la Suisse romande, et que sa Jungfrau c'est le Moléson.

« La Gruyère, écrivait récemment M. G. DE REYNOLD, c'est la vallée de la Sarine.

» Or, la source de la Sarine est de la neige : le glacier du Sanetsch, dans le massif des Diablerets, qui sépare la république valaisanne et la république bernoise. La Sarine fait comme toutes les rivières : torrent d'abord elle s'ouvre un passage. Puis elle va tout droit de Gsteig à Saanen ; c'est le Gessenay, la Gruyère allemande, le *Greyerzland*. A Saanen, elle tourne vers l'ouest ; à Rougemont, elle change de langage et se met à parler le patois romand ; elle coule sous Château-d'Œx, sous Rossinières, elle s'insinue dans le défilé de la Tine ; c'est le Pays d'Enhaut, la Gruyère vaudoise. Maintenant la Sarine a franchi l'obstacle ; elle garde toujours le même langage, mais elle se convertit à une autre religion ; elle redescend vers le nord ; c'est la Gruyère fribourgeoise,

¹ *Les Alpes vaudoises*. Texte par Auguste Vautier. Illustrations de Boissonnas. Lausanne, chez Georges Bridel & C^{ie}.

la Gruyère de Gruyères — la haute Gruyère ou l'Intyamon jusqu'à Epagny, à la sortie des montagnes, la basse Gruyère jusque près de Fribourg, à la sortie des préalpes.

» Ainsi nous avons, et c'est la Gruyère, trois parties d'une même vallée : le Gessenay allemand et huguenot ; le Pays-d'Enhaut que nous appellerons du vieux nom d'Ogoz, romand et huguenot ; la Gruyère des Gruyères, que nous appellerons du joli nom patois de Grévire, catholique et romande ¹. »

La gloire de la Gruyère est dans ses collines boisées que le soleil du soir fait ressembler à une ceinture bleue et rose ; elle est dans ses grasses prairies et dans le fromage qui fait son nom retentissant. Elle est dans les souvenirs d'une vie joyeuse et de « haulte graisse » qui aurait fait la joie de Gargantua.

Car cette heureuse vallée fut le pays des comtes grands buveurs, amis des belles filles et aussi des histoires « plaisantes » telles que les savait narrer le bouffon Pierre Chalamala. Leur cour fut la plus gaie de la Suisse. Ces comtes étaient comme les princes de romances. Quand ils avaient cessé de pourfendre des Sarrazins ou de guerroyer vaillamment sous le duc de Savoie, ils allaient rendre la justice dans la montagne, adoptaient les orphelins et dotaient les filles pauvres. Ils prenaient leur part des festins et des luttes populaires. Ils conduisaient eux-mêmes les danses, qui se déroulaient en chantant dans la vallée, comme cette légendaire « coraule » du comte Pierre, qui commença un dimanche soir avec sept personnages, au pied du château de Gruyère.

¹ G. DE REYNOLD, *La Gruyère*, dans la *Semaine littéraire* (samedi 22 mars 1913) ; l'article est charmant.

res, et ne s'arrêta que le mardi matin, avec sept cents danseurs sur la place de Gessenay ; cependant que, du haut de la terrasse, la comtesse délaissée regardait s'éloigner son seigneur et répétait non sans des larmes de dépit que « la tête des hommes, ça va comme le vent. »

Si la tradition de la Gruyère est dans la légende de ses comtes, son âme est dans son patois et dans ses chansons ou *coraules*. Comment ce pays n'aurait-il pas eu ses poètes ? Il a eu les siens de nos jours, dont l'erreur fut d'écrire en français et d'y être médiocres : Nicolas Glasson, qui s'est complu à des tableaux rustiques où revivent les mœurs du pays ; Ignace Baron qui a écrit des fables et chanté *L'armailli du Moléson* :

Je suis le roi de la montagne,
Trônant au séjour des hivers ;
Je suis plus grand que Charlemagne,
Puisqu'à mes pieds j'ai l'univers.

Bussard, qui a eu un moment d'heureuse inspiration dans sa chanson populaire *Les bords de la libre Sarine*, mise en musique par Vogt, le célèbre organiste de Fribourg.

Pour l'inspiration vigoureuse, le vers sonore et pittoresque, c'est à un voisin qu'il faut s'adresser, à Eugène Rambert. Il a chanté, lui aussi, la Sarine, le Moléson, la vallée de l'Hongrin, les travaux et les plaisirs de la Gruyère, les tournois des comtes et les luttes des bergers, et il a fait d'un volume, trop peu connu, *Les Gruyériennes*, une suite d'idylles qui n'ont pas les grâces apprêtées de celles de Gessner, mais qui ont autrement de santé et de couleur rustiques.

Que dire de cette invocation à la terre des gras troupeaux ?

Mère des gras troupeaux, généreuse Gruyère,
Comme en tes plus beaux jours, féconde, hospitalière
Il ne te manque pas d'abris pour protéger
La muse villageoise et son sceptre léger.
N'as-tu pas les détours de ta haute vallée
Par de noirs défilés de la terre isolée,
Tes hameaux à l'écart dont le joyeux clocher
Sonne son carillon à l'ombre du rocher ?

O terre pastorale entre tes sœurs choisie,
Tout n'est-il pas refuge, idylle, poésie,
Amour tranquille et pur et grâce et doux repos,
Dans l'heureuse oasis où paissent les troupeaux ?
Gruyère, doux pays, fraîche et verte Gruyère,
Des vertus qui s'en vont, bienheureuse héritière,
Peut-être tes enfants dans leur simplicité
De se doutent-ils pas de leur félicité.
Cette règle des mœurs par les temps assurée,
Cette religion du peuple vénérée
Quelqu'un leur a-t-il dit ce que vaut ce trésor,
Ce dernier souvenir de l'antique âge d'or ?
Tes bergers savent-ils ce que c'est qu'une idylle ?
Ont-ils lu Théocrite, ont-ils appris Virgile ?
Ont-ils dans leurs chalets cachés au pied des monts
Salué des Baucis, connu des Philémons ?
Savent-ils ce que vaut le miel de leurs abeilles,
Et que les roseliers aux corolles vermeilles
Ne sont pas moins fleuris au bord de leurs torrents
Qu'au bord de l'Eurotas les lauriers odorants ?
Le lait de leurs troupeaux est une autre ambrosie ;
Le savent-ils ? Non, non. Ils ont la poésie,
Comme dans leur jardin la rose ou le lilas.
Ils ont la poésie et ne s'en doutent pas.

Après un joli couplet sur la Sarine

Sarine, vertes eaux, sur ta rive enchantée
La nymphe n'est pas seule à fuir épouvantée.

vient une longue pièce : *A Moléson*, idylle en deux
chants ; puis ce sont de jolis morceaux comme *Le*

chevreau de l'Hongrin, Rencontre, Lioson, etc. Cette puissante pastorale d'une inspiration si fraîche, bien digne du poète des *Ecureuils*, de *La Source* et de tant d'autres pièces rustiques, atteste la variété et la souplesse du talent poétique de Rambert ¹.

Les mœurs de la Gruyère étaient bien faites pour tenter un conteur populaire. Elles l'ont trouvé dans Scioberet « le plus richement doué de nos conteurs » suivant Rambert.

Pierre SCIOBERET (1830-1876) passa toute sa vie dans l'enseignement et son bagage littéraire se réduit à deux volumes de nouvelles dont la meilleure est *Marie la Tresseuse*. Il y a de l'art dans ses tableaux, de l'observation et de la malice ; mais la langue, en revanche, est trop souvent terne et sans relief. On peut connaître la Gruyère avec Scioberet, mieux vaut recourir aux pages de Victor Tissot dans la *Suisse inconnue* ².

Cette Suisse inconnue, suivant VICTOR TISSOT, c'est l'Engadine, le Valais et la Gruyère. De l'Engadine, il parle avec agrément ; du Valais avec une ampleur pittoresque, mais la Gruyère a ses préférences. Il l'a dépeinte avec des couleurs charmantes de pastel. Il en décrit, avec une affection qu'il nous fait partager, les vallées verdoyantes où paissent les gras troupeaux, les ruisseaux jaseurs qui descendent des collines arrondies,

¹ Eugène RAMBERT, *Dernières poésies. Les Gruyériennes*. 1 vol. Lausanne, chez Rouge, 1888.

² V. TISSOT, *La Suisse inconnue*, Paris 1888. Né à Fribourg en 1845, professeur à Paris, puis journaliste à Lausanne et à Paris, Tissot a publié de nombreux livres de voyages, où le talent descriptif s'allie aux qualités littéraires.

la vie laborieuse et calme, la douceur intime et pénétrante.

La Gruyère est un coin du canton de Fribourg « le pays des bons gendarmes et des bons curés, le pays des gros moines aux joues fleuries et aux bedons joyeux, des douces religieuses de toutes couleurs, des jolies nonnettes fraîches et rouges comme des fraises des bois. »

Gruyères, avec son château intelligemment restauré de nos jours, reste le centre de cette véritable Arcadie qu'il faut contempler du haut de la terrasse.

Le regard s'étend jusqu'au Mont Gibloux qui s'allonge dans une perspective fuyante de bois et de prairies. A droite, la Sarine, froide fille d'un glacier, le Sanetsch, promène ses sinuosités argentées au-dessous de la chapelle des Marches et bat de ses flots la petite falaise où se dresse encore le clocher vide de l'ancienne église de Broc. Un peu plus haut, c'est le village du même nom, alignant au faite de la colline ses maisons blanches et brunes. Et plus loin, au fond de la vallée bleuâtre, c'est Charmey, la Valsainte, le Lac Noir et les cimes tourmentées de la vallée de Bellegarde et du Rio de Motélon, contrée d'âpres montagnes aux créneaux de rochers, véritables forteresses de granit, comme les Gastlosen, les Inhospitalières.

En face de la Dent de Broc, pointe dure qui déchire le ciel, se dresse, à gauche, le roi des Alpes fribourgeoises, le Moléson ; tout un peuple de montagnes inférieures est incliné devant lui, et à sa base, sur les premiers gradins d'une agreste colline, auprès de longs peupliers qui se balancent au vent comme un bouquet de plumes, on aperçoit un petit chalet neuf, au balcon sculpté : les bains de Montbarry, dans une retraite et un repos d'églogue.

Que tout ce paysage est calme et doux ! Au milieu des prés verts, d'une herbe vigoureuse et tendre, les fermes rient, derrière leur jardin fleuri, sous le grand toit de bardeaux qui les encapuchonnent.

La vie est heureuse dans ces montagnes. Elle y est active pourtant, comme ailleurs, et jamais inoccupée.

En été, faucheurs et moisonneurs se lèvent à trois heures du

matin ; en hiver, le travail commence également avant le jour. Tandis que l'homme des villes est encore chaudement blotti sous son édredon, le montagnard est déjà debout ; il attelle son traîneau à la lueur d'une lanterne et, sa cognée sur l'épaule, il part pour la montagne où il va abattre, dans la forêt qui dort sous les neiges, les sapins marqués pour la coupe. Il ne rentre que le soir, avec sa charge de bois, et souvent il passe plusieurs jours dans la montagne.

Mais revienne le printemps, tout se ranime. Les vaches sont rassemblées en troupeau sur la place du village, et au bruit des sonnailles, des *té, té* et des *oh, oh*, on se met en route, les bêtes les plus belles en tête, tandis qu'à la queue marche le taureau au corps ramassé, aux petites cornes pointues, aux poils frisés, une plaque de fer sur les yeux, s'il est d'humeur méchante. Tout le village est sur pied, et les femmes se hâtent d'entasser les provisions, les couvertures et les chaudières sur un petit char attelé d'un cheval et qui ira aussi haut qu'il pourra. Tout cet attirail sera ensuite transporté à dos d'homme jusqu'au chalet.

Le troupeau se déroule en longue file sur la route, et les *armaillis* qui le conduisent, la pipe à la bouche, s'arrêtent consciencieusement devant chaque auberge.

On commence par brouter l'herbe au pied de la montagne, puis à mesure que la neige disparaît et qu'elle est remplacée par de frais tapis de verdure, on monte, on s'élève insensiblement, pour atteindre, au mois d'août, le sommet de l'Alpe et pour en descendre au mois de septembre, lentement et par degrés, comme on est monté. C'est dans ces pâturages aux herbes aromatiques, aux plantes alpestres, vigoureuses, produisant un lait gras et parfumé, qu'on fabrique ces fromages de gruyère d'une renommée justifiée quand ils sont vrais, et dont l'Italie est encore plus friande que la France.

Quand les blanches draperies de neige retombent de la montagne dans la vallée, on rentre les troupeaux dans les étables, et le long, le froid et triste hiver commence.

La monotonie en est rompue dans la journée par des courses de traîneaux ou de luges ; le soir, par des veillées. Dans les veillées, on chante, on joue, on raconte des histoires faites de traditions du pays, de récits de



Edouard Rod.

(D'après le tableau de E. Bieler
Propriété du Musée vaudois des Beaux-Arts.)



Rodolphe Tœpffer.



Emile Javelle.



Jean de Muller.

chasse, de légendes de la montagne. Autrefois, les femmes y filaient, aujourd'hui elles tressent, car la Gruyère fournit une grande quantité de paille pour la fabrication des chapeaux.

Dans ce pays que n'ont pas encore envahi les étrangers, tout est travail, paix et simplicité. On ne s'y amuse guère qu'aux « bénichons », c'est-à-dire aux fêtes annuelles pendant lesquelles il est permis de danser, et l'influence du curé a remplacé l'autorité des comtes. Mais qu'importe. C'est là que se conservent le culte des vieux souvenirs et les vertus d'autrefois. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on regrette un pareil coin de terre quand on a eu le bonheur d'y vivre quelque temps.

Que ceux, dit Tissot, pour finir, que ceux qui ont encore le temps d'aimer les campagnes parfumées de fleurs, les jolis chemins ombragés de haies, les ruisseaux bordés de coudraies, les forêts aux tapis de mousses, les montagnes accessibles et ouvertes, les coins d'ombre et de solitude, de fraîcheur et de voluptueux repos, aillent dans cette verte et belle Gruyère. C'est la nature primitive, la montagne telle que Dieu l'a faite pour le troupeau et les hommes de bonne volonté, pour les artistes et les poètes, la montagne libre dans les Alpes libres. On en descend comme un homme nouveau et rajeuni qui est allé boire à la source de la commune mère, à la source d'éternelle vie, à la mammelle puissante de la Terre.

O Gruyère aimée, ceux qui viennent à toi sont forcés de te voir dans la douce intimité de tes sentiers fleuris, de tes jolis sentiers qui escaladent si gaiement les flancs de tes belles montagnes ! Comme le Valais, cette Bretagne alpestre, tu as su conserver quelque chose de tes vieilles légendes et de tes vieilles mœurs. Si tu n'oses plus, sans la permission du gendarme, renouveler les danses innocentes de tes ancêtres, si tu n'oses plus faire sauter tes belles filles dans l'immense coraule qui déroulait sa chaîne d'un bout de la Gruyère à l'autre, si tu oublies que la cour de tes comtes était une cour de gaie science, de folie et d'amour, tu n'en restes pas moins belle, et tous ceux qui ont

visité tes superbes montagnes, tes chalets hospitaliers, tous ceux qui ont étendu leurs membres fatigués dans la mollesse de tes prairies, qui ont dormi dans la nuit verte de tes arbres, bu à tes sources fraîches et limpides, mangé les fraises parfumées de tes bois et les truites délicates de tes ruisseaux, ceux qui ont reçu les baisers de velours de tes brises, ceux là t'aiment et ne peuvent t'oublier, et en te quittant ils ne te disent jamais adieu, mais au revoir ¹ !

¹ V. TISSOT, *La Suisse inconnue*. — Voir encore sur cette délicieuse partie du canton de Fribourg : Reichlen, *La Gruyère illustrée*, et enfin *les Alpes Fribourgeoises*. Lausanne, chez Bridel, 1908.

CHAPITRE VIII

Alpes valaisannes. — Alpes grisonnes.

Que savait-on autrefois des Alpes valaisannes ? Josias Simler, un des ancêtres de l'alpinisme, et le vieux chroniqueur Tschudi en avaient doctement parlé, dans le courant du xvi^e siècle. Mais ils n'avaient pas imaginé d'en dire ce qu'elles inspiraient, un peu plus tard, à Guillaume Paradin, dans sa *Chronique de Savoie*, imprimée à Lyon, en 1602 ¹.

PARADIN, chanoine et historien, vivait au milieu de ses livres et ne hasarda jamais son érudite personne parmi les dangers de la montagne. Ce qui ne l'empêcha pas d'en parler ; mais il est amusant de voir comment.

« La contrée du Valais, dit-il, est une fort grande vallée et de merveilleuse étendue, laquelle est close et environnée de toutes parts de très hautes et prodigieuses montagnes et rochers qui sont enlevés au ciel de la hauteur environ d'une lieue d'Allemagne, et d'icelles montagnes et rochers aucuns sont perpétuellement couverts de glace ou neiges qui jamais ne se résolvent ni fondent, tant y sont extrêmes les froideurs. Mais au pied et bas d'icelles y est le pays bon et terre fertile à merveilles. »

¹ Voir un intéressant article de Charles Gilliard, *Le Valais et les Alpes au XVI^e siècle*. Bibliothèque Universelle, 1910.

Pour Guillaume Paradin, comme pour ses contemporains, la montagne ne cause encore que de l'effroi. « Les montagnes sont si droites et rampantes (?) qu'il est impossible d'y monter et de regarder leur hauteur et sommité sans frayer et sans épouvantement. Et de quelque endroit qu'on veuille sortir de cette vallée, il faut par nécessité grimper ces hauts rochers par grandes circutions, méandres et vironnements, non sans grand danger de sa personne. »

Parmi les dangers de la montagne sont les crevasses. Vous ne devineriez jamais le parti qu'on en peut tirer, suivant Paradin. Voici : « Quand les chasseurs ont pris quelque venaison en été, ils ont accoutumé de la pendre dedans ces *fendaces* de glace, afin qu'ils la puissent garder par le moyen de la grande froidure qui redonde de cette profondeur. » C'est la crevasse transformée en frigorifique. Rien de plus simple.

La place nous manque pour suivre le bon chanoine aux bains de Louèche, « dont l'eau est si fervente qu'on y pourrait cuire des œufs », et qui « raffermir les os rompus » ; ni dans ses études sur les animaux des Alpes, par exemple sur les chamois « qui ont de petites cornes, et s'accrochent avec leurs *cornichons* contre les rochers et s'y tiennent longuement, tout le corps suspendu, sans se tenir à autre chose. » Bornons-nous à relever l'éloge que Paradin, qui est de la Bourgogne, fait des celliers valaisans et du vin de Sion « lequel, dit-il, l'on tient être de telle qualité qu'il n'en croît pas de semblable dans toute l'Allemagne en bonté, délicatesse et friandise. »

Le Valais fut de bonne heure une des voies d'accès d'Italie. Deux cols surtout y conduisaient : celui du Grand Saint-Bernard et celui du Simplon.



E. Castres. — Bonaparte au St-Bernard.

(Musée de Lausanne)

Le premier, suivi par la voie romaine, qui du Léman gagnait Martigny, a pour lui les souvenirs de l'histoire. Après les légions romaines, les envahisseurs Lombards, les milices de Charlemagne, les armées de Frédéric Barberousse et d'autres encore s'y succédèrent. Au printemps de 1800, BONAPARTE y prit le chemin de Marengo. Lui-même, dans ses écrits de Sainte-Hélène, nous a raconté cette difficile entreprise et les dangers qu'y surmonta l'armée. Son propre passage lui fournit un petit tableau agréable avec une pointe de sentiment.

Le 16 mai (1800), le Premier Consul alla coucher au couvent de Saint-Maurice et toute l'armée passa le Saint-Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai. Le Premier Consul passa lui-même le 20. Il montait, dans les plus mauvais pas, le mulet d'un habitant de Saint-Maurice désigné par le prier du couvent comme le plus sûr de tout le pays. Le guide du général était un grand et vigoureux jeune homme de vingt-deux ans qui s'entretint beaucoup avec lui, en s'abandonnant à cette confiance propre à son âge et à la simplicité des habitants des montagnes. Il confia au Premier Consul toutes ses peines ainsi que les rêves de bonheur qu'il faisait pour l'avenir. Arrivé au sommet, le Premier Consul qui jusque là ne lui avait rien témoigné, écrivit un billet et le donna à ce paysan pour le remettre à son adresse. Le billet était un ordre qui prescrivait plusieurs dispositions qui furent prises immédiatement après le passage, et qui réalisait toutes les espérances du jeune paysan, telles que la bâtisse d'une maison, l'achat d'un terrain, etc. Quelque temps après son retour, l'étonnement du jeune montagnard fut bien grand de voir tant de monde s'empresse à satisfaire ses désirs et la fortune lui arriver de tous côtés.

Le Premier Consul s'arrêta une heure au couvent des hospitaliers et opéra la descente à la ramasse, sur un glacier presque perpendiculaire. Le froid était encore vif. La descente du Grand Saint-Bernard fut plus difficile pour les chevaux que ne l'avait été la montée ; néanmoins on n'eut que peu d'accidents. Les moines du couvent étaient approvisionnés d'une grande quantité de vin, pain, fromage et, en passant, chaque soldat recevait de ces bons religieux une forte ration.

C'est sans doute la double impression qu'il emporta de la montagne et de cette hospitalité qui suggéra à Bonaparte de donner pour tombeau à Desaix « ce trône glacé de l'éternel hiver ».

On sait, en effet, que le héros du Rhin et de l'Égypte n'accompagnait pas Bonaparte pendant cette traversée des Alpes. Retenu prisonnier par les Anglais, Desaix n'avait rejoint le Premier Consul que le 10 juin, quatre jours avant cette bataille de Marengo où il fut tué, en ramenant la victoire. Mais Bonaparte voulut que ses restes fussent transportés au Grand Saint-Bernard ; et voilà comment ils reposent encore dans un tombeau qui ne fut achevé qu'en 1805.

Cette année-là, le 19 juin, (on n'avait pu être prêt pour le 14), devant le maréchal Berthier, envoyé par l'empereur, en présence de Vivant Denon, directeur général des Beaux-Arts, du général Menou, gouverneur militaire du Piémont et de plusieurs autres généraux, du savant prieur Murith et des autorités civiles du Valais, dans la chapelle du couvent décorée de drapeaux, et tandis que des soldats d'élite rendaient les honneurs militaires, une simple et touchante cérémonie fut célébrée à la mémoire de Desaix.

Comme on ne pouvait rester sur cette impression funèbre, l'après-midi fut occupé par des jeux auxquels prirent part les soldats, et les invités ne se séparèrent qu'après une collation servie dans l'hospice et accompagnée de toasts à l'Empereur. Celui-ci avait fait remettre aux religieux, par Denon, trois mille francs à titre de gratification ¹.

¹ Ch.-Frédéric BARBEY. *Desaix au Grand Saint-Bernard. Bibliothèque Universelle*, 1909, t. 56.



Shelley.

(Edit. F. Warne et Cie, Londres.)



Ruskin.

(Phot. Richard Stanley, Londres.)



Lord Byron.

(Edit. John Murray, Londres.)

Ces souvenirs militaires sont oubliés dans la gloire du célèbre couvent fondé vers 962, par saint Bernard de Menthon. Son histoire, en effet, est toute dans le dévouement des religieux qui l'habitent et dans les services de ces chiens infatigables dont ils ont su faire de précieux auxiliaires. Il faut lire sur le couvent quelques pages de Saussure, de Tœpffer, de l'alpiniste français Charles Durier. Tous ceux qui ont reçu l'hospitalité des Bernardins en parlent avec le même sentiment d'admiration, qui portait Napoléon à faire de ces bons religieux les gardiens du tombeau de Desaix.

Malgré le passage des hommes et des marchandises, le Valais vécut longtemps à l'écart et comme fermé. On ne soupçonnait pas les beautés qu'il présente. Tœpffer, un des premiers, les signala aux touristes. Théophile Gautier, qui poussa jusqu'à Zermatt, en rapporta des pages remarquables. Javelle découvrit dans le pays quelques coins délicieux, comme Zinal. Mais VICTOR TISSOT put se flatter d'en avoir ouvert le chemin avec *La Suisse inconnue*. Entendez-le parler de la vallée du Rhône.

Pays d'aspect sévère, aux rochers brûlés d'ardents soleils et dont la nudité se couvre, en été, de larges feuilles de vigne ; pays de pierres, de bois et de prairies, où l'on grimpe toujours et où le mulet remplace le cheval ; pays de cascades, de glaciers, de torrents, découpé de ravins profonds, crevassé de gorges sombres, où l'on rencontre, cachés dans les plis de l'aride montagne, des oasis charmantes, des villages suspendus aux flancs des précipices et dont les maisons brunes se pressent autour d'une petite église blanche ; pays de cuivre, d'argent et d'or, mais aussi pays de braves gens, de cœurs simples — âmes de soldats, en guerre perpétuelle avec la terre — la terre ingrate, la terre rebelle qu'il faut vaincre et mâter sans cesse, frapper et

déchirer pour lui arracher de ses entrailles dures et sans pitié la vie et le pain.

Et au fond de toutes ces vallées superbes, de ces gorges perdues qui portent dans leurs flancs mystérieux tous les trésors du règne minéral, il y a un glacier qui dort, qui dresse sa longue échine sinueuse et qui vomit de sa bouche béante de saurien, hérissée de glaçons, un torrent, une rivière ou un fleuve. Sous le brûlant soleil d'été, on l'entend ramper comme une bête énorme, pousser un cri rauque, en faisant craquer ses puissantes vertèbres.

Tandis que les glaciers font des hautes vallées une terre de désolation et de détresse ; qu'au delà de 2000 mètres ne poussent plus que des buissons stériles, des pins rabougris, des mélèzes funèbres ; en bas, sur les deux versants qui regardent le Rhône, qui boivent la vie du fleuve, c'est un jardin, un verger, un riche vignoble, des collines riantes, ombragées d'arbres, couronnées de pampres et de fleurs. Si vous saviez comme le printemps est beau dans cette plaine où le noir velours des sapins est remplacé par la soie rose et blanche des arbres fruitiers en pleine floraison ! Au mois de mai, les amandiers, poudrés à frimas, ressemblent à de petits marquis qui font leur entrée dans le monde. En les voyant, les jeunes cerisiers ont de pudiques rougeurs, comme des jeunes filles qui entendent pour la première fois parler d'amour. L'idylle du renouveau se montre ici dans toute sa jeunesse et toute sa grâce. Les ronces même se redressent et enlacent les haies reverdies de leurs longs bras chargés de fleurs.

Une des ressources du pays fut pendant longtemps l'exploitation des forêts et cette industrie du *flottage* qui amuse la caravane de Tœpffer, sur les bords du Rhône.

Au moment du flottage des bois, le fleuve est couvert de tronçons qui descendent, d'autres qui s'arrêtent sur le sable des îles, d'une foule qui s'entasse contre les jetées, ou qui s'aligne le long des deux rives, comme pour voir passer. Tous ces tronçons, en effet, ont leur allure propre, leur physionomie, leur caractère ; les uns, bêtes comme des bûches, les autres vifs et agiles ; aucuns qui, sous un air lourdaud, sont lestes et madrés, en sorte qu'au bout d'un moment l'illusion est suffisante,



La montagne.
(D'après le tableau de François Gos.)

comique, amusante au possible, et nous voilà tous alignés sur le pont de Chessel pour voir passer aussi.

Mais ce qui achève de rendre le spectacle dramatique, c'est, contre la pile du pont, une nombreuse société d'honnêtes tronçons qui font tous leurs efforts pour s'y maintenir. On en voit des grêles qui s'attachent aux gros, et des gros qui pèsent sur les grêles, pendant que des équivoques dévalisent les submergés. A chaque instant, arrive avec le courant, tantôt un butor qui effraye de son choc tous ces braves gens, tantôt un amateur qui passe outre après les avoir flairés, ou bien un homme sensible qui s'y choisit un ami ; et tous les deux s'en vont de compagnie jusqu'au Bouveret, pour s'y faire scier le dos et fendre en quatre.

Tœpffier n'a vu que le dernier terme du flottage. Mais le métier avec ses dangers, c'est-à-dire l'abatage des arbres, leur descente à travers la forêt jusqu'au torrent et leur acheminement jusqu'au Rhône ; cela, il faut le demander à Rambert, dans un de ses contes les plus émouvants, *Les cerises du vallon de Gueuroz*.

Plus tard, avec de plus faciles débouchés, la culture du vin a pris plus d'importance. Or, le vin du Valais, dans sa variété savoureuse (*Dôle, Fendant, Malvoisie, etc.*) a été magnifiquement célébré par EDOUARD ROD,

C'est un noble vin que le vin du Valais. Ses vignes fleurissent au bas des côtes qui montent vers les glaciers, le long du fleuve que grossissent les avalanches, autour des vieux châteaux dont les ruines racontent tant d'antiques batailles sur un sol engraisé d'un sang versé à larges flots dans des luttes épiques. Les grappes vertes se sont dorées au feu d'un soleil amoureux de la belle vallée, chaud comme le soleil du Midi. Les mains joyeuses des montagnards, descendus pour la vendange, les ont coupées dans la gaieté de la récolte enfin certaine, dans l'insouciance des dangers évités, du gel tardif qui flétrit les jeunes pousses, de la grêle qu'apportent les nuages blancs amassés autour des pics prochains. Elles se sont tordues dans les pressoirs, sous de fortes poussées. Leur jus épais a frétilé dans les vastes foudres

sous l'action du ferment ; puis, il a reposé le temps nécessaire dans les bons tonneaux de mélèze, au fond des caves froides.

Le voici, maintenant, clair comme l'eau pure des sources, blond comme les seigles, ardent comme le soleil dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats. Le voici prêt à livrer son arôme subtil comme celui des fleurs, enivrant comme un chant joyeux. Le voici prêt à couler dans les verres où chacune de ses gouttes se change en étoile, pour délasser les membres rompus par la fatigue des rudes journées, pour égayer les cœurs aux jours de fête. Mûri par le travail des braves gens que hâlent les mêmes rayons, que rafraichissent les mêmes pluies, qui vivent du même air sous le même ciel, soigné dans les caves de leurs chalets, c'est pour eux seuls qu'il a sa belle couleur de blé mûr, son odeur de bouquet, sa saveur et sa flamme ; transporté loin de leurs montagnes, il perd son goût et son parfum, comme s'il mourait de nostalgie. Aussi les Valaisans sont-ils bien obligés de le garder pour eux et d'en boire tant qu'en portent leurs coteaux, tant qu'en mûrit leur soleil ¹.

Ce qu'est la vie du paysan dans ces vallées où s'associent dans un si étrange contraste les glaciers et le soleil, Ramuz nous l'a fait voir dans le livre qui s'appelle *Le Village dans la montagne*. C.-F. RAMUZ a pénétré dans les mœurs et dans les âmes des montagnards valaisans. Il les a suivis dans leurs travaux et dans leurs plaisirs ; ceux-ci ne varient guère ; les fils font ce que faisaient leurs pères ; les coutumes restent. « Ils ont autour d'eux comme une barrière, et c'est en dedans qu'ils remuent et vivent. » Ils se suffisent à eux-mêmes. « On peut voir où leur blé mûrit, comment ils le coupent et le lient en gerbes, et où ils vont le moudre, et le four où cuira le pain. Et le lait des vaches qu'on voit paître, qu'on voit traire, c'est dans cette chaudière qu'il deviendra fromage. Pour la viande, ils ont leur bétail, leurs cochons, leurs chèvres, ou bien leurs mulets. Et pour

¹ Ed. ROD. *Là-Haut*. 1 vol. 1896. Paris, chez Perrin.

boire, le vin de leurs vignes. Pour leurs habits, la laine des moutons ; pour leur toile encore, des carrés de chanvre. Ainsi, ils s'en vont, par un chemin marqué d'avance, étant pliés à la saison..... » C'est au milieu de cette population que nous avait déjà transportés Ramuz avec la douloureuse histoire de *Jean-Luc persécuté*. Le peintre Edmond Bille a richement illustré le *Village dans la montagne*. On admirera ses études robustes de paysages et de montagnards.

On lira aussi avec intérêt *Aroleid*, un récit montagnard de JEGERLEHNER, sorte de journal d'un curé du village du Haut-Valais. L'auteur y fait un charmant tableau des mœurs des vallées.

Bien des coins du Valais ont été transformés par les voyages alpestres qui sont entrés dans la mode sous l'influence de la littérature. Faut-il s'en réjouir ? Non, disent les uns, le chemin de fer viole ces solitudes ! Oui, disent les autres, car le Valais doit aux voyageurs des ressources inattendues. Il s'est ouvert lentement ; la vallée du Rhône, découpée par de belles vallées latérales, où la nature se présente avec une infinie variété de verdure, de torrents et de sommets, cette vallée est devenue aujourd'hui un des grands chemins du tourisme. La conquête de chacune des vallées latérales semble marquer une étape nouvelle sur la route encaissée au bout de laquelle, comme une borne triomphale, se dresse le Cervin.

La vallée du Trient est la plus anciennement connue, parce qu'elle était la plus accessible aux touristes qui lui venaient de la Savoie, de Genève et des bords du lac. On la trouve plusieurs fois dans les voyages de

Tœpffer, avec ses gorges célèbres et la fameuse cascade de Pissevache. Et on la trouve aussi dans une très agréable monographie de Javelle sur le pays de Salvan.

Le val d'Hérens qui débouche en face de Sion, et le val d'Anniviers qui finit devant Sierre, ont obtenu des pages savoureuses de VICTOR TISSOT. Il a fait ressortir avec beaucoup de verve le contraste qui sépare deux vallées, si voisines l'une de l'autre : l'une, celle d'Hérens de sang vif et presque italien, où l'on aime le plaisir, le vin, la danse et les procès, et qu'on a pu surnommer « la vallée du diable » ; l'autre, grave, silencieuse, recueillie, et qui est la « vallée sainte ».

Tissot peut se flatter d'avoir découvert Evolène. Il a devancé les peintres du Valais, par exemple Biéler, dans ses tableaux de la vie locale et populaire. Un des plus pittoresques est celui d'une procession à Evolène, le jour de la fête patronale du Valais, la Saint-Maurice. Voyez les paysans arriver des environs.

La rue est pleine de monde, d'hommes, de marmots endimanchés. Les vieux portent des habits à la française avec des boutons dorés ; les femmes ont toutes des tabliers blancs ou noirs retenus autour de la taille par un ruban de couleur, ou soutenus par de petites bretelles qui croisent sur le dos. Toutes ont de petits fichus rouges brodés ou à fleurs qui descendent en pointe entre les deux épaules. Le chapeau est en feutre noir, le dessus orné d'une petite bande en passementerie de différentes nuances pour chaque chapeau. Le rouge et l'or dominent dans les ganses. Le chapeau se pose un peu de travers, sur l'oreille gauche ou l'oreille droite, d'un air crâne qui va bien aux jeunes têtes. Les femmes mariées portent sous le chapeau un petit bonnet blanc brodé sur les bords. Les vieilles marchent avec de longs bâtons, la taille serrée dans des plastrons de cuir brodé.

Les hommes, grands, secs, osseux, très noirs, têtes dures de reitres, se promènent en tenant un paquet de linge blanc sous le bras : c'est leur chemise de mort, la chemise de pénitent

blanc qu'ils doivent porter à la procession, les jours de grandes fêtes.....

Des mulets sont attachés devant tous les greniers et tous les chalets ; et les femmes qui viennent de très loin, qui sont en route depuis trois heures du matin, procèdent à leur toilette en plein air. Elles crachent dans leurs mains, lissent leurs cheveux ; secouent la poussière de leur robe, déplient le tablier de cérémonie et l'attachent à leur ceinture.

Les cloches sonnent un dernier appel. Tous les groupes qui stationnent sur le chemin se dirigent vers l'église, d'un pas lent de montagnard ; et par les escaliers extérieurs des vieilles maisons, nous voyons descendre des bandes de jeunes filles aux souliers découpés et luisants, aux robes flottantes sur les jambes et au coquet chapeau chaviré sur l'oreille. Ces figures fraîches, aux joues roses, aux sourires éclatants, sortant de ces masures branlantes, de ces trous noirs, font songer au joyeux cortège du printemps débouchant, à la fin de l'hiver, d'une sombre forêt sans feuilles, dans les prés ensoleillés.

Vient ensuite le défilé de la procession ; c'est vivant, grouillant, plein de couleur. On la voit passer. Mais il faut finir.

La procession descend la rue, disparaît, puis reparait, secouant à chaque pas ses clochettes, ses bannières, agitant les plumes du dais, des broderies, des dorures dont le déploiement dans l'air bleu, sous ce beau soleil clair de la montagne, met des envolées de couleurs joyeuses. Les pénitents blancs eux-mêmes, engoncés dans leurs chemises de mort, font, dans la perspective montante et allongée de la rue, un effet qui n'a rien de triste ni de lugubre. On dirait une procession d'ombres blanches qui se déroule dans une immense fresque vivante, une fresque plaquant des couleurs vives, des rouges, des blancs, des ors, en pleine lumière, en plein soleil. (Chap. VIII.).

Avant Tissot, Javelle avait parlé du val d'Anniviers. Il avait, en quelque sorte, révélé Zinal aux touristes.

« Zinal, dit-il, qui a une si belle place au soleil, n'a, en effet, aucun nom dans le monde. Les guides en par-

lent à peine ; on n'en voit aucune estampe, aucune photographie et cependant, dans tout cet admirable Valais, c'est bien un des sites les plus beaux. »

Mais il en a parlé avec sa note alpestre habituelle, agréable, un peu grave, sans la couleur qui éclaire les pages de Tissot. Il n'est sensible qu'au charme de la nature même. Ce qu'il y goûte surtout, c'est le repos et le silence.

« Au printemps et en automne, les vaches remplissent les prairies. Le val s'anime du bruit de leurs cloches et des cris des vachers. Mais maintenant elles sont toutes dans les hauts pâturages et dans les derniers vallons, et elles y sont si bien cachées qu'on n'entend presque jamais le murmure de leur sonnerie lointaine. Lorsqu'on arrive ici de la plaine, encore abattu par les fatigues d'une vie toujours agitée, quel bien fait au cœur ce site grand, vert, tranquille, auprès des neiges éternelles, au pied des grands monts silencieux ¹. »

Quant à la vallée de la Viège, qui conduit à Zermatt, elle est la voie d'accès du Cervin.

Le Cervin ou Matterhorn (4482 mètres), est entré récemment dans la gloire. Il a pris place dans la famille de ces cimes illustres que forment, avec le Mont-Blanc, la Jungfrau, le Mont-Rose, et à laquelle s'est ajoutée naguère la Bernina. Son portrait est partout, comme celui d'un souverain connu, sans être populaire, car il sait tenir les gens à distance — et, tel qu'un souverain, il a son histoire.

¹ *Souvenirs d'un alpiniste*. (Huit jours dans le val d'Anniviers.) Avec ces pages de Javelle et de Tissot, on peut citer celles d'un Vaudois qui connaît bien le Valais : de la Harpe, *Zinal et ses environs, le val d'Anniviers*.

Il est pour la première fois question de lui dans Simler, un des ancêtres de l'alpinisme, et dans le vieux chroniqueur Tschudi ; puis, pendant deux siècles, on l'oublie. Saussure est le premier à en reparler. Après la conquête du Mont-Blanc, Saussure atteint le pied du Cervin, en 1789, et il y revint, dans l'été de 1792, par Breuil et Valtournanche, c'est-à-dire par le versant italien.

Tœpffer conduisit ses élèves dans cette région en 1842. Nous l'avons vu, à l'entrée du Valais, sur le pont de Chessel, arrêté devant les trains de bois qui descendent le Rhône, avec le *flottage*.

Il remonta la vallée, s'arrêta à Sion, pénétra dans le val d'Hérens dont il fait un grand éloge — avant Victor Tissot — poussa jusqu'à Viège, Randa et Zermatt, et salua le Cervin d'une belle page. En revanche, la représentation d'un mystère, à Stalden, lui fournit le prétexte d'une diatribe fort inattendue contre le théâtre à Genève et contre le libéralisme ¹.

Puis, c'est RUSKIN qui se prend d'une singulière admiration pour le Cervin et qui lui fait une grande place dans ses *Peintres modernes*. Mais déjà les alpinistes étaient accourus pour tenter l'assaut de la montagne jusqu'alors redoutée ; légion audacieuse dans laquelle Coolidge nous montre, à diverses époques Brockedon, lord Minto, le professeur Forbes, John Ball, Tyndall et d'autres jusqu'à Whymper, dont la victoire est accompagnée d'une catastrophe qui grandit encore la renommée du Cervin.

¹ *Nouveaux voyages en zig-zag*, t. II. (Voyage autour du Mont-Blanc.)

WHYMPER (Edouard) était né à Londres en 1840, et sa vocation pour l'alpinisme s'était déclarée de bonne heure. Il avait débuté par des ascensions dans les Alpes du Dauphiné, avant de s'attaquer au Cervin. Au Cervin, il voulait devancer Tyndall. Plusieurs fois déjà, il avait échoué. En 1865, il fut plus heureux.

Le 13 juillet 1865, accompagné des guides Michel Croz, Taugwalder et de ses deux fils, et de plusieurs de ses compatriotes, lord Francis Douglas, Hadow et Hudson, il partit de Zermatt par un temps splendide et un ciel sans nuages, tandis qu'un ingénieur italien, M. Gior-dano, avec des guides de Valtournanche, tentait l'ascension par un autre côté.

Les voyageurs passèrent la nuit sous une tente, dans la montagne. Le 14, à l'aube, ils reprirent leur route et, à une heure quarante de l'après-midi, non sans de grosses difficultés, ils atteignirent le sommet de la montagne, heureux d'y avoir précédé la caravane italienne.

Laissons ici la parole à Whympers :

C'était une de ces journées pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. L'atmosphère profondément calme n'était troublée par aucun nuage, par aucune vapeur. Les montagnes situées à cinquante, que dis-je ? à cent milles de nous, se voyaient avec une telle netteté qu'on les eût crues à la portée de la main ; tous leurs détails, leurs vives arêtes, leurs escarpements abrupts, leurs neiges immaculées, leurs glaciers étincelants, s'étaient sous nos yeux sans un défaut. Celles dont les formes nous étaient familières évoquaient en foule dans notre mémoire les heureux souvenirs de nos courses des années précédentes. Pas un des grands pics des Alpes ne nous était caché.

Je la revois aussi nettement qu'à cette heure solennelle cette grande ceinture de cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui leur servaient de base. Je revois d'abord la Dent Blanche, au grand sommet blanc ; le Gabelhorn, le Rothorn à la à la pointe aiguë ; l'incomparable Weisshorn ; les Mischabel-



Le Cervin.

(Phot. Künzli, Zurich)

(D'après le tableau d'Albert Gos.)

hœrner, semblables à d'énormes tours ; puis, le Mont-Rose, avec ses nombreuses aiguilles, le Lyskam et le Breithorn. Par derrière se dresse le groupe superbe de l'Ober'and bernois, dominé par le Finsteraarhorn ; puis les groupes du Simplon et du Saint-Gothard, la Desgrazia et l'Ortler.

Au sud, nos regards plongent bien au delà de Chiavasso, dans les plaines du Piémont. Le Viso, éloigné de cent milles, paraît tout près de nous. A cent trente milles de distance se montrent les Alpes maritimes que ne voile aucune brume. Parmi les sommets se distingue tout d'abord ma première passion, le Pelvoux puis les Ecrins et la Meije ; les groupes des Alpes graïennes ; enfin, à l'ouest, se dresse, splendidement éclairé par la lumière dorée du soleil, le roi des Alpes, le magnifique Mont-Blanc. A 3100 mètres, au-dessous de nous, s'étendent les champs verdoyants de Zermatt parsemés de chalets d'où s'échappent lentement des filets d'une fumée bleuâtre ; de l'autre côté, à 2500 mètres, se montrent les pâturages du Breuil... ¹

Après une heure passée au sommet, les voyageurs descendirent avec les plus grandes précautions, Croz en tête, tous attachés à la même corde. Mais, au tournant d'un rocher, Hadow, qui marchait le second, fit un faux pas et tomba sur Croz qu'il renversa.

J'entendis Croz pousser un cri d'alarme, et presque au même instant je les vis glisser tous les deux avec une rapidité effrayante. L'instant d'après, Hudson se trouva entraîné à leur suite, ainsi que lord Douglas. Tout ceci se passa avec la rapidité de l'éclair. A peine le vieux Pierre et moi-même eûmes-nous entendu l'exclamation que nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher ; la corde, subitement tendue, nous imprima une violente secousse. Nous tîmes bon, mais, par malheur, elle se rompit à mi-distance entre Taugwalder et lord Francis. Pendant quelques secondes, nous pûmes voir nos malheureux compagnons glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de sauver leur vie en se cramponnant à quelque saillie du rocher. Ils disparurent un à un à nos yeux, sans avoir reçu la moindre blessure, et roulèrent d'abîme en abî-

¹ E. WHYMPER. *Escalades dans les Alpes*.

me jusque sur le glacier du Cervin, à 1200 mètres au-dessous de nous. (E. Whymper).

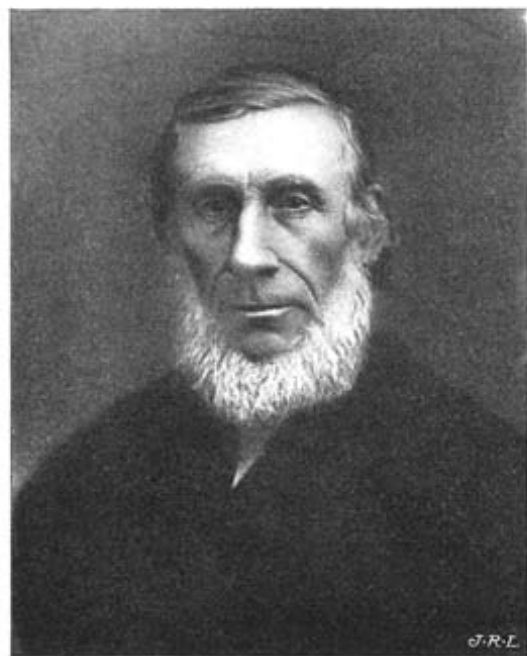
Le soir, Whymper et les guides couchèrent sur l'arête qui descend vers Zermatt, se remirent en route dès l'aube et regagnèrent le village. Aussitôt on organisa une caravane de secours et on retrouva les corps de Croz, de Hadow et de Hudson, qui furent ensevelis auprès de l'église. Il avait été impossible de découvrir celui de lord Douglas. Deux jours après, deux guides de Valtournanche, Jean-Antoine Carrel et Bich escadaient le Cervin par le versant opposé ¹.

Après cette catastrophe, qui suscita d'assez violentes polémiques, Whymper abandonna les Alpes pour chercher de nouvelles aventures. Il fit deux voyages au Groenland, en 1867 et en 1872. Quelques années plus tard, il explora les Andes de l'Equateur et gravit ces cimes lointaines qui sont le Chimborazo, le Cotopaxi, le Cayambé. Enfin, après quelques autres promenades, à travers l'Europe et aux Indes, il se fixa auprès de Londres, dans sa petite ville natale de Teddington.

Il a écrit deux ouvrages qu'il a illustrés lui-même : *Escalades dans les Alpes* (Dauphiné, Suisse); *Voyages à travers les grandes Andes de l'Equateur*. Son style est l'image même de son caractère. Il a la fermeté, la clarté, la verve ; de sorte qu'après avoir aidé aux conquêtes de l'homme sur la montagne, Whymper a pu ajouter quelques belles pages à la littérature alpestre. Il venait de publier un livre sur le Cervin lorsqu'il mourut, à Chamonix, le 16 septembre 1911 ².

¹ Depuis le drame de 1865, l'ascension du Cervin a été souvent renouvelée. Elle a été, d'ailleurs, du côté de Zermatt, rendue plus facile. Du côté italien, elle est plus longue, mais moins dangereuse.

² *A Guide to Zermatt and the Matterhorn*. Londres et Genève 1911



John Tyndall.



Edouard Whymper.

(Phot. Edouard)

Ainsi, c'est avec le Cervin que s'ouvre et se ferme le carrière de cet homme qui restera comme le type inoubliable du grimpeur. Il semble que c'est auprès du Cervin, plutôt qu'à Chamonix, qu'il devrait reposer. Peu importe, pourvu que ce soit au pied de ces Alpes qu'il a tant aimées.

C'est trois ans après le drame du Cervin, en 1868, que THÉOPHILE GAUTIER fit dans la vallée du Rhône et à Zermatt, un voyage rapide auquel nous devons nombre de pages brillantes et pittoresques, qui nous rappellent que l'auteur avait commencé par la peinture. Il y a là, sur Bex et Champéry, sur Sion, sur la vallée de la Viège, sur Zermatt et le Cervin, sur Saint-Nicolas, sur Viesch, sur le glacier du Rhône, il y a là, dit Tissot, « cent pages qui sont autant de tableaux de maître qu'on ne refait pas ». Comment résister au plaisir de citer ce lever de soleil sur le Cervin ?

Du côté de l'orient, une lueur d'or rougi colora une bande de petites nuées clapoteuses comme une mer qui s'allongent en écumant sur la crête d'une zone de montagnes lointaines. Quelques minutes après, scintilla sous le flanc de l'étroit nuage comme un fourmillement d'écailles de feu et un mince segment de disque apparut au-dessus d'un pic. Aussitôt s'alluma sur l'extrême pointe

(225 pages). Ce n'est pas un guide dans le sens étroit du terme, mais une belle monographie sur cette région telle que la pouvait écrire Whymper.

Après un court résumé de l'histoire de la vallée vient le récit des tentatives faites pour atteindre la cime du Cervin ; celui de l'ascension du 14 juillet 1865 et du retour tragique ; puis, des autres ascensions qui ont suivi, avant que la route fût semée, comme elle l'est aujourd'hui, de vieux journaux, de boîtes de conserves, de bouteilles vides et autres débris qui attestent la marche triomphale de l'humanité vers les hauts sommets.

Dans les derniers chapitres, Whymper énumère toutes les excursions qu'on peut faire autour de Zermatt.

du Cervin une légère flamme rose, comme si un guetteur invisible eût voulu signaler la présence du soleil.

Aucun mot humain ne peut rendre ce rose céleste qui eût fait paraître livides les joues et les fleurs les plus fraîches, et se posait comme un papillon de lumière au front de la montagne. Ainsi Psyché devait rosir sous le premier baiser de l'amour. Le soleil montait et la teinte divine descendait, illuminait la moitié du pic gigantesque ; mais déjà des nuances d'or se mêlaient à cette pourpre idéalement rosée. Alors, toutes les cimes s'allumèrent comme des trépieds alentour d'un colossal candélabre, et selon les rites mystérieux de la nature célébrèrent ensemble le lever de l'astre. Il aurait fallu sur ce plateau, comme au temps des Incas, une prêtresse du soleil, brûlant des parfums et récitant un hymne au dieu visible de notre univers, mais il n'y avait qu'un poète, écrivant en prose ses impressions pour un journal.

Bientôt tout le paysage s'éclaira. La lumière descendit et ruissela sur les pentes des montagnes, mêlant ses cascades d'or aux cascades d'argent, réchauffant les neiges, les névés, les glaciers, mordorant les noirs rideaux des sapins, ressuscitant la nature et tirant le monde du chaos des ténèbres¹.

Gautier ne fait que de l'art et se soucie peu de l'alpinisme. Javelle, en revanche, ne s'occupe du Cervin qu'en alpiniste ; il y revient à plusieurs reprises. Il a voulu « avoir » le Cervin ; il l'a eu. Mais le Cervin continue à l'obséder.

« Est-ce l'admiration qui remplit le plus l'âme dans les instants qu'on passe sur cette crête perdue dans l'espace ? C'est toujours, je crois, le sentiment de la victoire. Il faut l'avouer, on ne monte pas au Cervin pour voir. Et pourquoi alors, si ce n'est pour satisfaire l'orgueil ? s'écrie aussitôt la foule des gens prudents et sensés, la foule des moralistes. Non, on n'y monte pas

¹ Théophile GAUTIER. *Vacances du lundi*. Nouv. édition, chez Charpentier. Paris, 1888. Gautier (1811-1872) faisait alors, chaque lundi, la chronique théâtrale du *Moniteur universel*.



Orage à la Handeck.

(Musée de Genève.)

(D'après le tableau d'Alexandre Calame.)

pour voir, mais non plus pour chercher au péril de sa vie une gloire vraiment trop peu prisée pour la payer si cher ; non plus pour jouer témérairement, et à plaisir, avec le danger. On monte au Cervin *pour le vaincre* et tout vrai grimpeur doit sentir en lui qu'il y monterait, fût-il seul dans l'univers, et n'eût-il que les cieux et les monts pour témoins de sa victoire. Où donc d'ailleurs trouver une cime qui tente et passionne davantage ? »

Aujourd'hui, pour connaître le Cervin, pour entrer en quelque sorte dans son intimité, si fier qu'il paraisse, il faut recourir au livre de l'alpiniste italien GUIDO REY, livre chaud et vibrant, écrit avec la foi d'un grimpeur, l'accent d'un poète, l'enthousiasme d'un apôtre ; livre dans lequel passent les savants, les alpinistes, les précurseurs, comme l'abbé Gorret, historien de Valtournanche, les guides héroïques et modestes, comme les Croz, les Carrel, les Maquignaz, tandis que derrière tous se dresse le Titan formidable dont ils ont voulu pénétrer le mystère.

« Un parfum d'herbes et de fleurs alpestres s'élance de ces pages et vient caresser le front penché sur le livre. C'est comme si le vent sain et vigoureux du Matterhorn soufflait à l'entour ; on sent comme le fraîchissement des sapins et des neiges, et il semble que l'air se fasse plus vif à chaque page tournée... » (E. de Amicis.)¹

Quelques pages donneraient mieux que tout le reste

¹ *Le Mont Cervin*, par GUIDO REY. Avec une préface de E. de Amicis. Traduction française. Paris, chez Hachette, 1905. Troisième édition 1911. Le livre est terminé par des notes explicatives et une bibliographie d'un véritable intérêt pour l'histoire des Alpes et de leurs ascensions.

une idée de ce livre admirable. Presque toutes sont si belles que le choix est difficile. En voici deux, pourtant, dans un genre tout différent : l'une, émue, consacrée au guide Jean-Antoine Carrel, surnommé le *bersagliere*, parce qu'il avait fait, dans l'armée italienne, la campagne de 1859 ; l'autre qui est un tableau du Zermatt nouveau tel que l'ont fait la mode et l'affluence des touristes. Voici ce qu'il dit de la mort de Carrel :

Par un matin triste, comme celui-ci, mais bien plus terrible, après une nuit et un jour de lutte acharnée, Carrel le Bersagliere était parti du refuge de la Tour pour sa dernière descente qui avait fini au-dessous du col, près d'un escarpement où aujourd'hui une croix est plantée.

Dix ans ont passé... Les pèlerins du Cervin s'arrêtent pieusement devant cette roche ; c'est là que le vieux soldat fatigué, après une dernière bataille désespérée, fut couché, épuisé, à bout de forces, par ceux qui étaient avec lui ; c'est là qu'il mourut.

Et peut-être, dans le rêve de l'heure dernière, entendit-il à nouveau les fanfares éclatantes qui avaient autrefois sonné sur les collines de San-Martino et les cris de joie de la victoire gagnée sur le Cervin. C'étaient les deux gloires de sa longue vie... Mais peut-être aussi son intelligence s'obscurcit-elle tout d'un coup, et n'eût-il même pas conscience de son héroïsme suprême qui, dans cette fatale descente, avait sauvé ses compagnons.

Ce fut la fin de la guerre tenace entre le montagnard et sa montagne, une guerre de plus de trente ans, pleine d'audace passionnée et de résistance calme, de lentes victoires et de défaites belles comme des victoires. Carrel avait cessé de vaincre ; ses armes usées par l'usage, émoussées par le temps, se refusèrent à servir encore la valeur et l'expérience du vieux guerrier.

La montagne sut cueillir l'heure propice et achever le montagnard, mais la voix populaire a aussitôt revêtu de la plus belle forme l'image du premier guide du Cervin. « Carrel n'est pas tombé, il est mort. » Telles furent les paroles qu'on se répéta à travers la vallée, et Carrel est demeuré, dans la légende, un invaincu. Une mort plus digne ne pouvait être donnée à celui qui avait conquis le Cervin.

Quand je quittai cette croix, il me parut que je regardais mes guides avec un sentiment plus profond d'affection et de gratitude¹.

Autre page, dans une autre note, sur le *Nouveau Zermatt* :

Tout Zermatt, à cette heure, est fait de contraste. C'est partout un déséquilibre entre ce qui était et ce qui est. Les hôtels fastueux y écrasent les petites cabanes du temps passé et les revêtements clairs des édifices nouveaux font paraître salie la belle couleur brune du bois des anciens chalets lavés par les pluies et peints par le soleil.

La rue du village se fait étroite quand passent les grands omnibus qui vont à la gare du chemin de fer chercher les voyageurs, et les bêtes tranquilles qui avaient coutume d'aller par là s'effraient et fuient à la débandade devant leur masse bruyante. La chapelle anglicane toute neuve, propre et correcte, contraste avec l'antique église paroissiale, à l'autel coloré de toutes les nuances, aux étranges statues ; et elle semble posée là comme l'emblème de la civilisation nouvelle, venue à cette extrême lisière du canton catholique, pour lui apporter sa richesse et lui prendre sa poésie.

Cent petites boutiques remplies de menus objets alpins se collent aux maisons, tout le long de l'antique rue ; des petits éventaires en plein vent, drapés de rouge, comme dans les foires, montrent, parmi des cartes postales illustrées et des photographies du Cervin, les chamois sculptés dans le bois de l'Oberland, les boîtes de coquillages fabriquées à Sorrente, les mosaïques de Florence et les quincailleries allemandes. La foire dure là-haut tant que dure l'été.

Après la Vierge de septembre, les marchands plient bagage et ils émigrent avec tout ce qu'il leur reste à vendre, au bord des lacs ou sur les plages. Le groupe des musiciens remet ses instruments aux fourreaux et porte ailleurs son répertoire ; les hôtels se ferment, Zermatt se repose durant huit mois, et fait ce rêve d'être encore le petit et tranquille Praborne.

¹ C'est Carrel qui avait servi de guide à Tyndall dans son ascension de 1868. Tyndall fit la montée du côté de Breuil et la descente du côté de Zermatt. Les guides de Zermatt s'étaient organisés, depuis 1860, à l'exemple des guides de Chamonix.

Toutefois, de ces touristes qui viennent de quitter Zermatt, combien en est-il qui n'ont vu la montagne que d'en bas et dont cependant la table d'hôte a entendu conter les prouesses. La famille de Tartarin est nombreuse. C'est l'avis d'un savant, M. EMILE YUNG, professeur à l'université de Genève, qui sait conter avec esprit, et qui nous a donné sur Zermatt un livre attrayant.

Ah ! les coquines de montagnes ! Ce qu'elles creusent l'estomac et surchauffent l'imagination. Et comme il est agréable, le soir venu, tranquillement assis devant une bonne soupe fumante, de les satisfaire tous les deux, en comblant l'un par des mets savoureux et en apaisant l'autre par des histoires invraisemblables. Pour des histoires, vous en entendrez assurément — et des fantastiques encore ! — pendant cette heure d'abandon et d'épanchement, si le sort vous a justement placé à côté de ce brave méridional, rondelet et bon enfant, dont le monologue assourdissant alimentera tantôt nos rêves de visions effrayantes, tellement il y fait figurer de précipices sans fond, de gouffres, d'arêtes tranchantes, de chutes, d'avalanches, de vertige, de craquements de glace, de pics abrupts, d'alpenstocks brisés, d'exténuation et de coups de soleil. Grâce à son *tartarinoscope*, lui qui n'est peut-être pas même monté jusqu'au Gornergrat, en a vu mille fois plus de ces accidents et de ces péripéties terrifiantes que vous, son voisin, qui rentrez du Mont-Rose ou du Cervin, et qui pourtant êtes bien obligé de tendre l'oreille à cette faconde, entraînant malgré tout, par son ardeur et son cocasse accent de conviction. C'est en vérité un microcosme que ces tables d'hôte de Zermatt.

Après le repas du soir, chacun reprend ses allures accoutumées. Les Allemands s'attardent à lire les gazettes dans le café de l'hôtel, en buvant une canette de bière ; les Français hument, tout en causant ou en jouant au billard, leur indispensable café noir ; les Anglais, plus solennels surtout lorsqu'ils sont en compagnies de leurs femmes, se réunissent au « salon » pour écouter patiemment de jeunes virtuoses s'exerçant à cet inévitable piano qui suit l'homme partout, jusqu'aux plus inaccessibles limites des terres habitables... Et pendant ce temps, les rêveurs et les mé-

lancoliques — ceux-là se recrutent particulièrement dans le nord — s'en vont par les chemins sombres écouter les bruits du soir qui font une musique autrement délicieuse, sous le ciel étoilé ¹.

* * *

Entre Valais et Grisons, l'opposition ne peut pas être plus tranchée.

Le Valais est formé d'une vallée unique creusée par le Rhône, sur laquelle s'ouvrent des vallées latérales qui donnent au pays l'aspect d'une feuille de fougère. Les Grisons comprennent deux vallées juxtaposées, creusées par deux fleuves qui courent parallèlement avant de se séparer, le Rhin et l'Inn.

Le Valais est une plaine basse entre deux murailles énormes. Les Grisons, dans leur ensemble, n'apparaissent que comme un immense dos de pays où la plaine elle-même est une montagne.

Le Valais, c'est le Midi de la Suisse ; c'est déjà l'Italie avec son soleil, son vin et ses fruits. Dans les Grisons, c'est le climat des pays du Nord. « Neuf mois d'hiver et trois mois de froid, » disent les indigènes. En revanche, tandis que le Valais connaît la brume et les orages, l'air des Grisons est d'une sécheresse et d'une pureté

¹ Emile YUNG. *Zermatt et la vallée de la Viège*. 1893.

A lire encore, sur le Valais, avec les livres d'un Valaisan, L. Courthion, dont le meilleur est : *Le peuple du Valais*. 1 vol. 1903. Paris et Genève ; les poésies de Louis de Courten, *La Terre valaisanne*. 1907, et le poème du chanoine Jules Gross, du Saint-Bernard : *Théoduline*. Voir surtout les belles publications illustrées : *Le Valais pittoresque. Les châteaux valaisans*, Texte par Solandieu, chez Martinet, éditeur Lausanne, 1910 ; *Les Alpes valaisannes*. Texte par Eug. de la Harpe, grand in-4°, chez Bridel, Lausanne, 1911 ; enfin le livre récent de Ch. Gos, *Près des névés et des glaciers. Impressions alpestres*. 1 vol. 1912, et *Sous les drapeaux* qui met en relief tout un côté nouveau de la montagne.

remarquables. Et les montagnes y étalent des spectacles de toute beauté.

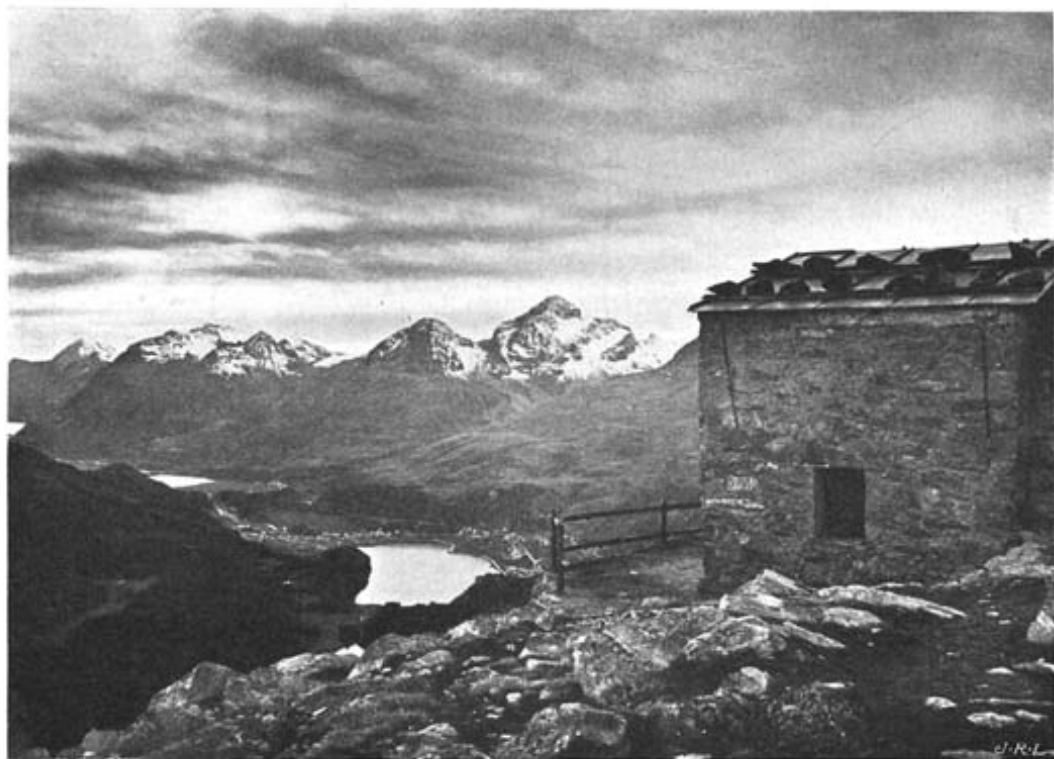
Tœpffer, qui voyageait par là en 1838, après avoir suivi, au col du Splügen, la fameuse Via Mala, dont il est difficile, dit-il, de décrire *les beautés horribles*, Tœpffer ajoute : « Les paysages des Grisons sont sévères et fort caractérisés. Ce sont de hautes vallées larges, vertes, plutôt paisibles que riantes, encaissées entre deux lignes de montagnes vertes aussi, boisées, tantôt jusqu'à la cime, tantôt jusqu'aux rocs ardues qui en couronnent le sommet. De toutes parts, les couleurs sont d'une crudité harmonieuse, d'un éclat austère, dont les colorieux des marchands de vues ne nous donnent que l'indigne caricature. Comme tant d'autres, cette partie de la Suisse est demeurée injustement en dehors du domaine de l'art. »

De son temps, en effet, on ne connaissait guère cette contrée. On y est venu depuis.

Les deux vallées supérieures du Rhin et de l'Inn forment, l'une l'Oberland grison et l'autre l'Engadine.

L'Oberland grison est riche en souvenirs historiques. Il a passé par de singulières vicissitudes avant de trouver le repos dans le sein de la Confédération (1803).

Conquise par les Romains qui avaient fait de Coire, *Curia*, le centre de leur administration, traversée par les invasions barbares, morcelée par la féodalité, en lutte perpétuelle avec ses seigneurs, l'ancienne Rhétie avait formé trois ligues successives qui s'unirent à Vazero en 1470. Mais la Réforme y fit naître le désordre, et pendant plus d'un siècle, les guerres civiles la déchirèrent sous le couvert de la religion. Deux factions s'y disputaient l'influence, l'une et l'autre soutenues par



La cabane du Schafberg, où mourut Segantini.

(Phot. A. Striner, S. Moritz)

l'étranger ; celle des Salis qui regardait vers la France ; celle des Planta, appuyée par l'Espagne et l'Autriche ; l'Espagne, alors maîtresse du Milanais, l'Autriche voisine par le Tyrol.

Les Planta, chefs du parti catholique, avaient vu se dresser contre eux la haine des réformés. Ceux-ci avaient pour chefs des pasteurs de l'Engadine et, avant tous, cet énergique Georges Jenatsch, de Samaden, soldat fougueux plutôt qu'apôtre évangélique, et dont C.-F. MEYER a fait revivre de nos jours la sombre et violente figure.

Pompée de Planta, condamné par un de ces tribunaux populaires ou *Strafgericht*, auxquels recourait souvent le pays, s'était réfugié dans le Tyrol. Après y avoir fomenté une conspiration contre la Valteline qui aboutit au massacre général des protestants de Tirano et de la vallée (juillet 1620), il crut pouvoir rentrer dans son château de Rietberg, dans le Domschleg, non loin de Coire.

Avec une poignée d'hommes déterminés, Jenatsch traverse les montagnes, surprend le château, découvre Planta qui s'est caché dans une cheminée, et l'abat à coups de hache (25 février 1621). Puis il repousse les troupes des cantons catholiques, force les Espagnols à évacuer la Valteline et délivre l'Engadine des Autrichiens. Pendant quelques années, il disposa d'une autorité qui ne reculait devant aucune violence.

Mais sa politique devint tortueuse et suspecte. S'il voulait délivrer le pays des étrangers, c'était sans doute pour y dominer lui-même. Il se flatta de chasser les Espagnols avec le concours du duc de Rohan, que le car-

dinal de Richelieu avait envoyé dans la Valteline, et les Français avec l'aide de l'Autriche. Il reçut de l'or de l'Autriche, et, pour mieux gagner sa confiance, il revint au catholicisme. Il ne réussit qu'à exciter les défiances de ses nouveaux amis sans désarmer ses anciens adversaires.

Ceux-ci l'assassinèrent dans un bal masqué qu'il donnait à Coire, le 24 janvier 1639. Parmi les meurtriers se trouvaient Rodolphe Planta, fils de Pompée, et sa sœur Lucrèce, mariée à un Travers d'Ortenstein. La tradition raconte qu'il fut tué avec la même hache qui avait frappé Pompée, dix-huit ans auparavant, et que Lucrèce avait pieusement conservée.

On fit à Jenatsch des obsèques solennelles dans l'église de Coire, où son corps fut déposé ; mais personne ne songea à le venger, et les meurtriers, bien que connus, demeurèrent impunis. Il y a peu d'épisodes aussi dramatiques dans l'histoire. Aussi a-t-il séduit plusieurs écrivains. Aucun d'eux ne l'a retracé avec plus de couleur et d'intérêt que Meyer, qui a fait revivre, autour de Jenatsch, les Planta, les Travers, le duc Henri de Rohan, et parmi les lieutenants de Rohan, le Suisse Wertmuller, qui avait servi sous Schomberg et sous Rohan, qui servit à Venise contre les Turcs, qui finit feld-maréchal de l'Autriche, figure pittoresque d'officier de fortune, habile et brave, sceptique et railleur, que Meyer a encore mis en scène dans une de ses nouvelles *Der Schuss von der Kanzel* ¹.

Après ces misères de la guerre de Trente Ans, la tranquillité reparut enfin dans les vallées ruinées et appauvries. Mais avec la Révolution et les guerres qu'elle

¹ C.-F. MEYER. *Jürg Jenatsch*. 1874.

entraîna, nouvelles calamités. Ce sont les Français qui occupent le pays pour le fermer aux armées autrichiennes. Puis ce sont les Russes de Souvarof qui, descendus du Saint-Gothard, se heurtent aux troupes de Masséna victorieuses et refluent sur Coire par des chemins à peine frayés où se perdent les chevaux, l'artillerie et les bagages. Enfin, c'est l'armée de Macdonald qui, dirigée sur l'Italie par le Splügen, est à demi ensevelie sous la neige, en décembre 1800.

De ces luttes successives de la féodalité, de la Réforme, de la Révolution, ces vallées ont gardé sur bien des points, le souvenir et les traces. Il est peu de pays où l'on trouve autant de châteaux détruits et de ruines croulantes. Mais autour de ces débris s'épanouit la nature dans sa sérénité admirable.

« Des prairies au doux velours, des champs de blés et de maïs d'or, des noyers dont les troncs se dressent comme des piliers de cathédrale de verdure, des ruisseaux qui courent sans bruit et glissent en longs serpents d'argent, quelques cascades qui ressemblent à des fumées lointaines, un lac d'un bleu indigo, encadré de bruyères roses, des clochers pointus qui brillent au soleil, des façades en bois d'érable aux teintes cuivrées, des vaches qui vont boire à la fontaine ou de belles jeunes filles aux bras nus lavant du linge blanc ; de temps en temps une cime neigeuse qui se dresse dans l'échancrure de deux montagnes ; et le Rhin, toujours le Rhin, déjà adolescent, d'une allure superbe, bâti de solides ponts de bois couverts, comme on les faisait dans le vieux temps, voilà la vallée grisonne du Rhin antérieur.

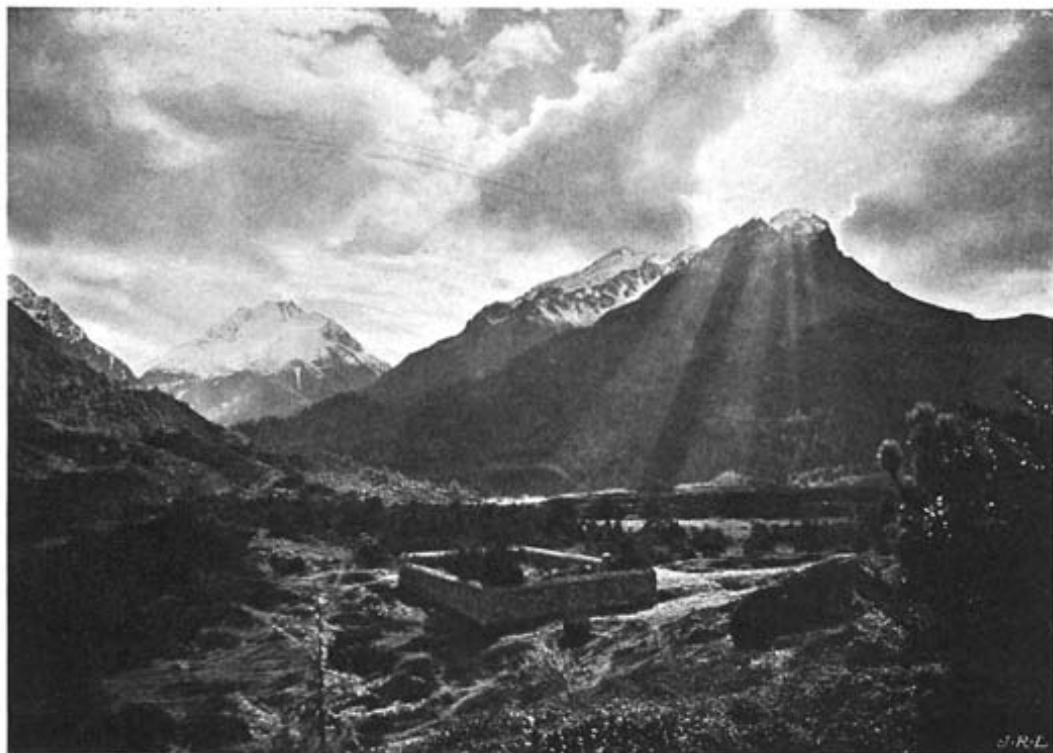
C'est plus qu'il n'en faut pour charmer et égayer les

les yeux, pour divertir l'esprit et pour occuper l'imagination, surtout si vous voyez ces paysages et ces tableaux du haut de l'impériale d'une diligence, par une splendide journée d'été. » (Victor Tissot. *La Suisse inconnue*.)

L'Engadine n'a pas connu ces temps d'épouvante. Elle fut toujours un pays d'isolement et de silence. Sa vogue récente doit peu à la littérature. Tandis que les gens du monde et les touristes, les poètes et les artistes célébraient l'Oberland et la Jungfrau, qui donc soupçonnait l'Engadine et la Bernina? Et cependant, rien de plus original que cette vallée supérieure de l'Inn semée d'un chapelet de lacs bleus et de jolis villages.

Parmi les étrangers qui s'y risquèrent, un des premiers fut l'historien MICHELET. Ruskin s'était épris du Valais et du Cervin. C'est à l'Engadine que Michelet consacra une partie de son livre *La Montagne* (1868).

Il y était allé en quittant les bords du Léman. Il y trouva des fleurs qu'il aimait et des arbres dont il fit ses amis, le mélèze et l'arole. « Le mélèze est l'espoir et la joie de la montagne. Il travaille sans cesse à refaire la forêt, mais plus il fait, plus on lui demande. Il est le serviteur des mille besoins de la contrée. » L'arole qu'on aperçoit dans le Valais, qui vient mal dans toutes les autres parties de la Suisse, est, par excellence, l'arbre de l'Engadine. Lui seul peut vivre si haut et si près du glacier. « Nu comme un bon lutteur, dit Michelet, empoignant le roc de ses fortes racines, il attend l'avalanche, indomptable et superbe, dressant ses bras vainqueurs et, dans ces lieux de mort, protestant, témoinnant de l'éternelle vie. »



Le cimetière de la Maloja où repose Segantini.

(Phot. A. Steiner)

Michelet admira l'esprit ouvert des habitants, leur cordialité, la propreté robuste de leurs chalets, le groupement des maisons en villages autour desquels s'étend la solitude. « Sur la terre des Grisons, de Coire jusqu'au Julier, et au delà dans l'Engadine, tout est massé en villages. C'est l'instinct sociable, aimable de la race. Et c'est aussi, sans doute, un besoin de sécurité. Une longue paix n'a rien changé aux habitudes de prudence. On ne s'écarte pas. La route qui domine de haut montre très bien en bas que, d'un village à l'autre, la prairie est un désert. On dirait que les bandes espagnoles, autrichiennes, le parti protestant, les armées catholiques, Rohan et Richelieu se disputent encore le pays. »

Ce qui le frappa, dans ses promenades, ce fut ce silence étrange de la vallée, dans lequel sa pensée semblait puiser une force toute nouvelle. Il dit, dans ses dernières pages qui sont, comme tout le livre, un véritable cantique à la montagne :

« Que ne puis-je donner aux hommes qui pourraient nous renouveler quelques-uns des jours recueillis que j'eus à Pontresina. Un silence singulier éteignait, amortissait tous les vains bruissements qui se mêlent à la pensée. Les sens y saisissent tout avec plus de certitude. La transparence de l'air qui supprime les mirages de brouillard diminue les distances et permet non seulement de voir loin, mais de voir beaucoup à la fois. On embrasse dans un grand ensemble ce qu'on voit ailleurs en détail. Une grande harmonie où tout se tient, se contrôle mutuellement, exclut bien plus l'illusion, garantit la vérité...

Aucune des fausses grandeurs ne se soutient devant les Alpes. Aucune autorité mondaine n'y garde son

faux prestige. Une seule subsiste ici : raison, vérité, conscience.

J'avais senti quelque chose de cela près du Mont-Blanc lorsqu'en août 1865 fut écrite la première partie de ce livre. Je le retrouvai plus encore en juillet 1867, dans les heures de solitude que j'eus à Pontresina. »

Tissot n'avait pas la prétention de découvrir l'Engadine. Il était trop tard. Avant lui, Tschudi, Michelet, un naturaliste français, Emile Blanchard, un homme du monde d'aimable talent littéraire, Stephen LIEGEARD¹, en avaient signalé les beautés. Mais son livre alerte, pittoresque, plein de verve et de couleur, acheva de la faire connaître, ce qui veut dire aimer.

Parmi tant de pages agréables, pourquoi ne pas citer celle qu'il accorde au Bernina, roi du pays ?

Avec sa couronne et sa cuirasse de glace, sous son long burnous neigeux, le Bernina a l'air d'un guerrier légendaire, d'un roi géant de conte oriental.

Autour de lui, les cimes inférieures frissonnent dans leurs robes de neige, sous leurs valenciennes légères ; elles semblent blotties dans des blancheurs molles d'hermine, dans des douceurs frileuses de duvet, transies sous leur voile de gaze et de tulle.

Ce blanc infini, sans bornes, qui envahit toute la terre et le ciel, qui vous éblouit comme une vision boréale, tout ce blanc est superbe et vous donne une sensation qui vous saisit fortement. On se demande, émerveillé, comment, en un lieu si voisin des hommes, il a pu neiger tant de pureté et d'innocence.

Et quel calme, quel repos, quel silence ! Pas un cri d'oiseau ; pas même un sifflement de marmotte ou de chamois. On dirait qu'on est au seuil d'un monde mort, ou plutôt d'un monde encore en formation, qui naît dans la lenteur et le sommeil des siècles.

¹ Stephen LIEGEARD. *A travers l'Engadine, la Vallée et le Tyrol*. Paris, 1877.

cles. Ainsi devait être notre globe à l'époque glaciaire. La vaste solitude gelée et sauvage attend son rayon de vie, son printemps, son soleil d'amour qui la réveille et l'habille de forêts et de gazon, la peuple d'hommes et d'animaux.

Devant nous était réunie toute cette famille « d'une magnificence éthérée », comme dit Tschudi, et qui forme le groupe aristocratique du Bernina : le piz Morterasch, le piz Tschierba, la cresta Agiuzo, le piz Zupo, gravi pour la première fois le 9 juillet 1863, le piz Palu, le piz Combrena. Et, les dominant tous, dans sa royauté fière et auguste, drapé de son manteau de neige, le piz Bernina.

La mer de glace qui entoure le Bernina a plus de seize lieues de circuit. Ses vagues tourmentées, aux reflets azurés de lave, s'entassent dans des défilés, se précipitent dans les gorges, courent par une pente rapide jusqu'au fond des vallées ; parfois, elles jaillissent entre deux pointes de roc, s'élancent dans le vide et restent suspendues au-dessus de l'abîme jusqu'au jour où leur nappe s'effondre et se brise.

Lorsque parut le livre de Tissot (1888), l'Engadine était d'ailleurs sortie de son effacement. Bien mieux : elle triomphait. Les eaux de Saint-Moritz, dont Paracelse, d'Einsiedeln, vantait, dès le xvi^e siècle, l'efficacité, attiraient les malades¹. Les hôtels avaient surgi, précédant les *sanatoriums* qui arrivèrent à leur tour. Enfin, l'alpinisme contribuait au succès. Les grimpeurs accouraient à la Bernina comme naguère au Cervin, et Pontresina, après Zermatt, devenait un des quartiers du tourisme international.

L'Engadine entra dans la littérature avec le roman de J. HEER, *Le roi de la Bernina*.

¹ Eaux ferrugineuses et calcaires. Les sources sont au nombre de trois. La première, celle de Paracelse, fut longtemps la seule connue. Il y vint beaucoup de monde dans le courant du xvi^e siècle. Puis le mouvement s'arrêta. Il reprit avec la découverte d'une nouvelle source, en 1815, puis d'une troisième en 1886.

Le roi de la Bernina, qui est-ce ? Est-ce l'aigle puissant des Alpes que nous voyons, dans la première page, tourner au-dessus de la vallée silencieuse, dans le voisinage des glaciers ? Non, c'est un chasseur du pays, à la fois intrépide et violent, dans lequel on retrouve le fameux Colani.

Peut-on, en effet, parler de l'Engadine, sans évoquer le souvenir de Colani, le chasseur de Pontresina ? Tschudi lui consacre tout un chapitre (Livre II, ch. 13) ; Michelet en parle, Tissot rappelle son histoire, et le romancier Heer en exploite habilement la légende.

Colani (Marc-Antoine), mort en 1837, à soixante ans, avait, dans le cours de sa vie de chasseur, tué 2700 chamois. Il s'était réservé toute une partie du massif de la Bernina. Il n'y souffrait aucun chasseur étranger, et il courait de sombres récits sur la façon sommaire dont il se délivrait des « braconniers » qu'il surprenait dans « ses parcs ». Il en voulait surtout aux Tyroliens, si renommés pour leur adresse. C'était lui-même qui fabriquait les armes dont il se servait : on le croyait vendu au diable, et il ne faisait rien pour détromper la crédulité de ses concitoyens ; bref, emporté, violent, infatigable, il était redouté dans son district comme un véritable souverain.

Il ne manquait pas de bonne humeur à ses heures, mais ces heures étaient rares. Tissot en donne un exemple.

Il lui vint un jour un Anglais qui lui demanda de lui faire voir le diable, puisqu'il avait l'honneur d'être de ses amis.

Colani lui dit : « Milord, il ne faut pas plaisanter avec le Malin. Je vous conseille de renoncer à cette idée qui ne me semble pas raisonnable. »

L'Anglais insista : « No, no, vô faire voir à moa le dèmeune, et je payerai vô. Je avé pas paour. Anglais, jamais paour. »

Ne sachant que faire pour se délivrer de cet importun, Colani lui dit de revenir vers minuit. Il le mena dans une cave où il avait une petite forge, dont il alluma le charbon. Il fit un feu d'enfer, c'est le cas de le dire, et il tourna autour du brasier en récitant des paroles magiques. Enfin, il s'avança vers l'Anglais qui attendait, non sans émotion, l'apparition de Satan, et il lui dit, en lui présentant sa bourse :

— Le diable, si vous voulez le voir, milord, eh bien ! il est là dedans.

L'Anglais prit la chose du bon côté, et il fut assez généreux pour déloger le diable de la bourse de Colani.

Ce sont presque tous ces traits du chasseur de Pontresina que Heer a rassemblés dans le héros de son roman, Marcus Paltram. Celui-ci est un armurier habile en même temps qu'un tireur redoutable. Il est violent et bizarre, lui aussi ; son origine est mystérieuse, et on finit par le surnommer le roi de la Bernina. Autour de lui et d'une femme, Cilgia Prémont, se meuvent quelques personnages secondaires et factices, dans un paysage où l'on voudrait voir plus souvent la montagne. Mais la Bernina n'apparaît qu'à l'horizon, telle qu'un décor d'opéra.

On ne voit pas d'étrangers dans ce roman. C'est que l'action ne se passe pas de nos jours. Elle se passe aux environs de 1815, à l'époque où fut découverte la deuxième source de Saint-Moritz qui ramena les étrangers dans l'Engadine ¹.

¹ J. HEER. *Le roi de la Bernina*. Traduction française sur la 28^e édition, chez Payot, à Lausanne.

A cette Engadine d'hier qui naît seulement à la vie, et dont le roman nous fait entrevoir la future prospérité, il faut opposer l'Engadine d'aujourd'hui, vivante et bruyante, avec ses grands hôtels, ses étrangers, ses fêtes, etc. On la trouve dans un autre roman, celui de MATHILDE SERAO, *Evviva la vita* (Vive la vie) ¹.

Mathilde Serao ne se risque pas à décrire la montagne; quelque talent d'écrivain que l'on possède, c'est toujours difficile. Elle ne s'interdit pas, ça et là, quelque joli couplet sur la pureté de l'air, la douceur des soirées d'été, la sérénité des nuits qui s'étend sur le glacier, la clarté des étoiles qui se reflètent dans le lac bleu de Saint-Moritz. Mais de la montagne elle n'a pas besoin.

Son dessein est de montrer seulement le mouvement des grands hôtels, étincelants de lumière; cette agitation bourdonnante d'étrangers qui arrivent de partout avec des types en apparence si divers, au fond d'une si désolante banalité, et qui apportent sur la haute montagne la vanité, le papotage et les intrigues de ce qu'on appelle la vie mondaine. De tous les voyageurs déversés là par les trains de luxe, en est-il beaucoup qui abordent la montagne comme le voudrait Michelet? En est-il même beaucoup qui la comprennent et qui goûtent l'admirable beauté du pays où les a conduits la mode?

Aussi, quand la saison est terminée, quand ce monde trépidant et frivole s'est dispersé, pour se retrouver ailleurs, il semble que l'Engadine soit comme délivrée, et qu'elle recouvre son aspect véritable. De même que

¹ Mathilde SERAO. *Evviva la vita*. Milan, chez Treves, éditeur. Trad. française de Herelle, Paris, chez C. Lévy, éditeur.



Le lac des Quatre-Cantons.
(D'après Alexandre Calame.)

(Musée de Genève)

Guido Rey, ami du Cervin, se réjouit du silence qui tombe sur Zermatt ; de même, Matilde Serao qui aime Saint-Moritz, et qui y vient souvent, exalte la gloire de l'Engadine, rendue à l'auguste paix de la montagne et des bois.

O divine Engadine..., tu n'avais été parfaitement pure et radieuse, tu n'avais été une source de santé et une fontaine de jeunesse que pour tes anciens fidèles, pour ceux qui t'adoraient depuis un demi-siècle, depuis trente ans, depuis vingt ans, ou pour les humbles malades qui étaient venus te demander la paix, la solitude, les forces renaissantes. Pour tous ceux-là, pour ceux qui auraient le prochain chagrin de ne pouvoir te revenir l'année suivante, et pour ceux qui longtemps encore te reviendraient comme de pieux pèlerins, tu demeureras, ô divine Engadine, toi et tes trésors de beauté, toi et tes dons salutaires, tu demeureras dans leur âme comme une vision de bonheur, comme un lieu de délices, comme un merveilleux pays de rêve. Et plus tard, ceux-là, en de lointaines contrées, lorsqu'il leur arriverait de reconnaître sur une carte postale un de tes paysages, lorsqu'il leur arriverait d'entendre nommer une de tes montagnes, ceux-là auraient le cœur serré d'un inconsolable regret.

En attendant, les Grisons n'ont besoin de personne pour célébrer les beautés de leur pays. Leur littérature nationale y suffit.

Les Grisons, en effet, ont une langue particulière, sœur des langues romanes et sortie comme elles du latin. L'Allemagne, dont la langue s'infiltré dans le pays par les vallées du Rhin et de l'Inn et par le mouvement des voyageurs vers les stations de l'Engadine, a pu mêler à cette langue des termes germaniques ; le fond en est resté latin et défend énergiquement son modeste domaine. Cette langue, c'est le romanche, qui comprend deux dialectes principaux, celui de l'Oberland grison et celui de l'Engadine ou ladin.

Le bon poète GAUDENCE DE SALIS, dont le souvenir est conservé dans le jardin public de Coire, a chanté en allemand le mal du pays. Mais de son temps, THÉODORE DE CASTELBERG restait fidèle à la langue nationale. Après lui, Antoine de Latour, de Brigels, publiait en romanche un hymne à la liberté qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Enfin, dans le cours du siècle, Antoine HUONDER (1825-1867), s'est fait connaître comme le meilleur poète populaire.

Il a chanté la « liberté du paysan » en des termes énergiques qui rappellent le fier langage des montagnards du drame de Schiller :

.
A moi sont ces rochers, à moi ce sol pierreux.
Ici, je marche d'un pas ferme ;
Ici c'est la terre de mes aïeux,
A nul je n'en dois rendre hommage.
Ces champs et ces prairies,
C'est à moi seul qu'ils appartiennent.
En libre citoyen j'exerce ici mes droits.
Je suis roi dans mon héritage.

Huonder a été remplacé par Jacques-Caspar Muoth, mort tout récemment. Et d'autres auteurs contemporains, comme Alexandre de Balletta, ont dépeint dans leurs Nouvelles l'aspect sauvage des vallées de la Rhétie et les mœurs de leurs habitants.

Même pieuse tradition dans l'Engadine. Plusieurs poètes, dont Conradin de Flugi ouvre la liste, se sont plu à célébrer, en ladin, soit des épisodes historiques, soit des légendes, soit les beautés pittoresques de leur vallée. De nos jours, Fabri Cadéras, « le Mistral de l'Engadine », poète, romancier, traducteur, a le plus contribué à l'éclat de la vieille langue des ancêtres.



J.R.L.

Piz Forbitsch (Grisons).

(Phot. Max Herber, Munich)

(D'après un tableau de Hans-Beat. Wieland.)

C'est ainsi que, dans une région que l'on ne confondait pas avec la Suisse, et qu'on appelait *le pays des Liges*, c'est ainsi que dans ce pays, longtemps indépendant et solitaire, une petite littérature nationale subit la même influence que la littérature helvétique tout entière. Les Alpes y restent une source d'inspirations qu'alimentent à la fois l'histoire du passé, la beauté du pays et le sentiment de la liberté.



CHAPITRE IX

Autour de quelques lacs.

Les montagnes sont au-dessus de notre vie ordinaire. Nous avons beau vivre à leurs pieds, elles nous demeurent lointaines. Entrer dans leur intimité exige de la fatigue, souvent du danger. Il nous suffit, pour la plupart d'entre nous, d'en revoir chaque jour l'image connue, qui change, suivant les heures, mais qui brille à notre horizon et qui demeure comme l'aïeule penchée sur notre berceau.

Au contraire, les lacs nous sont plus familiers. Ils se prêtent davantage à nos habitudes. Aussi bien, n'est-ce pas auprès d'eux que l'homme a bâti ses premières demeures ? N'est-ce pas dans leurs eaux mêmes qu'il a jeté les pilotis de ces lacustres villages, tels qu'en furent découverts sur les bords du lac de Zurich et sur ceux du Léman ? Or, nulle part, on ne trouve autant de lacs qu'en Suisse. Ces lacs sont comme les yeux de la Suisse, et leur azur lui double le ciel.

« Il me semble, écrit TSCHUDI, en parlant des lacs alpestres, il me semble qu'ils soient les yeux par lesquels le génie des Alpes regarde son domaine. Lorsque tard, dans l'été, le voyageur assis sur le gazon déjà jauni d'un de leurs promontoires, écoute le tintement voilé des clochettes du troupeau qui regagne la vallée et les échos



La pêche miraculeuse.
(D'après le retable de Conrad Witz, 1444.)

(Musée de Genève)

lointains des chants mélancoliques des bergers, il peut lui sembler que ce Génie a dans ses joies et ses tristesses une voix pour s'exprimer. »

Chacun de ces lacs a sa physionomie propre. Dans le nombre il en est trois qui doivent venir au premier rang, trois dans lesquels se résument en quelque sorte la vie du pays, ses souvenirs littéraires, le charme de son hospitalité ; celui des Quatre-Cantons, qui est le lac de l'histoire nationale ; celui de Zurich, qui est le lac de la littérature ; le Léman, qui est le lac de la poésie.

C'est un plaisir délectable, pendant les chaleurs de l'été, que de parcourir en barque les deux rives de ce lac. Les arbres tant sauvages que cultivés, laissent pendre sur l'eau leur feuillage ; les arbustes alternent avec les buissons et les herbes de toute espèce ; on entend sans cesse le doux chant des oiseaux, et ici et là, un ruisseau ou un torrent dont l'onde limpide se jette en murmurant dans le lac. La vue se repose agréablement sur les barques petites et grandes, chargées de gens et de chevaux, de marchandises, qui traversent le lac en tous sens ; sur les poissons sautant hors de l'eau, sur les oiseaux qui plongent et s'ébattent, les pêcheurs qui lancent leurs lignes ou retirent leurs filets. Quand le regard se porte sur la contrée que baigne le lac, il découvre les belles bourgades de la rive, les églises, les maisons de plaisance, les fermes, les jardins, les granges et les enclos. Il distingue enfin sur les pentes des vertes montagnes les troupeaux qui paissent et les chèvres qui gambadent. Et je ne parle pas de ces nobles compagnies qui, de temps en temps, s'en vont parcourant le lac sur des barques décorées, s'accompagnant du jeu de trompettes ou des instruments à cordes, et se jouant avec l'écho prolongé qui renvoie leurs appels et leurs joyeux propos.

Tel est le tableau que nous donne du lac des Quatre-Cantons au XVII^e siècle Jean-Léopold CYZAT, chancelier de la ville de Lucerne. On le trouvera quelque peu idyllique. Il évoque plutôt des scènes pastorales dans le goût de *l'Astrée* que des actions dramatiques comme

celles qu'allait retracer Schiller. Il semble qu'il soit décrit avec plus d'exactitude un siècle plus tard par BONSTETTEN.

Le lac des Waldstæten est beau et varié comme une odyssee. J'aime surtout les golfes qu'il forme au sein des Alpes. Le lac inférieur, près de Lucerne, est plein de grâce et de magnificence ; la baie profonde d'Alpnach laisse une impression de grandeur mélancolique, tandis qu'à gauche celle de Kussnacht étale de charmants et doux contours. Terribles sont les rochers, près de la chapelle de Guillaume Tell, surtout quand gronde l'orage et qu'apparaissent les souvenirs des antiques histoires, des temps où les peuples des Alpes secouèrent la tyrannie par leur courage et leur inébranlable fermeté. Vers Brunnen s'élèvent jusqu'au ciel les pyramides du Mythen et du Hacken, au-dessus du magnifique amphithéâtre des prairies de Schwytz. Mais rien n'égale l'aspect romantique et la douce sublimité du site de Buochs sur le rivage fertile de l'Unterwald, dans une baie écartée près de la plaine entre la dent de Buochs et la montagne de Burgen. Episodes divers, tous ces aspects se relient ensemble comme par magie dans le grand lac qui se déroule au milieu des montagnes et des rochers.

Rien n'est mieux vu. C'est le propre de ce lac de présenter tous les aspects et de rassembler en quelque sorte les traits épars de la patrie. De tous les lacs du pays, il est à la fois le plus varié et aussi le plus helvétique. De même que sur ses bords s'associent tous les contrastes de la nature ; de même s'y unissent étroitement l'histoire et la légende nationales.

L'histoire, elle est dans l'alliance du 1^{er} août 1291, conclue entre les petits cantons, et dans le pacte renouvelé de 1315, après la victoire de Morgarten. Les documents conservés à Schwytz ne parlent pas d'autre chose. Il n'y est question ni de conjuration secrète, ni de vengeances individuelles. Mais la légende est autrement captivante, et Schiller l'a prouvé. La lé-

gende est dans la prairie du Grutli qui entendit le serment du 7 décembre 1307 ; elle est dans cette aventure héroïque qui commença sur la place publique d'Altdorf, pour finir dans le chemin creux de Kussnacht.

L'histoire reparaît avec la bataille de Sempach, toute voisine, et le dévouement d'Arnold de Winkelried ; avec l'éloquence de Nicolas de Flue qui resserra l'alliance un instant compromise ; elle reparaît avec la résistance désespérée opposée par les petits cantons aux soldats français de Schauenbourg, en septembre 1798 ; si bien que c'est sur les bords de ce lac que s'ouvrent et se ferment les destinées de l'ancienne Confédération ¹.

On n'imagine pas le lac sans ses deux monts voisins, le Righi et le Pilate, « placés, dit A. Dumas, aux deux côtés de Lucerne, comme les géants des Mille et une Nuits chargés de garder quelque ville merveilleuse. »

« Au-dessus d'Arth, écrit BRIDEL, s'élève le mont Righi (*regius mons*). Sa base, qui a au moins neuf lieues de circonférence, isolée du reste de la chaîne des Alpes, est baignée par les trois lacs des Quatre-Cantons, de Zoug et de Lowerz. Il y a quelques années que je fus à son sommet depuis Lucerne, et je crois pouvoir assurer qu'on y jouit de la vue la plus vaste de toute la Suisse intérieure. Du haut de cette cime aérienne nommée Kulm dans le pays (*culmen*), on découvre distinctement onze lacs, tant grands que petits. Mais il est impossible de décrire la beauté de l'immense paysage que l'œil embrasse et des profondes vallées dans lesquelles

¹ Sur la résistance du Nidwald, conduite en 1798, par Aloïs Reding, voir le poème de Salomon Tobler *Enkel Winkelrieds*, 1837, et deux énergiques morceaux d'Albert Richard, dans ses *Poèmes helvétiques* (1851).

il se perd. Il faut voir ce spectacle pour s'en faire une idée ¹. »

Le Righi ne connut longtemps que le cortège des pèlerins qui allaient offrir leurs dévotions à la chapelle de Notre-Dame des Neiges. Puis, il y vint ceux qu'attiraient les eaux de Kaltbad et la cure de petit-lait. Sa vogue lui vint du médecin et naturaliste Ebel.

EBEL (Jean-Gottfried), 1764-1830, est de ces amis des Alpes, comme Samuel de Wyttenbach qui, sans avoir fait beaucoup de bruit, ont aidé cependant à les faire connaître et à les faire aimer. Il était étranger, né dans le Brandebourg, et il s'était adonné à la médecine qu'il exerça quelques années à Vienne. Mais de nombreux voyages en Suisse l'avaient attaché au pays, et il finit par s'établir à Zurich où il resta jusqu'à sa mort.

Il avait beaucoup étudié les montagnes, il s'était intéressé particulièrement au Righi. Celui-ci d'ailleurs est isolé de la chaîne des Alpes pour une excellente raison. C'est qu'il ne lui appartient pas. Ce n'est qu'un caillou. Un caillou de belle taille, évidemment. Mais sa masse énorme n'est faite, en grande partie, que de cailloux roulés et agglutinés, qui semblent provenir non des Alpes, mais de la Forêt-Noire. C'est à des époques lointaines que les eaux ont entraîné et déposé en couches régulières ces prodigieux débris.

Ebel explora le Righi sous toutes ses faces, en dressa le plan et le consacra pour ainsi dire à la fortune nouvelle qui l'attendait. C'est lui qui poussa Martin Burgi, aubergiste du Klösterli, à construire, en 1815, une ca-

¹ *Le Conservateur suisse*, t. II. (Journal d'une course à pied dans l'intérieur de la Suisse, en juillet 1790).

bane de refuge au Righi-Kulm, et l'année suivante la cabane se trouva remplacée par un petit hôtel de douze lits, ancêtre des hôtels qui s'étalent aujourd'hui sur la montagne ¹.

Grâce à son isolement et à sa hauteur (1800 mètres), le Righi devint l'observatoire naturel, et en quelque sorte officiel, d'où l'on put contempler une partie du pays et admirer le spectacle que signalait jadis Bridel. Il fut également admis par l'usage qu'il fallait assister, du haut du Righi-Kulm, au lever du soleil. Singulière idée, suivant Tœpffer. Il serait bien plus commode d'assister à son coucher qui n'est pas revêtu de moins de splendeur. Quoi qu'il en soit, cette convention nous a valu des pages plus ou moins littéraires sur un thème devenu banal. Une des meilleures est celle d'A. Dumas. M^{me} Edgar Quinet a fait mieux. Au lever du soleil, elle ajoute le coucher. C'est nous donner double mesure et nous n'avons pas à protester, car les deux pages sont excellentes. Alphonse Daudet, qui est presque de Tarascon, comme Tartarin, pour échapper sans doute aux comparaisons ou aux redites, a laissé le soleil dans la brume. Il s'est borné à nous montrer les touristes du Righi-Kulm, mal éveillés, affublés de costumes baroques, interrogeant vainement de leurs yeux lourds et bouffis des nuages lointains derrière lesquels il devait se passer quelque chose.

Le Righi a son histoire, mais le Pilate a sa légende.

¹ Ebel avait écrit plusieurs ouvrages, mais le plus connu fut un *Guide* qui resta longtemps en faveur auprès des voyageurs. Il avait pour titre : *Anleitung auf die nützliche und genügsvolle Art das Schweizerland zu bereisen*, Zurich, 1793. Sur le Righi voir l'ouvrage complet de Rutimeyer : *Der Rigi: Berg, Thal und See. Naturgeschichtliche Darstellung der Landschaft*, Bâle, Genève, Lyon, 1877, in-4°.

Il la doit certainement à son aspect sinistre et à ses flancs décharnés. Autrefois, il était simplement le Fracmont (*fractus mons*), à cause des érosions subies par ses falaises calcaires. Ensuite, il est devenu le *Pilate*. Pourquoi ?

Ce nouveau nom a exercé la sagacité des érudits. Ils l'ont fait venir du latin *pileus*, chapeau, parce que la cime du mont est souvent couverte d'une calotte de nuages : d'où le vieux dicton du pays :

Quand Pilate a mis son chapeau;
Le temps sera serein et beau.

Pileus, soit ; mais *Pilate* ? Comment se fait-il qu'on ait associé à cette montagne le nom d'un gouverneur de Judée, Ponce Pilate, assez connu par un procès célèbre dans l'histoire des religions ?

La légende semble avoir été mise dans la circulation, au XIII^e siècle, par un chanoine de Zurich, CONRAD DE MUR, compilateur de fables absurdes ; Jacques de Voragine y ajouta encore dans sa *Légende dorée*. Elle a été depuis lors reprise, développée, embellie. La voici, ramenée à ses traits principaux.

Ponce-Pilate, accablé sous les remords d'avoir fait périr le Christ et condamné à mort pour d'autres injustices, aurait prévenu le châtement par le suicide. Son cadavre fut précipité dans le Tibre, avec une pierre pour l'empêcher de surnager. Mais le Tibre ne voulut pas de lui et le rejeta avec dégoût. On le porta alors à Vienne, en Dauphiné, où son souvenir est conservé par une pierre tombale, et on le jeta dans le Rhône qui s'indigna, lui aussi, de charrier cet impur débris. Qu'en faire ? On l'envoya, on ne sait pourquoi, à Lucerne, qui ne

fut guère flattée du cadeau et qui ne trouva rien de mieux, pour s'en délivrer, que d'aller le jeter dans le petit lac de Fracmont.

Comment ce cadavre avait-il pu résister à d'aussi singulières promenades? La légende n'en dit rien, naturellement. Mais sa présence valut au petit lac une importance extraordinaire.

D'abord, il était défendu de faire des ascensions de la montagne sans une permission écrite des autorités de Lucerne. Puis, cette permission obtenue, il fallait prendre l'engagement formel de ne pas toucher au lac, de n'en pas troubler les eaux, de n'y rien jeter, etc. Les bergers qui passaient l'été dans les pâturages voisins du lac faisaient chaque année le serment de n'y conduire aucun étranger, de n'en révéler le chemin à personne. Au printemps, un huissier leur arrivait de Lucerne pour leur rappeler cette obligation et recevait trois écus pour la course.

Ces fables trouvaient encore du crédit au début du XVI^e siècle, comme il ressort d'un curieux voyage fait au Pilate par VADIAN (Joachim de Watt), érudit et réformateur de Saint-Gall. Au mois d'août 1518, Vadian gravit la montagne en compagnie de trois de ses amis, dont l'illustre Myconius, professeur à Zurich, et nous a laissé le récit de cette excursion. Il dit, à propos du lac :

Un peu au-dessous du sommet, il y a un petit lac, ou plutôt un marais auquel on a attaché le nom de Pilate. Si l'on y jette quelque chose à dessein, il manifeste sa colère par d'horribles tempêtes et des inondations désastreuses ; mais si quelque chose y tombe par hasard, il ne s'en irrite pas, comme s'il comprenait que ce qui arrive fortuitement ne peut être imputé à une mauvaise intention. Ce qui confirme ce *bruit public*, c'est que des gens qui ont osé le provoquer ont été soudain mis à mort, à

cause des dommages qui en sont résultés pour les voisins. C'est, *du moins*, ce que disent les habitants de Lucerne.

Et il ajoute gravement.

Je n'oublierai pas de dire qu'en y allant (au lac), le berger qui nous conduisait nous fit jurer par serment de ne rien jeter dans ce lac, et de ne faire aucune expérience indiscrète. Il nous assura qu'il y allait de sa tête et ne cessa maintes fois de nous recommander la bonne tenue et le silence, comme s'il nous avait conduits dans quelque lieu sacré. J'avoue que ces précautions ne contribuèrent pas peu à me faire donner quelque attention à l'ancienne tradition qui avait donné à cet endroit une réputation singulière ; quoique je tiennne pour une fable dépourvue de sens tout ce qu'on y raconte de Ponce-Pilate : comme quoi il se montre chaque année sur ce lac en habit de cérémonie (?), et comme quoi ceux qui l'aperçoivent ne peuvent survivre plus d'un an à cette fatale apparition...

Du reste, que les récits d'une ancienne tradition sur ce lac soient faux ou vrais, c'est ce que je ne saurais décider, puisque je n'ai pu faire aucune expérience pour asseoir mon jugement, et que, l'aurais-je pu, je me serais exposé à un grand danger ¹.

CONRAD GESSNER, qui fit la même ascension, en 1555, comme nous le savons déjà, avait l'esprit plus scientifique. Il dit, avec raison : « Quoique parfois des phénomènes surprenants s'expliquent par des superstitions et des préjugés, ils ne font pas néanmoins que les gens sages ajoutent foi à de telles explications. Pour moi, je ne pense pas que Pilate ait jamais été dans ces lieux ; et quand il y aurait passé, je suis convaincu qu'aucun pouvoir ne lui a été donné de faire du bien ou du mal aux hommes après sa mort. »

La légende n'en survécut pas moins. Elle reparait au XVII^e siècle, dans le livre de Cyzat ; au XVIII^e,

¹ Voir Bridel, *Conservateur suisse*, t. iv. — Bridel qui traduit cette relation, dit qu'elle se trouve dans des commentaires de Vadian sur un ouvrage de Pomponius Méla, géographe ancien.



(D'après une gravure de l'ouvrage de Cappeler : *Montis Pilati Historia*.)

dans une monographie de Cappeler, sur le lac des Quatre-Cantons (Bâle 1767). On l'a tuée depuis, mais elle a la vie dure, comme toutes les légendes, et on la retrouve encore dans Alexandre Dumas.

* * *

Le lac de Zurich n'a pas la beauté sévère du lac des Quatre-Cantons, ni l'ampleur majestueuse du Léman. Au milieu de collines verdoyantes semées de vignobles, de bouquets de bois, de rians villages, il a la tranquillité et la grâce, avec quelque chose de pastoral qui rappelle les œuvres de Gessner et qui les explique. En outre, voisin de l'Allemagne et du Rhin, tandis que le lac de Lucerne reste jalousement helvétique, celui-ci se fait volontiers germanique.

De bonne heure, la ville de Zurich fut l'hôtellerie ouverte aux marchandises et aux idées des pays voisins. Le continuel passage des voyageurs d'Allemagne, de France et d'Italie, en faisait la richesse et la renommée. Un proverbe local s'était répandu qui disait : « A qui Dieu veut du bien dans la Confédération, il lui donne une maison à Zurich. » Mais elle savait allier à la richesse le goût du savoir et des plaisirs de l'esprit.

Déjà, au moyen âge, Roger Mænesse y recevait somptueusement les *minnesinger* de la Souabe, sans cesser d'être habile administrateur autant que preux chevalier. L'académie Caroline, fondée en 1460, contribua à satisfaire le penchant pour la science, et la Réforme fit le reste. C'est avec une juste fierté que la cité a dressé le compte de ces enfants illustres. Théologie, érudition, médecine, poésie, science et beaux-arts, rien

n'est demeuré en dehors de leur activité intellectuelle ¹.

Au XVIII^e siècle, les études savantes se poursuivaient dans des familles, comme celles des Bodmer, des Breitinger, des Füssli, des Hottinger, des Schulthess, des Usteri, des Rahn et des Gessner. C'est dans ce milieu que se trouva jeté Klopstock en 1750. Nous avons vu qu'il en rapporta plus encore des idées qu'une pièce de vers qui ne mérite pas sa réputation.

Après Klopstock, le poète allemand Wieland y passa à son tour.

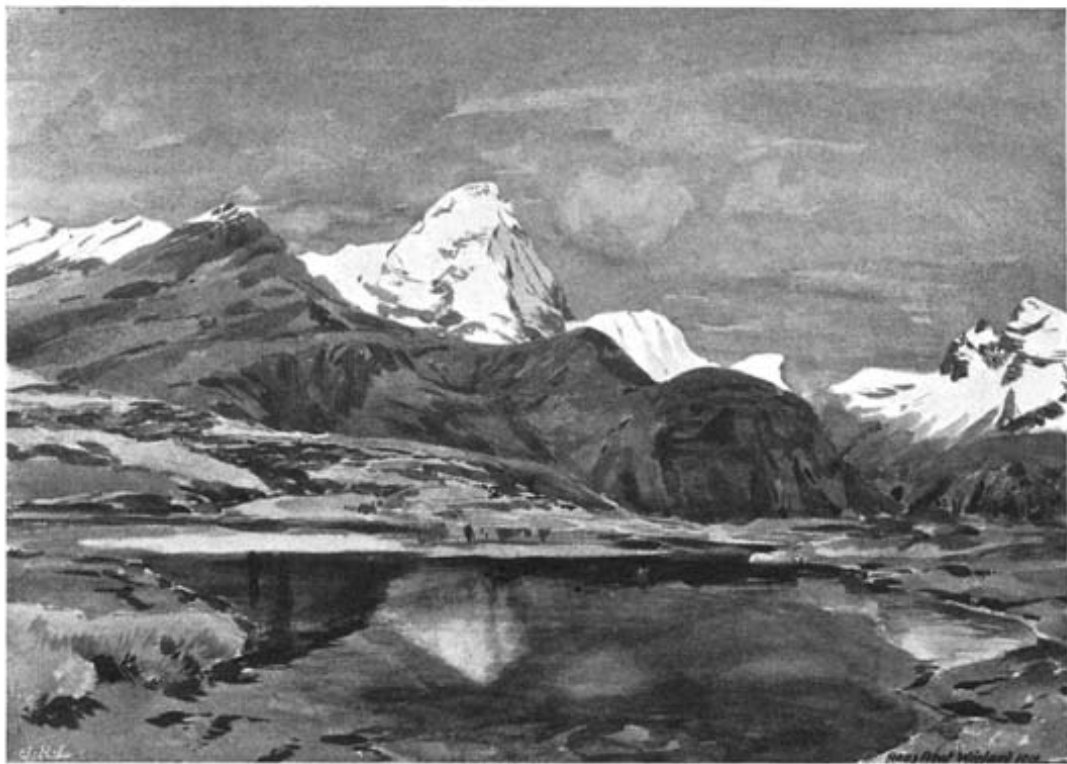
Wieland était un hôte familier de la Suisse, mais il s'attardait de préférence à Berne, auprès de cette spirituelle Julie Bondeli qui groupait alors autour d'elle tout ce qui comptait dans la littérature et la politique. A Zurich, il retrouva les amis de Klopstock.

Puis ce fut Goethe qui séjourna plusieurs fois à Zurich. La génération de Bodmer et de Breitinger y avait été remplacée par celle de Gessner, de Lavater, de Zimmermann, de Pestalozzi. C'est celle-là que connut Goethe, qui apprécia, comme Klopstock, la douceur de l'hospitalité zuricoise et comme lui vanta le charme agreste du lac.

La fécondité intellectuelle de Zurich se soutint dans le courant du siècle suivant, avec de nombreux écrivains. Avec Gottfried Keller et C.-F. Meyer, elle brilla d'un éclat qui rejaillit sur le lac.

Keller, en effet, consacra de beaux vers à la mémoire d'Ulrich de Hutten, qui était venu mourir dans la petite île d'Ufenau, où se trouve encore son tombeau. Ufe-

¹ Voir Meister (Léonard) : *Les Zuricois célèbres*, 1782, et G. de Reynold, pour le siècle de Bodmer.



(Piz Platta Grisons).

(Phot. Max Herber, Munich)

(D'après un tableau de Hans-Beat Wieland.)

nau, verdoyante et silencieuse, est au large de Rapperschwyl, non loin de l'immense pont qui relie Rapperschwyl à Pfäffikon, sur la rive de Zurich. « Ici, dit KELLER, sous ce gazon où nous voilà pleins de force et de jeunesse, gît un héros qu'aucun autre n'égalerait plus. Il s'enfuyait de l'empire romain, le front ceint d'une couronne de lauriers, la face pâle de courroux et de douleur, l'œil encore plein de lueurs foudroyantes.

» Et là, où l'onde avec un chaste amour, caresse le rivage et les fleurs, il jeta son épée sur la terre libre en s'écriant : je te salue ! Il y tomba en grande peine ; les ressorts de sa vie étaient brisés ; mais en mourant son esprit était encore ardent comme du vin nouveau... »

Ainsi, après la presqu'île d'Au (Wädenschwyl), chantée par Klopstock, l'île d'Ufenau entra dans la poésie. Elle entra encore dans l'histoire avec le livre de C.-F. MEYER, *Les derniers jours de Hutten*¹.

Meyer, d'ailleurs, préférait à Zurich même les rives plus tranquilles du lac. C'est à Kilchberg qu'il vécut longtemps ; c'est là qu'il se plaisait à recevoir ses amis et qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages.

Grâce à tant d'esprits distingués, le lac de Zurich fut donc celui de la littérature. Avec les figures des rives, il a reflété celles de visiteurs illustres. Il a vu passer bien des renommées errantes. Dans le nombre, RICHARD WAGNER.

¹ C'est Zwingli qui avait obtenu pour Hutten la permission de s'établir à Ufenau. L'île appartenait alors à l'abbaye d'Einsiedeln où Zwingli avait séjourné deux ans et dont le prieur était son ami.

L'écrivain fougueux, le champion errant de la Réforme, arrivait d'Italie. Il était déjà très malade. Il venait d'essayer des bains de Pfäfers, sans résultat. A Ufenau, il languit quelques mois, et s'éteignit en 1524. Il n'avait que trente-six ans.

Le livre de Meyer est de 1871.

Wagner a vécu plusieurs années à Zurich. Ce séjour occupé par la musique fut distrait par de longues excursions alpestres, et ces distractions ajoutent un trait particulier et original à la physionomie du grand artiste. Jusqu'ici, on le connaissait comme poète, critique et penseur, en même temps que comme compositeur. On savait, en outre, qu'à l'exemple de Rousseau, il aimait les longues promenades à pied.

Ce qu'on savait moins et ce que nous apprennent ses *Mémoires* récemment publiés¹, c'est qu'il a poussé ses promenades jusque sur les sommets alpestres, et que ce goût pour la montagne il le devait à la Suisse, de sorte qu'aux Wagners énumérés plus haut, on peut en ajouter encore un parfaitement inédit, Wagner alpiniste.

En 1849, après les troubles politiques de Dresde, dans lesquels il s'était fourvoyé, l'artiste crut prudent de quitter l'Allemagne pour se retirer à Zurich. Il ne fit d'abord qu'y passer et gagna les bords du Léman, d'où, en compagnie de son ami, le musicien Carl Ritter, il fit une excursion dans le Valais jusqu'à Zermatt, au pied du Cervin. Après quoi les deux touristes revinrent à Zurich.

Wagner y avait trouvé, dans le faubourg de l'Enge, une vieille maison bourgeoise où il installa sa femme, Minna Plauer, son chien *Peps* et son perroquet *Papo*. Ce perroquet semble avoir été un oiseau de talent, si l'on peut ainsi parler, et bien digne de l'intérêt que lui portait son maître.

¹ Richard WAGNER. *Ma Vie*, 3 vol., chez Plon, à Paris, in-8°, tome I^{er} (1813-1842), publié en 1891, tome II (1842-1850), publié en 1911, tome III (1850-1861), publié en 1912.



Franz Hegi.



Rudolph Koller. (*Phot. Ganz*).



Gabriel Lory, père.



Gabriel Lory, fils,

(D'après les Neujahrsblätter der Künstlergesellschaft Zurich.)

« Papo m'appelait par mon nom : Richard ! lorsque je m'absentais trop longtemps du salon où il se tenait. Quand je ne répondais pas, il arrivait en voletant dans mon cabinet et, posé sur ma table, il se mettait à jouer d'une manière inquiétante avec le papier et les plumes. Il était si bien dressé que jamais il ne poussait son cri d'oiseau ; on ne l'entendait que parler ou chanter. Dès qu'il percevait mes pas dans l'escalier, il m'accueillait par la marche finale de la symphonie en *ut mineur*, ou par le commencement de la huitième symphonie en *fa majeur*, ou encore par un des joyeux motifs de l'ouverture de *Rienzi*. »

Wagner avait laissé quelque temps la musique pour écrire son livre *Drame et opéra*, qui parut en 1851. Dans l'été de cette année et pour se reposer, en compagnie de Carl Ritter et d'un autre de ses amis, Théodore Uhlig, il entreprit une longue promenade alpestre. Après avoir traversé l'Appenzell, il fit l'ascension du Sæntis, dans les montagnes de Saint-Gall. Le Sæntis, dont la croupe la plus élevée n'atteint que 2504 mètres, n'en est pas moins une des belles cimes de la Suisse. Ses larges contreforts, ses pâturages, les petits lacs de ses hautes vallées y varient les sites pittoresques et gracieux. Mais Ritter n'était pas fait pour les courses « n montagne. Il avait le vertige.

« Je m'aperçus, dit Wagner, que j'avais eu tort de forcer Carl de nous accompagner dans cette montée périlleuse. De toute évidence, le vertige lui avait enlevé la conscience de ses actes. Il regardait devant lui avec des yeux d'aveugle et il nous fallut le faire marcher entre nos alpenstocks. A chaque instant, nous craignions de le voir s'affaïsser et tomber dans l'abîme. »

Dans l'été de 1852, nouvelle excursion dont devait faire partie le poète Hervegh, qui manqua au rendez-vous.

« Je partis seul vers la mi-juillet en lui donnant rendez-vous dans le Valais. Je commençai mon excursion par Alpnach, sur le lac des Quatre-Cantons. Je voulais la faire tout entière à pied, suivant un plan à moi d'après lequel je laissais de côté les principaux points de l'Oberland et parcourais les montagnes par des sentiers peu fréquentés. Je procédai en conscience et grimpai entre autres sur le Faulhorn, dans l'Oberland bernois, ascension assez difficile à cette époque. Par la vallée du Hasli, j'arrivai ensuite à l'hospice du Grimsel... Sur la cime du Siedelhorn, je jouis de la vue admirable que présentent les colosses de l'Oberland, quand on peut les contempler du sommet de l'un d'eux. Vers le sud, je fus ébloui par l'aspect subit des Alpes italiennes avec le Mont-Blanc et le Mont-Rose. »

De là à Obergestellen (Valais), où il attendit Hervegh, qui ne vint pas. Alors, seul encore, et par le col de Gries, Wagner descendit dans la vallée de la Tocce jusqu'à Domo d'Ossola. « Les impressions que me laissa ma promenade dans la vallée de la Tosa sont inoubliables. Sortant d'un étroit défilé de rochers qui encaissait la rivière, je fus surtout surpris par l'apparition soudaine de la végétation méridionale ».

En 1853, voyage dans l'Engadine, cette fois avec Hervegh, qui, pas plus que Ritter, ne se montra fait pour l'alpinisme. « En pénétrant dans le massif de la Bernina, dont la beauté surpasse même celle du Mont-Blanc, nous avions compté qu'une jouissance extraordinaire nous récompenserait de nos peines. Malheureuse-

ment elle fut gâtée, pour mon compagnon, par les trop grandes fatigues qu'entraîna notre marche à travers cet admirable glacier. Moi, j'éprouvai cette fois encore, et à un degré supérieur, le sentiment d'auguste sainteté de la solitude et celui de la quiétude presque engourdissante que les choses inanimées répandent sur la vie bouillonnante de l'organisme humain. »

Chacun des étés suivants fut marqué par des excursions ou des séjours tantôt à Saint-Gall, tantôt à Seelisberg ou à Brunnen sur le lac des Quatre-Cantons. On voit que le grand artiste a sincèrement le goût de la montagne. Bien qu'il n'en dise rien, c'est à la montagne, c'est à « l'auguste sainteté de la solitude » qu'il a dû les impressions « alpestres » traduites dans quelques-unes de ses œuvres ; par exemple, dans l'*Anneau des Niebelungen* et dans *Parsifal*.

A Zurich, Wagner ne manquait pas d'amis. Il y avait notamment retrouvé une famille qu'il avait connue à Dresde, la famille Wesendonck.

« M. Otto Wesendonck, de quelques années plus jeune que moi, avait acquis une belle fortune comme associé d'une maison de soieries de New-York. Dans toutes les décisions importantes de la vie, il ne semblait se guider que d'après les goûts de sa jeune femme. Ils étaient originaires de la province rhénane et portaient tous les deux la blonde empreinte de leur pays. Ayant eu à se fixer dans une ville d'Europe profitable à sa firme américaine, Wesendonck avait choisi Zurich de préférence à Lyon, sans doute à cause de l'élément germanique. »

Sur une colline boisée du quartier de l'Enge, voisine du lac qu'on appelait autrefois « la colline verte » et

qu'on appelle aujourd'hui le Rietberg, Wesendonck avait acheté une vaste propriété. Il y fit construire une somptueuse villa, dans le goût italien, et dans le genre de la villa Albani de Rome : maison blanche avec colonnade et terrasse, au milieu d'un parc qui l'abrite contre les regards indiscrets, mais avec des échappées sur le lac.

Wagner fut accueilli de la façon la plus cordiale par les Wesendonck. Il trouvait chez eux le décor de luxe qu'il aimait. Il y trouvait aussi une charmante jeune femme, musicienne consommée, Mathilde Wesendonck qui le changeait de sa vulgaire Minna et qui devint bientôt sa confidente et son inspiratrice ¹.

Il travaillait alors aux *Nibelungen*. Pour lui assurer plus de tranquillité, Wesendonck mit une maison du voisinage à sa disposition. Dans cette maison qu'il surnomma *L'asile*, le grand artiste s'établit au printemps de 1857. Il écrivait à son ami Franz Liszt : « Tout est rangé et arrangé selon nos désirs et nos besoins. Tout est à sa place. Mon cabinet de travail est disposé avec la pédanterie, la recherche de l'élégance et du confortable que tu me connais. Mon bureau est à la grande fenêtre, d'où j'ai une vue splendide sur le lac et sur les Alpes ; j'ai le silence complet, la tranquillité parfaite. »

Au mois de mars 1858, les Wesendonck vinrent occuper leur villa. L'inauguration en fut marquée par un grand concert de trente musiciens sous la direction de Wagner. L'intimité de celui-ci avec Mathilde Wesendonck ne fit qu'augmenter. Wagner écrivait alors *Tris-*

¹ Wagner avait épousé, en 1836, une artiste du théâtre de Dresde, Minna Plauer, qui joignait à un médiocre talent un caractère désagréable. Après de longues années de patience, il finit par s'en séparer.

tan et Yseult. Mathilde est l'Yseult rêvée de Wagner. Chaque soir il traversait le chemin qui le séparait de la villa et jouait à son amie les inspirations de la journée. Mais il arriva ce qui était sans doute inévitable. C'est qu'il s'éprit de Mathilde. Allait-il trahir l'hospitalité et l'amitié ? Il épargna cette tache à sa mémoire et s'éloigna. Un soir il adressa un adieu à sa bien-aimée dans un petit billet laconique écrit en anglais : « It must be so », il doit en être ainsi.

M^{me} Wesendonck elle-même écrit dans ses *Souvenirs* : « R. Wagner aimait son Asile. C'est avec douleur et tristesse qu'il l'a quitté, volontairement quitté. Pourquoi ? Question oiseuse. Comme témoignage de cette époque nous avons sa grande œuvre *Tristan et Yseult*. Le reste est mystère et respectueux silence. »

Wagner alla à Genève, à la pension Fazy, puis se rendit à Berne et à Venise, et revint s'établir auprès de Lucerne, où il revit Mathilde ; elle n'était plus pour le maître la « bien-aimée ». Il fut appelé à Munich par le roi Louis II ; une carrière nouvelle commençait ; elle aboutit au triomphe de Bayreuth (1876) ¹.

Quant à la villa du Rietberg, qui reste encore aujourd'hui un sanctuaire d'art, elle a abrité l'empereur d'Allemagne le 3 et le 4 septembre 1912, durant le séjour qu'il a fait à Zurich. Guillaume II ne passe pas pour aimer beaucoup Wagner, mais pour l'esprit cul-

¹ Dans un de ses livres, *Félix Notvest*, qui se passe au bord du lac de Zurich, le romancier Heer a retracé cet épisode de la vie de Wagner.

Wagner, qui fit rompre son mariage avec Minna, épousa une fille de Liszt, Cosima, elle-même séparée du musicien Hans de Bulow. Chacun sait qu'il est mort à Venise, en 1883. Il était né à Leipzig en 1813. Le centenaire de sa naissance a été célébré par des fêtes musicales à Zurich, où on a donné de magnifiques représentations de *Parsifal* (mai 1913).

tivé et l'artiste de goût que se pique d'être le souverain aucune demeure ne pouvait être plus heureusement choisie.

* * *

Le lac des Quatre-Cantons est le lac de l'histoire. Celui de Zurich, de la littérature. Le Léman fut, par excellence, celui de la poésie ¹.

MILTON s'était reposé sur ses bords, à Genève, au retour d'un voyage en Italie, et lui avait demandé quelques belles impressions dont il s'est souvenu dans le *Paradis perdu*.

Devant lui VOLTAIRE avait trouvé des accents inattendus. En s'installant aux portes de Genève, dans cette résidence de Saint-Jean qu'il appela *Mes Délices*, (1755), il salua le Léman d'une épître dont le langage semble s'accorder avec la majesté du pays.

Que le chanfre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les montagnes italiques.

Mon lac est le premier. C'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré,
Dans les cœurs des tyrans, est tout bas adoré,

La liberté.....

Liberté, liberté, ton trône est dans ces lieux.....

Mais c'est ROUSSEAU qui le mit à la mode, avec la *Nouvelle Héloïse*. Et les *Confessions* en achevèrent la

¹ Voir notre précédent ouvrage *Le Léman*. On y trouvera le développement de ces quelques pages.

renommée. Comment résister au charme d'un pays dont il parle avec cette éloquence ?

L'aspect du lac de Genève et de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurais expliquer et qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte et qui m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du pays de Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de M^{me} de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de M^{lle} Vulson qui eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance et ce me semble de quelque autre cause encore plus secrète et plus forte que tout cela.

Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle me fixe. Il me faut absolument un verger *au bord de ce lac, et non pas d'un autre* ; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que lorsque j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire.

Grâce à Rousseau, le Léman fut désormais un des lieux sacrés de la poésie. Aussi bien, la présence de Voltaire à Ferney, le long séjour de Gibbon à Lausanne, l'attrait qu'offrait alors la société lausannoise, le passage sur les bords du lac de littérateurs, de savants, de grands seigneurs et d'Anglais de distinction, tout contribua à la fortune du Léman.

Elle ne fut pas atteinte par la Révolution. Au contraire. Beaucoup d'émigrés cherchèrent un asile sur des rivages où se parlait leur langue ; et pendant l'Empire l'exil de M^{me} de STAËL, à Coppet, tourna vers le lac les regards de tous ceux qui n'aimaient pas Napoléon.

Après la chute de l'Empire, vint Byron. Nous savons

comment il se trouvait auprès de Genève dans l'été de 1816 ; comment il y rencontra le poète SHELLEY, et comment tous les deux firent ce tour du lac plus important dans l'histoire littéraire que la promenade gastronomique de Klopstock sur le lac de Zurich. Byron en rapporta le chant III de *Childe-Harold*, *Le Prisonnier de Chillon* et un beau sonnet sur le Léman.

Rousseau, Voltaire, notre Gibbon et de Stael, ces noms, ô Léman, sont dignes de tes rivages et tes rivages dignes de tels noms. Pour eux, tes rives ont été charmantes, comme pour tout le monde ; mais ils les ont rendues plus charmantes encore. Car c'est le privilège des esprits puissants de sanctifier dans le cœur des hommes ce qui reste de la demeure habitée par la sagesse et le génie ; mais auprès de toi, ô lac de beauté, en glissant doucement sur ta mer de cristal, nous sentons mieux encore la flamme de ce généreux enthousiasme qui nous rend fiers des fils de l'immortalité et donne de la réalité au souffle de la gloire.

Après Byron, toute l'école romantique se flatta de chanter à son tour le Léman et d'y retrouver les traces du noble lord. Lamartine, Victor Hugo, A. de Musset, d'autres encore sont obsédés de ce souvenir qui se confond pour eux avec la gloire du Léman. Puis, le romantisme déclina, et les voyageurs se laissèrent aller seulement au charme de la nature. Par exemple, THÉOPHILE GAUTIER. Il avait été un des plus fougueux champions du romantisme. Plus tard, assagi et vieilli, quand il voit le Léman, il a oublié Byron, la bataille d'*Hernani* et les truculences d'autrefois. Il se souvient seulement qu'il a passé par la peinture et il s'essaye à rendre, de sa plume brillante, les nuances de couleur qui se jouent à la surface du lac. La page est fort belle, et peut-être nous saura-t-on gré de la citer ici.

Du côté de Villeneuve, le fond du lac est d'une beauté ravis-

sante. Cette couleur un peu froide et dure qu'on peut reprocher aux plus beaux sites de la Suisse se fond ici en des teintes d'une suavité incomparable. Les montagnes qui bordent cette nappe de saphir, la Dent de Naye, la Dent de Jaman, les Pléiades, les Diablerets, la Dent de Morcles, le Catogne, le Mont Combin, la Dent du Midi, revêtent des tons que nous avons retrouvés seulement dans les montagnes de la Grèce et les rochers des Cyclades, baignés par l'azur intense de l'Archipel. Ce sont des gris de lin, des violets tendres, des roses d'hortensia, des bleus de cendre d'Égypte, des bleus nacrés, mais tout imprégnés et traversés de lumière, baignant dans une brume transparente et se distinguant à peine des eaux du lac où ils se reflètent et se prolongent.

Ce caractère de clarté azurée et sereine nous a toujours frappé sur le lac de Genève. C'est par là qu'il se sépare des autres lacs de la Suisse, d'une beauté plus sauvage et plus alpestre. Toute cette partie du Léman, pendant les beaux jours de l'été, pour l'éclat du ciel et de l'eau, les contours harmonieux des rives, la couleur superbe des rochers, rappelle le golfe de Lépante vers Loutrakie. Mais il ne faut pas se fier à cette douceur apparente ; le Léman ne sourit pas toujours, et il a ses instants de mauvaise humeur ¹.

Les riverains du lac ne s'étaient avisés qu'assez tard de sa beauté. Ils le voyaient de trop près pour en être frappés. C'est Rousseau qui leur ouvrit les yeux.

Le doyen BRIDEL, qui n'aimait guère Jean-Jacques, mais qui était en poésie de l'école de Voltaire, Bridel accorda sa lyre pour chanter le Léman. Il le fit dans un poème didactique de 450 vers qu'il publia d'abord dans les *Etrennes Helvétiques* et qu'il retoucha plus tard, sans le rendre meilleur. Ce poème, toutefois, il faut en tenir compte dans l'histoire de l'helvétisme littéraire. Car Bridel célébrait le Léman dans l'intérêt de cette littérature nationale qu'il souhaitait pour son

¹ *Vacances du lundi*. (Le Mont-Blanc, 1868.)

pays et à laquelle il se piquait de travailler. Comme il l'avouait plus tard, ses vers étaient inférieurs à ceux de Matthiesson ; mais ce qu'il faut chercher, c'est l'intention et non la poésie.

La poésie véritable, on la trouve plus tard et précisément sous l'influence du courant romantique. On la trouve chez JUSTE OLIVIER ; soit dans ses grands morceaux, comme *Le Canton de Vaud*, poème qui est de 1831 ; soit dans des pièces détachées, comme celle qui a pour refrain :

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau !
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau.

On la trouve chez ces deux élèves d'Olivier, au talent plein de promesses et si prématurément ravis, qui s'appelaient MONNERON et HENRI DURAND. Monneron a surtout chanté les Alpes, et nous avons cité de lui un beau fragment. Durand, qui était de Vevey, s'attardait plus volontiers sur les bords de son lac et le saluait de vers légers et gracieux, dans lesquels il associait au lac le vieux château de Chillon qui en est comme le gardien sombre et solitaire.

De ces poètes du Léman nés sur ses bords, nul ne l'a plus aimé et vanté avec plus d'orgueil qu'EUGÈNE RAMBERT. Dans le monument qu'il a consacré aux Alpes, il lui était impossible d'oublier le Léman. Il a célébré la variété de ses rives, la grâce de ses promontoires, la transparence de ses eaux. « Il est si transparent, dit-il, le cristal en est d'une limpidité si parfaite qu'il faut en voir le fond pour se persuader qu'il en a un. Le Léman de Chillon fait l'effet d'un lac dont la profondeur est infinie. C'est une séduction que des eaux pareilles. Ailleurs, on se baigne pour se rafraîchir.

Dans le Léman, on se baignerait encore ne fût-ce que pour s'y plonger. On s'y baignerait éternellement comme s'y mirent les montagnes d'alentour. Cette transparence a été calculée pour le relief des Alpes. Aussi, quels reflets ! Ici, les vertes croupes des montagnes vaudoises et leurs sommets romantiques, là, les Alpes de Savoie avec les aspérités de leurs flancs et leurs grands pics sourcilleux. »

Il en a fait plus spécialement le sujet de ses poésies. Il a chanté les mouettes « filles du vent », les voiles blanches qui glissent sur les eaux bleues, le soleil du Léman, et il a concentré son affection filiale dans ces jolis vers au refrain bien connu :

O vieux Léman, toujours le même,
Bleu miroir du bleu firmament ;
Plus on te voit et plus on t'aime,
O vieux Léman !

Comme il était naturel, les écrivains de Genève ont aussi célébré le Léman. Les poètes d'abord, et avant tous ÉTIENNE GIDE (1803-1869) qui a magnifiquement chanté Yvoire sur la côte de Savoie, Yvoire qui n'a plus son château féodal, ses archers, le bruit des armes et des fêtes, mais qui reste un coin charmant de verdure et de silence où se plaisait à rêver GASPARD VALLETTE.

Parmi les prosateurs, TŒFFER n'en parle pas comme on pourrait s'y attendre. Le lac lui sert de chemin pour atteindre quelque point de la côte d'où partiront ses voyages dans l'intérieur, mais il n'obtient de lui aucune page particulièrement remarquable ¹. Au con-

¹ Voir par exemple *Le tour du lac en quatre journées* (1811). *Premiers voyages*. T. II.

traire, la comtesse AGENOR DE GASPARIN, qui était Genevoise (née Boissier), en parle avec le talent qu'elle dépensait si libéralement dans ses ouvrages littéraires. Mais c'est à RODOLPHE REY qu'il faut demander de résumer l'histoire et la gloire du Léman dans un beau livre ¹.

L'aspect de la contrée du Léman est majestueux et doux, sévère et riant ; elle unit la grandeur des masses à la pureté des contours ; elle a en partage une douce harmonie, des aspects austères, d'autres voilés et rêveurs. Le fond de la scène est occupé par les hauts pics de la chaîne savoyarde, accumulation de tours de glace, de dômes neigeux, d'arêtes noires, de dents âpres et sourcilleuses qui font cortège au dominateur des Alpes. Au-dessous de cette région morne et fatale à toute vie, séjour de tempêtes, assiégée de mouvantes vapeurs, s'étend la zone des forêts et des pâturages, semée de chalets, peuplée l'été de nombreux troupeaux dont la paisible sonnerie résonne d'alpe en alpe. Plus bas, à la racine des Alpes, le sol descend par de molles flexions vers la rive du lac.

La rive suisse offre une surface plus spacieuse et sagement cultivée. Le Jura court vers le nord en s'écartant du lac. Les campagnes vaudoises, disposées en gradins, coupées de petits vallons noués et dénoués capricieusement, montent par de gais ressauts et s'appuient aux assises puissantes du Jura. Une noire sapinière en couvre au loin les flancs ; d'opulents vignobles tapissent les bas coteaux qui font ceinture au lac ; entre deux, dans la joyeuse étendue des champs, essaient une multitude de villages, de bourgs, de châteaux, de petites villas ; leurs clochers se dressent comme des aiguilles au travers des vergers, et le son de la cloche ne meurt pas d'un village à l'autre. Le haut donjon acéré de Vuflens, Chillon, riche des souvenirs de l'histoire et de la poésie, Blonay, la Sarraz, berceaux de races antiques et vaillantes, la vieille tour de Gourze, parée des légendes de la reine Berthe, Lausanne, avec le donjon de l'évêque et son imposante cathédrale, rappellent les temps agités de la féodalité. Mais d'autres lieux, illustrés par la science et le génie, Ferney, Genthod,

¹ R. REY. *Genève et les rives du Léman*, Paris, Genève, Bâle, 1868. L'auteur, né à Genève, en 1824, y est mort en 1882.

Coppet, Clarens, assurent à notre contrée une gloire plus sérieuse. Ici l'homme a été digne du théâtre d'activité que lui a donné la nature.

A l'extrémité du lac, le champêtre des campagnes vaudoises fait place à l'orné ; tout se pare de luxe et d'élégance. Les tours de Saint-Pierre dessinent au loin leur noire silhouette ; aux alentours de Genève se déroulent en festons les plus aimables campagnes de l'Helvétie. Le grand miroir du lac, l'azur du Rhône, renvoient une lumière éblouissante ; c'est une fête de la nature. Genève est le dernier effort de la civilisation suisse, son poste avancé vers le sud. C'est le lieu où les traditions de liberté helvétique ont trouvé leur formule, la ville du droit populaire.

Sans attenter à la fierté de Genève et au renom littéraire de Lausanne, on peut dire qu'aujourd'hui le charme du Léman se résume dans la fascination qu'exerce Montreux. Fascination, ce n'est pas trop dire. L'heureuse situation de la ville, le soleil qui l'éclaire, les deux golfes qui la baignent, les souvenirs qui l'enserrent de tous côtés ; ici, Clarens, avec le Bosquet de Julie et le séjour de Byron ; là, Chillon avec son ancienne histoire ; sur le coteau, le temple avec le sourire malicieux de Bridel ; en haut, les flancs boisés du Cubly, avec la légende de la reine Berthe ; tout cela explique la prospérité rapide de cet heureux coin de terre. On y a vu affluer, depuis trente ans, les souverains en vacances, les écrivains en quête de repos, les artistes épris de beaux paysages ; et Montreux, pour sa part, achève de faire du Léman le lac de la poésie et de l'hospitalité.

CHAPITRE X

Les Alpes dans l'art.

Les Alpes, qui ont ouvert dans la littérature un large courant d'idées et d'œuvres nouvelles, ne pouvaient manquer d'exercer sur l'art une égale influence. Beauté et variété des montagnes dont l'aspect change suivant la marche du soleil, lacs encaissés, forêts profondes, troupeaux épars dans les vertes prairies, chalets endormis au creux des vallées, comment des tableaux si différents n'auraient-ils pas sollicité l'artiste ?

Les premiers essais d'art alpestre sont bien plus anciens qu'on ne pourrait le croire. Il s'annonce, en effet, dans d'assez nombreux tableaux de primitifs allemands et italiens qui donnent à leur sujet principal un fond de montagnes généralement bleuâtres, sur le flanc desquelles on aperçoit une église ou un ermitage. Car la montagne est ici symbolique : elle apparaît comme la retraite par excellence où l'âme pieuse se rapproche du ciel pour méditer et prier¹.

¹ On attribue à Giotto di Bondone (1266-1337) les premières représentations picturales de l'alpe. — Il faudrait signaler Léonard de Vinci ; — C. Witz ; — Durer, le pionnier de la peinture alpestre, qui remporta de ses voyages (1494-1500) de fortes impressions des Alpes : — les silhouettes d'Hans Holbein, qui séjourna à Lucerne vers 1517 ; — les paysages fantaisistes de Hans Leu (1515) et que Bâle conserve

En Suisse, on retrouverait cette tradition dans les miniatures de plusieurs manuscrits de l'abbaye de Saint-Gall et dans les œuvres de vieux maîtres graveurs et verriers du XV^e et du XVI^e siècle.

Mais, sans remonter si loin, disons que l'art a suivi patiemment la marche de la science et de la littérature. Il se présente d'abord en subalterne, en modeste auxiliaire. Il se borne à l'illustration du livre scientifique. Telles sont les gravures qui accompagnent au XVII^e siècle, les « Topographies » de Merian, de Cyzat, et plusieurs ouvrages du même genre ; au XVIII^e, les livres de Ruchat et de Scheuchzer ; plus tard, ceux de Grüner et de Saussure. Sauf les illustrations de Bourrit pour les ouvrages de Saussure, ces essais sont médiocres. Les planches qui suivent le texte de Ruchat et de Scheuchzer ne manquent pas d'intérêt, bien au contraire, mais cet intérêt ne tient pas à l'exécution.

On ne se borna pas à servir le public qui lit ; on en vint à s'occuper de celui qui voit. Après avoir employé la montagne à l'illustration du livre savant, on l'offrit à la curiosité du voyageur ou de l'étranger. Aussi sont-ce toujours les mêmes paysages qui sont reproduits par la gravure, avec tout ce qu'ils pouvaient avoir de banal et de traditionnel ; glaciers, cascades, lacs avec horizon de montagnes, etc.

Dans ce domaine, comme dans la littérature, il semble que le poème de Haller exerce également une salutaire influence. C'est lui qui éveille le sentiment de

pieusement : — Nicolas-Manuel Deutsch, qu'on surnommait vers 1523 le peintre des Alpes suisses ; — Urs Graf ; — P. Breughel, qui traversa les Alpes pour se rendre en Italie, au XVI^e siècle, prit quantité de croquis et nous a laissé un St-Bernard ; — Momper, dont un paysage doit représenter le St-Gothard ; — Hercule Seger ; etc.

l'art véritable chez les artistes, et le peintre argovien Gaspard WOLF (1735-1798) s'essaya le premier à l'exprimer.

Wolf, en 1776, commença à Berne toute une série de vues empruntées à l'Oberland, sous ce titre : *Merkwürdige Prospective aus den Schweizergebirgen* (chez l'éditeur Wagner). L'album était précédé d'une préface de Haller, dont elle fut le dernier travail ; le texte était du naturaliste Wytttenbach, collaborateur de l'illustre savant, et auquel on doit un des premiers Guides pour le voyage en Suisse¹.

La publication, interrompue par la mort de l'éditeur, fut reprise quelques années plus tard, à Amsterdam, par Henzi (le fils du conspirateur de Berne) sous ce titre : *Vues remarquables des montagnes de la Suisse, dessinées et coloriées d'après nature, avec leur description*.

Auprès de Wolf, dont les « tempêtes », les « gorges terribles » et les « bonshommes aux grands gestes » ne furent pas très goûtés, il faut placer ABERLI, dont les estampes furent très recherchées au dehors, particulièrement en France et en Allemagne. Aberli faisait surtout des *Vues* de lacs, dont nous avons toute une série. Il n'avait pas seulement un talent très personnel ; il avait encore le sentiment très juste de l'art et de l'emploi qu'il en pouvait trouver dans la nature alpestre. En 1774, dans la relation d'un voyage au lac de Joux, Aberli écrivait à un de ses amis, le graveur Zingg :

« Vous ne savez pas encore combien et que de trésors

¹ *Manuel pour les savants et les curieux qui voyagent en Suisse* par Wytttenbach. 2 vol. 1786. — Vinrent ensuite le *Guide des Voyageurs en Suisse*, de Regnier, Paris 1790, et celui de Ebel, Zurich 1793.



Henri Wuest.



Conrad Gessner.



Jean-Louis Aberli.



Schellenberg.

la Suisse renferme pour nos pinceaux et nos crayons. Je n'ignore pas que la nature offre partout des choses dont, avec du goût et du choix, on peut tirer un bon parti ; cependant, je suis persuadé que la Suisse à cet égard mérite la préférence, surtout à cause de la grande variété d'objets qu'on trouve et souvent rassemblés dans un petit espace. D'un côté, des scènes sauvages, plus terribles que partout ailleurs à cause de la plus grande élévation de nos montagnes ; de l'autre, de belles plaines, assez étendues pour rappeler les Pays-Bas, et même des marines sur les grands lacs ; de sorte qu'un paysagiste peut trouver facilement des modèles pour des compositions dans tous les genres. Aussi, dans notre course, nous est-il arrivé de nous écrier tous les deux à la fois : *Salvator Rosa ! Poussin ! Savari ! Ruysdaël* ou *Claude !* selon que les objets offerts à nos yeux nous rappelaient la manière et le choix de l'un ou l'autre des maîtres nommés.»

Aberli nous laissa à son tour « sa manière ». Il fut le créateur d'une nouvelle façon de peindre les Alpes. Ses gravures sont gaies ; ses sujets rians, aimables, coloriés à la main « à la manière d'Aberli ». Foin des gorges terribles de Wolff et des dragons de Scheuchzer !

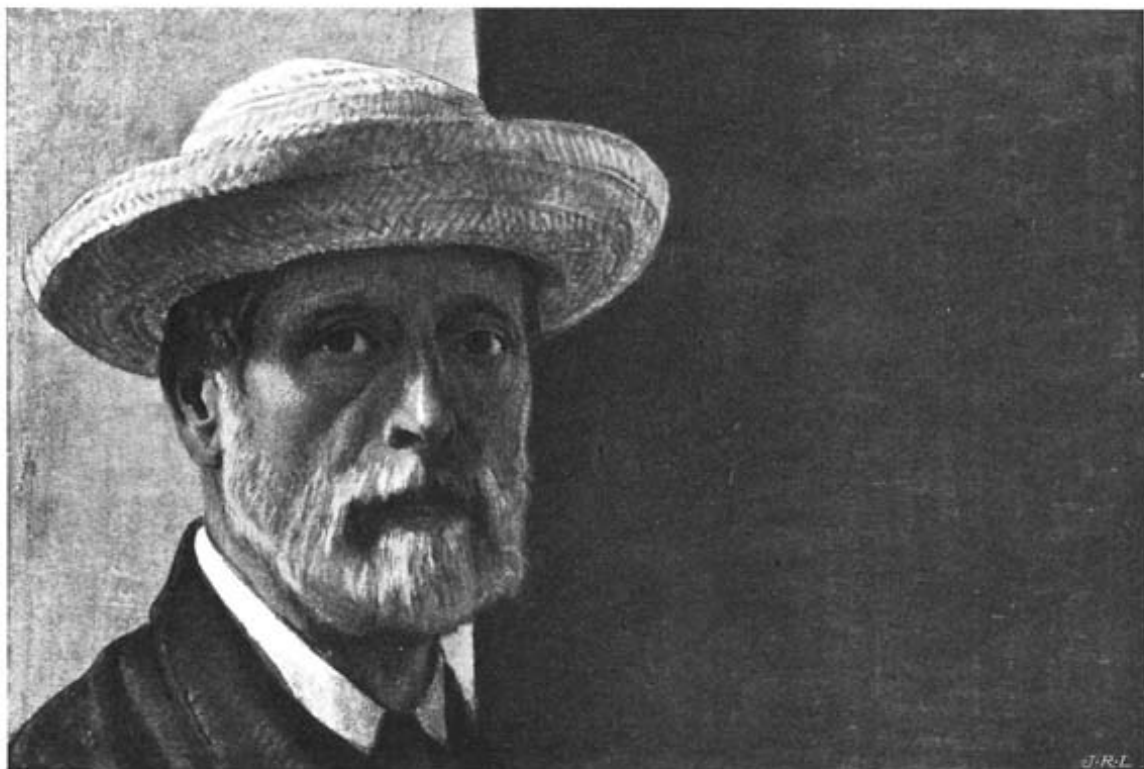
Cet excellent artiste était né à Winterthour en 1723 ; après avoir fait ses premières études chez le fils du célèbre Félix Meyer, il alla chez Grimm, à Berne, puis passa quelques mois à Paris. Il mourut à Berne en 1786, laissant une riche collection de vues de l'Oberland bernois, du lac de Bienne, et une vue d'Yverdon qu'on admire encore aujourd'hui. Les meilleures de ses gravures se vendaient couramment vingt livres.

Jusqu'alors, c'est l'Oberland bernois qui fournissait

les *vues* les plus demandées. Après l'exploration du Mont-Blanc, les *glacières*, comme on disait, offrent de nouveaux motifs à la gravure, et aux noms de Wolff et d'Aberli s'ajoutent ceux de Wexelberg et Joyeux, de Hackert et surtout de Bourrit. BOURRIT, le « grimpeur passionné », ne se contentait pas d'avoir illustré ses ascensions et celles de Saussure de dessins auxquels Saussure adressait de justes éloges; il s'était mis à peindre sur émail des *glacières*, avec un incontestable talent.

La production des gravures et des estampes fut énorme dès la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e; les guerres de l'Empire ne l'arrêtèrent pas. Elle fournissait des œuvres dont on trouve encore un grand nombre en Angleterre, qu'on recueille en Suisse depuis quelques années, et qui ont conservé leur valeur quand elles sont signées de Grass, l'ancêtre de la peinture alpestre; de Wilhelm Scheuchzer, qui travaillait pour le prince Charles de Bavière et qui eut pour élève la princesse Luitpold¹; de Füsslin; de Félix Meyer, renommé pour son habileté; de Conrad Meyer, qui nous a laissé un dessin classique de l'Utliberg; de Besson et de Kœnig; de Janinet (1752-1813) qui, le premier, employa l'aquatinta dans la gravure sur cuivre en couleurs et dont on admire la finesse du coloris; de Salomon Gessner, dont les petites vignettes furent si populaires, et de Conrad Gessner, son fils; de Schellenberg, qui s'appelait l'observateur de la nature; de Lafond et de J.-H. Meyer; de Rosenberg, dont les vues étaient gravées par Melchior Descourtis

¹ Né à Zurich en 1803, mort en 1866; la plupart de ses tableaux sont dans des galeries allemandes.



Barthélemy Menn, peint par lui-même.

(Musée de Genève)

à la manière d'Aberli ; de Mechel, qui signa les fameuses gravures représentant l'ascension de Saussure au Mont-Blanc ; de William Brockedon ; de Franz Hegi qui a gravé plusieurs centaines de planches, fondé une petite académie de peinture à Bâle et illustré les ouvrages édités par Birrmann ; des deux Lory dont la maison était fréquentée par tous les grands peintres ; d'Henri Wuest dont la plus grande ambition avait été de devenir tonnelier ; de J. Weber et de Henri Rieter, de Caspar Huber et d'Usteri ; de Conrad Zeller dont les premières aptitudes picturales se révélèrent certain jour, alors qu'âgé de quatre ans, il dessinait des figures, ayant pour pinceau ses doigts et pour palette un plancher sur lequel il avait renversé un encrier.....

L'aquarelle s'ajoutait à la gravure, et de l'aquarelle on descendit à une véritable imagerie industrielle, qui sévissait même après 1830, et contre laquelle s'élevait justement Töpffer quand il dénonçait « cette Suisse enluminée, cette Suisse de commerce, cette Suisse verte et bleue, non pas certes décolorée, mais abominablement fardée de gomme gutte et d'indigo, cette Suisse méconnaissable et la seule néanmoins que l'on connaisse aujourd'hui dans les quatre parties du monde. » (*Du Touriste et de l'Artiste en Suisse*. 1837.)

Ce que pouvait être un art nouveau, deux peintres de Genève avaient eu le mérite d'en donner l'idée les premiers : La Rive, et le propre père de l'humoriste genevois, Adam Töpffer.

Pierre-Louis DE LA RIVE (1753-1817) était le fils d'un pasteur de Cartigny. Dans une intéressante *Notice*

sur sa vie qu'il a écrite lui-même, il nous renseigne sur le goût qui l'entraîna vers l'art, malgré la volonté paternelle, sur ses voyages en Allemagne et en Italie et sur les tâtonnements de son talent, jusqu'au jour où il trouva le genre de paysage qui lui convenait et qui réussit. Il donna un « Mont-Blanc vu de Sallanches », dont le succès fut considérable, et qui fut suivi d'autres toiles consacrées aux paysages de la Savoie et aux environs de Genève.

Il mourut au moment où Adam TÖPFFER (1766-1847) revenait sur les bords du Léman, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Italie.

Töpffer n'est pas un paysagiste déclaré, comme La Rive. C'est plutôt un peintre de genre. Chanteurs ambulants, noces de village, buveurs au cabaret, il excelle à traduire ces scènes familières. On voit qu'il avait beaucoup étudié l'école flamande. Mais dans le fond de ses tableaux reparaissent souvent le Salève, les rives de la Savoie, le profil du Mont-Blanc, et il a laissé également quelques bons paysages.

Toutefois, ces deux artistes ne s'étaient pas attaqués à la montagne, dans sa réalité majestueuse ou terrible. Le premier qui l'osa fut Maximilien DE MEURON, de Neuchâtel (1785-1868). Son père l'avait destiné à la diplomatie. Il devint peintre.

Meuron avait étudié à Neuchâtel, à Paris et à Rome, lorsqu'un voyage dans l'Oberland, en 1818, parmi les sites grandioses de Grindelwald et du Hasli-Thal l'inclina au paysage alpestre, dont il fut véritablement l'initiateur, avant Diday. Il donna, en 1825, une *Vue de l'Eiger* (musée de Neuchâtel) qui excitait, dix ans plus tard, l'enthousiasme de Rodolphe TÖPFFER.

« Voilà le point de départ de la peinture alpestre », disait ce dernier.

Töpffer, auquel la faiblesse de ses yeux avait interdit de suivre la carrière paternelle, ne resta qu'un dessinateur humoristique dont les albums ont déridé notre enfance. Mais il avait un sens critique très exercé, comme il l'a prouvé dans ses *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*. Il jugeait plus sainement de l'art que de la politique ; il avait des vues très justes sur l'avenir qui attendait un « art national », et il ne manquait aucune occasion de les exprimer. Nous verrons plus loin ce qu'il dira de Calame. En attendant, il disait de Meuron :

« Il osait tenter de rendre sur la toile la saisissante âpreté de la sommité alpine. Cette scène, sentie en poète, traitée en artiste, à une époque où les colorieurs étaient seuls en possession d'aborder et de traduire en vert ou en bleu ce paysage des hautes sommités, ouvrait à l'art un nouveau domaine. »

Toutefois, Meuron sembla comme effrayé de sa témérité. D'autre part, le public ne l'encourageait pas. Il renonça aux glaciers pour s'en tenir à la région moyenne, aux vallées et aux lacs. Puis il quitta sa palette pour se vouer aux affaires publiques, après avoir signé un *Lac de Wallenstädt* et un *Orage dans la vallée de Næfels*, deux tableaux qui résument, dit Rambert, les deux grands aspects de la nature alpestre : le sourire et la menace. Aussi bien, les critiques d'alors s'attachaient à prouver par des raisons techniques et par des arguments d'atelier qu'il était impossible de reproduire sur la toile les régions supérieures des Alpes. Ils élevaient contre l'art alpestre des objections qu'on

est étonné de retrouver sous la plume de Théophile Gautier, qui écrivait en 1862 :

« Les montagnes semblent, jusqu'à présent, avoir défié l'art. Est-il possible de les encadrer dans un tableau ? Nous en doutons, même après les toiles de Calame. Leur dimension dépasse toute échelle. En outre, la verticalité des plans change toutes les notions de perspective dont l'œil a l'habitude. Au lieu de fuir à l'horizon, le paysage alpestre se redresse devant vous, accumulant ses hautes découpures, les unes derrière les autres.

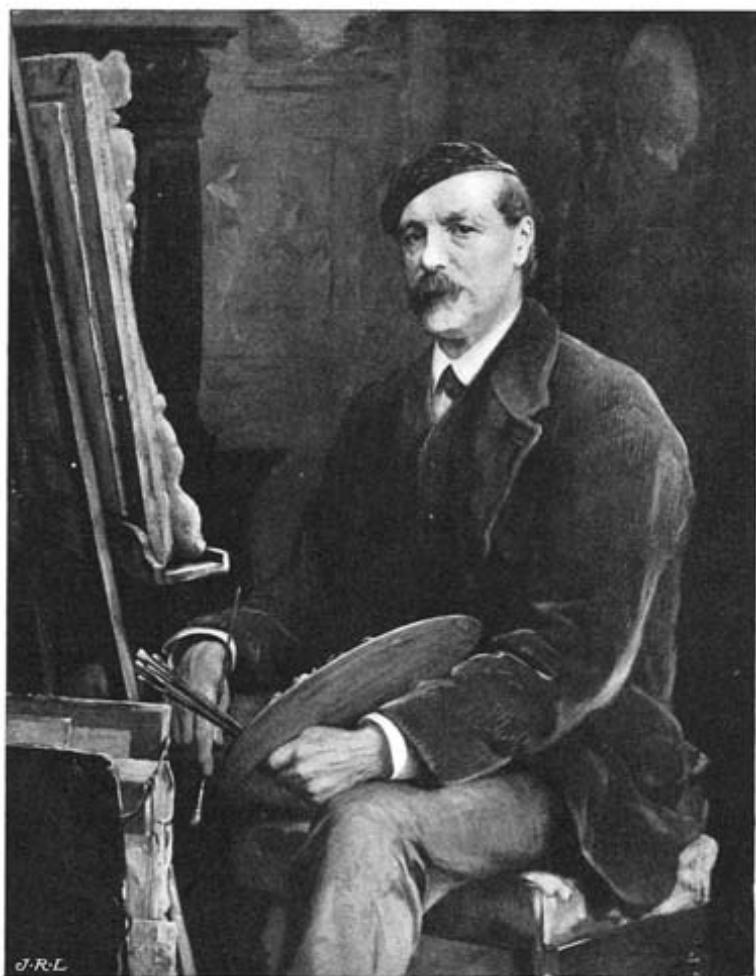
» Ses colorations ne sont pas moins insolites que ses lignes et déconcertent la palette... L'art, selon nous, ne monte pas plus haut que la végétation. Il s'arrête où la dernière plante meurt en frissonnant. Au delà, c'est l'inaccessible, l'éternel, l'infini, le domaine de Dieu¹. »

A d'aussi singuliers arguments ont répondu Diday, Calame et toute l'école de peinture alpestre.

François DIDAY était né à Genève (1802-1877). Après avoir étudié à Paris, comme faisaient presque tous les peintres suisses de ce temps, par exemple Chaix, Lugardon, Meuron, Léopold Robert, il fut envoyé à Rome par sa ville natale. Il avait vingt-deux ans, l'esprit vif, la main prompte, le goût du travail. Il se plut à peindre les environs de Rome, Tivoli, les coteaux de l'Apennin, et se trouva prêt pour la grande nature qui l'attendait dans son pays.

D'ailleurs, la ville de Genève s'ouvrait largement aux beaux-arts. Les collections particulières se multi-

¹ Th. Gautier. — *Les vacances du lundi*, chap. II.



François Diday, *(Musée de Genève)*
(D'après le tableau de Baud-Bovy.)

pliaient. Le musée Rath était fondé en 1826. Les artistes s'annonçaient nombreux. C'étaient surtout des peintres d'histoire, comme Georges Chaix, élève de David ; Lugardon, élève de Guérin ; Hornung, qui s'était formé tout seul et qui resta le type du parfait Genevois. Il y avait une place à prendre. La peinture nationale, dont Lugardon et Hornung allaient être les meilleurs interprètes, appelait comme complément le paysage national, c'est-à-dire la représentation de ces montagnes qui attiraient de plus en plus les touristes. Cette place, Diday sut la prendre.

Ses premières toiles, aux environs de 1840, furent très remarquées. C'étaient : *Le soir dans la vallée*, — *Un chalet dans les Alpes*, — *Torrent dans les Alpes*. Il interpréta ensuite les motifs, devenus classiques, de l'Oberland. Son *Glacier de Rosenlauri* (1843), qu'on peut voir au musée de Lausanne, est une œuvre magistrale. D'autres de ses œuvres : *La cascade du Giessbach*, *Le lac des Quatre Cantons*, *La cascade de Pissevache*, les unes et les autres au musée Rath, sont d'une incontestable valeur, bien que pour beaucoup elles aient vieilli et que leur tonalité paraisse fade.

« Dépassant de beaucoup Adam Töpffer et de La Rive, il éleva le type et le caractère de la nature suisse. Il la prit, non gracieuse et pittoresque, telle qu'elle s'offre dans la vallée aux yeux des touristes, mais sévère et terrible, telle que les pâtres et les chasseurs de chamois l'avaient jusqu'alors contemplée. C'est-à-dire qu'il n'en exprima pas seulement la beauté plastique et immobile avec son âpreté de forme et ses oppositions de couleurs ; mais ce qu'il en comprit surtout, ce fut la vie, le mouvement, les fureurs. Il la

passionna et sut rendre avec une fougue jusqu'alors inconnue les variations de physionomie que les vents, la pluie, le soleil ou les nuages impriment aux sombres forêts, aux glaciers resplendissants, aux gorges émouvantes, aux masses gigantesques des rochers. »

Diday fut soutenu dans cette voie par la faveur du public. Sa vogue fut extrême pendant quelques années. Vulgarisateur de la beauté alpestre, il passa chef d'école, et dans son atelier se pressaient les élèves, dont le meilleur fut Calame (1813-1864).

Alexandre CALAME était né à Vevey, d'une famille modeste, originaire de Neuchâtel. Il marqua de bonne heure le penchant qui l'entraînait vers l'art, et, après un court apprentissage de commerce, suivit quelque temps l'atelier de Diday, à Genève. Comme il était pauvre et soutien de famille, il commença par « enluminer », lui aussi, des vues de la Suisse. Après quoi, il se mit à peindre les environs de Genève et les paysages de la Savoie.

En 1833, son premier tableau : *Les bords du Giffre*, fut bien accueilli. En 1835, il donna une *Vue du Bouveret sur le lac de Genève* qui fut très remarquée. En 1836, il prit la route de l'Oberland, qui resta pendant seize ans le théâtre de ses études, et d'où il rapporta ses meilleures toiles, depuis son *Orage à la Handeck* (musée Rath), jusqu'au *Mont-Rose* (1843, musée de Neuchâtel).

Nous les reproduisons, ici, toutes deux. Mais, comme pour les autres, il y manque la couleur. « Avec ses belles masses neigeuses glorifiées par les derniers rayons du soleil, — écrit Ph. Godet, — le Mont-Rose

occupe l'arrière-plan et se dresse avec une âpreté grandiose sur un ciel de cobalt, où ne flotte pas un nuage. Au premier plan sommeille une mare encaissée dans les rochers, véritable émeraude alpestre, que couronnent des touffes de rhododendrons noyés déjà dans l'ombre crépusculaire. Ce paysage superbe, qu'il a répété quatre fois au moins, est une page à part dans l'œuvre même de Calame.»

Les succès de Calame avaient été salués avec enthousiasme par Töpffer.

Dans un de ses voyages poussés à travers l'Oberland, en 1842, Töpffer écrivait : « On a ici, sous les yeux (à Gutannen, sur la route du Grimsel), ce grand paysage alpestre auquel le beau talent de M. Calame vient de donner, il y a peu d'années, une valeur et une célébrité artistiques. Encore quelques efforts, encore quelques chefs-d'œuvre surtout, et la cause de ce paysage-là, tout récemment encore mise en question, sera définitivement gagnée. Nous nous en réjouissons pour notre part, non pas seulement parce que le domaine actuel du paysage se sera étendu et enrichi, mais aussi et surtout parce que nos artistes, après avoir eu l'honneur de cette conquête, seront par cela même acheminés à la conserver et qu'il y aura ainsi, au milieu de nous, *un art suisse, vivant sur le sol et du sol*, au lieu d'un art cosmopolite qui ne serait propre, avec le théâtre, avec tant d'autres choses, qu'à limer, lui aussi, par un petit coin, le plus cher, le plus grand de nos biens, notre nationalité.

Là est, en effet, le gain, le progrès ; là est la voie où il faut persévérer et marcher, et dans l'art, et dans

les lettres, et en toutes choses puisqu'après tout on n'est un homme que si l'on a des membres et non pas si on les emprunte¹. »

Monnard confirmera ce jugement en disant : « Calame possède au plus haut degré le sentiment de la Suisse et le talent de rendre l'âme de nos Alpes ».

Tout en accordant ses préférences à l'Oberland, Calame n'oubliait pas son lac natal dont les bords l'attiraient souvent. Dans la collection de ses œuvres gravées par lui-même (et il excellait dans la lithographie), sur 108 planches, il y en a une vingtaine dont les sujets sont empruntés aux environs de Genève et du lac. Il se plaisait particulièrement à Evian, à Meillerie, à St-Gingolph, à Glion. Une de ses meilleures toiles est consacrée à Glion (A Francfort, collection privée). Mais en dépit de toute la poésie qui s'en dégage, il a délaissé Montreux et Clarens et il s'est trop peu souvenu de Vevey.

Calame, dont la réputation avait éclipsé celle de Diday, qui n'en gardait pas moins malgré les années sa cordialité et son insouciance, Calame avait vu la fortune récompenser son labeur obstiné. Il travaillait beaucoup pour l'étranger, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la Russie. Aussi ses toiles sont-elles répandues un peu partout. Mais ce que nous en possédons suffit à nous donner l'idée de son talent. Son œuvre, à laquelle s'ajoutent ses études et ses gravures, atteste une particulière habileté dans l'art de choisir le

¹ *Voyages en zigzags* (Voyage à Venise). C'est bien là, éloquemment exprimée, une vue très juste, à laquelle ont répondu, comme nous tâchons de le montrer, et la littérature contemporaine de la Suisse, et l'école de peinture, devenues l'une et l'autre également nationales.



Alexandre Calame.

(Musée de Genève)

« motif » et de le faire valoir, avec de réelles qualités de coloris. Il semble toutefois plus soucieux de l'élégance que de la force et peut-être marque-t-il plus de savoir-faire dans l'exécution que de sincérité dans le sentiment, quoiqu'en pense Rambert, qui témoigne pour l'artiste une admiration peut-être excessive¹. Tels furent les précurseurs, puis les maîtres de cette nouvelle école de peinture à laquelle les Alpes donnèrent le caractère national qu'elles venaient de donner à la littérature. La plupart de ces artistes sortaient de Genève qui s'honore, fort justement, d'en avoir produit bien d'autres. Dans le nombre : Charles Humbert ; Castan ; Louis Gianoli ; Dubois-Melly, esprit original et chercheur, à la fois paysagiste et romancier de talent ; Georges Annen dont les tableaux de haute montagne sont d'un esprit personnel ; James Millet qui, après avoir vécu longtemps à Paris, s'est fixé dans les Alpes Vaudoises ; Poggi, au talent modeste mais consciencieux ; Alexandre Perrier, pointilliste, dont les tableaux respirent la poésie alpestre et le parfum des fleurettes ; Ihly ; Patru..... Castres enfin, auquel nous devons un intéressant paysage du Saint-Bernard : Bonaparte, sur le perron de l'hospice, assiste au défilé de ses quarante mille hommes et de ses soixante canons ; c'est la distribution des vivres par les bons religieux ; c'est le repos après la marche triomphale, et les troupes s'en iront d'un pas allègre vers les plaines ensoleillées.

¹ *Orage à la Handeck* (1836). — *Un orage au Wetterhorn*. — *Le grand Eiger*. — *Le lac de Brienz* (musée de Lausanne). — *Autour du lac des Quatre Cantons*. — *La Cascade*, etc. — Voir, sur cet artiste, le livre d'Eugène Rambert : *Calame : sa vie et son œuvre*. 1884. In-8°.

Ce fut aussi un Genevois, Alfred REHFous, que la mort enleva en 1912. Il n'eut d'autre guide que la nature. Solitaire, il travaillait pour lui-même; et il a fait de bonne peinture. Son œuvre ne compte pas moins de quatre-vingts toiles et de cent études; elle témoigne de ses sentiments délicats. Il peignait moins avec sa palette qu'avec son âme. Rentré de Paris en 1889, Rehous fit partie de « l'école de Savièze ». Il adorait le Valais, le vieux Valais... et il épousa une Valaisanne. Il ne s'attaquait point à la haute montagne; il se plaisait à mi-côte et dans les vallées de hauteur moyenne, près des ruisseaux et près des lacs. La peinture de Rehous est « une douce cantilène d'un charme intense, un chant délicat de tristesse très intime qui ascende parfois au tragique ». On comprend aisément que cet aimable peintre, calme et modéré, sincère et droit, tonnât contre les tendances nouvelles et qu'il doive sembler bien vieux jeu aux cubistes tapageurs.

Les belles études de chalet et de neige d'Edouard VALLET nous reposent aussi des « brutalités picturales » à la mode. C'est dans le Valais que ce peintre, d'origine genevoise, va chercher la plupart de ses sujets et il nous en rapporte d'harmonieuses compositions. Il aime à surprendre l'Alpe au premier printemps et sait rendre, à souhait, toute la poésie du chalet; ses paysans et ses braconniers sont des types bien accentués.

Nombre de peintres genevois eurent pour maître Barthelémy MENN (1815-1893) qui professa à l'école des Beaux-Arts de Genève et qui exerça une autorité singulière sur ses élèves. Tous s'accordent à reconnaître que Menn joua un rôle exceptionnel d'éduca-

teur. Solitaire et méditatif, Menn, bien qu'artiste de haute valeur, ne put donner toute sa mesure, mais il reste le maître vénéré et le penseur profond.

Il eut pour contemporain Albert LUGARDON, fils du peintre d'histoire Léonard Lugardon, élève d'Ingres, auquel nous devons le *Serment du Grutli*, *Arnold de Melchtal*, la *Délivrance de Bonivard*, etc.

Lugardon naquit le 4 août 1827; après avoir étudié chez son père, chez Calame et Ary Scheffer, il se voua au paysage. Il courut les vallées de la Savoie et du Valais, les Grisons et le Piémont; il fréquenta les foires de bestiaux; il rapporta de ses promenades plus de mille études d'une intensité de vie étonnante, d'une clarté remarquable. Il accaparaient volontiers les cabanes du Club alpin ou le mazot de l'alpe de Chanrion, s'y installait, y faisait des séjours prolongés, vivait de la vie des pâtres, dormait sur le sol et se nourrissait de lait et de pain noir. Et son dessin est robuste, un peu dur parfois, mais toujours charmeur; c'est un hymne à la lumière. Il n'est pas de cimes neigeuses que n'ait abordées sa palette: la *Jungfrau* (musée de Soleure), l'*Eiger*, le *Cervin*, le *Mont-Rose* (Palais fédéral), le *Riffel* (Berne), le *Mont-Gelé* qui fut son dernier tableau. Lugardon était un animalier de renom et un photographe de talent. Il fut surtout un cœur d'or. Privé de bonne heure de sa mère, il devint le soutien de son père infirme; on le rencontrait chaque jour à la promenade, conduisant le malade et l'entourant de ses soins. Une affection cardiaque l'enleva le 26 septembre 1910. Il légua ses études à l'hôpital qui l'avait recueilli.

Le Cercle des arts et des lettres de Genève, le musée Rath et le musée de Sion sont témoins de l'art de

Henry van Muyden. En 1885 — il avait alors vingt-cinq ans — H. VAN MUYDEN fit un séjour à Savièze et fut tout impressionné de la beauté du paysage alpestre, du pittoresque des costumes, des bonnes vieilles mœurs du Valais. Il y retourna fréquemment et en rapporta de solides études. Portraitiste et animalier de talent, Henry van Muyden a signé nombre de toiles auprès desquelles on aime à s'attarder ; vieux coins pleins de charme et de poésie, auvents montagnards qui sont tout un poème, sentiers fleuris où muse le chevrier cependant que ses chevrettes aimées gambadent au flanc des monts, paysan aiguisant sa faux, bergère caressant son chevreau favori. A la vérité, Henry van Muyden a de qui tenir : son père Alfred van Muyden était un excellent dessinateur et son frère Evert, un graveur de renom ; son grand-oncle s'appelait Rodolphe Tœpffer.

C'est sur les bords du Léman que la peinture alpestre s'est épanouie avec le plus d'éclat. Sans doute à cause des encouragements qu'obtenait l'art dans des villes comme Genève et Lausanne, puis à cause de la beauté du pays qui entoure le grand lac, aimé de Rousseau et célébré par Byron.

Le lac a eu son peintre particulier dans François BOCION (1828-1890).

Bocion a observé le lac, à toutes les heures de la journée. Il en a noté et traduit tous les aspects ; il en a exprimé les colorations successives ; mais il a trouvé le moyen de rester original et varié dans un domaine assez restreint où il semble qu'on ne peut guère éviter la monotonie.



Le Rosenlauï. *(Musée des Beaux-Arts, Lausanne)*
(D'après le tableau de F. Diday.)

Le Léman, d'ailleurs, a sollicité le talent d'artistes nombreux, tels que Beaumont, le peintre des mouettes, Alfred Chavannes (*La Dent d'Oche et le Lac*), Auguste Veillon, Ch. Vuillermet, J. Morax, Perrier, Gaulis et d'autres. Il n'a pas été oublié par Hodler (*Le Léman*, 1904). Et il est impossible d'imaginer tout ce que le haut lac et, en particulier, le château de Chillon ont fait éclore de toiles, de dessins, d'aquarelles, etc., depuis les études magistrales d'un Courbet jusqu'aux croquis de la jeune *miss*, en arrêt devant le vieux manoir que les vers de *Childe-Harold* ont rendu immortel.

Le canton de Vaud a produit un peintre d'un très grand talent, Charles GLEYRE (1806-1874). Et Gleyre a fait de l'histoire, de l'allégorie, du portrait, de la peinture mythologique et biblique avec une science du dessin et une grâce dans le coloris qui le rangent dans les meilleurs «classiques». Mais, en fait de paysages, il n'a laissé que ceux qu'il a rapportés de son voyage dans la vallée du Nil, jusqu'à Khartoum.

En revanche, de nombreux Vaudois ont cultivé la peinture alpestre. Avec Benjamin Vautier, Auguste Veillon, Chavannes, il faut citer David Estoppey, Albert Muret, Jaques Odier, Ch. Koella, Frédéric Rouge, Hermenjat, Huguenin, Pasche, de Ribaupierre; Hiram Brulhart, Fribourgeois de talent, et Albert Gos, le peintre du Cervin.

Albert Gos a franchi le cap de la soixantaine. Il vit à Clarens; il fait encore preuve d'une remarquable fraîcheur d'inspiration. Une cime l'a attiré, l'a fasciné, et quelle cime : le Cervin ! Il en a peint tous les aspects; il en a décrit toutes les hardiesses : c'est le

roi des Alpes, tantôt apaisé dans une délicieuse limpidité d'atmosphère, tantôt menaçant sous un ciel sévère, empourpré par les rayons du soleil ou enveloppé d'une écharpe de brume, mais toujours majestueux et saisissant de relief.

— Vieille école, nous dira son fils, François Gos, qui a eu l'heureuse idée de populariser par l'estampe l'esprit se dégageant de la montagne.

— Et qu'entend-on par école nouvelle ? Monsieur Gos.

— La «nouvelle» peinture alpestre sera décorative avant tout, accentuée dans ses lignes, dans la simplicité des grandes teintes, la *fantaisie dépassant la nature*.

A cette *fantaisie*-là, nous préférons encore l'art probe, le métier très sûr et l'observation finement attentive d'un des maîtres de la jeune (non point nouvelle) école, ERNEST BIÉLER.

Biéler, né à Rolle en 1863, est doué d'un riche tempérament d'artiste. Il a fait de Savièze le «Barbizon» des paysagistes romands. Sa palette est chaude et lumineuse ; son dessin ferme, ses jolis groupes de Valaisannes seront éternellement vrais ; ses paysans, aux traits accentués, gardent leur attitude familière. Nous devons à Biéler les *Feuilles mortes*, une composition toute de charme délicieux, et les *Sources* dont l'inspiration poétique séduit ; quant à l'*Enterrement à Savièze*, il peut prendre place auprès de l'*Enterrement à Ornans*, du maître Courbet.

Biéler nous fait pénétrer dans l'intimité du Valais, si longtemps oublié, du Valais d'une couleur si pittoresque, avec ses mazots encapuchonnés de verdure et



(Phot. A. Steiner, St. Moritz)

Tombe de G. Segantini,

l'éclat de son soleil, du Valais qui a produit plusieurs artistes, dont Raphaël Ritz de Sion (1829-1894) et qui en attire de nombreux : Vallet et Virchaux, Edouard Ravel auquel on doit d'excellents types de montagnards ; et Muret, Albert Silvestre et Dallèves, Guéry et Auguste de Beaumont qui a rendu l'âpre poésie du Cervin et de Mauvoisin, chasseur émérite, peintre des oiseaux.

L'école de Neuchâtel restait digne de sa vieille réputation avec Blanche Berthoud, Gustave Jeanneret et Paul Röthlisberger, Auguste Bachelin et Karl Girardet, Jeanmaire, le peintre du Jura, et Léon Berthoud, coloriste remarquable.

Mais, parmi les meilleurs peintres de la montagne, il faut citer Albert de MEURON.

A. de Meuron naquit à Neuchâtel en 1823 ; son père, Maximilien de Meuron, lui donna les premières leçons, puis il s'en fut poursuivre ses études à Dusseldorf. Vers 1850, il se familiarise avec la montagne et s'imprègne des grandes scènes alpestres ; il vit dans les hautes solitudes, en alpiniste et en chasseur. On lui doit *le Matin dans les Alpes* (Genève) *un Pâturage à Iseltwald* (Neuchâtel), *les Chasseurs de chamois* (Berne) une grande allégorie alpestre et les fameux *Bergers bergamasques* (à la Bernina), chef-d'œuvre que le Musée de Neuchâtel a acquis. C'est dans sa ville natale qu'il s'éteignit à l'âge de soixante-quatorze ans.

Auguste-Henri BERTHOUD (1829-1881) a traduit la région supérieure avec une vérité âpre et saisissante, « y apportant les qualités d'observation, la lumière, la

couleur franche des nouveaux paysagistes français ; ses toiles, d'une peinture robuste et saine, osèrent montrer l'Alpe réelle, et non plus vue à travers certaines traditions d'atelier. Grimpeur hardi, chasseur aguerri, compagnon d'Albert de Meuron à la Bettenalp, ce bon peintre, joyeux de vivre, de respirer l'air des hauteurs, a dit simplement ce qu'il voyait, avec des moyens d'expression nouveaux à ce moment ¹.

Du peintre Ed. BILLE, né en 1878, à Valangin, nous reproduisons ici deux tableaux dont les sujets sont valaisans : C'est l'Angelus. Cette scène de la vie montagnarde est éternellement belle et grandiose. Ils sont deux, l'homme et la femme ; dans la paix du soir, ils regagnent leur demeure. Et voici que du clocher du village monte un appel argentin. Devant la croix, l'homme et la femme se sont arrêtés et leur inclinaison muette dit que leurs pensées, un instant, ont quitté le sol vers lequel, le jour durant, ils sont restés courbés. — Et c'est, dans le cadre des monts, une jeune Valaisanne qui regagne le hameau, le petit hameau haut perché, qu'a chanté avec tant d'inspiration Jaques-Dalcroze ², le « chantre de la montagne ». Ce que nos clichés ne rendent point, hélas ! c'est le coloris ardent qui met en valeur ces deux belles compositions.

Les paysagistes n'ont pas manqué à la Suisse allemande. Elle a eu, dans le courant du siècle dernier, un grand peintre, Arnold BÖCKLIN, (né à Bâle en 1828, mort à Florence en 1901), peintre en figures, décora-

¹ Ph. Godet, dans *la Suisse au XIX^e siècle*, par Paul Seippel, Lausanne, Payot et Cie.

² Et avec lui Doret, l'auteur des *Armaillis* et de la musique de la *Nuit des Quatre-Temps*, drame de René Morax.

teur puissant, évocateur de la préhistoire. Le paysage tient une grande place dans son œuvre ; il sert de cadre aux fantaisies de l'imagination créatrice. Mais l'artiste ne pouvait par cela même s'asservir à la reproduction exacte de la réalité, et le paysage alpestre ne peut le réclamer comme un de ses maîtres.

La Suisse allemande a eu Freudenberger, le Watteau des Alpes ; H. Hess, peintre des scènes populaires, et Martin Disteli, peintre des scènes patriotiques ; Conrad Grob, Stæbli, les deux Steffan, Otto Fröhlicher, Rodolphe Koller, Sandreuter, Albert Welti...

Rodolphe KOLLER était le fils d'un boucher. Il naquit à Zurich en 1828 et fournit une œuvre étonnante. Animalier, paysagiste, portraitiste, il ne laisse pas moins de mille tableaux et de mille dessins. Rien d'étonnant qu'il y perdît la vue. Koller est le « Potter du XIX^e siècle » (C. Brun). Ses toiles sont habilement composées. Son fameux tableau *la Poste du Gothard* fit sensation en 1873. Il mourut en 1905.

Hans SANDREUTER nous appartient aussi puisqu'il nous a laissé quelques œuvres de peinture alpestre. Il quitta de bonne heure la ville de Bâle qui l'avait vu naître en 1850 pour venir dans le pays de Vaud, à Orbe, chez un vétérinaire, apprendre le français. De retour à Bâle, il entra chez un lithographe, puis après quelques séjours en Italie, en Bavière, en France, suivit Böecklin à Florence en 1875. Il mourut dans la force de l'âge, en 1901. Il fut un puissant interprète des paysages suisses.

La terrible faucheuse enleva Hans WELTI tandis qu'il composait pour la salle du Conseil des Etats ses panneaux décoratifs de la Landsgemeinde, image du peuple suisse

Mais la Suisse allemande a Widmer, Cardinaux et Plinio Colombi, tous deux excellents peintres de montagne. Elle a Traugott Senn, Cuno Amiet, esprit moderne, Boss, Thomann, Wurtenberger, Surbeck, Schill, Jacques Ruch, Hess, Giovanni Giacometti, épris de couleur et de soleil.

Elle peut revendiquer Lehmann (né à Zurich en 1861) et Hans Beat Wieland (né à St-Gall en 1867¹) qui vivent tous deux à Munich et pour qui l'Alpe n'a plus de secrets.

Elle a Max BURI. Buri ne se borne pas au paysage : il l'anime de paysans. Il célèbre la vie simple des bonnes gens de sa terre natale. Scènes d'intérieur, scènes d'auberge, scènes des champs ; voilà ce qu'il nous montre sans fade convention, avec un réalisme puissant et savoureux. Aussi bien, est-on quelque peu revenu aujourd'hui du paysage alpestre qui se borne à reproduire la montagne plus ou moins solitaire et majestueuse. On l'égaie, on le rend plus vivant avec des figures. Ainsi que font les romanciers contemporains, Zahn et Lienert, on ne sépare plus la montagne du montagnard.

A n'enregistrer que des noms, ce chapitre perdrait tout intérêt. Il ressemblerait à un catalogue de musée public ou à quelque inventaire de collection après décès. Mieux vaut dire que sur cet ensemble de la production artistique et alpestre quelques œuvres se dégagent avec un éclat particulier dont les auteurs

¹ De Wieland le musée de Zurich a le *Glacier de Silvretta* ; Genève, *Rothenthurm* ; Glaris, *Heimatland* ; St-Gall, la *Chapelle dans la neige*. A peint toutes les hautes cimes : le *Cervin*, la *Jungfrau*, le *Moine*, l'*Eiger*, l'*Untergabelhorn*, etc. Wieland s'est fait une très belle place à Munich et à Paris.



Auguste Baud-Bovy (par lui-même).

doivent surtout retenir notre attention. Ce sont les œuvres de Baud-Bovy, de Hodler, de Burnand, de Charles Giron et de Segantini.

De son ancêtre paternel qui cultivait les champs, Auguste BAUD-BOVY (né en 1848 à Genève) avait hérité un tempérament robuste, une persévérance rare. L'histoire de ses œuvres, c'est l'histoire de sa vie. Son père était joaillier et souhaitait que son fils lui succédât. Baud-Bovy voulait devenir peintre ; le père finit par céder. Il fut un des meilleurs élèves de l'excellent professeur Menn et devint son collègue en 1870. Il venait d'épouser une jeune fille de la famille Bovy, de laquelle étaient sortis plusieurs artistes. Les ressources étaient médiocres, mais la vaillance extrême. La jeune épouse peignait sur émail, tandis que son mari enseignait le dessin dans les écoles genevoises. En 1872, ils firent un séjour dans la vallée de Tourtemagne, encore inconnue des touristes. Ils habitaient chez un berger et Baud-Bovy ne tarda pas à vivre de la vie de son hôte. Il l'accompagnait à la chasse aux chamois ; il commençait à aimer le silence de l'alpe ; il rapporta de nombreuses études de ce séjour. Puis, comme tant d'autres, Paris l'attira. Il y resta plusieurs années, fit du portrait, s'y lia avec les meilleurs artistes.

En 1885, tandis que sa famille séjournait à Aeschi, au pied du Niesen, il s'établit chez un vacher, sur la Bundalp, en marge des glaciers. Et les Alpes se révélèrent à lui. Il y vécut tout l'été, assistant aux jeux des vachers, essayant sa force dans la lutte suisse, écoutant leurs chants...

Heureux d'avoir trouvé sa voie, Baud-Bovy revint l'année suivante à Aeschi. Il y retraça l'existence du

montagnard : c'est... *le Matin* — un robuste berger des hautes Alpes transporte le fromage dans la vallée ; *le Soir* — le berger consulte l'horizon ; c'est *Lioba* — le berger rappelle son troupeau ; le fameux lioba du ranz des vaches que tout Suisse n'entend jamais sans une profonde émotion.

Pendant cinq ans, insensible au froid et à la chaleur, au vent et à la brume, se nourrissant de laitage et de pain noir, dormant sur le foin de l'étable, toujours infatigable, l'artiste continuera de traiter de nombreux sujets qui, tous, sont dans toutes les mémoires. Son retour annuel à Aeschi lui rendait une force et une ardeur nouvelles. On le trouvait joyeux et appliqué, tantôt en face d'une toile de sept ou huit mètres carrés qu'il fallait attacher solidement avec des cordes, tantôt perché sur une échelle au bord de l'abîme.

En 1888, il quitta Paris pour toujours, acheta une ferme à Aeschi et y vécut honoré, parmi les gens du pays. Il y passait même l'hiver, vivant de la vie des vachers.

C'est à Aeschi que son fils, M. Daniel Baud-Bovy, directeur de l'école des Beaux-Arts de Genève, écrit de remarquables pages dans son livre *A travers les Alpes*, accompagné de fort belles illustrations. Il nous conduit à Brigue, à l'Eggishorn et au glacier d'Aletsch. La description de Brigue est un tableau dessiné à la plume ¹. Il conte avec émotion quelques légendes ; il salue d'accents éloquents le lever du soleil à Platten ; il décrit le spectacle vu du sommet de l'Eggishorn

¹ Citons, en passant, le bel ouvrage de Frédéric Barbey, la *Route du Simplon*. Au sens du pittoresque, l'auteur joint l'érudition profonde mais jamais aride.



(Musée de Genève)

Les lutteurs.

(D'après le tableau d'Aug. Baud-Bovy.)

avec autant de charme que Tyndall et il termine par cette phrase du géologue Elie de Beaumont qu'on pourrait citer, lui aussi (et avec lui feu le professeur Renevier de Lausanne) parmi les meilleurs amis des Alpes : « La Nature est un livre dont les montagnes sont les majuscules ². »

Dans toutes les œuvres d'Aug. Baud-Bovy, on retrouve la même aisance et le même charme, l'œil exercé de l'alpiniste qui fait valoir, à travers les aubes diaphanes ou les brumes du soir, les jeux de la lumière. *La descente du bois* dans les Alpes bernoises eut un gros succès à Paris ; les premiers rayons illuminent le *Hundshorn*, la poésie du soir dans le crépuscule qui tombe sur la *vallée de Lauterbrunnen*, les découpures de l'*Eiger* et de la *Jungfrau* dans le bleu profond du ciel, la *distribution du sel*, les *lutteurs*, la *Montagne dans les nuées* lui ont valu d'être appelé par Puvis de Chavannes « le chantre de la montagne ».

A côté de tant de pages de peinture alpestre, il faudrait citer d'autres pages qui, par leur facture et leur harmonie, ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre. C'est ainsi que le Léman lui a inspiré une de ses œuvres les plus belles *Sérénité* (musée du Luxembourg 1895).

Deux ans avant sa mort, il fit don à la commune d'Aeschi de son fameux *Schlitteur oberlandais*, qu'il avait peint là-haut, par dix-huit degrés de froid.

Baud-Bovy mourut en juin 1899. Ses vachers et ses guides le portèrent au champ du repos. Devant la tombe, ils chantèrent ses deux chants préférés. La

² D. Baud-Bovy a écrit le *Mont-Blanc* et *Peintres genevois* ; documentation inédite, texte captivant, illustration remarquable.

petite cloche qui l'avait appelé si souvent au travail sonnait pour son repos éternel. Sur les mâles figures de ses anciens compagnons, quelques larmes coulaient, touchant hommage au peintre de l'Oberland.

« Les paysages alpestres resteront le plus pur témoignage de Baud-Bovy » (D^r C. Brun). Et, en effet, pour le grand public comme pour les délicats, ses tableaux restent une source inépuisable d'émotion, parce qu'ils sont un régal pour les yeux, une joie pour le cœur, parce qu'ils réalisent l'expression des sentiments nobles, parce qu'ils nous imprègnent de la poésie de l'Alpe. L'œuvre d'Auguste Baud-Bovy charme et repose, elle est toute d'harmonie et de fraîcheur. L'artiste est un des représentants les plus personnels de l'école helvétique.

Les œuvres de Ferdinand HODLER ne semblent guère destinées, par leur nature même et aussi par leur dimension, à jamais être goûtées du public. On a raillé ce chef de la jeune école suisse et quelques critiques se complaisent à foncer sur le « béliet » ; ils en seront quittes pour leur colère antihodlérienne ! On l'a raillé, puis on l'a admiré ; on est accouru pour voir ; on a trouvé un artiste puissant, hardi, insensible trop souvent aux raffinements de la couleur, mais sensible toujours et extraordinairement à la ligne. On vante à l'envi, chez le décorateur, le don du mouvement. Et Ferdinand Hodler est arrivé à la notoriété, à la vogue, à la maîtrise. Ce Zola de la peinture — ainsi qu'on l'a appelé — aime à évoquer les réalismes de la vie quotidienne, mais il se complaît aussi dans le paysage alpestre et il sait rendre à la montagne toute sa force.



Ferdinand Hodler, par lui-même.



F. Hodler : La Jungfrau.

(Phot. A. Höflinger, Bâle)

Sa *Jungfrau*, son *Wetterhorn* sont d'une vigueur incomparable. On sent le décorateur qui sait disposer les plans de ses montagnes. Chez lui, le détail et le pittoresque sont secondaires ; d'un paysage limité, il donne une sensation d'immensité. Mais il a su trouver des tonalités de fraîcheur exquise dans quelques paysages des environs du lac de Thoun. Et l'on a presque peine à reconnaître dans la beauté expressive d'un *Léman* paisible, entouré de prés fleuris et aux nuées montantes, ainsi que dans deux *Niesen* baignés de l'air diaphane des aubes, le peintre de tant de haliebardiens et de reîtres, dont les têtes énergiques et les attitudes « à la Hodler » ne s'oublent point.

F. Hodler¹ a fêté ses soixante ans ; qui le dirait ? Chaque exposition le voit avec de nouvelles œuvres. Il est en pleine possession de son talent.

Né à Moudon, en 1850, EUGÈNE BURNAND a grandi dans la petite patrie vaudoise ; mais il a aussi des attaches dans la Provence, et il passe volontiers quelques mois de l'année en Italie. Trois milieux bien différents. De son père, feu le colonel Burnand, il hérita les qualités du Vaudois de la vieille roche ; de sa mère, il tient sa nature d'artiste et sa finesse d'observation.

Dès son enfance, sa vocation se montre nettement. Le colonel poussait son fils vers l'architecture : la peinture l'emporta et, en 1871, Burnand entra dans

¹ F. Hodler est né en 1853 à Berne. Son père était menuisier. Il vint à Genève à l'âge de 19 ans, étudia chez Menn ; il est resté fidèle aux bords du Léman. Il a fait la *Retraite de Marignan*, *Ames déçues*, *Eurythmie*, le *Faucheur*, le *Bûcheron*, etc..., de nombreux portraits ; les musées suisses sont peuplés de ses études.

l'atelier du peintre Menn, puis chez Léon Gérôme, enfin chez le graveur Paul Girardet. Le maître est aujourd'hui l'heureux père d'une nombreuse famille ; deux de ses fils font de la peinture, et avec succès.

Eugène Burnand s'adonna d'abord au paysage rustique. Il interrogea la terre vaudoise, et elle lui prodigua ses leçons ; il a peint l'heure exquise où tout chante et tout vit dans la nature, les chemins fleuris, les foins légers et embaumés, les bœufs qui rentrent du labour, les glaneuses dans les champs dorés, les vaches à l'abreuvoir. La terre de Provence a aussi émerveillé son âme, bien que ses ciels soient incolores, que l'étendue soit désolée et le paysage mélancolique. Et il a pénétré aussi le charme des campagnes italiennes, rêvant parmi les pâtres d'Assise.

Puis, Eugène Burnand fit quelques incursions dans la peinture d'histoire. Il nous a montré le roi-soleil chargé d'années et Charles le Téméraire fuyant à travers bois après la défaite de Morat.

Graveur émérite, il illustra le Poème de *Mireille*, les *Contes de Daudet*, *François le Champi*, les *Légendes des Alpes vaudoises* recueillies par Alfred Ceresole, l'*Orphelin* d'Urbain Olivier. Il se consacra, enfin, à la peinture religieuse. Dans ce domaine, ses œuvres se succèdent sans relâche : les deux disciples aimés du Christ courant au tombeau le matin de Pâques, l'invitation au festin, le retour de l'enfant prodigue, Béthanie, la prière sacerdotale, — page admirable, — le sermon sur la montagne, et les paraboles, dont les dessins sont gravés aujourd'hui dans toutes les mémoires.....



(Phot. Boissonnas)

Eugène Burnand.

La peinture alpestre a séduit le maître dès le début de sa carrière. Il y a puisé d'heureuses inspirations. Il s'est attaché à rendre la montagne moins dans son aspect décoratif que dans sa réalité pittoresque. Il la représente avec un rare bonheur. Il l'a traduite dans le merveilleux panorama du Männlichen (avec Baud-Bovy et Furet), où défilent devant nous les géants de l'Oberland et dont le succès fut considérable ; il en a chanté l'idylle rustique dans les hauts pâturages et l'intimité dans sa *Ferme suisse* ; il l'a mise en relief dans un panneau décoratif qui représente le Mont-Blanc ; il en a rendu l'aspect tantôt sévère, tantôt riant, toujours lumineux dans son massif du Simplon... Enfin, il nous a donné le *Taureau dans les hautes Alpes*, ce taureau puissant qui jette dans la vallée un meuglement redoutable, que l'air semble porter jusque sur les cimes les plus hautes. L'œuvre de M. Eugène Burnand surprend par son ampleur et sa diversité. Elle est celle d'un des peintres les plus laborieux de la Suisse. Et il faut, pour avoir conçu et exécuté tant de belles pages, non seulement la joie du travail, la maîtrise du pinceau, le sentiment de la nature, mais encore le cœur d'un patriote et l'âme forte d'un croyant.

CHARLES GIRON a fourni une longue carrière, qui n'est point encore achevée. Il est maître dans tous les genres. Il est l'exécutant le plus habile, selon l'expression de Ph. Godet.

Né le 2 avril 1850, à Genève, Giron étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et débuta par un tableau

retentissant, *Les deux sœurs*, dont on se rappelle encore le succès. Il s'était fait dans la peinture de genre une fort belle place¹, quand les Alpes le ressaisirent.

En 1896, il revint en Suisse pour s'y installer et s'adonner à l'étude de la montagne. Il en rendit avec bonheur la beauté ; il sut saisir et fixer la physionomie de nos bergers. Et l'on vit sortir de son atelier *Les nuées*, qui, sous la forme d'une guirlande de fées, folâtraient au pied de la montagne ; — *Paysans et paysage*, scène éternellement vraie d'un premier serrement de mains ; — les *Rochers de Naye* sous la neige ; — *Les Valaisannes*, une *Unterwaldienne*, la *Dent du Midi*, — *Le soir*, à l'heure où le couchant s'épand sur les cimes, les met en couleur, en fait le centre de la lumière, avant qu'elles ne soient la source des ténèbres.....

C'est dans son atelier de Territet que Charles Giron composa l'admirable panneau décoratif qui orne la salle du Conseil national. Le programme imposait à l'artiste un paysage des bords du lac des Quatre-Cantons. M. Giron dressa son chevalet au sud du Seelisberg, dominant ainsi la prairie sacrée du Grutli.

Le lac s'étale à nos pieds ; au delà, la côte de l'Axenstrasse, la vallée de la Muotta, les deux Mythen, — la rive, le pâturage, le sommet. Dans le ciel, quelques nuages qu'illumine le couchant rose. C'est la Suisse primitive dans toute sa splendeur ; et c'est l'automne qui drape de pourpre et d'or les hêtraies, qui roussit

¹ Portrait d'une famille bâloise, dans le goût du XVII^e siècle ; Coquelin aîné ; comte de la Rochefoucauld, comtesse de Villarmois, Edouard Rod, Gustave Moynier, Philippe Monnier, Gaspard Vallette, etc., etc.



La descente du bois dans les Alpes bernoises,
par A. Baud-Bovy.

(Donné par l'artiste à la commune d'Aeschi.)

les pâturages, qui rend l'azur du ciel plus profond et chante son exquise symphonie. De la nue qui monte vers le ciel, une figure de femme se dégage : c'est la Paix tenant un rameau.

Et c'est à Vevey que M. Giron acheva *Les lutteurs*. Personne ne se doutait alors de cette invocation au génie de la montagne, de cet « hymne que le peintre s'est chanté pendant près de vingt ans et qui l'a soutenu dans son énorme labeur ». L'ombre gagne la colline. Sur l'herbette, tout un peuple s'est rassemblé pour assister à la lutte des vachers. Les sommets rougeoient sous le soleil couchant. Deux solides gars se sont empoignés à plein corps. L'un d'eux vient d'enlever de terre son adversaire ; l'effort fait saillir ses muscles ; l'autre se roidit, ainsi que le veut le « coup ». La scène est vivante, mais elle n'est point le centre d'intérêt du tableau, pas plus d'ailleurs qu'elle n'occupe le centre optique. Suivez les lignes de la toile ; elles convergent toutes vers les cimes, les cimes éclatantes de lumière, les cimes qui dominent l'œuvre et sont l'âme du tableau. Les spectateurs sont nombreux. Ils sont groupés avec harmonie. Ici, les trois âges de la vie : le *bouèbe* aux cheveux bouclés, l'*armailli* dans la force de l'âge, lutteur au repos, le vieillard aux tons vieil ivoire ; et, tout contre sa tête, une fillette blonde au corsage brodé de rouge. Là, un groupe de jeunes filles. Sont-elles belles ? Non ; mais de race vaillante, fraîches et saines dans leurs corselets de velours ouvré, sorti, avec le tablier de soie chatoyante, de la vieille armoire où l'on conserve pieusement le costume de l'aïeule ; l'une d'elles pourtant est si gracieuse qu'on la dirait descendue d'un tableau de Lancret... Plus loin, quelque

fromageur, solidement campé ; quelque guide au regard froid et sévère..... On l'a dit : toutes les variétés du montagnard sont là ; cette toile est le portrait d'un peuple sérieux et grave ; c'est bien la caractéristique de tous ces paysans assemblés sous la grande montagne. Il y a dans tous ces personnages groupés sur un espace restreint une intensité de vie étonnante : chaque figure a coûté au maître un travail particulier. Et cette composition magistrale, où le travail efface la trace du travail, est un hymne qui chante la race vaillante des bergers encore toute animée de l'esprit des anciens temps, un poème de vigueur et de sérénité qui magnifie l'alpe suisse dans toute sa gloire.

Autrichien de naissance, Italien de langue, Suisse de cœur, GIOVANNI SEGANTINI fut le peintre alpestre suisse par excellence. Il a passé les plus belles années de sa vie dans notre pays ; il lui a consacré son génie et il y repose.

Son histoire est triste. Il perd sa mère de bonne heure et passe ses premières années dans le village d'Arco (sud du Tyrol), où il vit le jour en 1858. Il avait six ans quand son père l'emmena à Milan et l'abandonna aux soins d'une sœur, dans une humble mansarde d'ouvriers. La sœur allait en journée ; au petit jour, elle déposait un baiser sur le front de Giovanni, lui laissait quelque nourriture, lui recommandait d'être bien sage. Et l'enfant qui entendait le bruit de la rue, sans la voir, et qui, juché sur une table, n'apercevait qu'un pan du ciel, eut la nostalgie. Il s'enfuit. A quelques kilomètres de Milan, on le trouve en pleine nuit, endormi, souillé de boue. On le recueille, on l'em-

ploie à garder les pourceaux. Il souffre. Il s'enfuit de nouveau, regagne Milan, demande pardon à sa sœur, et prend le chemin de l'école. Un jour, une petite voisine, avec laquelle il jouait parfois, tombe malade et meurt. La mère, hélas ! n'a pas même un portrait de son enfant. Giovanni, devant elle, se met à l'œuvre, et quelques heures après la mère souriait : elle reconnaissait sa fille !

Après de courtes études à Milan, Giovanni trouve sa note personnelle. Il traduira l'aspect des champs et le labeur des paysans. Puis il se retirera sur les collines de Brianza, gagnera les monts de Savognino..... Excelsior ! s'écriera-t-il. Et il dresse son chevalet sur l'alpe, qui l'a gardé.

« C'est à cette hauteur qu'il faut le situer, a écrit Philippe Monnier, pour le comprendre et pour le voir, au milieu des nues, des neiges, des étendues d'herbe, des parois de roches, des champs de glace, environné d'espace comme un arbre solitaire qui trempe, qui baigne dans la liberté du plein air. Il y a entre l'éternité de cette Alpe qui l'entoure et toute la fraîcheur de son être immaculé, entre cette simplicité grandiose et sa pensée élémentaire, je ne sais quelle harmonie préétablie. L'accord s'est fait. Sur la cime, Segantini est à son altitude. Au sein de l'Alpe, Segantini est chez lui. On dirait qu'après les errements de la plaine, cet enfant prodigue retrouve son pays natal. »

C'est dans ce cadre que Segantini travaille. « Les moutons broutent avec un bruit si doux. Le torrent mugit dans des jaillissements d'écume. Les femmes vont et viennent par les petits chemins portant dans une corbeille d'osier leur enfant sur le dos ; et lors-

qu'elles s'arrêtent, elles donnent à leur enfant leur lait et leurs caresses, à l'air pur, sous le beau soleil. Sur la neige blanche, étincelante, une théorie de traîneaux descend d'une sommité... les fouets claquent ; les sonnaillles retentissent ; un chant grave comme un hymne sacré s'en élève soudain... »

Le peintre assiste à tous ces tableaux. « La saison divine est arrivée, écrit-il ; en ouvrant ma fenêtre ce matin, le soleil est entré et m'a enveloppé de sa chaude lumière dorée... J'ai fermé les yeux à demi et j'ai senti que la vie est belle, et dans mon cœur est descendu l'espoir et la jeunesse de mes vingt ans... La chose que je préfère, c'est le soleil ; après le soleil, c'est le printemps ; puis les sources limpides qui jaillissent des rochers des Alpes... parce qu'elles nous apportent joie et plaisir, à nous, à la terre et à toutes les créatures. »

Segantini fut un travailleur infatigable : « Je travaille quinze heures par jour, sous le soleil, la pluie, la neige, la tempête. »

Il préparait alors deux grands triptyques. Il voulait y renfermer, ainsi qu'il l'a dit, toutes les beautés, de belles formes aux beaux sentiments, de beaux sentiments humains, de belles formes humaines et de belles formes d'animaux, de belles fleurs et de belles neiges ; un tableau rempli d'air, de lumière et de soleil, des montagnes telles qu'on les voit au printemps, en été et en hiver, avec des figures qui donneront vie et grandeur au paysage.

Quelle est la conception de son art ? Laisser germer l'œuvre ; la laisser éclore d'elle-même ; la nourrir ; lui voir prendre vie ; observer et pénétrer. « J'aime cares-



Phot. Lienhard et Salzborn, Coire.
Segantini et sa femme dans l'Oberhalbstein.

ser mes idées dans mon esprit, les aimer dans mon cœur ; quoique je brûle d'envie de les voir reproduites, je me mortifie et me contente de leur préparer un bon gîte ; je continue à les voir avec les yeux et l'esprit, là, dans un tel milieu, dans de telles attitudes, avec un tel sentiment. Je veux que dans le tableau on n'aperçoive pas la fatigue puérile de l'homme, mais la pensée fondue dans la couleur ; les fleurs sont ainsi faites et c'est l'œuvre divine. » Et il ajoutait : « J'éprouve le même enthousiasme à reproduire un fil d'herbe ou le ciel ».

Il exprime dans toute leur grandeur, dans toute leur lumière et dans toute leur sauvagerie les spectacles majestueux des Alpes grisonnes.

Il avait dit : « Je veux peindre vos montagnes, gens de l'Engadine, afin que le monde entier parle de leurs beautés ». C'était en 1897. Il se mit à l'œuvre. Ce panorama géant devait figurer à l'exposition de Paris.

Le 18 septembre 1899, il monta sur le Schafberg. A 2700 mètres d'altitude, sur une arête, se trouve une hutte en pierre : ce fut son atelier. Le soir était merveilleux ; Segantini en jouissait plus que tout autre, en compagnie de ses enfants. Le 19, au matin, il disposa un des panneaux du fameux tryptique — La nature : le passé, le présent, l'avenir — à quelques pas de la cabane. Il y travailla tout le jour.

La nuit fut mauvaise. Le vent faisait rage au dehors, et le froid glaçait la dure couchette où reposait l'artiste. Segantini se réveilla avec la fièvre. Il essaya de se remettre au travail ; il dut se recoucher. Vainement il compta sur sa constitution vigoureuse et défendit d'appeler un médecin. Il fallut bien en venir là, car

le mal empirait, mais il était trop tard ; le pauvre grand artiste était perdu. Il le comprit. Il fit tourner sa couchette vers la fenêtre :

— *Voglio vedere le mie montagne*, murmura-t-il d'une voix éteinte.

Et comme le soir tombait, tandis que la lumière du couchant, faite de pourpre et d'or, s'étendait sur *ses montagnes*, Segantini descendait vers la mort. Elle le prit le 29 septembre. Il n'avait pas quarante-deux ans.

Au matin, le long du sentier étroit, un convoi se mit en marche ; derrière la civière funèbre, une veuve et quatre orphelins pleuraient. Et peu à peu, le convoi grandit, et l'émotion aussi ; les sonnailes des troupeaux tintaient le glas et les cloches de la vallée répondaient de leurs voix graves. On déposa le corps dans une petite chapelle, la chapelle qu'on voit souvent dans les tableaux du maître. On l'embauma ; son élève Giacometti dessina ses traits, à la lueur des bougies. Le 1^{er} octobre — c'était un dimanche — on descendit dans la fosse fraîchement creusée du petit cimetière de la Maloja, le corps de Giovanni Segantini, cependant que de toutes parts, une foule émue était accourue pour rendre les honneurs à cet enfant de la misère, fils de ses œuvres, le plus grand des peintres des Alpes suisses.

* * *

Les Alpes ont également exercé leur séduction sur la peinture étrangère. Dans le temps même où la Suisse, mise à la mode par la littérature, attirait les gens de lettres et les voyageurs de qualité, elle ne pouvait manquer d'attirer aussi les artistes.

L'Angleterre lui avait envoyé alors John Kent, F. Morris, Moses Griffith. Elle lui envoya dans le courant du siècle dernier cet extraordinaire William TURNER (1775-1851) qui est pour Ruskin le maître par excellence, et que Ruskin, dans ses *Peintres modernes* propose si souvent à notre admiration.

Turner, qui avait séjourné en Suisse, à plusieurs reprises, a porté, dans sa peinture alpestre, le caractère tout personnel de son talent fait surtout d'éclat et de puissance, et le touriste ne retrouve pas toujours la montagne telle que Turner l'a vue et retracée, tant l'artiste est peu sensible au détail. Il n'empêche que nous lui devons des morceaux superbes de fougue et ruisselants de lumière sur le Righi, le Saint-Gothard, le Mont-Rose, la cascade du Reichenbach, etc., qui lui assurent une place auprès des grands paysagistes.

C'est presque un artiste anglais, anglais du moins par l'adoption, que Gabriel LOPPÉ qui vient de mourir à Genève, à quatre-vingt huit ans (1825-1913).

Elève de Calame, après avoir longtemps vécu à Genève, dans l'intimité des artistes de son temps, tels que Castan, Lugardon fils, Albert Darier, Loppé s'était retiré en Angleterre, où ses tableaux étaient très appréciés. Il avait été, en effet, un alpiniste intrépide, comparable à ces hardis « climbers » dont Coolidge enregistre les exploits. Mais de ses courses dans les Alpes, il avait rapporté des toiles justement estimées. Il a su rendre la majesté des glaciers, l'éclat des coulees de neige, la profondeur des crevasses bleuâtres avec la vérité que donne l'expérience des sommets.

A ces noms, il faudrait ajouter ceux d'artistes contemporains, comme l'humoriste Mac Cormick, grand coureur de cimes, à l'exemple de Whympers ; Nelson

Dawson, qui s'est attaqué aux géants de l'Oberland, et E. Walton, dessinateur de talent ; Flemwell, botaniste et aquarelliste distingué ; enfin le maître illustrateur E.-Th. Compton, qui vit en Allemagne depuis 1874.

L'Allemagne a également fourni son contingent. Dans le nombre de ses artistes inspirés par les Alpes, on peut citer : A.-J. Melling, né à Carlsruhe et mort à Paris, fécond et appliqué, que louaient fort l'impératrice Joséphine et Louis XVIII ; — Joseph-Antoine Koch, qui nous a donné la chute du Rhin, l'hospice du Grimsel, la Via-Mala, le glacier de Grindelwald, la Jungfrau, et dont les toiles sont remarquables de clarté, de netteté ; — Georg Macco, qui se complaît dans les régions supérieures ; — Hans Thoma, dont on vante la puissance ; — Eugène Bracht (Mont-Rose 1906) ; — Ernest Platz, né à Carlsruhe en 1867, grimpeur émérite, *führerlose*, habile illustrateur, le peintre classique des ascensions et des exploits périlleux ; — Emile Lugo (Wengernalp 1881), dont la clarté, la sobriété, rappellent Segantini.

La France, au XVIII^e siècle, avait envoyé aux Alpes JOSEPH VERNET, le fameux peintre de marine (1714-1789).

Vernet traversa la Suisse dans l'été de 1778. Il vit Genève, Lausanne, Berne, l'Oberland et la chute du Rhin. Il nous apprend lui-même ce que lui coûta son voyage — 2300 livres environ. Mais il n'ajoute pas qu'il en rapporta une vingtaine de dessins d'après nature, qui lui inspirèrent plusieurs tableaux. Il n'obtint pas toutefois le succès dont il s'était flatté, et il abandonna les Alpes pour revenir aux ports de France et aux cascates de Tivoli.



(Phot. R. de Grech, Lausanne)

Charles Giron.

Après lui passèrent d'excellents artistes, comme Hubert Robert, le paysagiste Demarne et surtout Madame VIGÉE-LEBRUN.

La célèbre artiste, qui a beaucoup voyagé et qui nous a conté sa vie avec agrément, parcourut la Suisse dans l'été de 1809. Elle ne se contenta pas d'aller voir l'auteur de *Corinne* à Coppet et de retracer de Madame de Staël un magnifique portrait. Elle multiplia les promenades alpestres. Elle gravit l'Albis, qui fut pour elle « comme un rêve aérien », et quelques sommets du Jura qu'elle décrit d'une plume exercée. Et elle recueillit dans son voyage toute une série de dessins et d'études dont elle nous donne la liste — et dont cependant on n'a rien retrouvé.

Plus tard, les Alpes ont inspiré des dessinateurs comme Villeneuve, qui a illustré les *Lettres sur la Suisse* de Raoul Rochette; comme Eugène Ciceri, comme Gustave Doré, et un grand artiste comme GUSTAVE COURBET.

Courbet, qui s'était fourvoyé dans la politique, et qui s'exila en 1874 sur les bords du Léman, aux portes de Vevey, Courbet se retrouva « maître peintre » devant l'horizon du lac et les beautés de la montagne. Son exil volontaire terminé par sa mort, en 1877 (il repose dans le petit cimetière de la Tour-de-Peilz, près Vevey), nous a valu plusieurs belles toiles consacrées au Léman et au château de Chillon¹.

Enfin, et dans des temps plus rapprochés encore, Louis Français, un Vosgien, a traduit la majesté du Cervin et du Mont-Rose; Jean Desbrosses, de Paris,

¹ Voir notre *Léman*, pour plus de détails.

s'est laissé prendre, sur le tard, par la montagne et en a saisi la grandeur ; Charles Bertier et Henri Cuénot peignent les hauts sommets valaisans ; Louis Trinquier, un Vaudois d'origine, nous donne de belles aquarelles, et Aubertin nous entraîne volontiers dans les Alpes de l'Engadine.

* * *

Comme on le voit, si les Alpes ont fourni à la littérature tant de pages brillantes que nous avons cherché à rappeler ou à faire connaître, elles ont encore ouvert à l'art une source d'inspiration dont les œuvres contribuent à nourrir le culte de notre époque pour la montagne.

Ce sentiment d'admiration pour la montagne, né au XVI^e siècle, avec Conrad Gessner et Josias Simler, assoupi au XVII^e, réveillé au XVIII^e par Haller et Scheuchzer, développé par Rousseau, illustré par Saussure, ce sentiment, au XIX^e, s'est largement épanoui dans la littérature étrangère, en même temps qu'il donnait un éclat tout particulier et un caractère véritablement national à la littérature sortie de la Suisse même.

Or, ce sentiment est plus vivace et plus répandu que jamais. On le retrouve, par exemple, sous la plume d'un écrivain de talent, HENRI LAVEDAN, de l'Académie française, qui vient de célébrer les Alpes dans des pages auxquelles nous empruntons quelques lignes¹.

« Revenu de Suisse, après plusieurs semaines passées en face de la montagne, je sens que je reste son captif.

¹ *Bon an, mal an*, IV^e série : chez Perrin, Paris.

Depuis qu'elle n'est plus devant mes yeux, je la regarde davantage, et je la traîne, adorateur enchaîné, comme le boulet de l'idéal.....

».....Ce qui me gêne le plus en elle, c'est son aspect éternel, son air d'*attente* immense, infinie, cette certitude de durée, cette *superbe* d'avenir qu'elle dégage avec un égoïsme altier, comme si elle savait qu'elle est le commencement du monde et qu'elle en sera aussi la fin, qu'elle a été des temps premiers et que c'est elle qui clôturera les derniers. Elle est si imposante, si magnifique, si lourde, qu'elle a l'air construite à coups de siècles entassés, bâtie avec du temps pour chauds et des blocs de cycles et des masses d'âges et des millions de cubes d'heures.....

».....Viens, — dit-elle à l'homme, viens, lance-toi, prends mes petits sentiers étroits et difficiles, et bordés, comme tout bon chemin qui mène au ciel, de dangers et de précipices... viens... je suis conseillère d'audace et je fais pousser des ailes. Je tue, mais j'immortalise!.....

». ...Tu sauras aussi toutes les ivresses de ma solitude, et, après les joies austères de mon silence, les nobles charmes de mes bruits : ceux que font la hache du bûcheron et la sonnette du troupeau, le cri de l'aigle et le râle du torrent, la corne du pasteur, la cloche fêlée de l'hospice et le roulement des avalanches..... Je suis peut-être ce qu'il y a de plus beau dans le monde, le tertre naturel des drapeaux, l'affût des canons et des télescopes... le clocher de Dieu. C'est l'honneur d'un pays que d'avoir des montagnes.....

».....J'ai toujours cru d'ailleurs à l'influence secrète de la montagne et du lac sur le moral. Les hommes

qui vivent en voisins avec la grande nature en reçoivent une sorte d'âpre noblesse et de simplicité native que les autres, moins privilégiés, doivent gagner au prix d'un spécial effort, tandis qu'aux pieds de la montagne, comme aux franges de la mer, le plus pauvre enfant venu au monde en quelque sorte sur les marches d'un trône, et du plus beau qui soit, trouve déjà de la majesté dans son berceau. Sait-on, dans cette petite goutte de neige qu'est l'œil entr'ouvert d'un nouveau-né, tout ce que peut verser pour plus tard de rêve et d'infini la coupe du glacier ? Les hommes de la montagne sont toujours un peu ceux de ses pics et de ses flancs, ils procèdent d'elle et c'est d'eux, sans qu'ils en aient conscience, qu'elle accouche éternellement.....

»Et la Suisse demeure vraiment le royaume de prédilection du jeune âge..... et aussi le pays-asile des alpinistes courbaturés de la vie..... Quel adieu vaudra jamais celui que l'on peut ici, de n'importe quelle fenêtre, adresser à la terre, quand, sous les violettes du soir, la montagne en robe obscure et la tête éblouissante vous appelle, vous tire, — pour l'ascension ! »



Fête de lutte dans les hautes Alpes.
(D'après le tableau de Charles Giron.)

(Musée de Berne)

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS CITÉS

Aberli, 45, 288-289.

Baggesen, 86-89.

Balavoine, 193.

Ball, 105, 235.

Balmat (Jacques), 31, 33, 34-35.

Baron (Ignace), 216.

Baud-Bovy (Daniel), 193, 310.

Baud-Bovy (A.), 203, 309-312, 315.

Beaumont (Auguste de), 303, 305.

Berlepsch, 150.

Berthoud (Fritz), 194.

Berthoud (Léon), 305.

Berthoud (Auguste-Henri), 305.

Berthoud (Blanche), 305.

Bieler, 232, 304.

Bille, 186, 231, 306.

Bocion, 302.

Bodmer, 47, 48, 106, 107, 131-132,

134, 164, 270.

Böcklin (Arnold), 306.

Bonstetten, 73, 110, 111, 113, 137,

202, 203, 204, 262.

Bosshardt, 158.

Bourrit, 31, 41, 50, 174, 290.

Breitinger, 131, 270.

Breughel, 287.

Bridel, 12, 113, 142, 160-164, 169,

188, 204, 206-208, 263, 265, 281.

Brockedon, 105, 291.

Burnand (Eugène), 309, 313-315.

Burnet, 94.

Buri (Max), 308.

Byron, 66, 72-73, 75-78, 81, 86,

89, 93, 94, 104, 109, 279.

Calame, 177, 296-298.

Castelberg (Théodore de), 258.

Castan, 299.

Castres, 299.

Ceresole, 181-182, 314.

Chateaubriand, 66-70, 200.

Chavannes, (Alfred), 303.

Coleridge, 66.

Coolidge, 12, 105, 235.

Cooper, 104.

Courbet (Gustave), 325.

Courthion, 245.

Coxe, 39, 42, 88, 94.

Cyzat, 261, 268.

Daudet (A.), 41, 122-126, 190, 265.

Deutsch (Nicolas-Manuel), 287.

Dickens (Ch.), 105.

Diday (François), 294-296.

Dumas (Alexandre), 33, 66, 86,

116-119, 263, 265, 269.

Durand (Henri), 166, 282.

Durier, 227.

Dubois-Melly, 299.

Ebel, 58, 197, 264.

Ermatinger, 158.

Favrat (Louis), 183.

Federer, 158.

Forbes, 105.

Frey, 153, 159.

Friedl, 158.

Galloix (Imbert), 187.

Gasparin (Mme de), 284.

Gaudy-Lefort, 187.

Gautier (Théophile), 86, 227, 239-

241, 280, 294.

Genlis (Mme de), 133.

Gessner, 10-12, 43, 47, 133-134,

144, 159, 216, 268, 269, 270.

Giacometti (Giovanni), 308, 322.

Gibbon, 74, 94, 160, 279.

Gide, 283.

Giron (Charles), 309, 315-318.

Glasson, 216.

Gleyre (Charles), 303.
 Godet (Philippe), 128, 296, 315.
 Gœthe, 39, 46-57, 58, 66, 76, 106,
 131, 135, 174, 270.
 Gos (Ch.), 245.
 Gos (Albert), 303.
 Gos (François), 304.
 Gotthelf, 144-145, 153, 155.
 Gross (Chanoine), 245.
 Gruner, 195-196.

Haller (A. de), 18-26, 34, 36, sqq.,
 46, 58, 87, 91, 95, 132-133, sqq.,
 143, 145, 180, 194 sqq.
 Harpe (E. de la), 234, 245.
 Hawking, 105.
 Heer (J.-C.), 156-157, 253-255.
 Hess, 142.
 Hegi, 291.
 Hodler, (Ferdinand), 303, 309.
 Huggenberger, 158.
 Hugo (V.), 83-85, 280.
 Humboldt, 199.
 Huonder, 258.

Janinet, 290.
 Javelle, 70, 174-179, 183, 205, 227,
 232, 233-234, 240.
 Jegerlehner, 158, 231.

Keller (G.), 151, 152, 159, 270.
 Kennedy, 105.
 Klopstock, 86, 106-110, 131, 270.
 Koller (Rodolphe), 307.
 Kuhn, 142, 143-144.

Lamartine, 66, 79-83, 89, 168, 280.
 Latour (Antoine de), 258.
 Lavater, 47, 48, 53, 133, 134-135,
 137.

Lavedan (Henri), 326.
 Lehmann, 308.
 Lenz, 39.
 Liégeard, 252-253.
 Lienert, 154, 155-156.
 Longfellow, 104.
 Loppé (Gabriel), 323.
 Loritz, 16-17.
 Lory (père et fils), 291.
 Lugardon (Léonard et Albert), 301.
 Lutolt, 181.

Matthisson, 86, 106, 110-113, 135.
 Mayer (de), 41-46, 115, 116, 198.
 Mechel, 291.
 Meredith (George), 105.
 Merian, 289.
 Menn (Barthélemy), 300, 309.
 Meuron (Maximilien de), 292-293.
 Meuron (Albert de), 305.
 Meyer (Henri), 54, 55.
 Meyer (C.-F.), 151-152, 159, 194,
 247-248, 271.
 Michelet, 89, 90-93, 128, 150, 250-
 252, 256.
 Milton, 106, 278.
 Momper, 287.
 Monneron, 167-168.
 Muller (J. de), 58, 115, 133, 137-
 141, 145, 146, 155, 159, 170,
 196, 198, 203.
 Mummery, 105.
 Muoth, 258.
 Musset (A. de), 85-86.
 Mur (Conrad de), 266.
 Muyden (Henry van), 302.

Napoléon, 73, 80, 225-227.
 Nodier (Ch.), 86, 95.

Oehlenschläger, 86.
 Olivier (Juste), 83, 164-166, 169,
 208-210, 214, 282.
 Olivier (Urbain), 183.

Paradin, 223-224.
 Perrier (Alex.), 299, 303.
 Petit-Senn, 187.
 Pococke, 27.

Quinet (Mme), 121-122, 265.

Rambert, 46 n., 58, 69, 70, 83, 128,
 168-174, 176, 179, 180, 183, 193,
 194, 201, 205, 210-213, 214, 216,
 218, 229, 282.
 Ramond de Carbonnières, 39-40,
 42, 44, 46, 88, 176.
 Ramuz (C.-F.), 183, 185-186, 230-
 231.
 Ravel, 305.
 Rebmann, 17-18.
 Rehous (Alfred), 300.

- Rey (Guido), 241-243, 257.
 Rey (Rodolphe), 193, 284.
 Reynold (G. de), 107, 131, 133, 214-215.
 Richard (Albert), 183, 263.
 Rive (de la), 291.
 Ritz (Raphaël), 305.
 Rochette, 87, 95, 113-116, 325.
 Rod (E.), 69, 128, 183-185, 229-230.
 Roland (Mme), 43.
 Rousseau (J.-J.), 26, 34, 36-38, 43, 46, 74, 75, 81, 88, 94, 95, 111, 120, 187, 188, 194, 197, 272, 278.
 Ruchat (A.), 13-14.
 Ruskin, 90, 95-98, 127, 128, 186, 235, 250.
 Salis-Seewis (Jean-Gaudence de), 133, 135-137, 159, 258.
 Sand (George), 86, 119-120, 170.
 Sandreuter (Hans), 307.
 Saussure (de), 25, 26, 27, 28-34, 41, 44, 46, 50, 146, 176, 177, 187, 193, 197, 227, 235.
 Scheuchzer (J.-J.), 9, 12, 13, 14, 15-16, 18, 49, 58, 60, 146, 195.
 Scheuchzer (Wilhelm), 292.
 Schiller, 24, 46, 49, 55, 56-65, 66, 131, 138, 151, 198, 258, 262.
 Sciobéret, 218.
 Seippel, 128.
 Segantini, 309, 318-322.
 Senancour, 70-71, 179.
 Sero (Mathilde), 256-257.
 Shelley, 73-75, 109, 280.
 Simler, 12-13, 223, 235.
 Solandieu, 245.
 Staël (Mme de), 73, 81, 86, 279.
 Stephen (Leslie), 105.
 Swinburne, 104.
 Tennyson, 104.
 Tissot (Victor), 218-222, 227-228, 232-233, 234, 235, 239, 250, 252.
 Toepffer (Adam), 292.
 Toepffer (R.), 95, 119, 120, 126, 129, 177, 184, 187-193, 200, 227, 228, 232, 235, 246, 265, 283, 293.
 Tschudi (F. de), 12, 55, 58, 145-150, 159, 169, 180, 194, 252, 254, 260.
 Tschudi (le chroniqueur), 223, 235.
 Turner (William), 323.
 Tyndall, 95, 99-104, 105.
 Usteri, 142, 145, 270.
 Vadian, 267.
 Vallette (Gaspard), 128, 156, 194, 283.
 Vallet (Edouard), 300.
 Vernet (Joseph), 324.
 Vigée-Lebrun, 325.
 Vigny (A. de), 86.
 Voltaire, 36, 38, 74, 81, 132, 133, 160, 187, 278.
 Voragine (Jacques de), 266.
 Vulliemin, 163, 183.
 Wagner (Richard), 271-277.
 Warnery, 174, 179-181.
 Welti (Hans), 307.
 Wesendonck, 275.
 Whymper, 105, 235, 236-238.
 Widmann, 158.
 Widmer (J.), 157.
 Widmer (L.), 159.
 Wieland (Hans-Béat), 308.
 Wieland, 86, 131, 135, 203, 270.
 Witz (Conrad), 286.
 Wolf (Gaspard), 196, 288.
 Wordsworth, 66, 71-72, 104.
 Wyndham, 27.
 Wyss (J.-R.), 142, 181, 198-200.
 Wytttenbach, 196-197, 198, 264.
 Yung (Emile), 244, 245.
 Zahn (Ernest), 154-155, 194, 308.
 Zurlauben (baron de), 43.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Sur le col du Grimsel	6
Burnand, Eugène : Taureau dans les Alpes	10
de Meuron, Albert : Le matin dans les Alpes	16
Giron, Charles : Paysans et paysage	18
H.-B. de Saussure. — A. de Haller	20
Klopstock. — Lavater. — Simler. — Scheuchzer	28
Giron, Charles : Les nuées	30
Berthoud, Auguste : La Grande Scheidegg	32
Bourrit : Le Mont-Blanc	34
La Jungfrau et le Moine	36
Lory fils : La Wengernalp	44
Dans la Vallée d'Evolène	46
Fussli : Bodmer et l'artiste	48
Pingret : La Valaisanne. — Villeneuve : La Gemmi.	50
Au St-Gothard	52
Le Cervin et la Dent d'Hérens.	60
Le pont du Diable	62
Goethe et Schiller	64
de Meuron, Maximilien : Le grand Eiger	66
de Meuron, A. : Pâtre, — Berthoud : la Jungfrau	68
Scène de Manfred à la Jungfrau	76
Hegi : Intérieur de chalet	78
Le pigno d'Arolla	80
Locher : Berger et Bergère des Alpes	84
Le Cervin.	92
Scheuchzer : Le Gothard. — Birman : Le Schreckhorn	96
Merian : Grindelwald. — Meyer : Le Léman.	98
Le Weisshorn.	102
Alpage.	106
Descourti : Le Rosenlaui. — de Mechel : Le Mont-Blanc	110
Dans le Val des Dix.	112
Soir d'hiver dans l'Engadine	116
Le Lac de Bettmer	124
Les Mischabel	128
Gessner. — Salis. — Bourrit. — Ramond	134
Keller. — Zahn. — Tissot — Ceresole.	138
A. Calame : Le Mont-Rose	144
C.-F. Meyer. — Albert Gos.	150

	Pages
Hans-Beat Wieland	154
Vallet, Ed. : Le dimanche matin	160
La Bernina	162
Gos, A. : L'avalanche. — Le Breithorn	164
Le Lac Noir	172
L'arole	174
Les Mazots de Saint-Luc	176
Bille, Ed. : Cloches du soir	182
Bille, Ed. : Village de montagne	186
Le Mont Collon	192
Senn : Premier printemps	194
Jeanneret, G. : Le premier rayon	206
Delaroché : Le passage du St-Bernard	208
Eugène Rambert et Henri Warnery	212
Rod. — Tœpffer (R.) — J. de Muller. — Javelle	220
Castres : Bonaparte au St-Bernard	224
Shelley. — Ruskin. — Byron	226
Gos, F. : La montagne	228
Gos, A. : Le Cervin	236
Tyndall. — Whympers	238
Calame, A. : Orage à la Handeck	240
La cabane où mourut Segantini	246
Le cimetière de la Maloja	250
Calame, A. : Le Lac des Quatre-Cantons	256
Wieland, H.-B. : Le piz Forbitsch	258
Witz : La pêche miraculeuse	260
Cappeler : Le mont Pilate	268
Wieland, H.-B. : Le piz Platta	270
Hegi. — Lory père et fils. — Koller	272
Wuest. — Gessner. — Aberli. — Schellenberg	288
Barthélemy Menn.	290
Baud-Bovy : F. Diday	294
Alexandre Calame	298
Diday : Le Rosenlaui	302
Tombe de Segantini	304
Baud-Bovy peint par lui-même	308
Baud-Bovy : Les lutteurs	310
Hodler, F. par lui-même	312
Hodler, F. : La Jungfrau	313
Eugène Burnand	314
Baud-Bovy : Schlittneur oberlandais	316
Segantini et sa femme	320
Charles Giron.	324
Giron, Ch. : Fête de lutte dans les hautes Alpes	328

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I. La révélation et la conquête des Alpes :	
Gessner. — Haller. — Saussure. . . .	9
II. Les Alpes au XVIII ^e siècle :	
Rousseau. — Goethe. — Schiller . . .	36
III. Les Alpes dans la littérature romantique . .	66
IV. Les Alpes dans la littérature étrangère . .	94
V. Les Alpes dans la littérature nationale :	
I. Suisse allemande	130
VI. Les Alpes dans la littérature nationale :	
II. Suisse romande	160
VII. Oberland bernois, Alpes vaudoises et fribour- geoises	195
VIII. Alpes valaisannes et Alpes grisonnes . .	223
IX. Autour de quelques lacs	260
X. Les Alpes dans l'art	286
